UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00877149 5

HANDBOUND
AT THE
UNIVERSITY OF
TORONTO PRESS

8033

LES CONTES

DE

CHARLES PERRAULT

SUIVIS

DES CONTES DES FÉES

PAR

MADAME D'AULNOY, HAMILTON, MADAME DE MURAT
MADEMOISELLE LHÉRITIER DE VILLANDON, MADEMOISELLE DE LA FORCE
MADAME LEPRINCE DE BEAUMONT

COULOMMIERS
Imprimerie Paul Brodard.

CHARLES PERRAULT,
de l'Académie française.

Tortebat pinxit. Edelinck sculp. cum Privil R. 1694

4540

LES CONTES
DE
CHARLES PERRAULT

EN VERS ET EN PROSE

(CONTES DE MA MÈRE LOYE)

SUIVIS

DES CONTES DES FÉES

PAR

MADAME D'AULNOY, HAMILTON, MADAME DE MURAT
MADEMOISELLE LHÉRITIER DE VILLANDON, MADEMOISELLE DE LA FORCE
MADAME LEPRINCE DE BEAUMONT

OUVRAGE ILLUSTRÉ

d'un portrait de Ch. Perrault par Edelinck, d'après Tortebat
et de vingt-quatre vignettes composées par des artistes contemporains.

198939
3. 2. 25

COLLECTION DES GRANDS CLASSIQUES
FRANÇAIS ET ÉTRANGERS
26, RUE AMPÈRE, PARIS (XVIIe)

Tous droits réservés.

RESERVATIO
SERVICES
OCT 30 19

PQ
1877
A6
1836

NOTICE

SUR

CHARLES PERRAULT

Charles Perrault a beaucoup écrit, mais ce qui a surnagé de ses ouvrages, ce sont les *Histoires ou Contes du Temps passé* (*Contes de ma mère l'Oye*). Ces œuvres, d'une bonhomie charmante et d'une simplicité naïve, qu'il a publiées sous le nom de son jeune fils Perrault d'Armancourt, sont restées des modèles; elles constituent sa gloire. Un autre de ses écrits mérite également d'être pris en considération; ce sont ses *Mémoires*, destinés à ses enfants, où il raconte lui-même ses premières années, et une grande partie de sa vie. Ce petit livre va nous servir de guide pour écrire sa biographie.

Charles Perrault naquit à Paris, le 12 janvier 1628. Son père, Pierre Perrault, était Tourangeau. Avocat au Parlement, il eut quatre fils : Pierre, avocat et financier; Claude, médecin et architecte; Nicolas, docteur en Sorbonne et théologien janséniste; et Charles, notre auteur, qui fut de l'Académie française et premier commis des bâtiments du roi.

Sa mère lui apprit à lire, après quoi on l'envoya, à l'âge de huit ans et demi, au collège dit *de Beauvais*, où il fit toutes ses études, ainsi que ses frères. Son père lui faisait répéter ses leçons, chaque soir, après souper, et l'obligeait de lui en dire, en latin, la substance. Il fut toujours des premiers dans ses classes, excepté dans les plus basses, parce qu'il fut mis en sixième qu'il ne savait pas encore bien lire. Il aimait mieux faire des vers que de la prose, et les faisait quelquefois si bons, que ses régents lui demandaient souvent qui les lui avait composés.

Il réussissait particulièrement en philosophie et prenait un grand plaisir à disputer en classe. Cette passion fut cause qu'il quitta le collège avant d'avoir terminé ses études. « La facilité. dit-il, que

j'avais pour la dispute me faisait parler à mon régent avec une liberté extraordinaire, et qu'aucun autre des écoliers n'osait prendre. Comme j'étais le plus jeune, et un des plus forts de la classe, il avait grande envie que je soutinsse une thèse à la fin des deux années; mais mon père et ma mère ne le trouvèrent pas à propos, à cause de la dépense où engage cette cérémonie. Le régent en eut tant de chagrin, qu'il me fit taire lorsque je voulus disputer contre ceux qui devaient soutenir des thèses. J'eus la hardiesse de lui dire que mes arguments étaient meilleurs que ceux des Hibernois qu'il faisait venir, parce qu'ils étaient neufs, et que les leurs étaient vieux et tout usés... Il m'ordonna une seconde fois de me taire, sur quoi je lui dis, en me levant, que puisqu'il ne me faisait plus dire ma leçon, qu'on ne disputait plus contre moi et qu'il m'était défendu de disputer contre les autres, je n'avais plus que faire de venir en classe. En disant cela, je lui fis la révérence, et à tous les écoliers, et sortis de la classe. » L'un de ses camarades, nommé Beaurin, dont Perrault avait pris la défense dans une certaine circonstance et qui l'aimait fort, sortit aussi et le suivit. Ils allèrent au jardin du Luxembourg et décidèrent de ne plus retourner au collège.

Cette espèce de folie leur fut salutaire, car, au lieu d'aller perdre leur temps à ne rien faire, Beaurin, pendant trois ou quatre années de suite, vint presque tous les jours deux fois au logis de son camarade, le matin de huit heures jusqu'à onze, et l'après-dînée, depuis trois heures jusqu'à cinq, et tous deux s'instruisirent à leur manière. Ils lurent presque toute la Bible et presque tout Tertullien, l'*Histoire de France* de La Serre et de Davila; ils traduisirent le Traité de Tertullien, *De l'Habillement des Femmes*; lurent Virgile, Horace, Tacite, et la plupart des autres auteurs classiques, dont ils faisaient des extraits. L'été, lorsque cinq heures étaient sonnées, ils allaient se promener au Luxembourg. Pendant ces promenades Beaurin, qui était le plus laborieux, redisait à son ami ce qu'il avait lu en dehors de lui.

« Dans ce temps-là, nous dit Perrault dans ses *Mémoires*, vint la mode du burlesque. M. Beaurin, qui savait que je faisais des vers, mais qui jamais n'avait pu en faire, voulut que nous traduisissions le sixième livre de l'*Énéide* en vers burlesques. Un jour que nous y travaillions, et que nous en étions au commencement, nous nous mîmes à rire si haut des folies que nous mettions dans notre ouvrage, que mon frère, celui qui fut depuis docteur en Sorbonne, et qui avait son cabinet proche du mien, vint savoir de quoi nous riions. Nous le lui dîmes; et comme il n'était encore que bachelier, il se mit à travailler avec nous, et nous

aida beaucoup. Mon frère le médecin, qui sut à quoi nous nous divertissions, en voulut être, et il en fit même plus lui seul, à ses heures de loisir, que nous tous ensemble : ainsi la traduction du sixième livre de l'*Enéide* s'acheva; et, l'ayant mise au net le mieux que je pus, il y fit deux estampes à l'encre de la Chine, très belles.

. . . . . .

« Il y a deux vers, dans le sixième livre de l'*Énéide*, qui ont été fort estimés : c'est dans l'endroit où Virgile dit que les héros conservent, dans les Champs-Élysées, les mêmes inclinations qu'ils ont eues pendant leur vie. On revoyait là, dit la traduction, le cocher Tydacus,

Qui, tenant l'ombre d'une brosse,
Nettoyait l'ombre d'un carrosse.

« .... Cette pensée était du docteur de Sorbonne. » Ces vers fameux ont été bien souvent, mais à tort, attribués à Scarron, qui avait donné le signal de la mode du burlesque.

Lorsque survinrent les querelles de la Sorbonne, à propos de la grâce, Nicolas Perrault, qui avait pris la défense d'Arnauld, en fut exclu avec soixante-dix autres docteurs qui partageaient le même avis. Charles et ses deux autres frères voulurent savoir en quoi consistait exactement cette fameuse question. Le docteur voulut bien les en instruire. Quand ils virent qu'elle se réduisait à bien peu de chose, ils firent donner le conseil à Messieurs de Port-Royal, par Vitart, cousin de Racine, de montrer clairement au public à quel point le tapage qu'on menait autour de cette affaire était pour rien. Au bout de huit jours, Vitart leur apporta la première *Lettre Provinciale* de Pascal, en leur disant : « Voilà le fruit de ce que vous me dîtes il y a huit jours. » Cette lettre en attira une seconde, et celle-là une autre, jusqu'à la dix-huitième et dernière.

Au mois de juillet de l'année 1651, Charles Perrault alla prendre ses licences à Orléans, avec deux de ses amis, Varet et Monjot. On n'était pas, en ce temps-là, très exigeant, et l'on donnait des licences et les autres degrés de droit civil et canonique avec une surprenante facilité. « Dès le soir même que nous arrivâmes, disent les *Mémoires*, il nous prit fantaisie de nous faire recevoir; et, ayant heurté à la porte des écoles sur les dix heures du soir, un valet qui vint nous parler à la fenêtre, ayant su ce que nous souhaitions, nous demanda si notre argent était prêt. Sur quoi ayant répondu que nous l'avions sur nous, il nous fit entrer, et alla réveiller les docteurs, qui vinrent au nombre de trois nous interroger, avec leur bonnet de nuit sous leur bonnet carré. En regar-

dant ces trois docteurs à la faible lueur d'une chandelle, dont la lumière allait se perdre dans l'épaisse obscurité des voûtes du lieu où nous étions, je m'imaginais voir Minos, Eaque et Rhadamante qui venaient interroger des ombres. Un de nous, à qui l'on fit une question dont il ne me souvient pas, répondit hardiment : *Matrimonium est legitima maris et fœminæ conjunctio, individuam vitæ consuetudinem continens*, et dit sur ce sujet une infinité de belles choses qu'il avait apprises par cœur. On lui fit ensuite une autre question, sur laquelle il ne répondit rien qui vaille. Les deux autres furent aussi interrogés, et ne firent pas beaucoup mieux que le premier. Cependant ces trois docteurs nous dirent qu'il y avait plus de deux ans qu'ils n'en avaient interrogé de si habiles, et qui en sussent autant que nous. Je crois que le son de notre argent, que l'on comptait derrière nous pendant que l'on nous interrogeait, fit la bonté de nos réponses. » Le 27 du même mois ils étaient reçus tous trois avocats; mais Perrault ne resta pas longtemps au Palais. Son frère aîné ayant acheté la charge de receveur général des finances de Paris, il devint son commis. Cet emploi, qu'il conserva dix ans, lui laissant des loisirs, il se mit à faire des vers; et il les faisait dans le genre galant et précieux du jour. Le *Portrait d'Iris* fut presque le premier ouvrage qu'il composa. Ce sont de ces vers, dit Sainte-Beuve, à ravir Quinault et à mettre Boileau hors de lui.

Tout en se livrant à la poésie, Charles Perrault surveilla et fit construire à Viry, dans une propriété échue à son frère le receveur général des finances après le décès de leur mère, un corps de logis et une grotte en rocaille. La construction de ce bâtiment fut jugée si favorablement que Colbert, en ayant entendu parler, songea à lui pour en faire son commis dans la surintendance des bâtiments du roi : ce qui arriva vers la fin de l'année 1663. « Un homme entendu à tout, dit Sainte-Beuve, voilà Perrault. De nos jours, il eût construit tour à tour un chemin de fer et un vaudeville. Il aurait donné des idées pour le palais de cristal de Londres, et aurait perfectionné le daguerréotype. »

Colbert ayant désiré former une sorte de conseil pour lui fournir des devises et des inscriptions finement trouvées pour les bâtiments du roi, des dessins et des plans pour les tapisseries commandées aux Gobelins ou pour les sculptures destinées à la décoration de Versailles, Perrault en fit partie dès le début. Ce conseil, qu'il appelle la *petite Académie*, et qui devint plus tard l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, était composé de l'abbé de Bourzeis, Chapelain, Cassagne, et de Perrault comme quatrième.

la plupart des jardiniers des Tuileries s'étant présentés devant lui, il leur demanda si le peuple ne faisait pas bien du dégât dans leur jardin. « Point du tout, monseigneur, répondirent-ils presque tous en même temps; ils se contentent de s'y promener et de regarder. — Ces messieurs, repris-je, y trouvent même leur compte, car l'herbe ne croît pas si aisément dans les allées. » M. Colbert fit le tour du jardin, donna ses ordres, et ne parla point d'en fermer l'entrée à qui que ce fût. J'eus bien de la joie d'avoir en quelque sorte empêché qu'on ôtât cette promenade au public. Si une fois M. Colbert eût fait fermer les Tuileries, je ne sais quand on les aurait rouvertes. Cette dureté aurait été louée de toute la Cour, qui ne manque jamais d'applaudir au ministre, particulièrement quand il paraît avoir du zèle pour le plaisir du prince. »

Lorsque Perrault se fut retiré, se voyant libre, après vingt années d'un travail assidu, il pensa qu'il pouvait se reposer et prendre soin de l'éducation de ses enfants. Il avait cinquante ans passés.

Afin d'avoir ses enfants sous la main, préférant pour eux l'externat à l'internat, il alla habiter sa maison du faubourg Saint-Jacques, qui se trouvait à proximité des collèges. Il leur donna un précepteur, mais eut soin de veiller lui-même sur leurs études.

Louvois ayant succédé à Colbert dans la surintendance des bâtiments, Charles Perrault se trouva évincé, sous une forme peu courtoise, de la petite Académie des Inscriptions et des Médailles. Il aurait été cependant bien aise de continuer à en faire partie. Il lui fallut encore souffrir cette mortification.

Pour se donner quelque occupation dans sa retraite, il composa le poème de *Saint-Paulin,* qu'il dédia à Bossuet (1686). C'était une œuvre dévote, qui ne mérite pas qu'on s'y arrête.

Il n'en va pas de même du poème intitulé : *Le siècle de Louis-le-Grand*, qu'il lut à l'Académie le 27 janvier 1687, le jour où elle s'assembla pour témoigner sa joie de la convalescence du roi, après la grande opération qu'il subit. Ce poème valut un succès marqué à son auteur parmi les Académiciens. La plupart des vers qui le composent sont cependant bien mauvais ; du reste Perrault n'entend pas la poésie. C'est par cet ouvrage que commencèrent les grandes luttes littéraires de ce temps. Mettant le XVIIe siècle au-dessus de tous les précédents, il y blâmait Homère, Ménandre et les plus grands hommes de l'antiquité. Despréaux fit un esclandre au sein même de l'Académie. Ce fut le début de la *lutte des anciens et des modernes*. A partir de ce jour, Boileau n'épargna ses traits ni à Charles ni à Claude Perrault. Charles ne démordit pas de son

opinion; il s'appliqua à développer ses doctrines « avec esprit et un mélange de légèreté et de bon sens qui ne laissait pas de séduire les indifférents et de piquer les adversaires. » Ainsi s'exprime Sainte-Beuve à ce propos. Il écrivit le *Parallèle des Anciens et des Modernes*. La préface du premier volume est très spirituelle; elle contraste avec les injures des adversaires. La polémique de Perrault, où il les raille finement et avec une grande légèreté de touche, lui donne gain de cause devant la postérité.

Boileau ayant fait la satire *Contre les Femmes*, Perrault lui répondit par l'*Apologie des Femmes* (1694), et il fut mieux inspiré dans cette circonstance que le vieux satirique. Finalement la paix fut conclue entre les deux adversaires. Arnauld, alors âgé de quatre-vingt-deux ans, Bossuet et Racine ménagèrent une réconciliation, qui, sans être de l'amitié, resta du moins fort honnête.

Nous arrivons enfin à la publication qu'il fit, en janvier 1697, des *Contes de ma mère l'Oye*. C'était un bon père de famille que Charles Perrault; il ne se contenta pas de les avoir contés à ses enfants au coin du feu, il s'avisa de les écrire, comme si c'était son jeune fils Perrault d'Armancourt qui les avait composés. Ces petits chefs-d'œuvre qui s'appellent *La Belle au bois dormant*, *Le Petit Chaperon rouge*, *La Barbe-Bleue*, *Le Chat botté*, *Cendrillon*, *Riquet à la Houppe*, *Le Petit Poucet*, constituent le meilleur de sa réputation, et c'est justice. « Il est bien certain, nous dit Sainte-Beuve dans ses *Causeries du Lundi*, que, pour la matière de ces Contes, de même que pour *Peau d'Ane*, qu'il a mis en vers, Perrault a dû puiser dans un fonds de tradition populaire, et qu'il n'a fait que fixer par écrit ce que, de temps immémorial, toutes les *mères-grands* ont raconté. Mais sa rédaction est simple, courante, d'une bonne foi naïve, quelque peu malicieuse pourtant et légère; elle est telle que tout le monde la répète et croit l'avoir trouvée.... Si j'osais revenir, à propos de ces Contes d'enfants, à la grosse querelle des anciens et des modernes, je dirais que Perrault a fourni là un argument contre lui-même, car ce fonds d'imagination merveilleuse et enfantine appartient nécessairement à un âge ancien et très antérieur; on n'inventerait plus aujourd'hui de ces choses, si elles n'avaient été imaginées dès longtemps; elles n'auraient pas cours, si elles n'avaient été accueillies et crues bien avant nous. Nous ne faisons plus que les varier et les habiller diversement. Il y a donc un âge pour certaines fictions et certaines crédulités heureuses, et, si la science du genre humain s'accroît incessamment, son imagination ne fleurit pas de même. »

En écrivant ces *Contes de ma mère l'Oye*, à l'époque où ils parurent, Perrault ne fit pas preuve d'originalité ni d'invention. Il obéit simplement à un engouement, à une mode adoptée par la plus brillante société de son temps. Dans les salons les plus distingués, pendant le dernier quart du XVIIe siècle, on raconta, pour se divertir, les contes avec lesquels les nourrices et les mères-grands avaient l'habitude d'intéresser les petits enfants. D'ailleurs, dès 1696, c'est-à-dire avant la publication des Contes de Perrault, Mademoiselle Lhéritier, alliée à la famille de notre auteur, avait donné *Bigarrures ingénieuses*; *Œuvres mêlées* contenant *l'Innocente Tromperie*, *l'Avare puni*, *les Enchantements de l'Éloquence*, *les Aventures de Finette*. Puis l'année 1698 vit paraître : *Les Contes moins Contes que les autres* et *la Reine des Fées*, de Preschac; *les Contes des Fées* de la comtesse de Murat; *les Contes des Fées* de la comtesse d'Aulnoy; *les Fées, contes des contes* de Mademoiselle de la Force. Citons encore les *Contes* de Hamilton et *la Tyrannie des Fées détruites* par Madame d'Auneuil. Perrault avait donc suivi le mouvement et obéi à une mode impérieuse.

Quelques mois avant de publier ses *Contes de ma mère l'Oye*, il avait donné (1696) le premier tome in-folio d'un ouvrage intitulé : *Les Hommes illustres qui ont paru en France pendant ce siècle*, avec de magnifiques portraits gravés; le second tome fut publié en 1700. Dans cet ouvrage l'auteur mêlait les princes, les cardinaux, les ministres d'État, les hommes de guerre, les savants, les poètes, les artistes. « Par l'étendue et la générosité de cet assemblage, Perrault, dit Sainte-Beuve, était fidèle encore à cette inspiration première qui ne cessa de l'animer jusque dans son idolâtrie pour la monarchie de son temps, je veux dire à l'idée de l'émancipation et de l'égalité modernes. »

Perrault, indifférent aux honneurs et satisfait de sa condition, mourut tranquillement, entouré de ses enfants et de ses amis, le 16 mai 1703, à l'âge de soixante-quinze ans.

OCTAVE BLONDEL.

CONTES EN VERS

PRÉFACE

La manière dont le public a reçu les pièces de ce recueil, à mesure qu'elles lui ont été données séparément, est une espèce d'assurance qu'elles ne lui déplairont pas, en paraissant toutes ensemble. Il est vrai que quelques personnes, qui affectent de paraître graves et qui ont assez d'esprit pour voir que ce sont des contes faits à plaisir, et que la matière n'en est pas fort importante, les ont regardées avec mépris; mais on a eu la satisfaction de voir que les gens de bon goût n'en ont pas jugé de la sorte. Ils ont été bien aises de remarquer que ces bagatelles n'étaient pas de pures bagatelles, qu'elles renfermaient une morale utile, et que le récit enjoué dont elles étaient enveloppées n'avait été choisi que pour les faire entrer plus agréablement dans l'esprit et d'une manière qui instruisît et divertît tout ensemble. Cela devait me suffire pour ne pas craindre le reproche de m'être amusé à des choses frivoles. Mais, comme j'ai affaire à bien des gens qui ne se payent pas de raisons, et qui ne peuvent être touchés que par l'autorité et par l'exemple des anciens, je vais les satisfaire là-dessus.

Les fables milésiennes, si célèbres parmi les Grecs, et qui ont fait les délices d'Athènes et de Rome, n'étaient pas d'une autre espèce que les fables de ce recueil. L'histoire de la Matrone d'Ephèse est de la même nature que celle de Griselidis : ce sont l'une et l'autre des Nouvelles, c'est-à-dire des récits de choses qui peuvent être arrivées et qui n'ont rien qui blesse absolument la vraisemblance. La fable de Psyché, écrite par Lucien et par Apulée, est une fiction toute pure et un conte de vieille, comme celui de Peau d'Ane. Aussi voyons-nous qu'Apulée le fait raconter, par une vieille femme, à une jeune fille que des voleurs avaient enlevée, de même que celui de Peau d'Ane est

conté tous les jours à des enfants par leurs gouvernantes et par leurs grand'mères. La fable du laboureur qui obtint de Jupiter le pouvoir de faire, comme il lui plairait, la pluie et le beau temps, et qui en usa de telle sorte qu'il ne recueillit que de la paille sans aucuns grains, parce qu'il n'avait jamais demandé ni vent, ni froid, ni neige, ni aucun temps semblable, chose nécessaire cependant pour faire fructifier les plantes; cette fable, dis-je, est de même genre que le conte des Souhaits ridicules, si ce n'est que l'un est sérieux et l'autre comique; mais tous les deux vont à dire que les hommes ne connaissent pas ce qui leur convient, et sont plus heureux d'être conduits par la Providence, que si toutes choses leur succédaient selon qu'ils le désirent.

Je ne crois pas qu'ayant devant moi de si beaux modèles, dans la plus sage et la plus docte antiquité, on soit en droit de me faire aucun reproche. Je prétends même que mes fables méritent mieux d'être racontées que la plupart des contes anciens, et particulièrement celui de la Matrone d'Ephèse et celui de Psyché, si on les regarde du côté de la morale, chose principale dans toutes sortes de fables, et pour laquelle elles doivent avoir été faites. Toute la moralité qu'on peut tirer de la Matrone d'Ephèse est que souvent les femmes qui semblent les plus vertueuses le sont le moins, et qu'ainsi il n'y en a presque point qui le soient véritablement.

Qui ne voit que cette morale est très mauvaise, et qu'elle ne va qu'à corrompre les femmes par le mauvais exemple, et à leur faire croire qu'en manquant à leur devoir elles ne font que suivre la voie commune? Il n'en est pas de même de la morale de Griselidis, qui tend à porter les femmes à souffrir de leurs maris, et à faire voir qu'il n'y en a point de si brutal ni de si bizarre dont la patience d'une honnête femme ne puisse venir à bout.

A l'égard de la morale cachée dans la fable de Psyché, fable en elle-même très agréable et très ingénieuse, je la comparerai avec celle de Peau d'Ane, quand je la saurai; mais, jusqu'ici, je n'ai pu la deviner. Je sais bien que Psyché signifie l'âme; mais je ne comprends point ce qu'il faut entendre par l'Amour, qui est amoureux de Psyché, c'est-à-dire de l'âme, et encore moins ce qu'on ajoute, que Psyché devait être heureuse tant qu'elle ne connaîtrait point celui dont elle était aimée, qui était l'Amour;

mais qu'elle serait très malheureuse dès le moment qu'elle viendrait à le connaître : voilà pour moi une énigme impénétrable. Tout ce qu'on peut dire, c'est que cette fable, de même que la plupart de celles qui nous restent des anciens, n'ont été faites que pour plaire, sans égard aux bonnes mœurs, qu'ils négligeaient beaucoup.

Il n'en est pas de même des Contes que nos aïeux ont inventés pour leurs enfants. Ils ne les ont pas contés avec l'élégance et les agréments dont les Grecs et les Romains ont orné leurs fables, mais ils ont toujours eu un très grand soin que leurs contes renfermassent une morale louable et instructive. Partout la vertu y est récompensée, et partout le vice y est puni. Ils tendent tous à faire voir l'avantage qu'il y a d'être honnête, patient, avisé, laborieux, obéissant, et le mal qui arrive à ceux qui ne le sont pas.

Tantôt ce sont des fées qui donnent pour don, à une jeune fille qui leur aura répondu avec civilité, qu'à chaque parole qu'elle dira, il lui sortira de la bouche un diamant ou une perle; et, à une autre fille qui leur aura répondu brutalement, qu'à chaque parole il lui sortira de la bouche une grenouille ou un crapaud. Tantôt ce sont des enfants qui, pour avoir bien obéi à leur père et à leur mère deviennent grands seigneurs; ou d'autres qui, ayant été vicieux et désobéissants, sont tombés dans des malheurs épouvantables.

Quelque frivoles et bizarres que soient toutes ces fables dans leurs aventures, il est certain qu'elles excitent dans les enfants le désir de ressembler à ceux qu'ils voient devenir heureux, et en même temps que la crainte des malheurs où les méchants sont tombés par leur méchanceté. N'est-il pas louable à des pères et à des mères, lorsque leurs enfants ne sont pas encore capables de goûter les vérités solides et dénuées de tout agrément, de les leur faire aimer, et, si cela se peut dire, de les leur faire avaler, en les enveloppant dans des récits agréables et proportionnés à la faiblesse de leur âge? Il n'est pas croyable avec quelle avidité ces âmes innocentes, et dont rien n'a encore corrompu la droiture naturelle, reçoivent ces instructions cachées; on les voit dans la tristesse et dans l'abattement tant que le héros ou l'héroïne du conte sont dans le malheur, et s'écrier de joie quand le temps de leur bonheur arrive; de même qu'après avoir souffert

impatiemment la prospérité du méchant ou de la méchante, ils sont ravis de les voir enfin punis comme ils le méritent. Ce sont des semences qu'on jette, qui ne produisent d'abord que des mouvements de joie et de tristesse, mais dont il ne manque guère d'éclore de bonnes inclinations.

J'aurais pu rendre mes contes plus agréables, en y mêlant certaines choses un peu libres dont on a accoutumé de les égayer; mais le désir de plaire ne m'a jamais assez tenté pour violer une loi que je me suis imposée, de ne rien écrire qui pût blesser ou la pudeur ou la bienséance. Voici un madrigal qu'une jeune demoiselle de beaucoup d'esprit a composé sur ce sujet, et qu'elle a écrit au-dessous du conte de Peau d'Ane, que je lui avais envoyé :

Le conte de Peau d'Ane est ici raconte
Avec tant de naïveté
Qu'il ne m'a pas moins divertie
Que quand, auprès du feu, ma nourrice ou ma mie
Tenaient en le faisant mon esprit enchanté.
On y voit par endroits quelques traits de satire,
Mais qui, sans fiel et sans malignité,
A tous également font du plaisir à lire.
Ce qui me plaît encor dans sa simple douceur
C'est qu'il divertit et fait rire,
Sans que mère, époux, confesseur,
Y puissent trouver à redire.

LA MARQUISE DE SALUSSES

OU

LA PATIENCE DE GRISELIDIS

A MADEMOISELLE ***

En vous offrant, jeune et sage beauté,
Ce modèle de patience,
Je ne me suis jamais flatté
Que par vous de tout point il serait imité;
C'en serait trop, en conscience.
Mais Paris, où l'homme est poli,
Où le beau sexe né pour plaire
Trouve son bonheur accompli,
De tous côtés est si rempli
D'exemples du vice contraire,
Qu'on ne peut en toute saison,
Pour s'en garder ou s'en défaire,
Avoir trop de contre-poison.
Une dame aussi patiente
Que celle dont ici je relève le prix,
Serait partout une chose étonnante;
Mais ce serait un prodige à Paris.
Les femmes y sont souveraines;
Tout s'y règle selon leurs vœux;
Enfin, c'est un climat heureux
Qui n'est habité que de reines.
Ainsi, je vois que, de toutes façons,
Griselidis y sera peu prisée;
Et qu'elle y donnera matière de risée
Par ses trop antiques leçons.
Ce n'est pas que la patience
Ne soit une vertu des dames de Paris;
Mais, par un long usage, elles ont la science
De la faire exercer par leurs propres maris.

GRISELIDIS[1]

Au pied des célèbres montagnes
Où le Pô, s'échappant de dessous ses roseaux,
Va dans le sein des prochaines campagnes
Promener ses naissantes eaux,
Vivait un jeune et vaillant prince,
Les délices de sa province.
Le ciel, en le formant, sur lui tout à la fois
Versa ce qu'il a de plus rare,
Ce qu'entre ses amis d'ordinaire il sépare,
Et qu'il ne donne qu'aux grands rois.

Comblé de tous les dons et du corps et de l'âme,
Il fut robuste, adroit, propre au métier de Mars;
Et, par l'instinct secret d'une divine flamme,
Avec ardeur il aima les beaux-arts.
Il aima les combats, il aima la victoire,
Les grands projets, les actes valeureux,
Et tout ce qui fait vivre un beau nom dans l'histoire;
Mais son cœur tendre et généreux,
Fut encor plus sensible à la solide gloire
De rendre ses peuples heureux.

Ce tempérament héroïque
Fut obscurci d'une sombre vapeur,

1. L'histoire de Griselidis a été fort goûtée au moyen âge; nous en possédons plusieurs rédactions anonymes en vers de huit syllabes. Ce fabliau a inspiré Pétrarque, qui l'a mis en latin; Chaucer, qui l'a mis en vers anglais dans les *Contes de Canterbury*; et enfin Boccace, qui l'a placé, en italien, dans le *Décaméron*.

Qui, chagrine et mélancolique,
Lui faisait voir dans le fond de son cœur
Tout le beau sexe infidèle et trompeur.
Dans la femme où brillait le plus rare mérite,
Il voyait une âme hypocrite,
Un esprit d'orgueil enivré,
Un cruel ennemi, qui sans cesse n'aspire
Qu'à prendre un souverain empire
Sur l'homme malheureux qui lui sera livré.

Le fréquent usage du monde,
Où l'on ne voit qu'époux subjugués ou trahis,
Joint à l'air jaloux du pays,
Accrut encor cette haine profonde.
Il jura donc plus d'une fois
Que, quand même le Ciel, pour lui plein de tendresse,
Formerait une autre Lucrèce,
Jamais de l'hyménée il ne suivrait les lois.

Ainsi, quand le matin, qu'il donnait aux affaires,
Il avait réglé sagement
Toutes les choses nécessaires
Au bonheur du gouvernement;
Que du faible orphelin, de la veuve oppressée
Il avait conservé les droits,
Ou remis quelque impôt qu'une guerre forcée
Avait introduit autrefois,
L'autre moitié de la journée
A la chasse était destinée,
Où les sangliers et les ours,
Malgré leur fureur et leurs armes,
Lui donnaient encor moins d'alarmes
Que le sexe charmant qu'il évitait toujours.

Cependant ses sujets, que leur intérêt presse
De s'assurer d'un successeur
Qui les gouverne un jour avec même douceur,
A leur donner un fils le conviaient sans cesse.

Un jour dans le palais ils vinrent tous en corps,
Pour faire leurs derniers efforts.
Un orateur, d'une grave apparence,
Et le meilleur qui fût alors,
Dit tout ce qu'on peut dire en pareille occurrence;
Il marqua leur désir pressant
De voir sortir du prince une heureuse lignée
Qui rendît à jamais leur Etat florissant;
Il lui dit même, en finissant,
Qu'il voyait un astre naissant,
Issu de son chaste hyménée,
Qui faisait pâlir le croissant.

D'un ton plus simple et d'une voix moins forte,
Le prince à ses sujets répondit de la sorte :

Le zèle ardent dont je vois qu'en ce jour
Vous me portez aux nœuds du mariage
Me fait plaisir, et m'est de votre amour
Un agréable témoignage;
J'en suis sensiblement touché,
Et voudrais dès demain pouvoir vous satisfaire;
Mais, à mon sens, l'hymen est une affaire
Où plus l'homme est prudent, plus il est empêché.
Observez bien toutes les jeunes filles :
Tant qu'elles sont au sein de leurs familles,
Ce n'est que vertu, que bonté,
Que pudeur, que sincérité;
Mais sitôt que le mariage
Au déguisement a mis fin,
Et qu'ayant fixé leur destin
Il n'importe plus d'être sage,
Elles quittent leur personnage,
Non sans avoir beaucoup pâti;
Et chacune, dans son ménage,
Selon son gré prend son parti.

L'une, d'humeur chagrine, et que rien ne récrée,
Devient une dévote outrée
Qui crie et gronde à tous moments;

L'autre se façonne en coquette
Qui sans cesse écoute ou caquette,
Et n'a jamais assez d'amants.
Celle-ci, des beaux-arts follement curieuse,
De tout décide avec hauteur,
Et critiquant le plus habile auteur,
Prend la forme de précieuse;
Cette autre s'érige en joueuse,
Perd tout, argent, bijoux, bagues, meubles de prix,
Et même jusqu'à ses habits.

Dans la diversité des routes qu'elles tiennent,
Il n'est qu'une chose où je voi
Qu'enfin toutes elles conviennent :
C'est de vouloir donner la loi.
Or, je suis convaincu que, dans le mariage,
On ne peut jamais vivre heureux
Quand on y commande tous deux.
Si donc vous souhaitez qu'à l'hymen je m'engage
Cherchez une jeune beauté
Sans orgueil et sans vanité,
D'une obéissance achevée,
D'une patience éprouvée,
Et qui n'ait point de volonté;
Je la prendrai quand vous l'aurez trouvée.

Le prince, ayant mis fin à ce discours moral,
Monte brusquement à cheval,
Et court joindre, à perte d'haleine,
Sa meute, qui l'attend au milieu de la plaine.

Après avoir passé des prés et des guérets,
Il trouve ses chasseurs couchés sur l'herbe verte
Tous se lèvent, et tous (alerte!)
Font trembler de leurs cors les hôtes des forêts.
Des chiens courants l'aboyante famille,
Deçà, delà, parmi le chaume brille;
Et les limiers, à l'œil ardent,
Qui du fort de la bête à leur poste reviennent,

Entraînent, en le regardant,
Les forts valets qui les retiennent.

S'étant instruit par un des siens
Si tout est prêt, si l'on est sur la trace,
Il ordonne aussitôt qu'on commence la chasse,
Et fait donner le cerf aux chiens.
Le son des cors qui retentissent,
Le bruit des chevaux qui hennissent,
Et des chiens animés les pénétrants abois
Remplissent la forêt de tumulte et de trouble;
Et, pendant que l'écho sans cesse les redouble,
S'enfoncent avec eux dans le plus creux du bois.

Le prince, par hasard, ou par sa destinée,
Prit une route détournée,
Où nul des chasseurs ne le suit;
Plus il court, plus il s'en sépare;
Enfin, à tel point il s'égare
Que des chiens et des cors il n'entend plus le bruit.

L'endroit où le mena sa bizarre aventure,
Clair de ruisseaux et sombre de verdure,
Saisissait les esprits d'une secrète horreur;
La simple et naïve nature
S'y faisait voir et si belle et si pure,
Que mille fois il bénit son erreur.

Rempli des douces rêveries
Qu'inspirent les grands bois, les eaux et les prairies,
Il sent soudain frapper et son cœur et ses yeux
Par l'objet le plus agréable,
Le plus doux et le plus aimable
Qu'il eût jamais vu sous les cieux.
C'était une jeune bergère
Qui filait au bord d'un ruisseau,
Et qui, conduisant son troupeau,
D'une main sage et ménagère
Tournait son agile fuseau.

Elle aurait pu dompter les cœurs les plus sauvages;
Des lis son teint a la blancheur,
Et sa naturelle fraîcheur
S'était toujours sauvée à l'ombre des bocages;
Sa bouche de l'enfance avait tout l'agrément,
Et ses yeux qu'adoucit une brune paupière,
Plus bleus que n'est le firmament,
Avaient aussi plus de lumière.

Le prince, avec transport dans le bois se glissant,
Contemple les beautés dont son âme est émue;
Mais le bruit qu'il fait en passant
De la belle sur lui fait détourner la vue.
Dès qu'elle se vit aperçue,
D'un brillant incarnat la prompte et vive ardeur
De son beau teint redoubla la splendeur
Et, sur son visage épandue,
Y fit triompher la pudeur.

Sous le voile innocent de cette honte aimable,
Le prince découvrit une simplicité,
Une douceur, une sincérité,
Dont il croyait le beau sexe incapable,
Et qu'il voit là dans toute leur beauté.

Saisi d'une frayeur pour lui toute nouvelle,
Il s'approche interdit et, plus timide qu'elle,
Lui dit, d'une tremblante voix,
Que de tous ses veneurs il a perdu la trace,
Et lui demande si la chasse
N'a point passé quelque part dans le bois

— Rien n'a paru, seigneur, dans cette solitude,
Dit-elle, et nul ici que vous seul n'est venu;
Mais n'ayez point d'inquiétude,
Je remettrai vos pas sur un chemin connu.

— De mon heureuse destinée
Je ne puis, lui dit-il, trop rendre grâce aux dieux.
Depuis longtemps je fréquente ces lieux;

Mais j'avais ignoré jusqu'à cette journée
Ce qu'ils ont de plus précieux.

Dans ce temps, elle voit que le prince se baisse
Sur le moite bord du ruisseau
Pour étancher, dans le cours de son eau,
La soif ardente qui le presse.
— Seigneur, attendez un moment,
Dit-elle, et, courant promptement
Vers sa cabane, elle y prend une tasse,
Qu'avec joie, et de bonne grâce,
Elle présente à ce nouvel amant.

Les vases précieux de cristal et d'agate
Où l'or en mille endroits éclate
Et qu'un art curieux avec soin façonna
N'eurent jamais pour lui, dans leur pompe inutile,
Tant de beauté que le vase d'argile
Que la bergère lui donna.

Cependant, pour trouver une route facile
Qui mène le prince à la ville,
Ils traversent des bois, des rochers escarpés
Et de torrents entrecoupés.

Le prince n'entre point dans la route nouvelle,
Sans en bien observer tous les lieux d'alentour;
Et son ingénieux amour,
Qui songeait au retour,
En fit une carte fidèle.

Dans un bocage sombre et frais
Enfin la bergère le mène,
Où, de dessous ses branchages épais,
Il voit au loin dans le sein de la plaine
Les toits dorés de son riche palais.

S'étant séparé de la belle,
Touché d'une vive douleur,
A pas lents il s'éloigne d'elle,
Chargé du trait qui lui perce le cœur.

Le souvenir de sa tendre aventure
Avec plaisir le conduisit chez lui ;
Mais, dès le lendemain, il sentit sa blessure,
Et se vit accablé de tristesse et d'ennui.

Dès qu'il le peut, il retourne à la chasse.
Où de sa suite adroitement
Il s'échappe et se débarrasse,
Pour s'égarer heureusement.
Des arbres et des monts les cimes élevées
Qu'avec grand soin il avait observées,
Et les avis secrets de son fidèle amour
Le guidèrent si bien que, malgré les traverses
De cent routes diverses,
De sa jeune bergère il trouva le séjour.

Il sut qu'elle n'a plus que son père avec elle,
Que Griselidis on l'appelle,
Qu'ils vivent doucement du lait de leurs brebis,
Et que de leur toison, qu'elle seule elle file,
Sans avoir recours à la ville,
Ils font eux-mêmes leurs habits.

Plus il la voit, plus il s'enflamme
Des vives beautés de son âme;
Il connaît, en voyant tant de dons précieux,
Que, si la bergère est si belle,
C'est qu'une légère étincelle
De l'esprit qui l'anime a passé dans ses yeux.

Il ressent une joie extrême
D'avoir si bien placé ses premières amours;
Ainsi, sans plus tarder, il fit, dès le jour même,
Assembler son conseil et lui tint ce discours :

« Enfin aux lois de l'hyménée,
Suivant vos vœux, je me vais engager;
Je ne prends point ma femme en pays étranger :
Je la prends parmi vous, belle, sage, bien née,
Ainsi que mes aïeux ont fait plus d'une fois

Mais j'attendrai cette grande journée
A vous informer de mon choix. »

Dès que la nouvelle fut sue,
Partout elle fut répandue.
On ne peut dire avec combien d'ardeur
L'allégresse publique
De tous côtés s'explique;
Le plus content fut l'orateur,
Qui, par son discours pathétique,
Croyait d'un si grand bien être l'unique auteur
Qu'il se trouvait homme de conséquence!
Rien ne peut résister à la grande éloquence,
Disait-il sans cesse en son cœur.

Le plaisir fut de voir le travail inutile
Des belles de toute la ville,
Pour s'attirer et mériter le choix
Du prince leur seigneur, qu'un air chaste et modeste
Charmait uniquement et plus que tout le reste,
Ainsi qu'il l'avait dit cent fois.

D'habit et de maintien toutes elles changèrent;
D'un ton dévot elles toussèrent,
Elles radoucirent leur voix;
De demi-pied les coiffures baissèrent,
La gorge se couvrit, les manches s'allongèrent :
A peine on leur voyait le petit bout des doigts.

Dans la ville avec diligence,
Pour l'hymen dont le jour s'avance,
On voit travailler tous les arts :
Ici se font de magnifiques chars
D'une forme toute nouvelle,
Si beaux et si bien inventés,
Que l'or qui partout étincelle
En fait la moindre des beautés.

Là, pour voir aisément et sans aucun obstacle
Toute la pompe du spectacle,

On dresse de longs échafauds;
Ici, de grands arcs triomphaux,
Où du prince guerrier se célèbre la gloire
Et de l'amour sur lui l'éclatante victoire.

Là sont forgés, d'un art industrieux,
Ces feux qui, par les coups d'un innocent tonnerre
En effrayant la terre,
De mille astres nouveaux embellissent les cieux.
Là, d'un ballet ingénieux
Se concerte avec soin l'agréable folie;
Et là, d'un opéra peuplé de mille dieux,
Le plus beau que jamais ait produit l'Italie,
On entend répéter les airs mélodieux.

Enfin, du fameux hyménée
Arriva la grande journée.

Sur le fond d'un ciel vif et pur
A peine l'aurore vermeille
Confondait l'or avec l'azur,
Que partout, en sursaut, le beau sexe s'éveille;
Le peuple curieux s'épand de tous côtés;
En différents endroits des gardes sont postés
Pour contenir la populace
Et la contraindre à faire place.
Tout le palais retentit de clairons,
De flûtes, de hautbois, de rustiques musettes;
Et l'on n'entend aux environs
Que des tambours et des trompettes.

Enfin le prince sort entouré de sa cour :
Il s'élève un long cri de joie;
Mais on est bien surpris quand, au premier détour
De la forêt prochaine, on voit qu'il prend la voie,
Ainsi qu'il faisait chaque jour.
Voilà, dit-on, son penchant qui l'emporte;
Et de ses passions, en dépit de l'amour,
La chasse est toujours la plus forte.

Il traverse rapidement
Les guérets de la plaine, et, gagnant la montagne,
Il entre dans le bois, au grand étonnement
De la troupe qui l'accompagne.
Après avoir passé par différents détours
Que son cœur amoureux se plaît à reconnaître,
Il trouve enfin la cabane champêtre
Où logent ses tendres amours.

Griselidis, de l'hymen informée
Par la voix de la renommée,
En avait pris son bel habillement;
Et, pour en aller voir la pompe magnifique,
De dessous sa case rustique
Sortait en ce même moment.

— Où courez-vous, si prompte et si légère?
Lui dit le prince en l'abordant
Et tendrement la regardant;
Cessez de vous hâter, trop aimable bergère :
La noce où vous allez, et dont je suis l'époux,
Ne saurait se faire sans vous.
Oui, je vous aime, et je vous ai choisie
Entre mille jeunes beautés,
Pour passer avec vous le reste de ma vie,
Si toutefois mes vœux ne sont pas rejetés.

— Ah! dit-elle, seigneur, je n'ai garde de croire
Que je sois destinée à ce comble de gloire;
Vous cherchez à vous divertir.
— Non, non, dit-il, je suis sincère;
J'ai déjà pour moi votre père.
(Le prince avait eu soin de l'en faire avertir.)
Daignez, bergère, y consentir :
C'est là tout ce qui reste à faire.
Mais, afin qu'entre nous une solide paix
Eternellement se maintienne,
Il faudrait me jurer que vous n'aurez jamais
D'autre volonté que la mienne.

— Je le jure, dit-elle, et je vous le promets :
Si j'avais épousé le moindre du village,
J'obéirais, son joug me serait doux :
Hélas! combien donc davantage,
Si je viens à trouver en vous
Et mon seigneur et mon époux!

Ainsi le prince se déclare;
Et, pendant que la cour applaudit à son choix,
Il porte la bergère à souffrir qu'on la pare
Des ornements qu'on donne aux épouses des rois.
Celles qu'à cet emploi leur devoir intéresse,
Entrent dans la cabane; et là, diligemment,
Mettent tout leur savoir et toute leur adresse
A donner de la grâce à chaque ajustement.

Dans cette hutte où l'on se presse,
Les dames admirent sans cesse
Avec quel art la pauvreté
S'y cache sous la propreté;
Et cette rustique cabane,
Que couvre et rafraîchit un spacieux platane,
Leur semble un séjour enchanté.

Enfin, de ce réduit sort pompeuse et brillante
La bergère charmante :
Ce ne sont qu'applaudissements
Sur sa beauté, sur ses habillements;
Mais, sous cette pompe étrangère,
Déjà plus d'une fois le prince a regretté
Des ornements de la bergère
L'innocente simplicité.

Sur un grand char d'or et d'ivoire
La bergère s'assied pleine de majesté;
Le prince y monte avec fierté
Et ne trouve pas moins de gloire
A se voir comme amant assis à son côté,
Qu'à marcher en triomphe après une victoire.

La cour les suit, et tous gardent le rang
Que leur donne leur charge ou l'éclat de leur sang.

La ville, dans les champs presque toute sortie,
Couvrait les plaines d'alentour
Et, du choix du prince avertie,
Avec impatience attendait son retour.
Il paraît; on le joint. Parmi l'épaisse foule
Du peuple qui se fend, le char à peine roule;
Par les longs cris de joie tout à coup redoublés
Les chevaux émus et troublés
Se cabrent, trépignent, s'élancent,
Et reculent plus qu'ils n'avancent.

Dans le temple on arrive enfin;
Et là, par la chaîne éternelle
D'une promesse solennelle,
Les deux époux unissent leur destin;
Ensuite au palais ils se rendent,
Où mille plaisirs les attendent,
Où la danse, les jeux, les courses, les tournois,
Répandent l'allégresse en différents endroits.
Sur le soir, le blond Hyménée
De ses chastes douceurs couronna la journée.
Le lendemain, les différents états
De toute la province
Accourent haranguer la princesse et le prince.
Par la voix de leurs magistrats.

De ses dames environnée,
Griselidis, sans paraître étonnée,
En princesse les entendit,
En princesse leur répondit.
Elle fit toute chose avec tant de prudence,
Qu'il sembla que le ciel eût versé ses trésors
Avec encor plus d'abondance
Sur son âme que sur son corps.
Par son esprit, par ses vives lumières,
Du grand monde aussitôt elle prit les manières;

Et même, dès le premier jour,
Des talents, de l'humeur des dames de sa cour
Elle se fit si bien instruire,
Que son bon sens jamais embarrassé,
Eut moins de peine à les conduire
Que ses brebis du temps passé.

Avant la fin de l'an, des fruits de l'hyménée
Le ciel bénit leur couche fortunée.
Ce ne fut point un prince, on l'eût bien souhaité;
Mais la jeune princesse avait tant de beauté,
Que l'on ne songea plus qu'à conserver sa vie.
Le père, qui lui trouve un air doux et charmant,
La venait voir de moment en moment,
Et la mère encor plus ravie,
La regardait incessamment.

Elle voulut la nourrir elle-même :
« Ah! dit-elle, comment m'exempter de l'emploi
Que ses cris demandent de moi,
Sans une ingratitude extrême?
Par un motif de nature ennemi,
Pourrais-je bien vouloir de mon enfant que j'aime
N'être la mère qu'à demi? »

Soit que le prince eût l'âme un peu moins enflammée
Qu'aux premiers jours de son ardeur,
Soit que de sa maligne humeur
La masse se fût rallumée
Et de son épaisse fumée
Eût obscurci son sens et corrompu son cœur,
Dans tout ce que fait la princesse
Il s'imagine voir peu de sincérité;
Sa trop grande vertu le blesse :
C'est un piège qu'on tend à sa crédulité,
Son esprit inquiet et de trouble agité,
Croit tous les soupçons qu'il écoute,
Et prend plaisir à révoquer en doute
L'excès de sa félicité.

Pour guérir les chagrins dont son âme est atteinte
Il la suit, il l'observe, il aime à la troubler
Par les ennuis de la contrainte,
Par les alarmes de la crainte,
Par tout ce qui peut démêler
La vérité d'avec la feinte.
C'est trop, dit-il, me laisser endormir;
Si ses vertus sont véritables,
Les traitements les plus insupportables
Ne feront que les affermir.

Dans son palais il la tient resserrée,
Loin de tous les plaisirs qui naissent à la cour,
Et, dans sa chambre, où seule elle vit retirée,
A peine il laisse entrer le jour.
Persuadé que la parure
Et le superbe ajustement
Du sexe que pour plaire a formé la nature
Est le plus doux enchantement,
Il lui demande avec rudesse
Les perles, les rubis, les bagues, les bijoux
Qu'il lui donna pour marque de tendresse,
Lorsque de son amant il devint son époux.

Elle, dont la vie est sans tache,
Et qui n'a jamais eu d'attache
Qu'à s'acquitter de son devoir,
Les lui donne sans s'émouvoir;
Et même, le voyant se plaire à les reprendre,
N'a pas moins de joie à les rendre
Qu'elle en eut à les recevoir.

« Pour m'éprouver mon époux me tourmente,
Dit-elle, et je vois bien qu'il ne me fait souffrir
Qu'afin de réveiller ma vertu languissante,
Qu'un doux et long repos pourrait faire périr.
S'il n'a pas ce dessein, du moins suis-je assurée
Que telle est du Seigneur la conduite sur moi,
Et que de tant de maux l'ennuyeuse durée
N'est que pour exercer ma constance et ma foi.

Pendant que tant de malheureuses
Errent, au gré de leurs désirs,
Par mille routes dangereuses,
Après de faux et vains plaisirs;
Pendant que le Seigneur, dans sa lente justice,
Les laisse aller au bord du précipice,
Sans prendre part à leur danger,
Par un pur mouvement de sa bonté suprême,
Il me choisit comme un enfant qu'il aime,
Et s'applique à me corriger.

Aimons donc sa rigueur utilement cruelle;
On n'est heureux qu'autant qu'on a souffert :
Aimons sa bonté paternelle,
Et la main dont elle se sert. »

Le prince a beau la voir obéir sans contrainte
A tous ses ordres absolus;
« Je vois le fondement de cette vertu feinte,
Dit-il, et ce qui rend tous mes coups superflus,
C'est qu'ils n'ont porté leur atteinte
Qu'à des endroits où son amour n'est plus.

Dans son enfant, dans la jeune princesse,
Elle a mis toute sa tendresse :
A l'éprouver si je veux réussir,
C'est là qu'il faut que je m'adresse,
C'est là que je puis m'éclaircir. »

Elle venait de donner la mamelle
Au tendre objet de son amour ardent,
Qui, couché sur son sein, se jouait avec elle
Et riait en la regardant.

« Je vois que vous l'aimez, lui dit-il ; cependant
Il faut que je vous l'ôte, en cet âge encor tendre,
Pour lui former les mœurs et pour la préserver
De certains mauvais airs qu'avec vous l'on peut prendre.
Mon heureux sort m'a fait trouver
Une dame d'esprit qui saura l'élever

Dans toutes les vertus et dans la politesse
Que doit avoir une princesse.
Disposez-vous à la quitter,
On va venir pour l'emporter. »

Il la laisse à ces mots, n'ayant pas le courage,
Ni les yeux assez inhumains,
Pour voir arracher de ses mains
De leur amour l'unique gage.
Elle, de mille pleurs se baigne le visage,
Et, dans un morne accablement,
Attend de son malheur le funeste moment.

Dès que d'une action si triste et si cruelle
Le ministre odieux à ses yeux se montra,
« Il faut obéir, » lui dit-elle;
Puis, prenant son enfant, qu'elle considéra,
Qu'elle baisa d'une ardeur maternelle,
Qui de ses petits bras tendrement la serra,
Toute en pleurs elle le livra.
Ah! que sa douleur fut amère!
Arracher l'enfant ou le cœur
Du sein d'une si tendre mère,
C'est la même douleur.

Près de la ville était un monastère
Fameux par son antiquité,
Où des vierges vivaient dans une règle austère
Sous les yeux d'une abbesse illustre en piété
Ce fut là que, dans le silence,
Et sans déclarer sa naissance,
On déposa l'enfant et des bagues de prix,
Sous l'espoir d'une récompense
Digne des soins que l'on en aurait pris.

Le prince, qui tâchait d'éloigner par la chasse
Le vif remords qui l'embarrasse
Sur l'excès de sa cruauté,
Craignait de revoir la princesse,

Comme on craint de revoir une fière tigresse
A qui son faon vient d'être ôté :
Cependant il en fut traité
Avec douceur, avec caresse,
Et même avec cette tendresse
Qu'elle eut aux plus beaux jours de sa prospérité.

Par cette complaisance et si grande et si prompte,
Il fut touché de regrets et de honte;
Mais son chagrin demeura le plus fort.
Ainsi, deux jours après, avec des larmes feintes,
Pour lui porter encor de plus vives atteintes,
Il lui vint dire que la mort
De leur aimable enfant avait fini le sort.

Ce coup inopiné, mortellement la blesse.
Cependant, malgré sa tristesse,
Ayant vu son époux qui changeait de couleur,
Elle parut oublier son malheur,
Et n'avoir même de tendresse
Que pour le consoler de sa fausse douleur.

Cette bonté, cette ardeur sans égale
D'amitié conjugale,
Du prince tout à coup désarmant la rigueur,
Le touche, le pénètre et lui change le cœur
Jusque-là qu'il lui prend envie
De déclarer que leur enfant
Jouit encore de la vie;
Mais sa bile s'élève, et, fière, lui défend
De rien découvrir du mystère
Qu'il peut être utile de taire.

Dès ce bienheureux jour, telle des deux époux
Fut la mutuelle tendresse,
Qu'elle n'est point plus vive aux moments les plus doux
Entre l'amant et la maîtresse.

Quinze fois le soleil, pour former les saisons,
Habita tour à tour dans ses douze maisons,

Sans rien voir qui les désunisse :
Que si quelquefois par caprice
Il prend plaisir à la fâcher,
C'est seulement pour empêcher
Que l'amour ne se ralentisse :
Tel que le forgeron, qui, pressant son labeur,
Répand un peu d'eau sur la braise
De sa languissante fournaise
Pour en redoubler la chaleur.

Cependant la jeune princesse
Croissait en esprit, en sagesse.
A la douceur, à la naïveté
Qu'elle tenait de son aimable mère,
Elle joignit de son illustre père
L'agréable et noble fierté :
L'amas de ce qui plaît dans chaque caractère
Fit une parfaite beauté.

Partout comme un ástre elle brille :
Et, par hasard, un seigneur de la cour,
Jeune, bien fait et plus beau que le jour,
L'ayant vu paraître à la grille,
Conçut pour elle un violent amour.

Par l'instinct qu'au beau sexe a donné la nature
Et que toutes les beautés ont,
De voir l'invisible blessure
Que font leurs yeux au moment qu'ils la font.
La princesse fut informée
Qu'elle était tendrement aimée.
Après avoir quelque temps résisté,
Comme on le doit, avant que de se rendre,
D'un amour également tendre
Elle l'aima de son côté.

Dans cet amant, rien n'était à reprendre :
Il était beau, vaillant, né d'illustres aïeux,
Et, dès longtemps, pour en faire son gendre
Sur lui le prince avait jeté les yeux.

Ainsi donc, avec joie il apprit la nouvelle
De l'ardeur tendre et mutuelle
Dont brûlaient ces jeunes amants;
Mais il lui prit une bizarre envie
De leur faire acheter par de cruels tourments
Le plus grand bonheur de leur vie.

« Je me plairai, dit-il, à les rendre contents;
Mais il faut que l'inquiétude,
Par tout ce qu'elle a de plus rude,
Rende encor leurs feux plus constants.
De mon épouse, en même temps,
J'exercerai la patience,
Non point, comme jusqu'à ce jour,
Pour rassurer ma folle défiance :
Je ne dois plus douter de son amour;
Mais pour faire éclater aux yeux de tout le monde
Sa bonté, sa douceur, sa sagesse profonde,
Afin que, de ses dons si grands, si précieux,
La terre se voyant parée,
En soit de respect pénétrée,
Et, par reconnaissance, en rende grâce aux cieux.

Il déclare en public que, manquant de lignée
En qui l'Etat un jour retrouve son seigneur,
Que, la fille qu'il eut de son fol hyménée
Etant morte aussitôt que née,
Il doit ailleurs chercher plus de bonheur;
Que l'épouse qu'il prend est d'illustre naissance;
Qu'en un couvent on l'a jusqu'à ce jour
Fait élever dans l'innocence,
Et qu'il va par l'hymen couronner son amour.

On peut juger à quel point fut cruelle
Aux deux jeunes amants cette affreuse nouvelle,
Ensuite, sans marquer ni chagrin, ni douleur,
Il avertit son épouse fidèle
Qu'il faut qu'il se sépare d'elle,
Pour éviter un extrême malheur;

Que le peuple, indigné de sa basse naissance,
Le force à prendre ailleurs une digne alliance.

« Il faut, dit-il, vous retirer
Sous votre toit de chaume et de fougère,
Après avoir repris vos habits de bergère,
Que je vous ai fait préparer. »

Avec une tranquille et muette constance,
La princesse entendit prononcer sa sentence.
Sous le dehors d'un visage serein
Elle dévorait son chagrin;
Et, sans que la douleur diminuât ses charmes,
De ses beaux yeux tombaient de grosses larmes.
Ainsi que quelquefois, au retour du printemps,
Il fait soleil et pleut en même temps.

« Vous êtes mon époux, mon seigneur et mon maître,
Dit-elle en soupirant, prête à s'évanouir,
Et quelque affreux que soit ce que je viens d'ouïr,
Je saurai vous faire connaître
Que rien ne m'est si cher que de vous obéir. »

Dans sa chambre aussitôt seule elle se retire,
Et là, se dépouillant de ses riches habits,
Elle reprend, paisible et sans rien dire,
Pendant que son cœur en soupire,
Ceux qu'elle avait en gardant ses brebis.

En cet humble et simple équipage,
Elle aborde le prince et lui tient ce langage :

« Je ne puis m'éloigner de vous
Sans le pardon d'avoir su vous déplaire;
Je puis souffrir le poids de ma misère,
Mais je ne puis, seigneur, souffrir votre courroux;
Accordez cette grâce à mon regret sincère,
Et je vivrai contente en mon triste séjour,
Sans que jamais le temps altère
Ni mon humble respect, ni mon fidèle amour. »

Tant de soumission et tant de grandeur d'âme,
Sous un si vil habillement,
Qui dans le cœur du prince, en ce même moment.
Réveilla tous les traits de sa première flamme,
Allaient casser l'arrêt de son bannissement.
Emu par de si puissants charmes,
Et prêt à répandre des larmes,
Il commençait à s'avancer
Pour l'embrasser,
Quand tout à coup l'impérieuse gloire
D'être ferme en son sentiment
Sur son amour remporta la victoire,
Et le fit, en ces mots, répondre durement :

« De tout le temps passé j'ai perdu la mémoire;
Je suis content de votre repentir ;
Allez, il est temps de partir. »
Elle part aussitôt et, regardant son père,
Qu'on avait revêtu de son rustique habit,
Et qui, le cœur percé d'une douleur amère,
Pleurait un changement si prompt et si subit :
« Retournons, lui dit-elle, en nos sombres bocages,
Retournons habiter nos demeures sauvages,
Et quittons sans regret la pompe des palais.
Nos cabanes n'ont pas tant de magnificence,
Mais on y trouve, avec plus d'innocence,
Un plus ferme repos, une plus douce paix. »

Dans son désert à grand'peine arrivée,
Elle reprend et quenouille et fuseaux,
Et va filer au bord des mêmes eaux
Où le prince l'avait trouvée.
Là, son cœur, tranquille et sans fiel,
Cent fois le jour demande au ciel
Qu'il comble son époux de gloire, de richesses,
Et qu'à tous ses désirs il ne refuse rien.
Un amour nourri de caresses
N'est pas plus ardent que le sien.

Ce cher époux qu'elle regrette
Voulant encore l'éprouver,
Lui fait dire dans sa retraite
Qu'elle ait à le venir trouver.

« Griselidis, dit-il, dès qu'elle se présente,
Il faut que la princesse à qui je dois demain
Dans le temple donner la main
De vous et de moi soit contente.
Je vous demande ici tous vos soins, et je veux
Que vous m'aidiez à plaire à l'objet de mes vœux.
Vous savez de quel air il faut que l'on me serve :
Point d'épargne, point de réserve;
Que tout sente le prince, et le prince amoureux.

« Employez toute votre adresse
A parer son appartement :
Que l'abondance, la richesse,
La propreté, la politesse,
S'y fassent voir également;
Enfin, songez incessamment
Que c'est une jeune princesse
Que j'aime tendrement.

« Pour vous faire entrer davantage
Dans les soins de votre devoir,
Je veux ici vous faire voir
Celle qu'à bien servir mon ordre vous engage. »
Telle qu'aux portes du Levant
Se montre la naissante aurore
Telle parut en arrivant
La princesse, plus belle encore.
Griselidis, à son abord,
Dans le fond de son cœur sentit un doux transport
De la tendresse maternelle;
Du temps passé, de ses jours bienheureux,
Le souvenir en son cœur se rappelle.
« Hélas! ma fille, en soi-même dit-elle,
Si le ciel favorable eût écouté mes vœux,
Serait presque aussi grande, et peut-être aussi belle! »

Pour la jeune princesse, en ce même moment,
Elle prit un amour si vif, si véhément,
Qu'aussitôt qu'elle fut absente,
En cette sorte au prince elle parla,
Suivant, sans le savoir, l'instinct qui s'en mêla :
« Souffrez, seigneur, que je vous représente
Que cette princesse charmante
Dont vous allez être l'époux,
Dans l'aise, dans l'éclat, dans la pourpre nourrie,
Ne pourra supporter, sans en perdre la vie,
Les mêmes traitements que j'ai reçus de vous.
Le besoin, ma naissance obscure
M'avaient endurcie au travaux,
Et je pouvais souffrir toutes sortes de maux
Sans peine et même sans murmure;
Mais elle qui jamais n'a connu la douleur,
Elle mourra de la moindre rigueur,
Dès la moindre parole un peu sèche, un peu dure.
Hélas! seigneur, je vous conjure
De la traiter avec douceur.

— Songez, lui dit le prince avec un ton sévère,
A me servir selon votre pouvoir;
Il ne faut pas qu'une simple bergère
Fasse des leçons et s'ingère
De m'avertir de mon devoir. »
Griselidis, à ces mots, sans rien dire,
Baisse les yeux et se retire.

Cependant, pour l'hymen, les seigneurs invités,
Arrivèrent de tous côtés;
Dans une magnifique salle
Où le prince les assembla,
Avant que d'allumer la torche nuptiale,
En cette sorte il leur parla :

« Rien au monde, après l'espérance,
N'est plus trompeur que l'apparence;
Ici, l'on en peut voir un exemple éclatant :

Qui ne croirait que ma jeune maîtresse,
Que l'hymen va rendre princesse,
Ne soit heureuse et n'ait le cœur content?
Il n'en est rien pourtant.

« Qui pourrait s'empêcher de croire
Que ce jeune guerrier, amoureux de la gloire,
N'aime à voir cet hymen, lui qui, dans les tournois,
Va sur tous ses rivaux remporter la victoire!
Cela n'est pas vrai toutefois.

« Qui ne croirait encor qu'en sa juste colère
Griselidis ne pleure et ne se désespère?
Elle ne se plaint point, elle consent à tout,
Et rien n'a pu pousser sa patience à bout.

« Qui ne croirait enfin que de ma destinée
Rien ne peut égaler la course fortunée,
En voyant les appas de l'objet de mes vœux?
Cependant, si l'hymen me liait de ses nœuds,
J'en concevrais une douleur profonde,
Et de tous les princes du monde
Je serais le plus malheureux.

« L'énigme vous paraît difficile à comprendre;
Deux mots vont vous la faire entendre,
Et ces deux mots feront évanouir
Tous les malheurs que vous venez d'ouïr.

« Sachez, poursuivit-il, que l'aimable personne
Que vous croyez m'avoir blessé le cœur
Est ma fille, et que je la donne
Pour femme à ce jeune seigneur,
Qui l'aime d'un amour extrême,
Et dont il est aimé de même.

« Sachez encor que, touché vivement
De la patience et du zèle
De l'épouse sage et fidèle
Que j'ai chassée indignement,

Je la reprends, afin que je répare,
Par tout ce que l'amour peut avoir de plus doux,
Le traitement dur et barbare
Qu'elle a reçu de mon esprit jaloux.

« Plus grande sera mon étude
A prévenir tous ses désirs,
Qu'elle ne fut, dans mon inquiétude,
A l'accabler de déplaisirs;
Et si dans tous les temps doit vivre la mémoire
Des ennuis dont son cœur ne fut point abattu,
Je veux que plus encore on parle de la gloire
Dont j'aurai couronné sa suprême vertu. »

Comme, quand un épais nuage
A le jour obscurci,
Et que le ciel, de toutes parts noirci,
Menace d'un affreux orage;
Si, de ce voile obscur, par les vents écarté,
Un brillant rayon de clarté
Se répand sur le paysage,
Tout rit et reprend sa beauté :
Telle dans tous les yeux, où régnait la tristesse,
Eclate tout à coup une vive allégresse.

Par ce prompt éclaircissement,
La jeune princesse, ravie
D'apprendre que du prince elle a reçu la vie,
Se jette à ses genoux qu'elle embrasse ardemment.
Son père, qu'attendrit une fille si chère,
La relève, la baise, et la mène à sa mère,
A qui trop de plaisir, en un même moment,
Otait presque tout sentiment.

Son cœur, qui, tant de fois en proie
Aux plus cuisants traits du malheur,
Supporta si bien la douleur,
Succombe au doux poids de la joie.
A peine de ses bras pouvait-elle serrer

L'aimable enfant que le ciel lui renvoie;
Elle ne pouvait que pleurer.

« Assez, dans d'autres temps, vous pourrez satisfaire,
Lui dit le prince, aux tendresses du sang;
Reprenez les habits qu'exige votre rang,
Nous avons des noces à faire. »

Au temple on conduisit les deux jeunes amants,
Où la mutuelle promesse
De se chérir avec tendresse
Affermit pour jamais leurs doux engagements.
Ce ne sont que plaisirs, que tournois magnifiques,
Que jeux, que danses, que musiques,
Et que festins délicieux,
Où sur Griselidis se tournent tous les yeux;
Où sa patience éprouvée
Jusques au ciel est élevée
Par mille éloges glorieux.
Des peuples réjouis la complaisance est telle
Pour leur prince capricieux,
Qu'ils vont jusqu'à louer son épreuve cruelle,
A qui d'une vertu si belle,
Si séante au beau sexe, et si rare en tous lieux,
On doit un si parfait modèle.

A MONSIEUR ***

EN LUI ENVOYANT GRISELIDIS

Si je m'étais rendu à tous les différents avis qui m'ont été donnés sur l'ouvrage que je vous envoie, il n'y serait rien demeuré que le conte tout sec et tout uni; et, en ce cas, j'aurais mieux fait de n'y pas toucher, et de le laisser dans son papier bleu, où il est depuis tant d'années. Je le lus d'abord à deux de mes amis. — « Pourquoi, dit l'un, s'étendre si fort sur le caractère de votre héros? Qu'a-t-on affaire de savoir ce qu'il faisait le matin dans son conseil, et moins encore à quoi il se divertissait 'après-dînée? Tout cela est bon à retrancher. — Otez-moi, je vous prie, dit l'autre, la réponse enjouée qu'il fait aux députés de son peuple, qui le pressent de se marier; elle ne convient point à un prince grave et sérieux. Vous voulez bien encore, poursuivit-il, que je vous conseille de supprimer la longue description de votre chasse? Qu'importe tout cela au fond de votre histoire? Croyez-moi, ce sont de vains et ambitieux ornements, qui appauvrissent votre poème au lieu de l'enrichir. Il en est de même, ajouta-t-il, des préparatifs qu'on fait pour le mariage du prince; tout cela est oiseux et inutile. Pour vos dames, qui rabaissent leurs coiffures, qui couvrent leurs gorges et qui allongent leurs manches, froide plaisanterie, aussi bien que celle de l'orateur qui s'applaudit de son éloquence. — Je demande encore, reprit celui qui avait parlé le premier, que vous ôtiez les réflexions chrétiennes de Griselidis, qui dit que c'est Dieu qui veut l'éprouver : c'est un sermon hors de sa place. Je ne saurais encore souffrir les inhumanités de votre prince; elles me mettent en colère : je les supprimerais. Il est vrai qu'elles sont de l'histoire; mais il n'importe. J'ôterais encore l'épisode du jeune seigneur qui n'est là que pour épouser la jeune princesse : cela allonge trop votre conte. —Mais, lui dis-je, le conte finirait mal sans cela. — Je ne saurais que vous dire, répondit-il; je ne laisserais pas que de l'ôter. »

A quelques jours de là, je fis la même lecture à deux autres de mes amis, qui ne me dirent pas un seul mot sur les endroits dont je viens de parler, mais qui en reprirent quantité d'autres. « Bien

loin de me plaindre de la rigueur de votre critique, leur dis-je, je me plains de ce qu'elle n'est pas assez sévère : vous m'avez passé une infinité d'endroits que l'on trouve très dignes de censure. — Comme quoi? dirent-ils. — On trouve, leur dis-je, que le caractère du prince est trop étendu, et qu'on n'a que faire de savoir ce qu'il faisait le matin, et encore moins l'après-dînée. — On se moque de vous, dirent-ils tous deux ensemble, quand on vous fait de semblables critiques. — On blâme, poursuivis-je, la réponse que fait le prince à ceux qui le pressent de se marier, comme trop enjouée et indigne d'un prince grave et sérieux. — Bon! reprit l'un d'eux; et où est l'inconvénient qu'un jeune prince d'Italie, pays où l'on est accoutumé à voir les hommes les plus graves et les plus élevés en dignité dire des plaisanteries, et qui d'ailleurs fait profession de mal parler et des femmes et du mariage, matières si sujettes à la raillerie, se soit un peu réjoui sur cet article? Quoi qu'il en soit, je vous demande grâce pour cet endroit, comme pour celui de l'orateur qui croyait avoir converti le prince, et pour le rabaissement des coiffures; car ceux qui n'ont pas aimé la réponse enjouée du prince ont bien la mine d'avoir fait main basse sur ces deux endroits-là. — Vous avez deivné, lui dis-je. Mais, d'un autre côté, ceux qui n'aiment que les choses plaisantes n'ont pu souffrir les réflexions chrétiennes de la princesse, qui dit que c'est Dieu qui la veut éprouver; ils prétendent que c'est un sermon hors de propos. — Hors de propos? reprit l'autre; non seulement ces réflexions conviennent au sujet, mais elles y sont absolument nécessaires. Vous aviez besoin de rendre croyable la patience de votre héroïne; et quel autre moyen aviez-vous que de lui faire regarder les mauvais traitements de son époux comme venant de la main de Dieu? Sans cela, on la prendrait pour la plus stupide de toutes les femmes; ce qui ne ferait pas assurément un bon effet. »

— « On blâme encore, leur dis-je, l'épisode du jeune seigneur qui épouse la jeune princesse. — On a tort, reprit-il : comme votre ouvrage est un véritable poème, quoique vous lui donniez le titre de *Nouvelle*, il faut qu'il n'y ait rien à désirer quand il finit. Cependant, si la jeune princesse s'en retournait dans son couvent sans être mariée, après s'y être attendue, elle ne serait point contente, ni ceux qui liraient la Nouvelle. »

Ensuite de cette conférence, j'ai pris le parti de laisser mon

ouvrage tel à peu près qu'il a été lu dans l'Académie. En un mot, j'ai eu soin de corriger les choses qu'on m'a fait voir être mauvaises en elles-mêmes; mais, à l'égard de celles que j'ai trouvées n'avoir pas d'autre défaut que de n'être pas au goût de quelques personnes, peut-être un peu trop délicates, j'ai cru n'y devoir pas toucher.

Est-ce une raison décisive
D'ôter un bon mets d'un repas,
Parce qu'il s'y trouve un convive
Qui, par malheur, ne l'aime pas?
Il faut que tout le monde vive,
Et que les mets, pour plaire à tous,
Soient différents comme les goûts.

Quoi qu'il en soit, j'ai cru devoir m'en remettre au public, qui juge toujours bien. J'apprendrai de lui ce que j'en dois croire, et je suivrai exactement tous ses avis, s'il m'arrive jamais de faire une seconde édition de cet ouvrage.

PEAU D'ANE

A MADAME LA MARQUISE DE L..

Il est des gens de qui l'esprit guindé,
Sous un front jamais déridé,
Ne souffre, n'approuve et n'estime
Que le pompeux et le sublime;
Pour moi, j'ose poser en fait
Qu'en de certains moments l'esprit le plus parfait
Peut aimer, sans rougir, jusqu'aux marionnettes;
Et qu'il est des temps et des lieux
Où le grave et le sérieux
Ne valent pas d'agréables sornettes.
Pourquoi faut-il s'émerveiller
Que la raison la mieux sensée,
Lasse souvent de trop veiller,
Par des contes d'ogre et de fée
Ingénieusement bercée,
Prenne plaisir à sommeiller!

Sans craindre donc qu'on me condamne
De mal employer mon loisir,
Je vais, pour contenter votre juste désir,
Vous conter tout au long l'histoire de Peau d'Ane.

PEAU D'ÂNE

Il était une fois un roi,
Le plus grand qui fût sur la terre,
Aimable en paix, terrible en guerre,
Seul enfin comparable à soi :
Ses voisins le craignaient, ses États étaient calmes,
Et l'on voyait de toutes parts
Fleurir à l'ombre de ses palmes
Et les vertus et les beaux-arts.
Son aimable moitié, sa compagne fidèle,
Etait si charmante et si belle,
Avait l'esprit si commode et si doux,
Qu'il était encore avec elle
Moins heureux roi qu'heureux époux.
De leur tendre et chaste hyménée,
Plein de douceur et d'agrément,
Avec tant de vertus une fille était née,
Qu'ils se consolaient aisément
De n'avoir pas de plus ample lignée.

Dans son vaste et riche palais,
Ce n'était que magnificence;
Partout y fourmillait une vive abondance
De courtisans et de valets;
Il avait dans son écurie
Grands et petits chevaux de toutes les façons,
Couverts de beaux caparaçons,
Roides d'or et de broderie;
Mais ce qui surprenait tout le monde en entrant,
C'est qu'au lieu le plus apparent,

Un maître âne étalait ses deux grandes oreilles.
Cette injustice vous surprend;
Mais, lorsque vous saurez ses vertus nonpareilles,
Vous ne trouverez pas que l'honneur fût trop grand.
Tel et si net le forma la nature,
Qu'il ne faisait jamais d'ordure,
Mais bien beaux écus au soleil,
Et louis de toute manière,
Qu'on allait recueillir sur la blonde litière,
Tous les matins à son réveil.

Or, le ciel, qui parfois se lasse
De rendre les hommes contents,
Qui toujours à ses biens mêle quelque disgrâce,
Ainsi que la pluie au beau temps,
Permit qu'une âpre maladie
Tout à coup de la reine attaquât les beaux jours.
Partout on cherche du secours;
Mais ni la faculté qui le grec étudie,
Ni les charlatans ayant cours,
Ne purent tous ensemble arrêter l'incendie
Que la fièvre allumait en s'augmentant toujours.
Arrivée à sa dernière heure,
Elle dit au roi son époux :
« Trouvez bon qu'avant que je meure,
J'exige une chose de vous;
C'est que, s'il vous prenait envie
De vous remarier quand je n'y serai plus...
— Ah! dit le roi, ces soins sont superflus,
Je n'y songerai de ma vie,
Soyez en repos là-dessus.
— Je le crois bien, reprit la reine,
Si j'en prends à témoin votre amour véhément;
Mais, pour m'en rendre plus certaine,
Je veux avoir votre serment,
Adouci toutefois par ce tempérament,
Que, si vous rencontrez une femme plus belle,
Mieux faite et plus sage que moi,

Vous pourrez franchement lui donner votre foi
Et vous marier avec elle. »
Sa confiance en ses attraits
Lui faisait regarder une telle promesse
Comme un serment, surpris avec adresse,
De ne se marier jamais.
Le prince jura donc, les yeux baignés de larmes,
Tout ce que la reine voulut.
La reine entre ses bras mourut,
Et jamais un mari ne fit tant de vacarmes.
A l'ouïr sangloter et les nuits et les jours,
On jugea que son deuil ne lui durerait guère,
Et qu'il pleurait ses défuntes amours
Comme un homme pressé qui veut sortir d'affaire.
On ne se trompa point. Au bout de quelques mois,
Il voulut procéder à faire un nouveau choix ;
Mais ce n'était pas chose aisée;
Il fallait garder son serment,
Et que la nouvelle épousée
Eût plus d'attraits et d'agrément
Que celle qu'on venait de mettre au monument.
Ni la cour, en beautés fertile,
Ni la campagne, ni la ville,
Ni les royaumes d'alentour,
Dont on alla faire le tour,
N'en purent fournir une telle ;
L'infante seule était plus belle,
Et possédait certains tendres appas
Que la défunte n'avait pas.
Le roi le remarqua lui-même
Et, brûlant d'un amour extrême,
Alla follement s'aviser
Que par cette raison il devait l'épouser.
Il trouva même un casuiste
Qui jugea que le cas se pouvait proposer.
Mais la jeune princesse, triste
D'ouïr parler d'un tel amour,
Se lamentait et pleurait nuit et jour.

De mille chagrins l'âme pleine,
Elle alla trouver sa marraine,
Loin, dans une grotte à l'écart,
De nacre et de corail richement étoffée;
C'était une admirable fée,
Qui n'eut jamais de pareille en son art.
Il n'est pas besoin qu'on vous die
Ce qu'était une fée en ces bienheureux temps,
Car je suis sûr que votre mie
Vous l'aura dit dès vos plus jeunes ans.

« Je sais, dit-elle, en voyant la princesse,
Ce qui vous fait venir ici;
Je sais de votre cœur la profonde tristesse,
Mais avec moi n'ayez plus de souci.
Il n'est rien qui vous puisse nuire,
Pourvu qu'à mes conseils vous vous laissiez conduire.
Votre père, il est vrai, voudrait vous épouser :
Écouter sa folle demande
Serait une faute bien grande;
Mais, sans le contredire, on le peut refuser.
Dites-lui qu'il faut qu'il vous donne,
Pour rendre vos désirs contents,
Avant qu'à son amour votre cœur s'abandonne,
Une robe qui soit de la couleur du temps.
Malgré tout son pouvoir et toute sa richesse,
Quoique le ciel en tout favorise ses vœux,
Il ne pourra jamais accomplir sa promesse. »

Aussitôt la jeune princesse
L'alla dire en tremblant à son père amoureux,
Qui dans le moment fit entendre
Aux tailleurs les plus importants
Que, s'ils ne lui faisaient, sans trop le faire attendre,
Une robe qui fût de la couleur du temps,
Ils pouvaient s'assurer qu'il les ferait tous pendre.
Le second jour ne luisait pas encor,
Qu'on apporta la robe désirée :
Le plus beau bleu de l'empyrée
N'est pas, lorsqu'il est ceint de gros nuages d'or,

D'une couleur plus azurée.
De joie et de douleur l'infante pénétrée
Ne sait que dire, ni comment
Se dérober à son engagement.
« Princesse, demandez-en une,
Lui dit sa marraine tout bas,
Qui, plus brillante et moins commune,
Soit de la couleur de la lune;
Il ne vous la donnera pas. »

A peine la princesse en eut fait la demande,
Que le roi dit à son brodeur :
« Que l'astre de la nuit n'ait pas plus de splendeur,
Et que dans quatre jours, sans faute, on me la rende.

Le riche habillement fut fait au jour marqué,
Tel que le roi s'en était expliqué.
Dans les cieux où la nuit a déployé ses voiles,
La lune est moins pompeuse en sa robe d'argent,
Lors même qu'au milieu de son cours diligent
Sa plus vive clarté fait pâlir les étoiles.

La princesse, admirant ce merveilleux habit,
Était à consentir presque délibérée;
Mais, par sa marraine inspirée,
Au prince amoureux elle dit :
« Je ne saurais être contente,
Que je n'aie une robe encore plus brillante
Et de la couleur du soleil. »

Le prince, qui l'aimait d'un amour sans pareil,
Fit venir aussitôt un riche lapidaire,
Et lui commanda de la faire
D'un superbe tissu d'or et de diamants,
Disant que, s'il manquait à le bien satisfaire,
Il le ferait mourir au milieu des tourments.
Le prince fut exempt de s'en donner la peine;
Car l'ouvrier industrieux,
Avant la fin de la semaine,
Fit apporter l'ouvrage précieux

Si beau, si vif, si radieux,
Que le blond amant de Climène,
Lorsque sur la voûte des cieux
Dans son char d'or il se promène,
D'un plus brillant éclat n'éblouit pas les yeux.

L'infante, que ces dons achèvent de confondre,
A son père, à son roi ne sait plus que répondre.
Sa marraine aussitôt la prenant par la main :
« Il ne faut pas, lui dit-elle à l'oreille,
Demeurer en si beau chemin.
Est-ce une si grande merveille
Que tous ces dons que vous en recevez,
Tant qu'il aura l'âne que vous savez,
Qui d'écus d'or sans cesse emplit sa bourse !
Demandez-lui la peau de ce rare animal;
Comme il est toute sa ressource,
Vous ne l'obtiendrez pas, ou je raisonne mal. »

Cette fée était bien savante,
Et cependant elle ignorait encor
Que l'amour violent, pourvu qu'on le contente,
Compte pour rien l'argent et l'or.
La peau fut galamment aussitôt accordée
Que l'infante l'eut demandée.
Cette peau, quand on l'apporta,
Terriblement l'épouvanta,
Et la fit de son sort amèrement se plaindre.
Sa marraine survint et lui représenta
Que, quand on fait le bien, on ne doit jamais craindre;
Qu'il faut laisser penser au roi
Qu'elle est tout à fait disposée
A subir avec lui la conjugale loi;
Mais qu'au même moment, seule et bien déguisée,
Il faut qu'elle s'en aille en quelque État lointain,
Pour éviter un mal si proche et si certain.

« Voici, poursuivit-elle, une grande cassette
Où nous mettrons tous vos habits,

Votre miroir, votre toilette,
Vos diamants et vos rubis.
Je vous donne encor ma baguette;
En la tenant en votre main,
La cassette suivra votre même chemin,
Toujours sous la terre cachée;
Et, lorsque vous voudrez l'ouvrir,
A peine mon bâton la terre aura touchée,
Qu'aussitôt à vos yeux elle viendra s'offrir.
Pour vous rendre méconnaissable,
La dépouille de l'âne est un masque admirable :
Cachez-vous bien dans cette peau.
On ne croira jamais, tant elle est effroyable,
Qu'elle renferme rien de beau. »

La princesse, ainsi travestie,
De chez la sage fée à peine fut sortie
Pendant la fraîcheur du matin,
Que le prince, qui pour la fête
De son heureux hymen s'apprête,
Apprend, tout effrayé, son funeste destin.
Il n'est point de maison, de chemin, d'avenue,
Qu'on ne parcoure promptement;
Mais on s'agite vainement,
On ne peut deviner ce qu'elle est devenue.

Partout se répandit un triste et noir chagrin;
Plus de noces, plus de festin,
Plus de tarte, plus de dragées :
Les dames de la cour, toutes découragées,
N'en dînèrent point la plupart;
Mais du curé, surtout, la tristesse fut grande,
Car il en déjeuna fort tard
Et, qui pis est, n'eut point d'offrande.

L'infante cependant poursuivait son chemin,
Le visage couvert d'une vilaine crasse;
A tous passants elle tendait la main,
Et tâchait, pour servir, de trouver une caple;

Mais les moins délicats et les plus malheureux,
La voyant si maussade et si pleine d'ordure,
Ne voulaient écouter ni retirer chez eux
Une si sale créature.
Elle alla donc bien loin, bien loin, encor plus loin;
Enfin elle arriva dans une métairie
Où la fermière avait besoin
D'une souillon, dont l'industrie
Allât jusqu'à savoir bien laver des torchons
Et nettoyer l'auge aux cochons.
On la mit dans un coin, au fond de la cuisine,
Où les valets, insolente vermine,
Ne faisaient que la tirailler,
La contredire et la railler :
Ils ne savaient quelle pièce lui faire,
La harcelant à tout propos;
Elle était la butte ordinaire
De tous leurs quolibets et de tous leurs bons mots.

Elle avait le dimanche un peu plus de repos;
Car, ayant du matin fait sa petite affaire,
Elle entrait dans sa chambre, et, tenant son huis clos,
Elle se décrassait, puis ouvrait sa cassette,
Mettait proprement sa toilette,
Rangeait dessus ses petits pots.
Devant son grand miroir, contente et satisfaite,
De la lune tantôt la robe elle mettait,
Tantôt celle où le feu du soleil éclatait,
Tantôt la belle robe bleue
Que tout l'azur des cieux ne saurait égaler;
Avec ce chagrin seul que leur traînante queue
Sur le plancher trop court ne pouvait s'étaler.
Elle aimait à se voir jeune, vermeille et blanche
Et plus brave cent fois que nulle autre n'était.
Ce doux plaisir la sustentait
Et la menait jusqu'à l'autre dimanche.

J'oubliais à dire en passant
Qu'en cette grande métairie,

D'un roi magnifique et puissant
Se faisait la ménagerie;
Que là, poules de Barbarie,
Râles, pintades, cormorans,
Oisons musqués, canepetières,
Et mille autres oiseaux de bizarres manières,
Entre eux presque tous différents,
Remplissaient à l'envi dix cours toutes entières.

Le fils du roi dans ce charmant séjour
Venait souvent, au retour de la chasse,
Se reposer, boire à la glace
Avec les seigneurs de sa cour.
Tel ne fut point le beau Céphale :
Son air était royal, sa mine martiale,
Propre à faire trembler les plus fiers bataillons
Peau d'Ane, de fort loin, le vit avec tendresse,
Et reconnut, par cette hardiesse,
Que sous sa crasse et ses haillons
Elle gardait encor le cœur d'une princesse.

« Qu'il a l'air grand, quoiqu'il l'ait négligé !
Qu'il est aimable, disait-elle,
Et que bienheureuse est la belle
A qui son cœur est engagé!
D'une robe de rien s'il m'avait honorée,
Je m'en trouverais plus parée
Que de toutes celles que j'ai. »

Un jour, le jeune prince, errant à l'aventure
De basse-cour en basse-cour,
Passa dans une allée obscure
Où de Peau d'Ane était l'humble séjour.
Par hasard il mit l'œil au trou de la serrure.
Comme il était fête ce jour,
Elle avait pris une riche parure
Et ses superbes vêtements,
Qui, tissus de fin or et de gros diamants,
Égalaient du soleil la clarté la plus pure.

Le prince, au gré de son désir,
La contemple et ne peut qu'à peine,
En la voyant, reprendre haleine,
Tant il est comblé de plaisir.

Quels que soient les habits, la beauté du visage,
Son beau tour, sa vive blancheur,
Ses traits fins, sa jeune fraîcheur
Le touchent cent fois davantage;
Mais un certain air de grandeur,
Plus encore une sage et modeste pudeur,
Des beautés de son âme assuré témoignage,
S'emparèrent de tout son cœur.

Trois fois, dans la chaleur du feu qui le transporte,
Il voulut enfoncer la porte;
Mais, croyant voir une divinité,
Trois fois par le respect son bras fut arrêté.
Dans le palais, pensif, il se retire;
Et là, nuit et jour il soupire :
Il ne veut plus aller au bal,
Quoiqu'on soit dans le carnaval;
Il hait la chasse, il hait la comédie;
Il n'a plus d'appétit, tout lui fait mal au cœur;
Et le fond de sa maladie
Est une triste et mortelle langueur.

Il s'enquit quelle était cette nymphe admirable
Qui demeurait dans une basse-cour,
Au fond d'une allée effroyable,
Où l'on ne voit goutte en plein jour.
« C'est, lui dit-on, Peau d'Ane, en rien nymphe ni belle,
Et que Peau d'Ane l'on appelle
A cause de la peau qu'elle met sur son cou;
De l'amour c'est le vrai remède,
La bête, en un mot, la plus laide
Qu'on puisse voir après le loup. »
On a beau dire, il ne saurait le croire;
Les traits que l'amour a tracés,

Toujours présents à sa mémoire,
N'en seront jamais effacés.

Cependant la reine sa mère,
Qui n'a que lui d'enfant, pleure et se désespère;
De déclarer son mal elle le presse en vain;
Il gémit, il pleure, il soupire;
Il ne dit rien, si ce n'est qu'il désire
Que Peau d'Ane lui fasse un gâteau de sa main;
Et la mère ne sait ce que son fils veut dire.
« O ciel! madame, lui dit-on,
Cette Peau d'Ane est une noire taupe,
Plus vilaine encore et plus gaupe
Que le plus sale marmiton.
— N'importe, dit la reine, il le faut satisfaire,
Et c'est à cela seul que nous devons songer. »
Il aurait eu de l'or, tant l'aimait cette mère,
S'il en avait voulu manger.

Peau d'Ane donc prend sa farine,
Qu'elle avait fait bluter exprès
Pour rendre sa pâte plus fine,
Son sel, son beurre et ses œufs frais;
Et, pour bien faire sa galette,
S'enferme seule en sa chambrette.
D'abord elle se décrassa
Les mains, les bras et le visage,
Et prit un corps d'argent, que vite elle laça,
Pour dignement faire l'ouvrage
Qu'aussitôt elle commença.

On dit qu'en travaillant un peu trop à la hâte,
De son doigt, par hasard, il tomba dans la pâte
Un de ses anneaux de grand prix;
Mais ceux qu'on tient savoir le fin de cette histoire
Assurent que par elle exprès il y fut mis;
Et pour moi, franchement, je l'oserais bien croire,
Fort sûr que, quand le prince à sa porte aborda
Et par le trou la regarda,

Elle s'en était aperçue.
Sur ce point la femme est si drue,
Et son œil va si promptement,
Qu'on ne peut la voir un moment
Qu'elle ne sache qu'on l'a vue.
Je suis bien sûr encore, et j'en ferais serment,
Qu'elle ne douta point que de son jeune amant
La bague ne fût bien reçue.

On ne pétrit jamais un si friand morceau ;
Et le prince trouva la galette si bonne,
Qu'il ne s'en fallut rien que, d'une faim gloutonne,
Il n'avalât aussi l'anneau.
Quand il en vit l'émeraude admirable,
Et du jonc d'or le cercle étroit,
Qui marquait la forme du doigt,
Son cœur en fut touché d'une joie incroyable;
Sous son chevet il le mit à l'instant ;
Et, son mal toujours augmentant,
Les médecins, sages d'expérience,
En le voyant maigrir de jour en jour,
Jugèrent tous, par leur grande science,
Qu'il était malade d'amour.

Comme l'hymen, quelque mal qu'on en die,
Est un remède exquis pour cette maladie,
On conclut à le marier.
Il s'en fit quelque temps prier;
Puis dit : « Je le veux bien, pourvu que l'on me donne
En mariage la personne
Pour qui cet anneau sera bon. »
A cette bizarre demande,
De la reine et du roi la surprise fut grande;
Mais il était si mal qu'on n'osa dire non.
Voilà donc qu'on se met en quête
De celle que l'anneau, sans nul égard du sang,
Doit placer dans un si haut rang.
Il n'en est point qui ne s'apprête
A venir présenter son doigt,
Ni qui veuille céder son droit.

Le bruit ayant couru que, pour prétendre au prince,
Il faut avoir le doigt bien mince,
Tout charlatan, pour être bienvenu,
Dit qu'il a le secret de le rendre menu.
L'une, en suivant son bizarre caprice,
Comme une rave le ratisse;
L'autre en coupe un petit morceau;
Une autre, en le pressant, croit qu'elle l'apetisse;
Et l'autre, avec de certaine eau,
Pour le rendre moins gros, en fait tomber la peau.
Il n'est enfin point de manœuvre
Qu'une dame ne mette en œuvre
Pour faire que son doigt cadre bien à l'anneau.

L'essai fut commencé par les jeunes princesses,
Les marquises et les duchesses;
Mais leurs doigts, quoique délicats,
Étaient très gros et n'entraient pas.
Les comtesses et les baronnes,
Et toutes les nobles personnes,
Comme elles tour à tour présentèrent leur main,
Et la présentèrent en vain.

Ensuite vinrent les grisettes,
Dont les jolis et menus doigts,
Car il en est de très bien faites,
Semblèrent à l'anneau s'ajuster quelquefois;
Mais la bague, toujours trop petite ou trop ronde
D'un dédain presque égal rebutait tout le monde.

Il fallut en venir enfin
Aux servantes, aux cuisinières,
Aux tortillons, aux dindonnières,
En un mot, à tout le fretin,
Dont les rouges et noires pattes,
Non moins que les mains délicates,
Espéraient un heureux destin.
Il s'y présenta mainte fille
Dont le doigt, gros et ramassé,

La bague s'ajusta sans peine au plus joli petit doigt du monde.

Dans la bague du prince eût aussi peu passé
Qu'un câble au travers d'une aiguille.

On crut enfin que c'était fait;
Car il ne restait, en effet,
Que la pauvre Peau d'Ane au fond de la cuisine.
Mais comment croire, disait-on,
Qu'à régner le ciel la destine!
Le prince dit : « Et pourquoi non?
Qu'on la fasse venir! » — Chacun se prit à rire,
Criant tout haut : « Que veut-on dire,
De faire entrer ici cette sale guenon! »
Mais lorsqu'elle tira de dessous sa peau noire
Une petite main qui semblait de l'ivoire
Qu'un peu de pourpre a coloré,
Et que de la bague fatale,
D'une justesse sans égale,
Son petit doigt fut entouré,
La cour fut dans une surprise
Qui ne peut pas être comprise.
On la menait au roi dans ce transport subit :
Mais elle demanda qu'avant que de paraître
Devant son seigneur et son maître,
On lui donnât le temps de prendre un autre habit.
De cet habit, pour la vérité dire,
De tous côtés on s'apprêtait à rire;
Mais lorsqu'elle arriva dans les appartements,
Et qu'elle eut traversé les salles
Avec ses pompeux vêtements
Dont les riches beautés n'eurent jamais d'égales;
Que ses aimables cheveux blonds,
Mêlés de diamants dont la vive lumière
En faisant autant de rayons;
Que ses yeux bleus, grands, doux et longs,
Qui, pleins d'une majesté fière,
Ne regardent jamais sans plaire et sans blesser;
Et que sa taille, enfin, si menue et si fine
Qu'avecque ses deux mains on eût pu l'embrasser,
Et ornèrent leurs appas et leur grâce divine,

LES SOUHAITS RIDICULES

A MADEMOISELLE DE LA C***

Si vous étiez moins raisonnable,
Je me garderais bien de venir vous conter
La folle et peu galante fable
Que je m'en vais vous débiter.
Une aune de boudin en fournit la matière :
Une aune de boudin, ma chère !
Quelle pitié ! c'est une horreur,
S'écriait une précieuse,
Qui toujours tendre et sérieuse,
Ne veut ouïr parler que d'affaires de cœur.
Mais vous qui, mieux qu'âme qui vive
Savez charmer en racontant,
Et dont l'expression est toujours si naïve
Que l'on croit voir ce qu'on entend ;
Qui savez que c'est la manière
Dont quelque chose est inventé,
Qui, beaucoup plus que la matière,
De tout récit fait la beauté ;
Vous aimerez ma fable et sa moralité.
J'en ai, j'ose le dire, une assurance entière.

LES SOUHAITS RIDICULES

Il était une fois un pauvre bûcheron
Qui, las de sa pénible vie,
Avait, disait-il, grande envie
De s'aller reposer aux bords de l'Achéron :
Représentant, dans sa douleur profonde,
Que, depuis qu'il était au monde,
Le ciel cruel n'avait jamais
Voulu remplir un seul de ses souhaits.

Un jour que, dans le bois, il se mit à se plaindre,
A lui, la foudre en main, Jupiter apparut;
On aurait peine à bien dépeindre
La peur que le bonhomme en eut.
« Je ne veux rien, dit-il, en se jetant par terre;
Point de souhaits, point de tonnerre,
Seigneur, demeurons but à but.

— Cesse d'avoir aucune crainte;
Je viens, dit Jupiter, touché de ta complainte,
Te faire voir le tort que tu me fais.
Écoute donc : je te promets,
Moi qui du monde entier suis le souverain maître,
D'exaucer pleinement les trois premiers souhaits
Que tu voudras former sur quoi que ce puisse être;
Vois ce qui peut te rendre heureux,
Vois ce qui peut te satisfaire;
Et, comme ton bonheur dépend tout de tes vœux,
Songes-y bien avant que de les faire. »

A ces mots, Jupiter dans les cieux remonta,
Et le gai bûcheron, embrassant sa falourde,
Pour retourner chez lui sur son dos la jeta.
Cette charge jamais ne lui parut moins lourde.
« Il ne faut pas, disait-il en trottant,
Dans tout ceci rien faire à la légère;
Il faut, le cas est important,
En prendre avis de notre ménagère.

« Çà, dit-il, en entrant sous son toit de fougère,
Faisons, Fanchon, grand feu, grand'chère,
Nous sommes riches à jamais,
Et nous n'avons qu'à faire des souhaits. »
Là-dessus, tout au long, le fait il lui raconte.
A ce récit, l'épouse, vive et prompte,
Forma dans son esprit mille vastes projets;
Mais considérant l'importance
De s'y conduire avec prudence :
« Blaise, mon cher ami, dit-elle à son époux,
Ne gâtons rien par notre impatience;
Examinons bien entre nous
Ce qu'il faut faire en pareille occurrence;
Remettons à demain notre premier souhait,
Et consultons notre chevet.
— Je l'entends bien ainsi, dit le bonhomme Blaise;
Mais, va tirer du vin derrière ces fagots. »
A son retour, il but; et, goûtant à son aise,
Près d'un grand feu, la douceur du repos,
Il dit, en s'appuyant sur le dos de sa chaise :
« Pendant que nous avons une si bonne braise,
Qu'une aune de boudin viendrait bien à propos! »

A peine acheva-t-il de prononcer ces mots,
Que sa femme aperçut, grandement étonnée,
Un boudin fort long, qui, partant
D'un des coins de la cheminée,
S'approchait d'elle en serpentant.
Elle fit un cri dans l'instant;
Mais, jugeant que cette aventure
Avait pour cause le souhait

Que, par bêtise toute pure,
Son homme imprudent avait fait,
Il n'est point de pouille et d'injure
Que, de dépit et de courroux,
Elle ne dit au pauvre époux.
« Quand on peut, disait-elle, obtenir un empire,
De l'or, des perles, des rubis,
Des diamants, de beaux habits,
Est-ce alors du boudin qu'il faut que l'on désire?
— Eh bien! j'ai tort, dit-il; j'ai mal placé mon choix,
J'ai commis une faute énorme,
Je ferai mieux une autre fois.
— Bon, bon, dit-elle, attendez-moi sous l'orme,
Pour faire un tel souhait, il faut être bien bœuf! »
L'époux, plus d'une fois, emporté de colère,
Pensa faire tout bas le souhait d'être veuf.
Et peut-être, entre nous, ne pouvait-il mieux faire.
« Les hommes, disait-il, pour souffrir sont bien nés!
Peste soit du boudin, et du boudin encore!
Plût à Dieu, maudite pécore,
Qu'il te pendît au bout du nez! »

La prière aussitôt du ciel fut écoutée;
Et, dès que le mari la parole lâcha,
Au nez de l'épouse irritée,
L'aune de boudin s'attacha.
Ce prodige imprévu grandement le fâcha.
Fanchon était jolie; elle avait bonne grâce,
Et, pour dire sans fard la vérité du fait,
Cet ornement en cette place
Ne faisait pas un bon effet,
Si ce n'est qu'en pendant sur le bas du visage,
Il l'empêchait de parler aisément;
Pour un époux, merveilleux avantage,
Et si grand, qu'il pensa, dans cet heureux moment,
Ne souhaiter rien davantage!

« Je pourrais bien, disait-il à part soi,
Après un malheur si funeste,

« Bon, bon ! dit-elle, pour faire un tel souhait il faut être bien bœuf ! » L'époux emporté de colère s'écria : « Peste soit du boudin, plût à Dieu, maudite pécore, qu'il te pendît au bout du nez ! »

Avec le souhait qui me reste,
Tout d'un plein saut me faire roi.
Rien n'égale, il est vrai, la grandeur souveraine;
Mais encore faut-il songer
Comment serait faite la reine,
Et dans quelle douleur ce serait la plonger,
De l'aller placer sur un trône
Avec un nez plus long qu'une aune.
Il faut l'écouter sur cela,
Et qu'elle-même elle soit la maîtresse
De devenir une grande princesse,
En conservant l'horrible nez qu'elle a,
Ou de demeurer bûcheronne
Avec un nez comme une autre personne,
Et tel qu'elle l'avait avant ce malheur-là. »

La chose bien examinée,
Quoiqu'elle sût d'un sceptre et la force et l'effet,
Et que, quand on est couronnée,
On a toujours le nez bien fait;
Comme au désir de plaire il n'est rien qui ne cède,
Elle aime mieux garder son bavolet
Que d'être reine et d'être laide.

Ainsi le bûcheron ne changea point d'état,
Ne devint point grand potentat,
D'écus ne remplit point sa bourse;
Trop heureux d'employer son souhait qui restait,
Faible bonheur, pauvre ressource!
A remettre sa femme en l'état qu'elle était.

Bien est donc vrai qu'aux hommes misérables,
Aveugles, imprudents, inquiets, variables,
Pas n'appartient de faire des souhaits;
Et que peu d'entre eux sont capables
De bien user des dons que le ciel leur a faits.

CONTES EN PROSE

A MADEMOISELLE

MADEMOISELLE,

On ne trouvera pas étrange qu'un enfant ait pris plaisir à composer les Contes de ce Recueil; mais on s'étonnera qu'il ait eu la hardiesse de vous les présenter. Cependant, MADEMOISELLE, quelque disproportion qu'il y ait entre la simplicité de ces récits et les lumières de votre esprit, si on examine bien ces Contes, on verra que je ne suis pas aussi blâmable que je le parais d'abord. Ils renferment tous une morale très sensée, et qui se découvre plus ou moins, selon le degré de pénétration de ceux qui les lisent. D'ailleurs, comme rien ne marque tant la vaste étendue d'un esprit que de pouvoir s'élever en même temps aux plus grandes choses et s'abaisser aux plus petites, on ne sera point surpris que la même princesse, à qui la nature et l'éducation ont rendu familier ce qu'il y a de plus élevé, ne dédaigne pas de prendre plaisir à de semblables bagatelles. Il est vrai que ces Contes donnent une image de ce qui se passe dans les moindres familles, où la louable impatience d'instruire les enfants fait imaginer des histoires dépourvues de raison, pour s'accommoder à ces mêmes enfants, qui n'en ont pas encore; mais à qui convient-il mieux de connaître comment vivent les peuples, qu'aux personnes que le ciel destine à les conduire? Le désir de cette connaissance a poussé des héros, et même des héros de votre race, jusque dans des huttes et des cabanes, pour y voir de près, et par eux-mêmes, ce qui s'y passait de particulier, cette connaissance leur ayant paru nécessaire pour leur parfaite instruction. Quoi qu'il en soit, MADEMOISELLE,

Pouvais-je mieux choisir pour rendre vraisemblable
Ce que la fable a d'incroyable?
Et jamais fée, au temps jadis,
Fit-elle à jeune créature,
Plus de dons, et de dons exquis,
Que vous en a fait la nature?

Je suis avec un très profond respect,
Mademoiselle,
de Votre Altesse Royale,
le très humble et très obéissant serviteur.

P. DARMANCOUR.

LA BELLE AU BOIS DORMANT

I

Il était une fois un roi et une reine qui étaient si fâchés de n'avoir point d'enfants, si fâchés qu'on ne saurait dire. Ils allèrent à toutes les eaux du monde : vœux, pèlerinages, menues dévotions, tout fut mis en œuvre, et rien n'y faisait. Enfin, pourtant, la reine devint grosse, et accoucha d'une fille. On fit un beau baptême; on donna pour marraines à la petite princesse toutes les fées qu'on put trouver dans le pays (il s'en trouva sept), afin que, chacune d'elles lui faisant un don, comme c'était la coutume des fées en ce temps-là, la princesse eût, par ce moyen, toutes les perfections imaginables.

Après les cérémonies du baptême, toute la compagnie revint au palais du roi, où il y avait un grand festin pour les fées. On mit devant chacune d'elles un couvert magnifique, avec un étui d'or massif où il y avait une cuiller, une fourchette et un couteau de fin or, garnis de diamants et de rubis. Mais, comme chacun prenait place à table, on vit entrer une vieille fée, qu'on n'avait point priée, parce qu'il y avait plus de cinquante ans qu'elle n'était sortie d'une tour, et qu'on la croyait morte ou enchantée.

Le roi lui fit donner un couvert; mais il n'y eut pas moyen de lui donner un étui d'or massif, comme aux autres, parce que l'on n'en avait fait faire que sept, pour les sept fées. La vieille crut qu'on la méprisait, et grommela quelques menaces entres ses dents. Une des jeunes fées, qui se trouva auprès d'elle, l'entendit et, jugeant qu'elle pourrait donner quelque fâcheux don à la petite princesse, alla, dès qu'on fut sorti de table, se cacher derrière la tapisserie, afin de parler la dernière, et de pouvoir réparer, autant qu'il lui serait possible, le mal que la vieille aurait fait.

Cependant les fées commencèrent à faire leur dons, à la prin-

cesse. La plus jeune lui donna pour don qu'elle serait la plus belle personne du monde; celle d'après, qu'elle aurait de l'esprit comme un ange; la troisième, qu'elle aurait une grâce admirable à tout ce qu'elle ferait; la quatrième, qu'elle danserait parfaitement bien; la cinquième, qu'elle chanterait comme un rossignol, et la sixième, qu'elle jouerait de toutes sortes d'instruments dans la dernière perfection. Le rang de la vieille fée étant venu, elle dit, en branlant la tête, encore plus de dépit que de vieillesse, que la princesse se percerait la main d'un fuseau, et qu'elle en mourrait.

Ce terrible don fit frémir toute la compagnie, et il n'y eut personne qui ne pleurât. Dans ce moment, la jeune fée sortit de derrière la tapisserie, et dit tout haut ces paroles : « Rassurez-vous, roi et reine, votre fille n'en mourra point; il est vrai que je n'ai pas assez de puissance pour défaire entièrement ce que mon ancienne a fait; la princesse se percera la main d'un fuseau; mais, au lieu d'en mourir, elle tombera seulement dans un profond sommeil, qui durera cent ans, au bout desquels le fils d'un roi viendra la réveiller. »

Le roi, pour tâcher d'éviter le malheur annoncé par la vieille, fit publier aussitôt un édit par lequel il défendait à toutes personnes de filer au fuseau, ni d'avoir des fuseaux chez soi, sur peine de vie.

Au bout de quinze ou seize ans, le roi et la reine étant allés à une de leurs maisons de plaisance, il arriva que la jeune princesse, courant un jour dans le château, et montant de chambre en chambre, alla jusqu'au haut d'un donjon, dans un petit galetas où une bonne vieille était seule à filer sa quenouille. Cette bonne femme n'avait point ouï parler des défenses que le roi avait faites de filer au fuseau. « Que faites-vous là, ma bonne femme? dit la princesse. — Je file, ma belle enfant, lui répondit la vieille, qui ne la connaissait pas. — Ah! que cela est joli! reprit la princesse; comment faites-vous? donnez-moi que je voie si j'en ferais bien autant. » Elle n'eut pas plus tôt pris le fuseau, que, comme elle était fort vive, un peu étourdie, et que d'ailleurs l'arrêt des fées l'ordonnait ainsi, elle s'en perça la main et tomba évanouie.

La bonne vieille, bien embarrassée, crie au secours : on vient de tous côtés; on jette de l'eau au visage de la princesse, on la délace, on lui frappe dans les mains, on lui frotte les tempes

avec de l'eau de la reine de Hongrie; mais rien ne la faisait revenir.

Alors le roi, qui était monté au bruit, se souvint de la prédiction des fées, et, jugeant bien qu'il fallait que cela arrivât, puisque les fées l'avaient dit, fit mettre la princesse dans un bel appartement du palais sur un lit en broderie d'or et d'argent. On eût dit un ange, tant elle était belle; car son évanouissement n'avait point ôté les couleurs vives de son teint : ses joues étaient incarnates, et ses lèvres comme du corail; elle avait seulement les yeux fermés, mais on l'entendait respirer doucement : ce qui faisait voir qu'elle n'était pas morte.

Le roi ordonna qu'on la laissât dormir en repos, jusqu'à ce que son heure de se réveiller fût venue. La bonne fée qui lui avait sauvé la vie en la condamnant à dormir cent ans était dans le royaume de Mataquin, à douze mille lieues de là, lorsque l'accident arriva à la princesse; mais elle en fut avertie, en un instant, par un petit nain qui avait des bottes de sept lieues (c'était des bottes avec lesquelles on faisait sept lieues d'une seule enjambée). La fée partit aussitôt, et on la vit, au bout d'une heure, arriver dans un chariot tout de feu, traîné par des dragons. Le roi alla lui présenter la main, à la descente du chariot. Elle approuva tout ce qu'il avait fait; mais, comme elle était grandement prévoyante, elle pensa que, quand la princesse viendrait à se réveiller, elle serait bien embarrassée toute seule dans ce vieux château : voici ce qu'elle fit.

Elle toucha de sa baguette tout ce qui était dans ce château (hors le roi et la reine) : gouvernantes, filles d'honneur, femmes de chambre, officiers, maîtres d'hôtel, cuisiniers, marmitons, galopins, gardes, suisses, pages, valets de pied; elle toucha aussi tous les chevaux qui étaient dans les écuries, avec les palefreniers, les gros mâtins de la basse-cour, et la petite Pouffe, petite chienne de la princesse, qui était auprès d'elle sur son lit. Dès qu'elle les eût touchés, ils s'endormirent tous, pour ne se réveiller qu'en même temps que leur maîtresse, afin d'être tout prêts à la servir quand elle en aurait besoin. Les broches mêmes qui étaient au feu, toutes pleines de perdrix et de faisans, s'endormirent, et le feu aussi. Tout cela se fit en un moment : les fées n'étaient pas longues à leur besogne.

Alors le roi et la reine, après avoir baisé leur chère enfant

sans qu'elle s'éveillât, sortirent du château, et firent publier des défenses à qui que ce soit d'en approcher. Ces défenses n'étaient pas nécessaires; car il crut dans un quart d'heure, tout autour du parc, une si grande quantité de grands arbres et de petits, de ronces et d'épines entrelacées les unes dans les autres, que bête ni homme n'y aurait pu passer; en sorte qu'on ne voyait plus que le haut des tours du château, encore n'était-ce que de bien loin. On ne douta point que la fée n'eût encore fait là un tour de son métier, afin que la princesse, pendant qu'elle dormirait, n'eût rien à craindre des curieux.

Au bout de cent ans, le fils du roi qui régnait alors, et qui était d'une autre famille que la princesse endormie, étant allé à la chasse de ce côté-là, demanda ce que c'était que des tours qu'il voyait au-dessus d'un grand bois fort épais. Chacun lui répondit selon qu'il en avait ouï parler : les uns disaient que c'était un vieux château où il revenait des esprits; les autres, que tous les sorciers de la contrée y faisaient leur sabbat. La plus commune opinion était qu'un ogre y demeurait, et que là il emportait tous les enfants qu'il pouvait attraper, pour les pouvoir manger à son aise, et sans qu'on le pût suivre, ayant seul le pouvoir de se faire un passage au travers du bois.

Le prince ne savait qu'en croire, lorsqu'un vieux paysan prit la parole et lui dit : « Mon prince, il y a plus de cinquante ans que j'ai ouï dire à mon père qu'il y avait dans ce château une princesse, la plus belle du monde; qu'elle y devait dormir cent ans, et qu'elle serait réveillée par le fils d'un roi, à qui elle était réservée. »

Le jeune prince, à ce discours, se sentit tout de feu; il crut, sans balancer, qu'il mettrait fin à une si belle aventure, et, poussé par l'amour et par la gloire, il résolut de voir sur-le-champ ce qui en était. A peine s'avança-t-il vers le bois, que tous ces grands arbres, ces ronces et ces épines s'écartèrent d'elles-mêmes pour le laisser passer. Il marche vers le château qu'il voyait au bout d'une grande avenue où il entra, et ce qui le surprit un peu, il vit que personne de ses gens ne l'avait pu suivre, parce que les arbres s'étaient rapprochés dès qu'il avait été passé. Il ne laissa pas de continuer son chemin : un prince jeune et amoureux est toujours vaillant. Il entra dans une grande avant-cour où tout ce qu'il vit d'abord était capable de le glacer de crainte.

C'était un silence affreux : l'image de la mort s'y présentait partout, et ce n'étaient que des corps étendus d'hommes et d'animaux qui paraissaient morts. Il reconnut pourtant bien, au nez bourgeonné et à la face vermeille des suisses, qu'ils n'étaient qu'endormis; et leurs tasses, où il y avait encore quelques gouttes de vin, montraient assez qu'ils s'étaient endormis en buvant.

Il passe une grande cour pavée de marbre; il monte l'escalier; il entre dans la salle des gardes, qui étaient rangés en haie, la carabine sur l'épaule, et ronflant de leur mieux. Il traverse plusieurs chambres, pleines de gentilshommes et de dames, dormant tous, les uns debout, les autres assis. Il entre dans une chambre toute dorée, et il voit sur un lit, dont les rideaux étaient ouverts de tous côtés, le plus beau spectacle qu'il eût jamais vu : une princesse qui paraissait avoir quinze ou seize ans, et dont l'éclat resplendissant avait quelque chose de lumineux et de divin. Il s'approcha en tremblant et en admirant, et se mit à genoux auprès d'elle.

Alors, comme la fin de l'enchantement était venue, la princesse s'éveilla, et, le regardant avec des yeux plus tendres qu'une première vue ne semblait le permettre : « Est-ce vous, mon prince? lui dit-elle; vous vous êtes bien fait attendre. » Le prince, charmé de ces paroles, et plus encore de la manière dont elles étaient dites, ne savait comment lui témoigner sa joie et sa reconnaissance; il l'assura qu'il l'aimait plus que lui-même. Ses discours furent mal rangés; ils en plurent davantage : peu d'éloquence, beaucoup d'amour. Il était plus embarrassé qu'elle, et l'on ne doit pas s'en étonner : elle avait eu le temps de songer à ce qu'elle aurait à lui dire; car il y a apparence (l'histoire n'en dit pourtant rien) que la bonne fée, pendant un si long sommeil, lui avait procuré le plaisir des songes agréables. Enfin, il y avait quatre heures qu'ils se parlaient, et ils ne s'étaient pas encore dit la moitié des choses qu'ils avaient à se dire.

Cependant tout le palais s'était réveillé avec la princesse : chacun songeait à faire sa charge; et, comme ils n'étaient pas tous amoureux, ils mouraient de faim. La dame d'honneur, pressée comme les autres, s'impatienta, et dit tout haut à la princesse que la viande était servie. Le prince aida la princesse à se lever : elle était tout habillée, et fort magnifiquement; mais

Il s'approcha en tremblant et en admirant, et se mit à genoux auprès d'elle.

il se garda bien de lui dire qu'elle était habillée comme ma mère-grand, et qu'elle avait un collet monté, elle n'en était pas moins belle.

Ils passèrent dans un salon de miroirs, et y soupèrent, servis par les officiers de la princesse. Les violons et les hautbois jouèrent de vieilles pièces, mais excellentes, quoiqu'il y eût près de cent ans qu'on ne les jouât plus; et, après souper, sans perdre de temps, le grand aumônier les maria dans la chapelle du château, et la dame d'honneur leur tira le rideau. Ils dormirent peu : la princesse n'en avait pas grand besoin, et le prince la quitta, dès le matin, pour retourner à la ville, où son père devait être en peine de lui.

Le prince lui dit qu'en chassant il s'était perdu dans la forêt, et qu'il avait couché dans la hutte d'un charbonnier, qui lui avait fait manger du pain noir et du fromage. Le roi, son père, qui était bonhomme, le crut; mais sa mère n'en fut pas bien persuadée, et voyant qu'il allait presque tous les jours à la chasse, et qu'il avait toujours une raison en main pour s'excuser quand il avait passé deux ou trois nuits dehors, elle ne douta plus qu'il n'eût quelque amourette; car il vécut avec la princesse plus de deux ans entiers, et eut deux enfants, dont le premier, qui fut une fille, fut nommé *l'Aurore*, et le second, un fils, qu'on nomma *le Jour*, parce qu'il paraissait encore plus beau que sa sœur.

La reine dit plusieurs fois à son fils, pour le faire expliquer, qu'il fallait se contenter dans la vie; mais il n'osa jamais se fier à elle de son secret : il la craignait, quoiqu'il l'aimât, car elle était de race ogresse, et le roi ne l'avait épousée qu'à cause de ses grands biens. On disait même tout bas à la cour qu'elle avait les inclinations des ogres, et qu'en voyant passer de petits enfants, elle avait toutes les peines du monde à se retenir de se jeter sur eux : ainsi le prince ne lui voulut jamais rien dire.

Mais quand le roi fut mort, ce qui arriva au bout de deux ans, et qu'il se vit le maître, il déclara publiquement son mariage, et alla en grande cérémonie quérir la reine sa femme dans son château. On lui fit une entrée magnifique dans la ville capitale, où elle entra au milieu de ses deux enfants.

Quelque temps après, le roi alla faire la guerre à l'empereur Cantalabutte, son voisin ; il laissa la régence du royaume à la

reine sa mère, et lui recommanda fort sa femme et ses enfants : il devait être à la guerre tout l'été ; et, dès qu'il fut parti, la reine mère envoya sa bru et ses enfants à une maison de campagne dans les bois, pour pouvoir plus aisément assouvir son horrible envie. Elle y alla quelques jours après, et dit un soir à son maître d'hôtel : « Je veux manger demain à mon dîner la petite Aurore. — Ah ! madame, dit le maître d'hôtel... — Je le veux, dit la reine (et elle le dit d'un ton d'ogresse qui a envie de manger de la chair fraîche), et je la veux manger à la sauce Robert. »

Ce pauvre homme, voyant bien qu'il ne fallait pas se jouer à une ogresse, prit son grand couteau, et monta à la chambre de la petite Aurore : elle avait pour lors quatre ans, et vint en sautant et en riant se jeter à son col, et lui demander du bonbon. Il se mit à pleurer : le couteau lui tomba des mains, et il alla dans la basse-cour couper la gorge à un petit agneau, et lui fit une si bonne sauce que sa maîtresse l'assura qu'elle n'avait rien mangé de si bon. Il avait emporté en même temps la petite Aurore, et l'avait donnée à sa femme, pour la cacher dans le logement qu'elle avait au fond de la basse-cour.

Huit jours après, la méchante reine dit à son maître d'hôtel : « Je veux manger à mon souper le petit Jour. » Il ne répliqua pas, résolu de la tromper comme l'autre fois. Il alla chercher le petit Jour, et le trouva avec un petit fleuret à la main, dont il faisait des armes avec un gros singe : il n'avait pourtant que trois ans. Il le porta à sa femme qui le cacha avec la petite Aurore, et donna, à la place du petit Jour, un petit chevreau fort tendre que l'ogresse trouva admirablement bon.

Cela était fort bien allé jusque-là : mais, un soir, cette méchante reine dit au maître d'hôtel : « Je veux manger la reine à la même sauce que ses enfants. » Ce fut alors que le pauvre maître d'hôtel désespéra de la pouvoir encore tromper. La jeune reine avait vingt ans passés, sans compter les cent ans qu'elle avait dormi : sa peau était un peu dure, quoique belle et blanche ; et le moyen de trouver dans la ménagerie une bête aussi dure que cela ? Il prit la résolution, pour sauver sa vie, de couper la gorge à la reine, et monta dans sa chambre dans l'intention de n'en pas faire à deux fois. Il s'excitait à la fureur, et entra, le poignard à la main, dans la chambre de la jeune reine ; il ne voulut pourtant point la surprendre, et il lui dit,

avec beaucoup de respect, l'ordre qu'il avait reçu de la reine mère. « Faites votre devoir, lui dit-elle en lui tendant le col; exécutez l'ordre qu'on vous a donné; j'irai revoir mes enfants, mes pauvres enfants que j'ai tant aimés! » car elle les croyait morts, depuis qu'on les avait enlevés sans lui rien dire.

« Non, non, madame, lui répondit le pauvre maître d'hôtel, tout attendri, vous ne mourrez point, et vous ne laisserez pas d'aller revoir vos chers enfants; mais ce sera chez moi, où je les ai cachés, et je tromperai encore la reine, en lui faisant manger une jeune biche en votre place. » Il la mena aussitôt à sa chambre, où, la laissant embrasser ses enfants et pleurer avec eux, il alla accommoder une biche, que la reine mangea à son souper, avec le même appétit que si c'eût été la reine : elle était bien contente de sa cruauté, et elle se préparait à dire au roi, à son retour, que les loups enragés avaient mangé la reine sa femme et ses deux enfants.

Un soir qu'elle rôdait, à son ordinaire, dans les cours et basses-cours du château, pour y halener quelque viande fraîche, elle entendit, dans une salle basse, le petit Jour qui pleurait, parce que la reine sa mère le voulait faire fouetter, à cause qu'il avait été méchant; et elle entendit aussi la petite Aurore qui demandait pardon pour son frère. L'ogresse reconnut la voix de la reine et de ses enfants, et, furieuse d'avoir été trompée, elle commanda, dès le lendemain matin, avec une voix épouvantable qui faisait trembler tout le monde, qu'on apportât au milieu de la cour une grande cuve, qu'elle fit remplir de crapauds, de vipères, de couleuvres et de serpents, pour y faire jeter la reine et ses enfants, le maître d'hôtel, sa femme et sa servante : elle avait donné ordre de les amener les mains liées derrière le dos.

Ils étaient là, et les bourreaux se préparaient à les jeter dans la cuve, lorsque le roi, qu'on n'attendait pas si tôt, entra dans la cour, à cheval; il était venu en poste, et demanda, tout étonné, ce que voulait dire cet horrible spectacle. Personne n'osait l'en instruire, quand l'ogresse, enragée de voir ce qu'elle voyait, se jeta elle-même la tête la première dans la cuve, et fut dévorée en un instant par les vilaines bêtes qu'elle y avait fait mettre. Le roi ne laissa pas d'en être fâché : elle était sa mère; mais il s'en consola bientôt avec sa belle femme et ses enfants.

MORALITÉ

Attendre quelque temps pour avoir un époux
Riche, bien fait, galant et doux,
La chose est assez naturelle;
Mais l'attendre cent ans, et toujours en dormant,
On ne trouve plus de femelle
Qui dormît si tranquillement.

La fable semble encor vouloir nous faire entendre
Que souvent de l'hymen les agréables nœuds,
Pour être différés, n'en sont pas moins heureux,
Et qu'on ne perd rien pour attendre.
Mais le sexe avec tant d'ardeur
Aspire à la foi conjugale,
Que je n'ai pas la force ni le cœur
De lui prêcher cette morale.

LE PETIT CHAPERON ROUGE

Il était une fois une petite fille de village, la plus jolie qu'on eût su voir : sa mère en était folle, et sa mère-grand plus folle encore. Cette bonne femme lui fit faire un petit chaperon rouge, qui lui seyait si bien que partout on l'appelait le petit Chaperon rouge.

Un jour, sa mère ayant cuit et fait des galettes, lui dit : « Va voir comment se porte ta mère-grand, car on m'a dit qu'elle était malade. Porte-lui une galette et ce petit pot de beurre. » Le petit Chaperon rouge partit aussitôt pour aller chez sa mère-grand, qui demeurait dans un autre village. En passant dans un bois, elle rencontra compère le Loup, qui eut bien envie de la manger; mais il n'osa, à cause de quelques bûcherons qui étaient dans la forêt. Il lui demanda où elle allait. La pauvre enfant, qui ne savait pas qu'il était dangereux de s'arrêter à écouter un loup, lui dit : « Je vais voir ma mère-grand, et lui porter une galette, avec un petit pot de beurre, que ma mère lui envoie. — Demeure-t-elle bien loin? lui dit le Loup. — Oh! oui, dit le petit Chaperon rouge; c'est par delà le moulin que vous voyez tout là-bas, à la première maison du village. — Eh bien! dit le Loup, je veux l'aller voir aussi : je m'y en vais par ce chemin-ci, et toi par ce chemin-là; et nous verrons à qui plus tôt y sera. »

Le Loup se mit à courir de toute sa force par le chemin qui était le plus court, et la petite fille s'en alla par le chemin le plus long, s'amusant à cueillir des noisettes, à courir après des papillons et à faire des bouquets des petites fleurs qu'elle rencontrait.

Le Loup ne fut pas longtemps à arriver à la maison de la mère-grand; il heurte : toc, toc. — « Qui est là? — C'est votre

fille, le petit Chaperon rouge, dit le Loup en contrefaisant sa voix, qui vous apporte une galette et un petit pot de beurre, que ma mère vous envoie. » La bonne mère-grand, qui était dans son lit, à cause qu'elle se trouvait un peu mal, lui cria : « Tire la chevillette, la bobinette cherra. » Le Loup tira la chevillette, et la porte s'ouvrit. Il se jeta sur la bonne femme, et la dévora en moins de rien, car il y avait plus de trois jours qu'il n'avait mangé. Ensuite il ferma la porte, et s'alla coucher dans le lit de la mère-grand, en attendant le petit Chaperon rouge, qui, quelque temps après, vint heurter à la porte : toc, toc. — « Qui est là? » Le petit Chaperon rouge, qui entendit la grosse voix du Loup, eut peur d'abord, mais, croyant que sa mère-grand était enrhumée, répondit : « C'est votre fille, le petit Chaperon rouge, qui vous apporte une galette et un petit pot de beurre, que ma mère vous envoie. » Le Loup lui cria en adoucissant un peu sa voix : « Tire la chevillette, la bobinette cherra. » Le petit Chaperon rouge tira la chevillette, et la porte s'ouvrit.

Le Loup, la voyant entrer, lui dit en se cachant dans le lit, sous la couverture : « Mets la galette et le petit pot de beurre sur la huche, et viens le coucher avec moi. » Le petit Chaperon rouge se déshabille et va se mettre dans le lit, où elle fut bien étonnée de voir comment sa mère-grand était faite en son déshabillé. Elle lui dit : « Ma mère-grand, que vous avez de grands bras! — C'est pour mieux t'embrasser, ma fille! — Ma mère-grand, que vous avez de grandes jambes! — C'est pour mieux courir, mon enfant! — Ma mère-grand, que vous avez de grandes oreilles! — C'est pour mieux écouter, mon enfant! — Ma mère-grand, que vous avez de grands yeux! — C'est pour mieux te voir, mon enfant! — Ma mère-grand, que vous avez de grandes dents! — C'est pour te manger! » Et, en disant ces mots, ce méchant Loup se jeta sur le petit Chaperon rouge, et la mangea.

MORALITÉ

On voit ici que de jeunes enfants,
Surtout de jeunes filles,
Belles, bien faites et gentilles,
Font très mal d'écouter toutes sortes de gens,

Le Loup, la voyant entrer, lui dit en se cachant sous la couverture : « Mets la galette et le petit pot de beurre sur la huche, et viens te coucher avec moi. »

Et que ce n'est pas chose étrange,
S'il en est tant que le loup mange.
Je dis le loup, car tous les loups
Ne sont pas de la même sorte :
Il en est d'une humeur accorte,
Sans bruit, sans fiel et sans courroux,
Qui, privés, complaisants et doux,
Suivent les jeunes demoiselles
Jusque dans les maisons, jusque dans les ruelles.
Mais, hélas! qui ne sait que ces loups doucereux
De tous les loups sont les plus dangereux!

LA BARBE-BLEUE

Il était une fois un homme qui avait de belles maisons à la ville et à la campagne, de la vaisselle d'or et d'argent, des meubles en broderies et des carrosses tout dorés. Mais, par malheur, cet homme avait la barbe bleue : cela le rendait si laid et si terrible, qu'il n'était ni femme ni fille qui ne s'enfuît de devant lui.

Une de ses voisines, dame de qualité, avait deux filles parfaitement belles. Il lui en demanda une en mariage, et lui laissa le choix de celle qu'elle voudrait lui donner. Elles n'en voulaient point toutes deux et se le renvoyaient l'une à l'autre, ne pouvant se résoudre à prendre un homme qui eût la barbe bleue. Ce qui les dégoûtait encore, c'est qu'il avait déjà épousé plusieurs femmes, et qu'on ne savait ce que ces femmes étaient devenues.

La Barbe-Bleue, pour faire connaissance, les mena, avec leur mère et trois ou quatre de leurs meilleures amies et quelques jeunes gens du voisinage, à une de ses maisons de campagne, où on demeura huit jours entiers. Ce n'étaient que promenades, que parties de chasse et de pêche, que danses et festins, que collations : on ne dormait point et on passait toute la nuit à se faire des malices les uns aux autres; enfin, tout alla si bien que la cadette commença à trouver que le maître du logis n'avait plus la barbe si bleue, et que c'était un fort honnête homme. Dès qu'on fut de retour à la ville, le mariage se conclut.

Au bout d'un mois, la Barbe-Bleue dit à sa femme qu'il était obligé de faire un voyage en province, de six semaines au moins, pour une affaire de conséquence; qu'il la priait de se bien divertir pendant son absence; qu'elle fît venir ses bonnes amies; qu'elle les menât à la campagne, si elle voulait; que partout elle fît bonne chère. « Voilà, lui dit-il, les clefs des deux grands

Barbe-Bleue dit à sa femme : « Pour ce petit cabinet, je vous défends d'y entrer, et je vous le défends de telle sorte que, s'il vous arrive de l'ouvrir, il n'y a rien que vous ne deviez attendre de ma colère. »

garde-meubles ; voilà celles de la vaisselle d'or et d'argent, qui ne sert pas tous les jours; voilà celles de mes coffres-forts où est mon or et mon argent; celles des cassettes où sont mes pierreries, et voilà le passe-partout de tous les appartements. Pour cette petite clef-ci, c'est la clef du cabinet au bout de la grande galerie de l'appartement bas : ouvrez tout, allez partout; mais, pour ce petit cabinet, je vous défends d'y entrer, et je vous le défends de telle sorte que, s'il vous arrive de l'ouvrir, il n'y a rien que vous ne deviez attendre de ma colère. »

Elle promit d'observer exactement tout ce qui lui venait d'être ordonné, et lui, après l'avoir embrassée, monte dans son carrosse, et part pour son voyage.

Les voisines et les bonnes amies n'attendirent pas qu'on les envoyât quérir pour aller chez la jeune mariée, tant elles avaient d'impatience de voir toutes les richesses de sa maison, n'ayant osé y venir pendant que le mari y était, à cause de sa barbe bleue, qui leur faisait peur. Les voilà aussitôt à parcourir les chambres, les cabinets, les garde-robes, toutes plus belles et plus riches les unes que les autres. Elles montèrent ensuite aux garde-meubles, où elles ne pouvaient assez admirer le nombre et la beauté des tapisseries, des lits, des sophas, des cabinets, des guéridons, des tables et des miroirs où l'on se voyait depuis les pieds jusqu'à la tête, et dont les bordures, les unes de glace, les autres d'argent et de vermeil doré, étaient les plus belles et les plus magnifiques qu'on eût jamais vues. Elles ne cessaient d'exagérer et d'envier le bonheur de leur amie, qui, cependant, ne se divertissait point à voir toutes ces richesses, à cause de l'impatience qu'elle avait d'aller ouvrir le cabinet de l'appartement bas.

Elle fut si pressée de sa curiosité, que, sans considérer qu'il était malhonnête de quitter sa compagnie, elle y descendit par un petit escalier dérobé et avec tan de précipitation qu'elle pensa se rompre le cou deux ou trois fois. Étant arrivée à la porte du cabinet, elle s'y arrêta quelque temps, songeant à la défense que son mari lui avait faite, et considérant qu'il pourrait lui arriver malheur d'avoir été désobéissante; mais la tentation était si forte qu'elle ne put la surmonter : elle prit donc la petite clef et ouvrit en tremblant la porte du cabinet.

D'abord elle ne vit rien, parce que les fenêtres étaient fer-

mées. Après quelques moments, elle commença à voir que le plancher était tout couvert de sang caillé et que, dans ce sang, se miraient les corps de plusieurs femmes mortes et attachées le long des murs : c'étaient toutes les femmes que la Barbe-Bleue avait épousées et qu'il avait égorgées l'une après l'autre. Elle pensa mourir de peur, et la clef du cabinet, qu'elle venait de retirer de la serrure, lui tomba de la main.

Après avoir un peu repris ses sens, elle ramassa la clef, referma la porte et monta à sa chambre pour se remettre un peu; mais elle n'en pouvait venir à bout, tant elle était émue.

Ayant remarqué que la clef du cabinet était tachée de sang, elle l'essuya deux ou trois fois; mais le sang ne s'en allait point; elle eut beau la laver et même la frotter avec du sablon et avec du grès, il demeura toujours du sang, car la clef était fée et il n'y avait pas moyen de la nettoyer tout à fait : quand on ôtait le sang d'un côté, il revenait de l'autre.

La Barbe-Bleue revint de son voyage dès le soir même, et dit qu'il avait reçu des lettres dans le chemin, qui lui avaient appris que l'affaire pour laquelle il était parti venait d'être terminée à son avantage. Sa femme fit tout ce qu'elle put pour lui témoigner qu'elle était ravie de son prompt retour.

Le lendemain, il lui redemanda les clefs et elle les lui donna, mais d'une main si tremblante, qu'il devina sans peine tout ce qui s'était passé. « D'où vient, lui dit-il, que la clef du cabinet n'est point avec les autres? — Il faut, dit-elle, que je l'aie laissée là-haut sur ma table. — Ne manquez pas, dit la Barbe-Bleue, de me la donner tantôt. »

Après plusieurs remises, il fallut apporter la clef. La Barbe-Bleue, l'ayant considérée, dit à sa femme : « Pourquoi y a-t-il du sang sur cette clef? — Je n'en sais rien, répondit la pauvre femme, plus pâle que la mort. — Vous n'en savez rien! reprit la Barbe-Bleue; je le sais bien, moi. Vous avez voulu entrer dans le cabinet! Eh bien, madame, vous y entrerez et irez prendre votre place auprès des dames que vous y avez vues. »

Elle se jeta aux pieds de son mari en pleurant et en lui demandant pardon avec toutes les marques d'un vrai repentir, de n'avoir pas été obéissante. Elle aurait attendri un rocher, belle et affligée comme elle était; mais la Barbe-Bleue avait le cœur plus dur qu'un rocher. « Il faut mourir, madame, lui dit-il, et tout

à l'heure. — Puisqu'il faut mourir, répondit-elle en le regardant les yeux baignés de larmes, donnez-moi un peu de temps pour prier Dieu. — Je vous donne un demi-quart d'heure, reprit la Barbe-Bleue ; mais pas un moment davantage. »

Lorsqu'elle fut seule, elle appela sa sœur, et lui dit : « Ma sœur Anne, car elle s'appelait ainsi, monte, je te prie, sur le haut de la tour pour voir si mes frères ne viennent point : ils m'ont promis qu'ils me viendraient voir aujourd'hui ; et, si tu les vois, fais-leur signe de se hâter. » La sœur Anne monta sur le haut de la tour, et la pauvre affligée lui criait de temps en temps : « Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir? » Et la sœur Anne lui répondait : « Je ne vois rien que le soleil qui poudroie et l'herbe qui verdoie. »

Cependant la Barbe-Bleue, tenant un grand coutelas à sa main, criait de toute sa force à sa femme : « Descends vite, ou je monterai là-haut. — Encore un moment, s'il vous plaît, » lui répondait sa femme ; et aussitôt elle criait tout bas : « Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir? » Et la sœur Anne répondait : « Je ne vois rien que le soleil qui poudroie et l'herbe qui verdoie. »

« Descends donc vite, criait la Barbe-Bleue, ou je monterai là-haut. — Je m'en vais, » répondait la femme ; et puis elle criait : « Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir? — Je vois, répondit la sœur Anne, une grosse poussière qui vient de ce côté-ci... — Sont-ce mes frères? — Hélas! non, ma sœur : c'est un troupeau de moutons... — Ne veux-tu pas descendre? » criait la Barbe-Bleue. — Encore un moment, répondait sa femme, et puis elle criait : « Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir? — Je vois, répondit-elle, deux cavaliers qui viennent de ce côté-ci, mais ils sont bien loin encore. — Dieu soit loué! s'écria-t-elle un moment après, ce sont mes frères. Je leur fais signe tant que je puis de se hâter. »

La Barbe-Bleue se mit à crier si fort que toute la maison en trembla. La pauvre femme descendit, et alla se jeter à ses pieds tout éplorée et tout échevelée. « Cela ne sert de rien, dit la Barbe-Bleue ; il faut mourir! » Puis, la prenant d'une main par les cheveux, et de l'autre levant le coutelas en l'air, il allait lui abattre la tête. La pauvre femme, se tournant vers lui, et le regardant avec des yeux mourants, le pria de lui donner un

petit moment pour se recueillir. « Non, non, dit-il, recommande-toi bien à Dieu; » et, levant son bras... Dans ce moment, on heurta si fort à la porte que Barbe-Bleue s'arrêta tout court. On ouvrit, et aussitôt on vit entrer deux cavaliers, qui, mettant l'épée à la main, coururent droit à la Barbe-Bleue.

Il reconnut que c'étaient les frères de sa femme, l'un dragon et l'autre mousquetaire, de sorte qu'il s'enfuit aussitôt pour se sauver; mais les deux frères le poursuivirent de si près qu'ils l'attrapèrent avant qu'il pût gagner le perron. Ils lui passèrent leur épée au travers du corps, et le laissèrent mort. La pauvre femme était presque aussi morte que son mari, et n'avait pas la force de se lever pour embrasser ses frères.

Il se trouva que la Barbe-Bleue n'avait point d'héritiers, et qu'ainsi sa femme demeura maîtresse de tous ses biens. Elle en employa une partie à marier sa sœur Anne avec un jeune gentilhomme dont elle était aimée depuis longtemps; une autre partie à acheter des charges de capitaines à ses deux frères, et le reste à se marier elle-même à un fort honnête homme, qui lui fit oublier le mauvais temps qu'elle avait passé avec la Barbe-Bleue.

MORALITÉ

La curiosité, malgré tous ses attraits,
Coûte souvent bien des regrets;
On en voit, tous les jours, mille exemples paraître.
C'est, n'en déplaise au sexe, un plaisir bien léger;
Dès qu'on le prend, il cesse d'être,
Et toujours il coûte trop cher.

AUTRE MORALITÉ

Pour peu qu'on ait l'esprit sensé
Et que du monde on sache le grimoire,
On voit bientôt que cette histoire
Est un conte du temps passé.
Il n'est plus d'époux si terrible,
Ni qui demande l'impossible,
Fût-il malcontent et jaloux.
Près de sa femme on le voit filer doux;
Et, de quelque couleur que sa barbe puisse être,
On a peine à juger qui des deux est le maître.

On ouvrit, et aussitôt on vit entrer deux cavaliers qui, mettant l'épée à la main coururent droit à la Barbe-Bleue.

LE MAITRE CHAT OU LE CHAT BOTTÉ

Un meunier ne laissa pour tous biens, à trois enfants qu'il avait, que son moulin, son âne et son chat. Les partages furent bientôt faits; ni le notaire, ni le procureur n'y furent appelés. Ils auraient eu bientôt mangé tout le pauvre patrimoine. L'aîné eut le moulin, le second eut l'âne, et le plus jeune n'eut que le chat.

Ce dernier ne pouvait se consoler d'avoir un si pauvre lot : « Mes frères, disait-il, pourront gagner leur vie honnêtement en se mettant ensemble; pour moi, lorsque j'aurai mangé mon chat, et que je me serai fait un manchon de sa peau, il faudra que je meure de faim. »

Le Chat, qui entendait ce discours, mais qui n'en fit pas semblant, lui dit d'un air posé et sérieux : « Ne vous affligez point, mon maître, vous n'avez qu'à me donner un sac et me faire faire une paire de bottes pour aller dans les broussailles, et vous verrez que vous n'êtes pas si mal partagé que vous croyez. »

Quoique le maître du Chat ne fît pas grand fond là-dessus, il lui avait vu faire tant de tours de souplesse pour prendre des rats et des souris, comme quand il se pendait par les pieds, ou qu'il se cachait dans la farine pour faire le mort, qu'il ne désespéra pas d'en être secouru dans sa misère.

Lorsque le Chat eut ce qu'il avait demandé, il se botta bravement, et, mettant son sac à son cou, il en prit les cordons avec ses deux pattes de devant, et s'en alla dans une garenne où il y avait grand nombre de lapins. Il mit du son et des lasserons dans son sac, et, s'étendant comme s'il eût été mort, il attendit que quelque jeune lapin, peu instruit encore des ruses de ce monde, vint se fourrer dans son sac pour manger ce qu'il y avait mis.

A peine fut-il couché qu'il eut contentement; un jeune étourdi

de lapin entra dans son sac, et le maître Chat, tirant aussitôt les cordons, le prit et le tua sans miséricorde.

Tout glorieux de sa proie, il s'en alla chez le roi et demanda à lui parler. On le fit monter à l'appartement de Sa Majesté, où étant entré, il fit une grande révérence au roi et lui dit : « Voilà, sire, un lapin de garenne que monsieur le marquis de Carabas (c'était le nom qu'il avait pris en gré de donner à son maître) m'a chargé de vous présenter de sa part. — Dis à ton maître, répondit le roi, que je le remercie et qu'il me fait plaisir. »

Une autre fois, il alla se cacher dans un blé, tenant toujours son sac ouvert, et, lorsque deux perdrix y furent entrées, il tira les cordons et les prit toutes deux. Il alla ensuite les présenter au roi, comme il avait fait du lapin de garenne. Le roi reçut encore avec plaisir les deux perdrix, et lui fit donner pour boire.

Le Chat continua ainsi, pendant deux ou trois mois, à porter de temps en temps au roi du gibier de la chasse de son maître. Un jour qu'il sut que le roi devait aller à la promenade, sur le bord de la rivière, avec sa fille, la plus belle princesse du monde, il dit à son maître : « Si vous voulez suivre mon conseil, votre fortune est faite : vous n'avez qu'à vous baigner dans la rivière, à l'endroit que je vous montrerai, et ensuite me laisser faire. »

Le marquis de Carabas fit ce que son chat lui conseillait, sans savoir à quoi cela serait bon. Dans le temps qu'il se baignait, le roi vint à passer, et le chat se mit à crier de toute sa force : « Au secours! au secours! voilà monsieur le marquis de Carabas qui se noie! » A ce cri, le roi mit la tête à la portière, et, reconnaissant le Chat qui lui avait apporté tant de fois du gibier, il ordonna à ses gardes qu'on allât vite au secours de monsieur le marquis de Carabas.

Pendant qu'on retirait le pauvre marquis de la rivière, le Chat s'approcha du carrosse et dit au roi que, dans le temps que son maître se baignait, il était venu des voleurs qui avaient emporté ses habits, quoiqu'il eût crié *Au voleur!* de toute sa force : le drôle les avait cachés sous une grosse pierre.

Le roi ordonna aussitôt aux officiers de sa garde-robe d'aller quérir un de ses plus beaux habits pour monsieur le marquis de Carabas. Le roi lui fit mille caresses, et comme les beaux habits qu'on venait de lui donner relevaient sa bonne mine (car il était

beau et bien fait de sa personne), la fille du roi le trouva fort à son gré, et le marquis de Carabas ne lui eut pas jeté deux ou trois regards, fort respectueux et un peu tendres, qu'elle en devint amoureuse à la folie.

Le roi voulut qu'il montât dans son carrosse et qu'il fût de la promenade. Le Chat, ravi de voir que son dessein commençait à réussir, prit les devants, et, ayant rencontré des paysans qui fauchaient un pré, il leur dit : « Bonnes gens qui fauchez, si vous ne dites au roi que le pré que vous fauchez appartient à monsieur le marquis de Carabas, vous serez tous hachés menu comme chair à pâté. »

Le roi ne manqua pas à demander aux faucheurs à qui était ce pré qu'ils fauchaient : « C'est à monsieur le marquis de Carabas, » dirent-ils tous ensemble; car la menace du chat leur avait fait peur.

« Vous avez là un bel héritage, dit le roi au marquis de Carabas. — Vous voyez, sire, répondit le marquis; c'est un pré qui ne manque point de rapporter abondamment toutes les années. »

Le maître Chat, qui allait toujours devant, rencontra des moissonneurs et leur dit : « Bonnes gens qui moissonnez, si vous ne dites que tous ces blés appartiennent à monsieur le marquis de Carabas, vous serez tous hachés menu comme chair à pâté. » Le roi, qui passa un moment après, voulut savoir à qui appartenaient tous les blés qu'il voyait. « C'est à monsieur le marquis de Carabas, » répondirent les moissonneurs; et le roi s'en réjouit encore avec le marquis. Le Chat, qui allait devant le carrosse, disait toujours la même chose à tous ceux qu'il rencontrait, et le roi était étonné des grands biens de monsieur le marquis de Carabas.

Le maître Chat arriva enfin dans un beau château, dont le maître était un ogre, le plus riche qu'on ait jamais vu; car toutes les terres par où le roi avait passé étaient de la dépendance de ce château. Le Chat, qui eut soin de s'informer qui était cet ogre et ce qu'il savait faire, demanda à lui parler, disant qu'il n'avait pas voulu passer si près de son château sans avoir l'honneur de lui faire la révérence.

L'ogre le reçut aussi civilement que le peut un ogre et le fit reposer. « On m'a assuré, dit le Chat, que vous aviez le don de

vous changer en toutes sortes d'animaux; que vous pouviez, par exemple, vous transformer en lion, en éléphant. — Cela est vrai, répondit l'ogre brusquement, et, pour vous le montrer, vous m'allez voir devenir lion. » Le Chat fut si effrayé de voir un lion devant lui, qu'il gagna aussitôt les gouttières, non sans peine et sans péril, à cause de ses bottes, qui ne valaient rien pour marcher sur les tuiles.

Quelque temps après, le Chat, ayant vu que l'ogre avait quitté sa première forme, descendit et avoua qu'il avait eu bien peur. « On m'a assuré encore, dit le Chat, mais je ne saurais le croire, que vous aviez aussi le pouvoir de prendre la forme des plus petits animaux, par exemple de vous changer en un rat, en une souris : je vous avoue que je tiens cela tout à fait impossible. — Impossible! reprit l'ogre; vous allez voir. » Et, en même temps, il se changea en une souris, qui se mit à courir sur le plancher. Le Chat ne l'eut pas plus tôt aperçue, qu'il se jeta dessus et la mangea.

Cependant le roi, qui vit en passant le beau château de l'ogre, voulut entrer dedans. Le Chat, qui entendit le bruit du carrosse qui passait sur le pont-levis, courut au-devant et dit au roi : « Votre Majesté soit la bienvenue dans ce château de monsieur le marquis de Carabas! — Comment, monsieur le marquis, s'écria le roi, ce château est encore à vous! Il ne se peut rien de plus beau que cette cour et que tous ces bâtiments qui l'environnent; voyons les dedans, s'il vous plaît. »

Le marquis donna la main à la jeune princesse, et, suivant le roi, qui montait le premier, ils entrèrent dans une grande salle, où ils trouvèrent une magnifique collation que l'ogre avait fait préparer pour ses amis, qui le devaient venir voir ce même jour-là, mais qui n'avaient pas osé entrer, sachant que le roi y était. Le roi, charmé des bonnes qualités de monsieur le marquis de Carabas, de même que sa fille, qui en était folle, et voyant les grands biens qu'il possédait, lui dit, après avoir bu cinq ou six coups : « Il ne tiendra qu'à vous, monsieur le marquis, que vous ne soyez mon gendre. » Le marquis, faisant de grandes révérences, accepta l'honneur que lui faisait le roi, et, dès le même jour, il épousa la princesse. Le Chat devint grand seigneur, et ne courut plus après les souris que pour se divertir.

On m'a assuré, dit le chat à l'ogre, que vous aviez le don de vous changer en toutes sortes d'animaux.

MORALITE

Quelque grand que soit l'avantage
De jouir d'un riche héritage
Venant à nous de père en fils,
Aux jeunes gens, pour l'ordinaire,
L'industrie et le savoir-faire
Valent mieux que des biens acquis.

AUTRE MORALITÉ

Si le fils d'un meunier, avec tant de vitesse,
Gagne le cœur d'une princesse
Et s'en fait regarder avec des yeux mourants,
C'est que l'habit, la mine et la jeunesse,
Pour inspirer de la tendresse,
N'en sont pas des moyens toujours indifférents.

LES FÉES

Il était une fois une veuve qui avait deux filles : l'aînée lui ressemblait si fort d'humeur et de visage, que, qui la voyait, voyait la mère. Elles étaient toutes deux si désagréables et si orgueilleuses qu'on ne pouvait vivre avec elles. La cadette, qui était le vrai portrait de son père pour la douceur et l'honnêteté, était avec cela une des plus belles filles qu'on eût su voir. Comme on aime naturellement son semblable, cette mère était folle de sa fille aînée et, en même temps, avait une aversion effroyable pour la cadette. Elle la faisait manger à la cuisine et travailler sans cesse.

Il fallait, entre autres choses, que cette pauvre enfant allât, deux fois le jour, puiser de l'eau à une grande demi-lieue du logis, et qu'elle en rapportât plein une grande cruche. Un jour qu'elle était à cette fontaine, il vint à elle une pauvre femme qui la pria de lui donner à boire. « Oui-dà, ma bonne mère, » dit cette belle fille. Et, rinçant aussitôt sa cruche, elle puisa de l'eau au plus bel endroit de la fontaine et la lui présenta, soutenant toujours la cruche, afin qu'elle bût plus aisément. La bonne femme, ayant bu, lui dit : « Vous êtes si belle, si bonne et si honnête, que je ne puis m'empêcher de vous faire un don; — car c'était une fée qui avait pris la forme d'une pauvre femme de village, pour voir jusqu'où irait l'honnêteté de cette jeune fille. — Je vous donne pour don, poursuivit la fée, qu'à chaque parole que vous direz, il vous sortira de la bouche ou une fleur, ou une pierre précieuse. »

Lorsque cette belle fille arriva au logis, sa mère la gronda de revenir si tard de la fontaine. « Je vous demande pardon, ma mère, dit cette pauvre fille, d'avoir tardé si longtemps. » Et, en disant ces mots, il lui sortit de la bouche deux roses, deux perles

Comme on aime naturellement son semblable, cette mère était folle de sa fille aînée et avait une aversion effroyable pour la cadette. Elle la faisait manger à la cuisine et travailler sans cesse.

et deux gros diamants. « Que vois-je là? dit sa mère tout étonnée; je crois qu'il lui sort de la bouche des perles et des diamants. D'où vient cela, ma fille? » (Ce fut là la première fois qu'elle l'appela sa fille.) La pauvre enfant lui raconta naïvement tout ce qui lui était arrivé, non sans jeter une infinité de diamants. « Vraiment, dit la mère, il faut que j'y envoie ma fille. Tenez, Fanchon, voyez ce qui sort de la bouche de votre sœur, quand elle parle; ne seriez-vous pas bien aise d'avoir le même don? Vous n'avez qu'à aller puiser de l'eau à la fontaine, et, quand une pauvre femme vous demandera à boire, lui en donner bien honnêtement. — Il me ferait beau voir, répondit la brutale, aller à la fontaine! — Je veux que vous y alliez, reprit la mère, et tout à l'heure. »

Elle y alla, mais toujours en grondant. Elle prit le plus beau flacon d'argent qui fût dans le logis. Elle ne fut pas plus tôt arrivée à la fontaine qu'elle vit sortir du bois une dame magnifiquement vêtue, qui vint lui demander à boire. C'était la même fée qui avait apparu à sa sœur, mais qui avait pris l'air et les habits d'une princesse, pour voir jusqu'où irait la malhonnêteté de cette fille. « Est-ce que je suis ici venue, lui dit cette brutale orgueilleuse, pour vous donner à boire! Justement j'ai apporté un flacon d'argent tout exprès pour donner à boire à madame? J'en suis d'avis : buvez à même si vous voulez. — Vous n'êtes guère honnête, reprit la fée, sans se mettre en colère. Eh bien! puisque vous êtes si peu obligeante, je vous donne pour don qu'à chaque parole que vous direz, il vous sortira de la bouche ou un serpent, ou un crapaud. »

D'abord que sa mère l'aperçut, elle lui cria : « Eh bien! ma fille! — Eh bien! ma mère! lui répondit la brutale, en jetant deux vipères et deux crapauds. — O ciel, s'écria la mère, que vois-je là? C'est sa sœur qui en est cause : elle me le payera. » Et aussitôt elle courut pour la battre. La pauvre enfant s'enfuit et alla se sauver dans la forêt prochaine. Le fils du roi, qui revenait de la chasse, la rencontra, et, la voyant si belle, lui demanda ce qu'elle faisait là toute seule et ce qu'elle avait à pleurer! « Hélas! monsieur, c'est ma mère qui m'a chassée du logis. » Le fils du roi, qui vit sortir de sa bouche cinq ou six perles et autant de diamants, la pria de lui dire d'où cela lui venait. Elle lui conta son aventure. Le fils du roi en devint amoureux; et, con-

sidérant qu'un tel don valait mieux que tout ce qu'on pouvait donner en mariage à une autre, l'emmena au palais du roi son père, où il l'épousa.

Pour sa sœur, elle se fit tant haïr, que sa propre mère la chassa de chez elle; et la malheureuse, après avoir bien couru sans trouver personne qui voulût la recevoir, alla mourir au coin d'un bois.

MORALITÉ

Les diamants et les pistoles
Peuvent beaucoup sur les esprits;
Cependant les douces paroles
Ont encor plus de force, et sont d'un plus grand prix.

AUTRE MORALITÉ

L'honnêteté coûte des soins,
Et veut un peu de complaisance;
Mais tôt ou tard elle a sa récompense,
Et souvent dans le temps qu'on y pense le moins.

Oui-dà, ma bonne mère, dit cette belle fille, et, rinçant aussitôt sa cruche, elle puisa de l'eau au plus bel endroit de la fontaine et la lui présenta, soutenant toujours la cruche, afin qu'elle bût plus aisément.

CENDRILLON

OU LA PETITE PANTOUFLE DE VERRE

Il était une fois un gentilhomme qui épousa, en secondes noces, une femme, la plus hautaine et la plus fière qu'on eût jamais vue. Elle avait deux filles de son humeur, et qui lui ressemblaient en toutes choses. Le mari avait, de son côté, une jeune fille, mais d'une douceur et d'une bonté sans exemple : elle tenait cela de sa mère, qui était la meilleure personne du monde.

Les noces ne furent pas plus tôt faites que la belle-mère fit éclater sa mauvaise humeur : elle ne put souffrir les bonnes qualités de cette jeune enfant, qui rendaient ses filles encore plus haïssables. Elle la chargea des plus viles occupations de la maison : c'était elle qui nettoyait la vaisselle et les montées, qui frottait la chambre de madame et celles de mesdemoiselles ses filles; elle couchait tout au haut de la maison, dans un grenier, sur une méchante paillasse, pendant que ses sœurs étaient dans des chambres parquetées, où elles avaient des lits des plus à la mode et des miroirs où elles se voyaient depuis les pieds jusqu'à la tête. La pauvre fille souffrait tout avec patience et n'osait s'en plaindre à son père, qui l'aurait grondée, parce que sa femme le gouvernait entièrement.

Lorsqu'elle avait fait son ouvrage, elle s'allait mettre au coin de la cheminée, et s'asseoir dans les cendres, ce qui faisait qu'on l'appelait communément dans le logis *Cucendron*. La cadette, qui n'était pas si malhonnête que son aînée, l'appelait *Cendrillon*. Cependant Cendrillon, avec ses méchants habits, ne laissait pas d'être cent fois plus belle que ses sœurs, quoique vêtues très magnifiquement.

Il arriva que le fils du roi donna un bal et qu'il en pria toutes les personnes de qualité. Nos deux demoiselles en furent aussi priées, car elles faisaient grande figure dans le pays. Les voilà bien aises et bien occupées à choisir les habits et les coiffures qui leur siéront le mieux. Nouvelle peine pour Cendrillon, car c'était elle qui repassait le linge de ses sœurs et qui godronnait leurs manchettes. On ne parlait que de la manière dont on s'habillerait. « Moi, dit l'aînée, je mettrai mon habit de velours rouge et ma garniture d'Angleterre. — Moi, dit la cadette, je n'aurai que ma jupe ordinaire; mais, en récompense, je mettrai mon manteau à fleurs d'or et ma barrière de diamants, qui n'est pas des plus indifférentes. » On envoya quérir la bonne coiffeuse pour dresser les cornettes à deux rangs, et on fit acheter des mouches de la bonne faiseuse. Elles appelèrent Cendrillon pour lui demander son avis, car elle avait le goût bon. Cendrillon les conseilla le mieux du monde, et s'offrit même à les coiffer; ce qu'elles voulurent bien.

En les coiffant, elles lui disaient : « Cendrillon, serais-tu bien aise d'aller au bal? — Hélas! mesdemoiselles, vous vous moquez de moi; ce n'est pas là ce qu'il me faut. — Tu as raison, on rirait bien, si on voyait un Cucendron aller au bal. »

Une autre que Cendrillon les aurait coiffées de travers; mais elle était bonne, et elle les coiffa parfaitement bien. Elles furent près de deux jours sans manger, tant elles étaient transportées de joie. On rompit plus de douze lacets, à force de les serrer pour leur rendre la taille plus menue, et elles étaient toujours devant le miroir.

Enfin l'heureux jour arriva; on partit, et Cendrillon les suivit des yeux le plus longtemps qu'elle put. Lorsqu'elle ne les vit plus, elle se mit à pleurer. Sa marraine, qui la vit tout en pleurs, lui demanda ce qu'elle avait. « Je voudrais bien... je voudrais bien... » Elle pleurait si fort qu'elle ne put achever. Sa marraine, qui était fée, lui dit : « Tu voudrais bien aller au bal, n'est-ce pas? — Hélas! oui, dit Cendrillon en soupirant. — Eh bien! seras-tu bonne fille? dit sa marraine; je t'y ferai aller. » Elle la mena dans sa chambre, et lui dit : « Va dans le jardin, et apporte-moi une citrouille. » Cendrillon alla aussitôt cueillir la plus belle qu'elle put trouver, et la porta à sa marraine, ne pouvant deviner comment cette citrouille la pourrait faire aller au

Lorsqu'elle avait fait son ouvrage, elle s'allait mettre au coin de la cheminée, et s'asseoir dans les cendres, ce qui faisait qu'on l'appelait communément *Cendrillon*.

bal. Sa marraine la creusa et, n'ayant laissé que l'écorce, la frappa de sa baguette, et la citrouille fut aussitôt changée en un beau carrosse tout doré.

Ensuite elle alla regarder dans la souricière, où elle trouva six souris toutes en vie. Elle dit à Cendrillon de lever un peu la trappe de la souricière, et, à chaque souris qui sortait, elle lui donnait un coup de sa baguette, et la souris était aussitôt changée en un beau cheval : ce qui fit un bel attelage de six chevaux, d'un beau gris de souris pommelé.

Comme elle était en peine de quoi elle ferait un cocher : « Je vais voir, dit Cendrillon, s'il n'y a pas quelque rat dans la ratière, nous en ferons un cocher. — Tu as raison, dit sa marraine, va voir. » Cendrillon lui apporta la ratière, où il y avait trois gros rats. La fée en prit un d'entre les trois, à cause de sa maîtresse barbe, et, l'ayant touché, il fut changé en un gros cocher, qui avait une des plus belles moustaches qu'on ait jamais vues.

Ensuite elle lui dit : « Va dans le jardin, tu y trouveras six lézards derrière l'arrosoir; apporte-les-moi. » Elle ne les eut pas plus tôt apportés que sa marraine les changea en six laquais, qui montèrent aussitôt derrière le carrosse avec leurs habits chamarrés, et qui s'y tenaient attachés comme s'ils n'eussent fait autre chose de toute leur vie.

La fée dit alors à Cendrillon : « Eh bien! voilà de quoi aller au bal : n'es-tu pas bien aise? — Oui, mais est-ce que j'irai comme cela, avec mes vilains habits? » Sa marraine ne fit que la toucher avec sa baguette, et en même temps ses habits furent changés en des habits d'or et d'argent, tout chamarrés de pierreries; elle lui donna ensuite une paire de pantoufles de verre, les plus jolies du monde. Quand elle fut ainsi parée, elle monta en carrosse; mais sa marraine lui recommanda, sur toutes choses, de ne pas passer minuit, l'avertissant que, si elle demeurait au bal un moment davantage, son carrosse redeviendrait citrouille, ses chevaux des souris, ses laquais des lézards, et que ses beaux habits reprendraient leur première forme.

Elle promit à sa marraine qu'elle ne manquerait pas de sortir du bal avant minuit. Elle part, ne se sentant pas de joie. Le fils du roi, qu'on alla avertir qu'il venait d'arriver une grande princesse qu'on ne connaissait point, courut la recevoir. Il lui donna

la main à la descente du carrosse, et la mena dans la salle où était la compagnie. Il se fit alors un grand silence; on cessa de danser, et les violons ne jouèrent plus, tant on était attentif à contempler les grandes beautés de cette inconnue. On n'entendait qu'un bruit confus : « Ah! qu'elle est belle! » Le roi même, tout vieux qu'il était, ne laissait pas de la regarder, et de dire tout bas à la reine qu'il y avait longtemps qu'il n'avait vu une si belle et si aimable personne. Toutes les dames étaient attentives à considérer sa coiffure et ses habits, pour en avoir, dès le lendemain, de semblables, pourvu qu'il se trouvât des étoffes assez belles, et des ouvriers assez habiles.

Le fils du roi la mit à la place la plus honorable, et ensuite la prit pour la mener danser. Elle dansa avec tant de grâce, qu'on l'admira encore davantage. On apporta une fort belle collation, dont le jeune prince ne mangea point, tant il était occupé à la considérer. Elle alla s'asseoir auprès de ses sœurs et leur fit mille honnêtetés; elle leur fit part des oranges et des citrons que le prince lui avait donnés, ce qui les étonna fort, car elles ne la connaissaient point.

Lorsqu'elles causaient ainsi, Cendrillon entendit sonner onze heures trois quarts; elle fit aussitôt une grande révérence à la compagnie, et s'en alla le plus vite qu'elle put. Dès qu'elle fut arrivée, elle alla trouver sa marraine, et, après l'avoir remerciée, elle lui dit qu'elle souhaiterait bien aller encore le lendemain au bal, parce que le fils du roi l'en avait priée. Comme elle était occupée à raconter à sa marraine tout ce qui s'était passé au bal, les deux sœurs heurtèrent à la porte; Cendrillon leur alla ouvrir. « Que vous êtes longtemps à revenir! » leur dit-elle en bâillant, en se frottant les yeux, et en s'étendant comme si elle n'eût fait que de se réveiller; elle n'avait cependant pas eu envie de dormir depuis qu'elles s'étaient quittées. « Si tu étais venue au bal, lui dit une de ses sœurs, tu ne t'y serais pas ennuyée; il est venu la plus belle princesse, la plus belle qu'on puisse jamais voir; elle nous a fait mille civilités, elle nous a donné des oranges et des citrons. »

Cendrillon ne se sentait pas de joie : elle leur demanda le nom de cette princesse, mais elles lui répondirent qu'on ne la connaissait pas, que le fils du roi en était fort en peine, et qu'il donnerait toutes choses au monde pour savoir qui elle était.

Cendrillon sourit et leur dit : « Elle était donc bien belle? Mon Dieu! que vous êtes heureuses! ne pourrais-je point la voir? Hélas! mademoiselle Javotte, prêtez-moi votre habit jaune que vous mettez tous les jours. — Vraiment, dit mademoiselle Javotte, je suis de cet avis! Prêter votre habit à un vilain Cucendron comme cela? il faudrait que je fusse bien folle. » Cendrillon s'attendait bien à ce refus, et elle en fut bien aise, car elle aurait été grandement embarrassée, si sa sœur eût bien voulu lui prêter son habit.

Le lendemain, les deux sœurs furent au bal, et Cendrillon aussi, mais encore plus parée que la première fois. Le fils du roi fut toujours auprès d'elle, et ne cessa de lui conter des douceurs. La jeune demoiselle ne s'ennuyait point et oublia ce que sa marraine lui avait recommandé; de sorte qu'elle entendit sonner le premier coup de minuit, lorsqu'elle ne croyait point qu'il fût encore onze heures : elle se leva, et s'enfuit aussi légèrement qu'aurait fait une biche. Le prince la suivit, mais il ne put l'attraper. Elle laissa tomber une de ses pantoufles de verre, que le prince ramassa bien soigneusement. Cendrillon arriva chez elle, bien essoufflée, sans carrosse, sans laquais, et avec ses méchants habits; rien ne lui étant resté de sa magnificence qu'une de ses petites pantoufles, la pareille de celle qu'elle avait laissée tomber. On demanda aux gardes de la porte du palais s'ils n'avaient point vu sortir une princesse : ils dirent qu'ils n'avaient vu sortir personne qu'une jeune fille fort mal vêtue, et qui avait plus l'air d'une paysanne que d'une demoiselle.

Quand les deux sœurs revinrent du bal, Cendrillon leur demanda si elles s'étaient encore bien diverties, et si la belle dame y avait été; elles lui dirent que oui, mais qu'elle s'était enfuie, lorsque minuit avait sonné, et si promptement qu'elle avait laissé tomber une de ses petites pantoufles de verre, la plus jolie du monde; que le fils du roi l'avait ramassée, et qu'il n'avait fait que la regarder pendant tout le reste du bal, et qu'assurément il était fort amoureux de la belle personne à qui appartenait la petite pantoufle.

Elles dirent vrai; car, peu de jours après, le fils du roi fit publier, à son de trompe, qu'il épouserait celle dont le pied serait juste à la pantoufle. On commença à l'essayer aux princesses, ensuite aux duchesses et à toute la cour, mais inutile-

ment. On l'apporta chez les deux sœurs, qui firent tout leur possible pour faire entrer leur pied dans la pantoufle, mais elles ne purent en venir à bout. Cendrillon, qui les regardait, et qui reconnut sa pantoufle, dit en riant : « Que je voie si elle ne me serait pas bonne ! » Ses sœurs se mirent à rire et à se moquer d'elle. Le gentilhomme qui faisait l'essai de la pantoufle, ayant regardé attentivement Cendrillon, et la trouvant fort belle, dit que cela était très juste, et qu'il avait ordre de l'essayer à toutes les filles; il fit asseoir Cendrillon, et, approchant la pantoufle de son petit pied, il vit qu'il y entrait sans peine, et qu'elle y était juste comme de cire. L'étonnement des deux sœurs fut grand, mais plus grand encore quand Cendrillon tira de sa poche l'autre petite pantoufle, qu'elle mit à son pied. Là-dessus arriva la marraine, qui, ayant donné un coup de baguette sur les habits de Cendrillon, les fit devenir encore plus magnifiques que tous les autres.

Alors ses deux sœurs la reconnurent pour la belle personne qu'elles avaient vue au bal. Elles se jetèrent à ses pieds pour lui demander pardon de tous les mauvais traitements qu'elles lui avaient fait souffrir. Cendrillon les releva et leur dit, en les embrassant, qu'elle leur pardonnait de bon cœur, et qu'elle les priait de l'aimer bien toujours. On la mena chez le jeune prince, parée comme elle était. Il la trouva encore plus belle que jamais; et, peu de jours après, il l'épousa. Cendrillon, qui était aussi bonne que belle, fit loger ses deux sœurs au palais, et les maria, dès le jour même, à deux grands seigneurs de la cour.

MORALITÉ

La beauté, pour le sexe, est un rare trésor;
De l'admirer jamais on ne se lasse;
Mais ce qu'on nomme bonne grâce
Est sans prix, et vaut mieux encor.
C'est ce qu'à Cendrillon fit avoir sa marraine,
En la dressant, en l'instruisant
Tant et si bien qu'elle en fit une reine :
(Car ainsi sur ce conte on va moralisant.)

Belles, ce don vaut mieux que d'être bien coiffées :
Pour engager un cœur, pour en venir à bout,

Cendrillon ayant mis la pantoufle, on la mena chez le jeune prince qui, peu de jours après, l'épousa.

La bonne grâce est le vrai don des fées;
Sans elle on ne peut rien, avec elle on peut tout.

AUTRE MORALITE

C'est sans doute un grand avantage
D'avoir de l'esprit, du courage,
De la naissance, du bon sens,
Et d'autres semblables talents
Qu'on reçoit du ciel en partage;
Mais vous aurez beau les avoir,
Pour votre avancement ce seront choses vaines,
Si vous n'avez, pour les faire valoir,
Ou des parrains ou des marraines.

RIQUET A LA HOUPPE

Il était une fois une reine qui accoucha d'un fils si laid et si mal fait, qu'on douta longtemps s'il avait forme humaine. Une fée, qui se trouva à sa naissance, assura qu'il ne laisserait pas d'être aimable, parce qu'il aurait beaucoup d'esprit : elle ajouta même qu'il pourrait, en vertu du don qu'elle venait de lui faire, donner autant d'esprit qu'il en aurait à la personne qu'il aimerait le mieux.

Tout cela consola un peu la pauvre reine, qui était bien affligée d'avoir mis au monde un si vilain marmot. Il est vrai que cet enfant ne commença pas plus tôt à parler qu'il dit mille jolies choses, et qu'il avait dans toutes ses actions je ne sais quoi de si spirituel, qu'on en était charmé. J'oubliais de dire qu'il vint au monde avec une petite houppe de cheveux sur la tête, ce qui fit qu'on le nomma Riquet à la Houppe, car Riquet était le nom de la famille.

Au bout de sept ou huit ans, la reine d'un royaume voisin accoucha de deux filles. La première qui vint au monde était plus belle que le jour; la reine en fut si aise qu'on appréhenda que la trop grande joie qu'elle en avait ne lui fît mal. La même fée qui avait assisté à la naissance du petit Riquet à la Houppe était présente, et, pour modérer la joie de la reine, elle lui déclara que cette petite princesse n'aurait point d'esprit, et qu'elle serait aussi stupide qu'elle était belle. Cela mortifia beaucoup la reine; mais elle eut, quelques moments après, un bien plus grand chagrin; car la seconde fille dont elle accoucha se trouva extrêmement laide. « Ne vous affligez point tant, madame, lui dit la fée, votre fille sera récompensée d'ailleurs, et elle aura tant d'esprit qu'on ne s'apercevra presque pas qu'il lui manque de la beauté. — Dieu le veuille, répondit la reine; mais

La même fée déclara à la reine du royaume voisin que l'une des petites princesses, ses filles, qui venaient de naître, serait aussi stupide qu'elle était belle, mais pourrait rendre beau ou belle la personne qui lui plairait.

n'y aurait-il point moyen de faire avoir un peu d'esprit à l'aînée, qui est si belle? — Je ne puis rien pour elle, madame, du côté de l'esprit, lui dit la fée; mais je puis tout, du côté de la beauté; et, comme il n'y a rien que je ne veuille faire pour votre satisfaction, je vais lui donner pour don de pouvoir rendre beau ou belle la personne qui lui plaira. »

A mesure que ces deux princesses devinrent grandes, leurs perfections crurent aussi avec elles, et on ne parlait partout que de la beauté de l'aînée et de l'esprit de la cadette. Il est vrai que leurs défauts augmentèrent beaucoup avec l'âge. La cadette enlaidissait à vue d'œil, et l'aînée devenait plus stupide de jour en jour. Ou elle ne répondait rien à ce qu'on lui demandait, ou elle disait une sottise. Elle était avec cela si maladroite, qu'elle n'eût pu ranger quatre porcelaines sur le bord d'une cheminée sans en casser une, ni boire un verre d'eau sans en répandre la moitié sur ses habits.

Quoique la beauté soit un grand avantage dans une jeune personne, cependant la cadette l'emportait presque toujours sur son aînée, dans toutes les compagnies. D'abord on allait du côté de la plus belle, pour la voir et pour l'admirer; mais bientôt après on allait à celle qui avait le plus d'esprit, pour lui entendre dire mille choses agréables; et on était étonné qu'en moins d'un quart d'heure l'aînée n'avait plus personne auprès d'elle, et que tout le monde s'était rangé autour de la cadette. L'aînée, quoique fort stupide, le remarqua bien; et elle eût donné sans regret toute sa beauté pour avoir la moitié de l'esprit de sa sœur. La reine, toute sage qu'elle était, ne put s'empêcher de lui reprocher plusieurs fois sa bêtise : ce qui pensa faire mourir de douleur cette pauvre princesse.

Un jour qu'elle s'était retirée dans un bois pour y plaindre son malheur, elle vit venir à elle un petit homme fort laid et fort désagréable, mais vêtu très magnifiquement. C'était le jeune prince Riquet à la Houppe, qui, étant devenu amoureux d'elle sur ses portraits qui couraient par tout le monde, avait quitté le royaume de son père pour avoir le plaisir de la voir et de lui parler. Ravi de la rencontrer ainsi toute seule, il l'aborde avec tout le respect et toute la politesse imaginables. Ayant remarqué, après lui avoir fait les compliments ordinaires, qu'elle était fort mélancolique, il lui dit : « Je ne comprends point, madame,

comment une personne aussi belle que vous l'êtes peut être aussi triste que vous le paraissez; car, quoique je puisse me vanter d'avoir vu une infinité de belles personnes, je puis dire que je n'en ai jamais vu dont la beauté approche de la vôtre. »

« — Cela vous plaît à dire, monsieur, » lui répondit la princesse, et en demeura là. — « La beauté, reprit Riquet à la Houppe, est un si grand avantage, qu'il doit tenir lieu de tout le reste, et quand on le possède, je ne vois pas qu'il y ait rien qui puisse nous affliger beaucoup. — J'aimerais mieux, dit la princesse, être aussi laide que vous, et avoir de l'esprit, que d'avoir de la beauté comme j'en ai, et être bête autant que je le suis. — Il n'y a rien, madame, qui marque davantage qu'on a de l'esprit, que de croire n'en pas avoir, et il est de la nature de ce bien-là que, plus on en a, plus on croit en manquer. — Je ne sais pas cela, dit la princesse; mais je sais que je suis fort bête, et c'est de là que vient le chagrin qui me tue. — Si ce n'est que cela, madame, qui vous afflige, je puis aisément mettre fin à votre douleur. — Et comment ferez-vous? dit la princesse. — J'ai le pouvoir, madame, dit Riquet à la Houppe, de donner de l'esprit autant qu'on en saurait avoir à la personne que je dois aimer le plus; et comme vous êtes, madame, cette personne, il ne tiendra qu'à vous que vous n'ayez autant d'esprit qu'on en peut avoir, pourvu que vous vouliez bien m'épouser. »

La princesse demeura tout interdite, et ne répondit rien. « Je vois, reprit Riquet à la Houppe, que cette proposition vous fait de la peine, et je ne m'en étonne pas; mais je vous donne un an tout entier pour vous y résoudre. » La princesse avait si peu d'esprit, et en même temps une si grande envie d'en avoir, qu'elle s'imagina que la fin de cette année ne viendrait jamais; de sorte qu'elle accepta la proposition qui lui était faite. Elle n'eut pas plus tôt promis à Riquet à la Houppe qu'elle l'épouserait dans un an à pareil jour, qu'elle se sentit tout autre qu'elle n'était auparavant; elle se trouva une facilité incroyable à dire tout ce qui lui plaisait, et à le dire d'une manière fine, aisée et naturelle. Elle commença, dès ce moment, une conversation galante et soutenue avec Riquet à la Houppe, où elle brilla d'une telle force, que Riquet à la Houppe crut lui avoir donné plus d'esprit qu'il ne s'en était réservé pour lui-même.

Quand elle fut retournée au palais, toute la cour ne savait que

« J'ai le pouvoir, Madame, dit Riquet à la Houppe, de donner de l'esprit autant qu'on en saurait avoir à la personne que je dois aimer le plus. »

penser d'un changement si subit et si extraordinaire; car autant qu'on lui avait ouï dire d'impertinences auparavant, autant lui entendait-on dire des choses bien sensées et infiniment spirituelles. Toute la cour en eut une joie qui ne se peut imaginer; il n'y eut que sa cadette qui n'en fut pas bien aise, parce que, n'ayant plus sur son aînée l'avantage de l'esprit, elle ne paraissait plus auprès d'elle qu'une guenon fort désagréable.

Le roi se conduisait par ses avis, et allait même quelquefois tenir le conseil dans son appartement. Le bruit de ce changement s'étant répandu, tous les jeunes princes des royaumes voisins firent leurs efforts pour s'en faire aimer, et presque tous la demandèrent en mariage; mais elle n'en trouvait point qui eût assez d'esprit, et elle les écoutait tous, sans s'engager à pas un d'eux. Cependant il en vint un si puissant, si riche, si spirituel et si bien fait, qu'elle ne put s'empêcher d'avoir de la bonne volonté pour lui. Son père s'en étant aperçu, lui dit qu'il la faisait la maîtresse sur le choix d'un époux, et qu'elle n'avait qu'à se déclarer. Comme plus on a d'esprit, et plus on a de peine à prendre une ferme résolution sur cette affaire, elle demanda, après avoir remercié son père, qu'il lui donnât du temps pour y penser.

Elle alla par hasard se promener dans le même bois où elle avait trouvé Riquet à la Houppe, pour rêver plus commodément à ce qu'elle avait à faire. Dans le temps qu'elle se promenait, rêvant profondément, elle entendit un bruit sourd sous ses pieds, comme de plusieurs personnes qui vont et viennent et qui agissent. Ayant prêté l'oreille plus attentivement, elle ouït que l'on disait : « Apporte-moi cette marmite; » l'autre : « Donne-moi cette chaudière; » l'autre : « Mets du bois dans ce feu. » La terre s'ouvrit dans le même temps, et elle vit sous ses pieds comme une grande cuisine pleine de cuisiniers, de marmitons et de toutes sortes d'officiers nécessaires pour faire un festin magnifique. Il en sortit une bande de vingt ou trente rôtisseurs, qui allèrent se camper dans une allée du bois, autour d'une table fort longue, et qui tous, la lardoire à la main et la queue de renard sur l'oreille, se mirent à travailler en cadence, au son d'une chanson harmonieuse.

La princesse, étonnée de ce spectacle, leur demanda pour qui

ils travaillaient : « C'est, madame, lui répondit le plus apparent de la bande, pour le prince Riquet à la Houppe, dont les noces se feront demain. » La princesse, encore plus surprise qu'elle ne l'avait été, et se ressouvenant tout à coup qu'il y avait un an qu'à pareil jour elle avait promis d'épouser le prince Riquet à la Houppe, pensa tomber de son haut. Ce qui faisait qu'elle ne s'en souvenait pas, c'est que, quand elle fit cette promesse, elle était une bête, et qu'en prenant le nouvel esprit que le prince lui avait donné, elle avait oublié toutes ses sottises.

Elle n'eut pas fait trente pas, en continuant sa promenade, que Riquet à la Houppe se présenta à elle, brave, magnifique, et comme un prince qui va se marier. « Vous me voyez, dit-il, madame, exact à tenir ma parole, et je ne doute point que vous ne veniez ici pour exécuter la vôtre et me rendre, en me donnant la main, le plus heureux de tous les hommes. — Je vous avouerai franchement, répondit la princesse, que je n'ai pas encore pris ma résolution là-dessus, et que je ne crois pas pouvoir jamais la prendre telle que vous la souhaitez. — Vous m'étonnez, madame, lui dit Riquet à la Houppe. — Je le crois, dit la princesse, et assurément, si j'avais affaire à un brutal, à un homme sans esprit, je me trouverais bien embarrassée. Une princesse n'a que sa parole, me dirait-il, et il faut que vous m'épousiez, puisque vous me l'avez promis; mais comme celui à qui je parle est l'homme du monde qui a le plus d'esprit, je suis sûre qu'il entendra raison, Vous savez que, quand je n'étais qu'une bête, je ne pouvais néanmoins me résoudre à vous épouser; comment voulez-vous qu'ayant l'esprit que vous m'avez donné, qui me rend encore plus difficile en gens que je n'étais, je prenne aujourd'hui une résolution que je n'ai pu prendre dans ce temps-là? Si vous pensiez tout de bon à m'épouser, vous avez eu grand tort de m'ôter ma bêtise, et de me faire voir plus clair que je ne voyais.

— Si un homme sans esprit, répondit Riquet à la Houppe, serait bien reçu, comme vous venez de le dire, à vous reprocher votre manque de parole, pourquoi voulez-vous, madame, que je n'en use pas de même, dans une chose où il y va de tout le bonheur de ma vie? Est-il raisonnable que les personnes qui ont de l'esprit soient d'une pire condition que celles qui n'en ont pas? Le pouvez-vous prétendre, vous qui en avez tant et qui avez

tant souhaité d'en avoir? Mais, venons au fait, s'il vous plaît. A la réserve de ma laideur, y a-t-il quelque chose en moi qui vous déplaise? Etes-vous mal contente de ma naissance, de mon esprit, de mon humeur et de mes manières? — Nullement, répondit la princesse; j'aime en vous tout ce que vous venez de me dire. — Si cela est ainsi, reprit Riquet à la Houppe, je vais être heureux, puisque vous pouvez me rendre le plus aimable des hommes. — Comment cela se peut-il faire? lui dit la princesse. — Cela se fera, répondit Riquet à la Houppe, si vous m'aimez assez pour souhaiter que cela soit; et afin, madame, que vous n'en doutiez pas sachez que la même fée qui, au jour de ma naissance, me fit le don de pouvoir rendre spirituelle la personne qui me plairait, vous a aussi fait le don de pouvoir rendre beau celui que vous aimerez et à qui vous voudrez bien faire cette faveur.

— Si la chose est ainsi, dit la princesse, je souhaite de tout mon cœur que vous deveniez le prince du monde le plus beau et le plus aimable, et je vous en fais le don autant qu'il est en moi. »

La princesse n'eut pas plus tôt prononcé ces paroles, que Riquet à la Houppe parut à ses yeux l'homme du monde le plus beau, le mieux fait et le plus aimable qu'elle eût jamais vu. Quelques-uns assurent que ce ne furent point les charmes de la fée qui opérèrent, mais que l'amour seul fit cette métamorphose. Ils disent que la princesse, ayant fait réflexion sur la persévérance de son amant, sur sa discrétion et sur toutes les bonnes qualités de son âme et de son esprit, ne vit plus la difformité de son corps ni la laideur de son visage, que sa bosse ne lui sembla plus que le bon air d'un homme qui fait le gros dos, et qu'au lieu que jusqu'alors elle l'avait vu boîter effroyablement, elle ne lui trouva plus qu'un certain air penché qui la charmait. Ils disent encore que ses yeux, qui étaient louches, ne lui en parurent que plus brillants, que leur déréglement passa dans son esprit pour la marque d'un violent excès d'amour, et qu'enfin son gros nez rouge eut pour elle quelque chose de martial et d'héroïque.

Quoi qu'il en soit, la princesse lui promit sur-le-champ de l'épouser, pourvu qu'il en obtînt le consentement du roi son père. Le roi, ayant su que sa fille avait beaucoup d'estime pour

Riquet à la Houppe, qu'il connaissait, d'ailleurs, pour un prince très spirituel et très sage, le reçut avec plaisir pour son gendre. Dès le lendemain, les noces furent faites, ainsi que Riquet à la Houppe l'avait prévu, et selon les ordres qu'il en avait donnés longtemps auparavant.

MORALITÉ

Ce que l'on voit dans cet écrit
Est moins un conte en l'air que la vérité même.
Tout est beau dans ce que l'on aime ;
Tout ce qu'on aime a de l'esprit.

AUTRE MORALITÉ

Dans un objet où la nature
Aura mis de beaux traits et la vive peinture
D'un teint où jamais l'art ne saurait arriver,
Tous ces dons pourront moins pour rendre un cœur sensible,
Qu'un seul agrément invisible
Que l'amour y fera trouver.

LE PETIT POUCET

Il était une fois un bûcheron et une bûcheronne qui avaient sept enfants, tous garçons; l'aîné n'avait que dix ans et le plus jeune n'en avait que sept. On s'étonnera que le bûcheron ait eu tant d'enfants en si peu de temps; mais c'est que sa femme allait vite en besogne, et n'en faisait pas moins de deux à la fois.

Ils étaient fort pauvres et leurs sept enfants les incommodaient beaucoup, parce qu'aucun d'eux ne pouvait encore gagner sa vie. Ce qui les chagrinait encore, c'est que le plus jeune était fort délicat et ne disait mot, prenant pour bêtise ce qui était une marque de la bonté de son esprit. Il était fort petit, et, quand il vint au monde, il n'était guère plus gros que le pouce, ce qui fit qu'on l'appela *le Petit Poucet*.

Ce pauvre enfant était le souffre-douleurs de la maison et on lui donnait toujours le tort. Cependant il était le plus fin et le plus avisé de tous ses frères et, s'il parlait peu, il écoutait beaucoup.

Il vint une année très fâcheuse, et la famine fut si grande que ces pauvres gens résolurent de se défaire de leurs enfants. Un soir que ces enfants étaient couchés et que le bûcheron était auprès du feu avec sa femme, il lui dit, le cœur serré de douleur : « Tu vois bien que nous ne pouvons plus nourrir nos enfants; je ne saurais les voir mourir de faim devant mes yeux, et je suis résolu de les mener perdre demain au bois, ce qui sera bien aisé, car, tandis qu'ils s'amuseront à fagoter, nous n'avons qu'à nous enfuir sans qu'ils nous voient. — Ah! s'écria la bûcheronne, pourrais-tu toi-même mener perdre tes enfants? » Son mari avait beau lui représenter leur grande pauvreté, elle ne pouvait y consentir; elle était pauvre; mais elle était leur mère.

Cependant, ayant considéré quelle douleur ce lui serait de les voir mourir de faim, elle y consentit, et alla se coucher en pleurant.

Le Petit Poucet ouït tout ce qu'ils dirent, car, ayant entendu de dedans son lit qu'ils parlaient d'affaires, il s'était levé doucement et s'était glissé sous l'escabelle de son père pour les écouter sans être vu. Il alla se recoucher et ne dormit point du reste de la nuit, songeant à ce qu'il avait à faire. Il se leva de bon matin et alla au bord d'un ruisseau où il emplit ses poches de petits cailloux blancs, et ensuite revint à la maison. On partit, et le Petit Poucet ne découvrit rien de tout ce qu'il savait à ses frères.

Ils allèrent dans une forêt fort épaisse, où, à dix pas de distance, on ne se voyait pas l'un l'autre. Le bûcheron se mit à couper du bois, et ses enfants à ramasser des broutilles pour faire des fagots. Le père et la mère les voyant occupés à travailler, s'éloignèrent d'eux insensiblement, et puis s'enfuirent tout à coup par un petit sentier détourné.

Lorsque ces enfants se virent seuls, ils se mirent à crier et à pleurer de toute leur force. Le Petit Poucet les laissait crier, sachant bien par où il reviendrait à la maison, car en marchant il avait laissé tomber le long du chemin les petits cailloux blancs qu'il avait dans ses poches. Il leur dit donc : « Ne craignez point, mes frères; mon père et ma mère nous ont laissés ici, mais je vous ramènerai bien au logis; suivez-moi seulement. »

Ils le suivirent, et il les mena jusqu'à leur maison, par le même chemin qu'ils étaient venus dans la forêt. Ils n'osèrent d'abord entrer, mais ils se mirent tous contre la porte, pour écouter ce que disaient leur père et leur mère.

Dans le moment que le bûcheron et la bûcheronne arrivèrent chez eux, le seigneur du village leur envoya dix écus, qu'il leur devait il y avait longtemps, et dont ils n'espéraient plus rien. Cela leur redonna la vie, car les pauvres gens mouraient de faim. Le bûcheron envoya sur l'heure sa femme à la boucherie. Comme il y avait longtemps qu'elle n'avait mangé, elle acheta trois fois plus de viande qu'il n'en fallait pour le souper de deux personnes. Lorsqu'ils furent rassasiés, la bûcheronne dit : « Hélas! où sont maintenant nos pauvres enfants? Ils feraient bonne chère de ce qui nous reste là. Mais aussi, Guillaume, c'est toi qui

Le Petit Poucet ouït tout ce qu'ils dirent, car, ayant entendu de dedans son lit qu'ils parlaient d'affaires, il s'était levé doucement et s'était glissé sous l'escabelle de son père pour les écouter sans être vu.

les a voulu perdre; j'avais bien dit que nous nous en repentirions. Que font-ils maintenant dans cette forêt? Hélas! mon Dieu, les loups les ont peut-être déjà mangés! Tu es bien inhumain d'avoir perdu ainsi tes enfants! »

Le bûcheron s'impatienta à la fin; car elle redit plus de vingt fois qu'ils s'en repentiraient, et qu'elle l'avait bien dit. Il la menaça de la battre, si elle ne se taisait. Ce n'est pas que le bûcheron ne fût peut-être encore plus fâché que sa femme; mais c'est qu'elle lui rompait la tête, et qu'il était de l'humeur de beaucoup d'autres gens, qui aiment fort les femmes qui disent bien, mais qui trouvent très importunes celles qui ont toujours bien dit.

La bûcheronne était tout en pleurs : « Hélas! où sont maintenant mes enfants, mes pauvres enfants! » Elle le dit une fois si haut, que les enfants, qui étaient à la porte, l'ayant entendu, se mirent à crier tous ensemble : « Nous voilà! nous voilà! » Elle courut vite leur ouvrir la porte, et leur dit en les embrassant : « Que je suis aise de vous revoir, mes chers enfants! Vous êtes bien las, et vous avez bien faim; et toi, Pierrot, comme te voilà crotté, viens que je te débarbouille. » Ce Pierrot était son fils aîné, qu'elle aimait plus que tous les autres, parce qu'il était un peu rousseau, et qu'elle était un peu rousse.

Ils se mirent à table, et mangèrent d'un appétit qui faisait plaisir au père et à la mère, à qui ils racontaient la peur qu'ils avaient eue dans la forêt, en parlant presque toujours tous ensemble. Ces bonnes gens étaient ravis de revoir leurs enfants avec eux, et cette joie dura tant que les dix écus durèrent. Mais, lorsque l'argent fut dépensé, ils retombèrent dans leur premier chagrin, et résolurent de les perdre encore; et, pour ne pas manquer leur coup, de les mener bien plus loin que la première fois.

Ils ne purent parler de cela si secrètement qu'ils ne fussent entendus par le Petit Poucet, qui fit son compte de sortir d'affaire comme il avait déjà fait : mais, quoiqu'il se fût levé de grand matin pour aller ramasser de petits cailloux, il ne put en venir à bout, car il trouva la porte de la maison fermée à double tour. Il ne savait que faire, lorsque, la bûcheronne leur ayant donné à chacun un morceau de pain pour leur déjeuner, il songea qu'il pourrait se servir de son pain au lieu de cailloux,

en le jetant par miettes le long des chemins où ils passeraient : il le serra donc dans sa poche.

Le père et la mère les menèrent dans l'endroit de la forêt le plus épais et le plus obscur; et, dès qu'ils y furent, ils gagnèrent un faux-fuyant, et les laissèrent là. Le Petit Poucet ne s'en chagrina pas beaucoup, parce qu'il croyait retrouver aisément son chemin, par le moyen de son pain qu'il avait semé partout où il avait passé; mais il fut bien surpris lorsqu'il ne put en retrouver une seule miette : les oiseaux étaient venus qui avaient tout mangé.

Les voilà donc bien affligés; car, plus ils marchaient, plus ils s'égaraient et s'enfonçaient dans la forêt. La nuit vint, et il s'éleva un grand vent qui leur faisait des peurs épouvantables. Ils croyaient n'entendre de tous côtés que les hurlements de loups qui venaient à eux pour les manger. Ils n'osaient presque se parler, ni tourner la tête. Il survint une grosse pluie qui les perça jusqu'aux os; ils glissaient à chaque pas et tombaient dans la boue, d'où ils se relevaient tout crottés, ne sachant que faire de leurs mains.

Le Petit Poucet grimpa au haut d'un arbre, pour voir s'il ne découvrirait rien; ayant tourné la tête de tous côtés, il vit une petite lueur comme d'une chandelle, mais qui était bien loin par delà la forêt. Il descendit de l'arbre, et, lorsqu'il fut à terre, il ne vit plus rien : cela le désola. Cependant, ayant marché quelque temps, avec ses frères, du côté où il avait vu la lumière, il la revit en sortant du bois.

Ils arrivèrent enfin à la maison où était cette chandelle, non sans bien des frayeurs; car souvent ils la perdaient de vue; ce qui leur arrivait toutes les fois qu'ils descendaient dans quelques fonds. Ils heurtèrent à la porte et une bonne femme vint leur ouvrir. Elle leur demanda ce qu'ils voulaient. Le Petit Poucet lui dit qu'ils étaient de pauvres enfants qui s'étaient perdus dans la forêt, et qui demandaient à coucher par charité. Cette femme, les voyant tous si jolis, se mit à pleurer, et leur dit : « Hélas! mes pauvres enfants, où êtes-vous venus? Savez-vous bien que c'est ici la maison d'un Ogre qui mange les petits enfants? — Hélas! madame, lui répondit le Petit Poucet, qui tremblait de toute sa force, aussi bien que ses frères, que ferons-nous? Il est bien sûr que les loups de la forêt ne manqueront pas de nous manger cette nuit si vous ne voulez pas nous

retirer chez vous, et, cela étant, nous aimons mieux que ce soit Monsieur qui nous mange; peut-être qu'il aura pitié de nous si vous voulez bien l'en prier. »

La femme de l'Ogre, qui crut qu'elle pourrait les cacher à son mari jusqu'au lendemain matin, les laissa entrer, et les mena se chauffer auprès d'un bon feu; car il y avait un mouton tout entier à la broche, pour le souper de l'Ogre.

Comme ils commençaient à se chauffer, ils entendirent heurter trois ou quatre grands coups à la porte : c'était l'Ogre qui revenait. Aussitôt sa femme les fit cacher sous le lit, et alla ouvrir la porte. L'Ogre demanda d'abord si le souper était prêt, et si on avait tiré du vin, et aussitôt se mit à table. Le mouton était encore tout sanglant, mais il ne lui en sembla que meilleur. Il flairait à droite et à gauche, disant qu'il sentait la chair fraîche. « Il faut, lui dit sa femme, que ce soit ce veau, que je viens d'habiller, que vous sentez. — Je sens la chair fraîche, te dis-je encore une fois, reprit l'Ogre, en regardant sa femme de travers; et il y a ici quelque chose que je n'entends pas. » En disant ces mots, il se leva de table et alla droit au lit.

« Ah! dit-il, voilà donc comme tu veux me tromper, maudite femme! Je ne sais à quoi il tient que je ne te mange aussi : bien t'en prend d'être une vieille bête. Voilà du gibier qui me vient bien à propos pour traiter trois ogres de mes amis, qui doivent me venir voir ces jours-ci. »

Il les tira de dessous le lit, l'un après l'autre. Ces pauvres enfants se mirent à genoux en lui demandant pardon; mais ils avaient affaire au plus cruel de tous les ogres, qui, bien loin d'avoir de la pitié, les dévorait déjà des yeux, et disait à sa femme que ce seraient de friands morceaux, lorsqu'elle leur aurait fait une bonne sauce.

Il alla prendre un grand couteau; et, en approchant de ces pauvres enfants, il l'aiguisait sur une longue pierre, qu'il tenait à sa main gauche. Il en avait déjà empoigné un, lorsque sa femme lui dit : « Que voulez-vous faire à l'heure qu'il est? N'aurez-vous pas assez de temps demain? — Tais-toi! reprit l'Ogre, ils en seront plus mortifiés. — Mais vous avez encore là tant de viande, reprit sa femme : voilà un veau, deux moutons et la moitié d'un cochon! — Tu as raison, dit l'Ogre : donne-leur bien à souper, afin qu'ils ne maigrissent pas, et va les mener coucher. »

La bonne femme fut ravie de joie, et leur porta bien à souper; mais ils ne purent manger tant ils étaient saisis de peur. Pour l'Ogre, il se remit à boire, ravi d'avoir de quoi si bien régaler ses amis. Il but une douzaine de coups de plus qu'à l'ordinaire : ce qui lui donna un peu dans la tête, et l'obligea de s'aller coucher.

L'Ogre avait sept filles, qui n'étaient encore que des enfants. Ces petites ogresses avaient toutes le teint fort beau, parce qu'elles mangeaient de la chair fraîche, comme leur père; mais elles avaient de petits yeux gris et tout ronds, le nez crochu et une fort grande bouche, avec de longues dents fort aiguës et fort éloignées l'une de l'autre. Elles n'étaient pas encore fort méchantes; mais elles promettaient beaucoup, car elles mordaient déjà les petits enfants pour en sucer le sang.

On les avait fait coucher de bonne heure, et elles étaient toutes sept dans un grand lit, ayant chacune une couronne d'or sur la tête. Il y avait dans la même chambre un autre lit de la même grandeur : ce fut dans ce lit que la femme de l'Ogre mit coucher les sept petits garçons; après quoi, elle s'alla coucher auprès de son mari.

Le Petit Poucet, qui avait remarqué que les filles de l'Ogre avaient des couronnes d'or sur la tête, et qui craignait qu'il ne prît à l'Ogre quelque remords de ne les avoir pas égorgés dès le soir même, se leva vers le milieu de la nuit, et, prenant les bonnets de ses frères et le sien, il alla tout doucement les mettre sur la tête des sept filles de l'Ogre, après leur avoir ôté leurs couronnes d'or, qu'il mit sur la tête de ses frères et sur la sienne, afin que l'Ogre les prît pour ses filles, et ses filles pour les garçons qu'il voulait égorger. La chose réussit comme il l'avait pensé : car l'Ogre, s'étant éveillé sur le minuit, eut regret d'avoir différé au lendemain ce qu'il pouvait exécuter la veille. Il se jeta donc brusquement hors du lit, et, prenant son grand couteau : « Allons voir, dit-il, comment se portent nos petits drôles; n'en faisons pas à deux fois. »

Il monta donc à tâtons à la chambre de ses filles, et s'approcha du lit où étaient les petits garçons, qui dormaient tous, excepté le Petit Poucet, qui eut bien peur lorsqu'il sentit la main de l'Ogre qui lui tâtait la tête, comme il avait tâté celle de tous ses frères. L'Ogre, qui sentit les couronnes d'or : « Vraiment, dit-il,

Il en avait déjà empoigné un, lorsque sa femme lui dit : « Que voulez-vous faire à l'heure qu'il est ? N'aurez-vous pas assez de temps demain ? »

j'allais faire là un bel ouvrage ; je vois bien que je bus trop hier au soir. » Il alla ensuite au lit de ses filles, où, ayant senti les petits bonnets des garçons : « Ah! les voilà, dit-il, nos gaillards; travaillons hardiment. » En disant ces mots, il coupa, sans balancer, la gorge à ses sept filles. Fort content de cette expédition, il alla se recoucher auprès de sa femme.

Aussitôt que le Petit Poucet entendit ronfler l'Ogre, il réveilla ses frères, et leur dit de s'habiller promptement et de le suivre. Ils descendirent doucement dans le jardin et sautèrent pardessus les murailles. Ils coururent presque toute la nuit, toujours en tremblant, et sans savoir où ils allaient.

L'Ogre, s'étant éveillé, dit à sa femme : « Va-t'en là-haut habiller ces petits drôles d'hier au soir. » L'Ogresse fut fort étonnée de la bonté de son mari, ne se doutant point de la manière qu'il entendait qu'elle les habillât, et croyant qu'il lui ordonnait de les aller vêtir. Elle monta en haut, où elle fut bien surprise, lorsqu'elle aperçut ses sept filles égorgées et nageant dans leur sang.

Elle commença par s'évanouir, car c'est le premier expédient que trouvent presque toutes les femmes en pareilles rencontres. L'Ogre, craignant que sa femme ne fût trop longtemps à faire la besogne dont il l'avait chargée, monta en haut pour lui aider. Il ne fut pas moins étonné que sa femme, lorsqu'il vit cet affreux spectacle. « Ah! qu'ai-je fait là? s'écria-t-il. Ils me le payeront, les malheureux, et tout à l'heure. »

Il jeta aussitôt une potée d'eau dans le nez de sa femme; et, l'ayant fait revenir : « Donne-moi vite mes bottes de sept lieues, lui dit-il, afin que j'aille les attraper. » Il se mit en campagne, et, après avoir couru bien loin de tous les côtés, il entra enfin dans le chemin où marchaient ces pauvres enfants, qui n'étaient plus qu'à cent pas du logis de leur père. Ils virent l'Ogre qui allait de montagne en montagne, et qui traversait des rivières aussi aisément qu'il aurait fait le moindre ruisseau. Le Petit Poucet, qui vit un rocher creux proche où ils étaient, y fit cacher ses six frères et s'y fourra aussi, regardant toujours ce que l'Ogre deviendrait. L'Ogre, qui se trouvait fort las du long chemin qu'il avait fait inutilement (car les bottes de sept lieues fatiguent fort leur homme), voulut se reposer; et, par hasard, il alla s'asseoir sur la roche où les petits garçons s'étaient cachés.

Comme il n'en pouvait plus de fatigue, il s'endormit après s'être reposé quelque temps, et vint à ronfler si effroyablement que les pauvres enfants n'eurent pas moins de peur que quand il tenait son grand couteau pour leur couper la gorge. Le Petit Poucet en eut moins de peur, et dit à ses frères de s'enfuir promptement à la maison pendant que l'Ogre dormait bien fort, et qu'ils ne se missent point en peine de lui. Ils crurent son conseil, et gagnèrent vite la maison.

Le Petit Poucet, s'étant approché de l'Ogre, lui tira doucement ses bottes, et les mit aussitôt. Les bottes étaient fort grandes et fort larges; mais, comme elles étaient fées, elles avaient le don de s'agrandir et de s'apetisser selon la jambe de celui qui les chaussait; de sorte qu'elles se trouvèrent aussi justes à ses pieds et à ses jambes que si elles eussent été faites pour lui.

Il alla droit à la maison de l'Ogre, où il trouva sa femme qui pleurait auprès de ses filles égorgées. « Votre mari, lui dit le Petit Poucet, est en grand danger; car il a été pris par une troupe de voleurs, qui ont juré de le tuer s'il ne leur donne tout son or et tout son argent. Dans le moment qu'ils lui tenaient le poignard sur la gorge, il m'a aperçu et m'a prié de vous venir avertir de l'état où il est, et de vous dire de me donner tout ce qu'il a de vaillant, sans en rien retenir, parce qu'autrement ils le tueront sans miséricorde. Comme la chose presse beaucoup, il a voulu que je prisse ses bottes de sept lieues que voilà, pour faire diligence, et aussi afin que vous ne croyiez pas que je sois un affronteur. »

La bonne femme, fort effrayée, lui donna aussitôt tout ce qu'elle avait; car cet Ogre ne laissait pas d'être fort bon mari, quoiqu'il mangeât les petits enfants. Le Petit Poucet, étant donc chargé de toutes les richesses de l'Ogre, s'en revint au logis de son père, où il fut reçu avec bien de la joie.

Il y a bien des gens qui ne demeurent pas d'accord de cette circonstance, et qui prétendent que le Petit Poucet n'a jamais fait ce vol à l'Ogre; qu'à la vérité il n'avait pas fait conscience de lui prendre ses bottes de sept lieues, parce qu'il ne s'en servait que pour courir après les petits enfants. Ces gens-là assurent le savoir de bonne part, et même pour avoir bu et mangé dans la maison du bûcheron. Ils assurent que lorsque le Petit Poucet eut chaussé les bottes de l'Ogre, il s'en alla à la cour, où il

savait qu'on était fort en peine d'une armée qui était à deux cents lieues de là, et du succès d'une bataille qu'on avait donnée. Il alla, disent-ils, trouver le roi et lui dit que, s'il le souhaitait, il lui rapporterait des nouvelles de l'armée avant la fin du jour. Le roi lui promit une grosse somme d'argent s'il en venait à bout. Le Petit Poucet rapporta des nouvelles, dès le soir même; et, cette première course l'ayant fait connaître, il gagnait tout ce qu'il voulait; car le roi le payait parfaitement bien pour porter ses ordres à l'armée; et une infinité de dames lui donnaient tout ce qu'il voulait, pour avoir des nouvelles de leurs amants, et ce fut là son plus grand gain.

Il se trouvait quelques femmes qui le chargeaient de lettres pour leurs maris; mais elles le payaient si mal, et cela allait à si peu de chose qu'il ne daignait mettre en ligne de compte ce qu'il gagnait de ce côté-là.

Après avoir fait pendant quelque temps le métier de courrier, et y avoir amassé beaucoup de bien, il revint chez son père, où il n'est pas possible d'imaginer la joie qu'on eut de le revoir. Il mit toute sa famille à son aise. Il acheta des offices de nouvelle création pour son père et pour ses frères; et, par là, il les établit tous, et fit parfaitement bien sa cour en même temps.

MORALITÉ

On ne s'afflige point d'avoir beaucoup d'enfants,
Quand ils sont tous beaux, bien faits et bien grands,
Et d'un extérieur qui brille;
Mais si l'un deux est faible, on ne dit mot,
On le méprise, on le raille, on le pille :
Quelquefois, cependant, c'est ce petit marmot
Qui fera le bonheur de toute la famille.

CONTES DES FÉES

PAR

MADAME D'AULNOY, HAMILTON, MADAME DE MURAT,
MADEMOISELLE LHÉRITIER DE VILLANDON, MADEMOISELLE DE LA FORCE
ET MADAME LEPRINCE DE BEAUMONT.

MADAME D'AULNOY

LA COMTESSE D'AULNOY

Marie-Catherine le Jumel de Barneville, qui devint comtesse d'Aulnoy, naquit en Normandie au château de Barneville, en 1650 ou 1651. Ce domaine est voisin de Bourg-Achard dans l'Eure. Sa mère, née de Saint-Pater, était une femme ardente qui lui communiqua le goût des plaisirs. Son père était écuyer et allié à toute la noblesse de Normandie; il avait servi à la guerre. Il lui donna en partage le goût des voyages. Sa tante, Marie Bruneau, dame des Loges, lui inculqua celui des contes, auxquels elle s'intéressa plus qu'aux actes de piété.

Marie-Catherine devint femme de très bonne heure, et, dès l'âge de quinze ou seize ans, il fallut lui donner un mari. Le 8 mars 1666, elle épousa François de la Motte, qui était au service du duc César de Vendôme. Ce de la Motte était bailli de Provins. Il avait acheté la baronnie d'Aulnoy, ce qui l'avait rendu noble. On lui a contesté le titre de comte, prétendant qu'il n'était que baron. C'est pourquoi sa femme est appelée tantôt la baronne, tantôt la comtesse d'Aulnoy.

De la Motte était bel homme, mais paillard et fripon. Il sentait toujours le tabac, et avait constamment des duels sur la planche. Lorsque sa femme l'épousa, il avait quarante-six ans, soit environ trente ans de plus qu'elle. En quelques années elle eut de beaux enfants. Pourtant cette union ne fut pas heureuse, et des démêlés graves surgirent entre les deux époux. Madame d'Aulnoy ne tarda pas à prendre des amants.

Après la mort de le Jumel de Barneville, sa mère avait épousé, en secondes noces, le marquis de Guadagne. Pleine d'esprit et de hardiesse, elle avait suivi son nouveau mari à Rome. Elle put y rendre des services à la cour de Madrid, où elle fit un séjour assez prolongé. De retour d'Espagne, Madame de Guadagne en rapporta les mœurs les plus dissolues. Sa fille, avec son tempérament, n'avait pas besoin d'un pareil conctact.

Madame d'Aulnoy et sa mère résolurent d'en finir avec de la Motte. Elles firent entrer dans le complot leurs deux amants, MM. de Lamoizière et de Courboyer. C'était à l'époque où de la Motte, emmené à

Bordeaux par M. de Vendôme, ne pouvait se défendre. Une histoire inventée de toutes pièces par la mère et la fille, laissait croire que l'accusé était traître au roi et coupable de lèse-majesté. Cette invention fut produite par MM. de Lamoizière et de Courboyer; si bien qu'à son retour de Guyenne, de la Motte fut mis à la Bastille.

Les deux accusateurs, de leur côté, furent convaincus de mensonge. Arrêtés, ils rejoignirent leur victime à la Bastille. Soumis à la question, ils avouèrent avoir accepté, à la suggestion des deux femmes, le rôle d'agents provocateurs et de dénonciateurs. Ils furent exécutés en place de Grève. Un exempt fut chargé d'arrêter Mesdames de Guadagne et d'Aulnoy. La première avait pris la fuite. Quant à la seconde, elle usa d'un subterfuge et se déroba à l'arrestation qui la menaçait à la barbe même de l'exempt venu pour l'emmener. De la Motte n'en passa pas moins un an encore à la Bastille et n'en sortit qu'en 1670. Complètement dévoyé par cette aventure, il descendit, par degrés, jusqu'au tripot et au cabaret.

La marquise de Guadagne s'était d'abord retirée à Londres, où elle mena une vie galante et fructueuse. Puis elle se réfugia, avec sa fille, en Espagne, où l'on ne pouvait manquer de les accueillir, étant données les obligations qu'on y avait à la mère. Elles furent reçues à la cour de Charles II, et on les y combla de cadeaux et de friandises.

Madame d'Aulnoy se consola de l'incarcération de son mari et de la mort de celui qu'elle avait entraîné dans cette triste affaire avec d'autres amants pris un peu partout. Mais l'exil lui pesait, bien qu'elle eût su s'attirer l'amitié de toutes les dames de la cour et la protection de la reine. Elle sut même déployer son talent diplomatique en faveur de son pays, si bien que le roi de France et ses ministres l'assurèrent qu'on jetterait le voile de l'oubli sur l'aventure de M. de la Motte. Bien que les dames de Madrid aient fait les plus grands efforts pour la retenir, elle partit pour Paris. Madame de Guadagne resta en Espagne. Sa fille partit donc seule. Huit jours après son départ, elle atteignit le but de son voyage, et se rendit dans sa maison située entre Saint-Sulpice et la rue de Condé. En arrivant, elle trouva une lettre de Saint-Evremond lui annonçant la mort de son mari.

Pendant son absence, Madame d'Aulnoy s'était légèrement empâtée et elle était devenue un peu moins coquette, ce qui ne l'empêcha pas d'avoir encore de nombreux amants. D'ailleurs sa gourmandise et sa passion pour les friandises ne l'avaient point abandonnée.

Elle recevait, dans son salon, une nombreuse société composée de

princes et de princesses, d'auteurs et de gens de roture. C'étaient la princesse de Conti, Mesdames Deshoullières mère et fille, la comtesse de Murat, Mesdames de Bretonvilliers, Mademoiselle Lhéritier de Villandon, Madame de Saint-Thomas, etc., etc. La plupart de ces visiteurs venaient pour entendre des contes.

La renommée de Madame d'Aulnoy grandit, ce qui ne l'empêcha pas, avec son esprit de ruse, de renouer des intrigues. La plus fâcheuse fut celle où elle se trouva mêlée avec son amie la femme du conseiller Ticquet. Celui-ci ayant été trouvé mort, on soupçonna sa femme. « Ce conseiller, dit Saint-Simon, qui était un fort pauvre homme, s'était allé plaindre, l'année précédente, au roi, à Fontainebleau, de la conduite de sa femme avec Montgeorges, capitaine aux gardes, fort estimé, à qui le roi défendit de la plus voir. Cela donna du soupçon contre lui et contre la femme, qui était belle, galante, hardie et qui prit de haut tout ce qu'on en voulut dire. » Finalement la Ticquet s'étant enfuie on la soupçonna de s'être réfugiée chez son amie et sa conseillère. Une descente eut lieu chez Madame d'Aulnoy, mais la coupable fut trouvée à son propre domicile. Soumise à la question, elle avoua tout et fut conduite en place de Grève.

Madame d'Aulnoy mourut rue Saint-Benoît le 14 janvier 1705, âgée de cinquante-quatre ans environ, entourée de ses enfants et de ses amis. Elle ne quittait plus son lit depuis longtemps lorsqu'elle disparut du monde. Ses filles étaient libertines comme leur mère.

Sa réputation littéraire, tant en France qu'en Espagne et en Italie, était solidement établie. Ce dernier pays l'honora même au point de l'appeler à faire partie de l'Académie des *Ricovrati* de Padoue. La Harpe s'exprime ainsi, sur son compte, dans son *Cours de littérature* : « On peut mettre de l'art et du goût jusque dans les frivolités puériles (*les Contes de fées*). Madame d'Aulnoy est celle qui paraît y avoir le mieux réussi ; elle y a mis l'espèce d'intérêt dont ce genre est susceptible, et qui dépend, comme dans toute fiction, d'un degré de vraisemblance conservé dans le merveilleux, et d'une simplicité de style convenable à la petitesse du sujet. »

Les œuvres de Madame d'Aulnoy sont empreintes d'une imagination vive et d'un réel talent. Voici les principales : *Mémoires sur la Cour d'Espagne* (1690) ; *Mémoires de la Cour de France* (1692) ; *Mémoires de la Cour d'Angleterre* (1695) ; *Mémoires secrets des Princes* (1696) ; *Les Contes des Fées* ou *les Fées à la mode* ; *Hippolyte, comte de Douglas* (roman).

OCTAVE BLONDEL.

LA BELLE AUX CHEVEUX D'OR

Il y avait une fois la fille d'un roi, qui était si belle, qu'il n'y avait rien de plus beau au monde; et, par cette raison, on la nommait la Belle aux Cheveux d'Or : car ses cheveux étaient plus fins que l'or.

Il y avait un jeune roi de ses voisins qui n'était point marié : il était bien fait et fort riche. Quand il eut appris tout ce qu'on disait de la Belle aux Cheveux d'Or, bien qu'il ne l'eût point encore vue, il se prit à l'aimer si fort, qu'il se détermina à la faire demander en mariage. Il fit faire un carrosse magnifique à son ambassadeur; il lui donna plus de cent chevaux, autant de laquais, et lui recommanda bien de lui amener la princesse.

L'ambassadeur part, il arrive chez la Belle aux Cheveux d'Or, et lui fait son petit message : mais elle répondit qu'elle remerciait le roi, et qu'elle n'avait point envie de se marier.

L'ambassadeur retourna bien triste de ne la pas amener avec lui, et rapporta tous les présents qu'il lui avait portés de la part du roi; car elle était fort sage et savait bien qu'il ne faut pas que les filles reçoivent rien des garçons. Elle avait donc tout refusé.

Quand l'ambassadeur revint auprès du roi, son maître, il y avait à la cour un jeune garçon qui était beau comme le soleil, et le mieux fait de tout le royaume : à cause de sa bonne grâce et de son esprit, on le nommait Avenant.

Avenant prétendit que, si le roi l'avait envoyé vers la Belle aux Cheveux d'Or, elle serait venue avec lui. Tout aussitôt on vint dire au roi : « Sire, vous ne savez pas ce que dit Avenant? Que si vous l'aviez envoyé chez la Belle aux Cheveux d'Or, il l'aurait ramenée, et qu'elle l'aurait tant aimé, qu'elle l'aurait suivi partout. — Ah! dit le roi dans sa colère, ce joli mignon se moque de mon malheur, et il se prise plus que moi. Allons, qu'on le mette dans ma grosse tour, et qu'il y meure de faim. »

Les gardes du roi furent chez Avenant, et le traînèrent en prison. Ce pauvre garçon n'avait qu'un peu de paille pour se coucher; et il serait mort sans une petite fontaine qui coulait au pied de la tour, dont il buvait un peu d'eau pour se rafraîchir.

Un jour qu'il n'en pouvait plus, il disait en soupirant : « De quoi se plaint le roi ? Il n'a point de sujet qui lui soit plus fidèle que moi; je ne l'ai jamais offensé. » Le roi, par hasard, passait proche de la tour, et quand il entendit la voix de celui qu'il avait tant aimé, il s'arrêta pour l'écouter. Ayant ouï ses plaintes, les larmes lui en vinrent aux yeux; il fit ouvrir la porte de la tour et l'appela. Avenant vint tout triste : « Que vous ai-je fait, sire, lui dit-il, pour me traiter si rudement? — Tu t'es moqué de moi et de mon ambassadeur, dit le roi. Tu as dit que si je t'avais envoyé chez la Belle au Cheveux d'Or, tu l'aurais bien amenée. — Il est vrai, sire, répondit Avenant, que je lui aurais si bien fait connaître vos grandes qualités, que je suis persuadé qu'elle n'aurait pu s'en défendre. » Le roi trouva qu'il n'avait point de tort; et il l'emmena avec lui.

Après l'avoir fait souper à merveille, il l'appela dans son cabinet et lui dit : « Avenant, j'aime toujours la Belle aux Cheveux d'Or, j'ai envie de t'envoyer près d'elle. » Avenant répondit qu'il était disposé à lui obéir, qu'il partirait dès le lendemain.

Ce fut un lundi matin qu'il prit congé du roi pour aller à son ambassade. Il ne faisait que rêver aux moyens d'engager la Belle aux Cheveux d'Or d'épouser le roi. Un matin qu'il était parti à la pointe du jour, en passant dans une grande prairie, il mit pied à terre et se plaça sous des saules et des peupliers, pour réfléchir un peu à la harangue qu'il composait à la princesse. Il aperçut sur l'herbe une grosse carpe dorée, qui bâillait et qui n'en pouvait plus; car, ayant voulu attraper de petits moucherons, elle avait sauté si haut hors de l'eau, qu'elle s'était élancée sur l'herbe, où elle était prête à mourir. Avenant en eut pitié, et la remit doucement dans la rivière. Ma commère la carpe se laissa couler jusqu'au fond; puis revenant toute gaillarde au bord de la rivière : « Avenant, dit-elle, sans vous je serais morte, je vous le revaudrai. » Après ce petit compliment, elle s'enfonça dans l'eau.

Un autre jour qu'il continuait son voyage, il vit un corbeau poursuivi par un gros aigle qui l'aurait avalé comme une lentille,

si Avenant n'eût eu compassion de lui. Il prend son arc et une flèche, puis, mirant bien l'aigle, il le perce de part en part; il tombe mort, et le corbeau ravi vient se percher sur un arbre : « Avenant, lui dit-il, vous êtes bien généreux de m'avoir secouru; mais je n'en demeurerai point ingrat, je vous le revaudrai. »

Avenant admira le bon esprit du corbeau, et continua son chemin. Un jour, en entrant dans un grand bois, il entendit un hibou qui criait en désespéré. « Ah! dit-il, voilà un hibou bien affligé, il pourrait s'être laissé prendre dans quelque filet; » il chercha de tous côtés, et enfin il trouva de grands filets que les oiseleurs avaient tendus; il tira son couteau et coupa les cordelettes. Le hibou prit l'essor; mais revenant à tire d'ailes : « Avenant, dit-il, j'étais mort sans votre secours; j'ai le cœur reconnaissant, je vous le revaudrai. »

Avenant était si pressé d'arriver, qu'il ne tarda pas à se rendre au palais de la Belle aux Cheveux d'Or. Tout y était admirable. Avenant était si bien fait, si aimable, et il faisait toutes choses avec tant de grâce, que, lorsqu'il se présenta à la porte du palais, tous les gardes lui firent une grande révérence, et l'on courut dire à la Belle aux Cheveux d'Or qu'Avenant, ambassadeur du roi son plus proche voisin, demandait à la voir.

Sur ce nom d'Avenant, la princesse ne put s'empêcher de dire : « Je gagerais que cet ambassadeur est joli homme, et qu'il plaît à tout le monde. — Vraiment oui, Madame, lui dirent toutes ses filles d'honneur. — Vite, répliqua la princesse, donnez-moi ma grande robe de satin bleu brodée, éparpillez bien mes blonds cheveux, et faites-moi des guirlandes de fleurs nouvelles, car je veux qu'il dise partout que je suis vraiment la Belle aux Cheveux d'Or. »

Voilà toutes ses femmes qui s'empressent de la parer; elle passa ensuite dans sa galerie aux grands miroirs, pour voir si rien ne lui manquait, et puis elle monta sur son trône d'or; et elle commanda à ses filles de prendre des instruments, et de chanter tout doucement pour n'étourdir personne.

L'on conduisit Avenant dans la salle d'audience. Il demeura transporté d'admiration, fit sa harangue à merveille, et il pria la princesse qu'il n'eût pas le déplaisir de s'en retourner sans elle. « Gentil Avenant, lui dit-elle, toutes vos raisons sont fort bonnes; mais il faut que vous sachiez qu'il y a un mois, je fus me promener sur la rivière, et qu'en ôtant mon gant, je tirai de mon

doigt une bague qui tomba dans la rivière : je la chérissais plus que mon royaume ; et j'ai fait serment de n'écouter jamais aucune proposition de mariage, que l'ambassadeur qui me proposera un époux ne me rapporte ma bague. »

Avenant demeura bien étonné de cette réponse ; il lui fit une profonde révérence, et la pria de recevoir le petit chien, le panier et l'écharpe ; mais elle lui répliqua qu'elle ne voulait point de présents.

Quand il fut retourné chez lui, il se coucha sans souper ; et son petit chien, qui s'appelait Cabriolle, ne voulut pas souper non plus ; il vint se mettre auprès de lui. Tant que la nuit fut longue, Avenant ne cessa point de soupirer. Cabriolle lui dit : « Mon cher maître, allons, dès qu'il sera jour, au bord de la rivière. » Avenant ne répondit rien ; mais, tout accablé de tristesse, il s'endormit.

Cabriolle, voyant le jour, cabriola tant, qu'il l'éveilla, et lui dit : « Mon maître, habillez-vous, et sortons. » Avenant le voulut bien : il se lève, s'habille, et il va insensiblement au bord de la rivière. Tout d'un coup il entendit qu'on l'appelait : « Avenant ! Avenant ! » Il crut rêver. « Qui m'appelle ? » dit-il. Cabriolle, qui regardait de près dans l'eau, lui répliqua : « C'est une carpe dorée que j'aperçois. » Aussitôt la grosse carpe paraît, et lui dit : « Vous m'avez sauvé la vie dans le pré des Alisiers, où je serais restée, sans vous. Je vous promis d'être reconnaissante : tenez, cher Avenant, voici la bague de la Belle aux Cheveux d'Or. » Il se baissa, et la prit dans la gueule de ma commère la carpe.

Au lieu de retourner chez lui, il fut droit au palais, avec le petit Cabriolle. L'on fit entrer Avenant, qui présenta la bague à la princesse et lui dit : « Voilà votre commandement fait ; vous plaît-il de recevoir mon maître pour époux ? — Vraiment, dit-elle, gracieux Avenant, il faut que vous soyez favorisé de quelque fée. — Madame, dit-il, je n'en connais aucune, mais j'avais bien envie de vous obéir. — Puisque vous avez si bonne volonté, continua-t-elle, il y a un prince, qui ne demeure pas loin d'ici, appelé Galifron, lequel s'était mis dans l'esprit de m'épouser, et qui a dit que, si je le refusais, il désolerait mon royaume : c'est un géant qui est plus grand qu'une haute tour ; il mange un homme comme un singe mange un marron. Quand il va à la campagne, il porte dans ses poches de petits canons dont il se sert au lieu de pistolets ; et lorsqu'il parle bien haut, ceux qui

La grosse carpe paraît et lui dit : « Vous m'avez sauvé la vie dans le pré des Alisiers, où je serais restée, sans vous. Je vous promis d'être reconnaissante : tenez, cher Avenant, voici la bague de la Belle aux Cheveux d'Or. » Il se baissa et la prit dans la gueule de ma commère la carpe.

sont près de lui deviennent sourds. Il faut vous battre contre lui et m'apporter sa tête.

— Eh bien, Madame, dit Avenant, je combattrai Galifron : je crois que je serai vaincu, mais je mourrai en brave homme. » Aussitôt il se retira pour aller chercher des armes. Il remit le petit Cabriolle dans son panier, monta sur son beau cheval, et fut dans le pays de Galifron. Il demandait de ses nouvelles à ceux qu'il rencontrait, et chacun lui disait que c'était un vrai démon. Cabriolle le rassurait, et lui disait : « Mon cher maître, pendant que vous vous battrez, j'irai lui mordre les jambes; il baissera la tête pour me chasser, et vous le tuerez. »

Enfin il arriva proche du château de Galifron; tous les chemins étaient couverts d'os et de carcasses d'hommes qu'il avait mangés ou mis en pièces. Il le vit venir à travers un bois; sa tête passait les plus grands arbres, et il chantait d'une voix épouvantable.

Aussitôt Avenant se mit à chanter de même. Quand Galifron l'entendit, il regarda de tous côtés, et il aperçut Avenant l'épée à la main, qui lui dit deux ou trois injures pour l'irriter. Il n'en fallut pas tant : il se mit dans une colère effroyable, et, prenant une massue toute de fer, il aurait assommé du premier coup le gentil Avenant, sans un corbeau qui vint se mettre sur le haut de sa tête, et avec son bec lui donna si juste dans les yeux, qu'il les creva; son sang coulait sur son visage. Avenant lui porta de grands coups d'épée qu'il enfonçait jusqu'à la garde, et il tomba. Aussitôt Avenant lui coupa la tête, et le corbeau, qui s'était perché sur un arbre, lui dit : « Je n'ai pas oublié le service que vous me rendîtes en tuant l'aigle qui me poursuivait; je vous promis de m'en acquitter, je crois l'avoir fait aujourd'hui. » Avenant monta aussitôt à cheval, chargé de l'épouvantable tête de Galifron, et arriva bientôt au palais de la princesse.

« Madame, lui dit-il, votre ennemi est mort; j'espère que vous ne refuserez plus le roi mon maître? — Ah! si fait, dit la Belle aux Cheveux d'Or, je le refuserai, si vous ne trouvez le moyen, avant mon départ, de m'apporter de l'eau de la grotte ténébreuse.

« Il y a proche d'ici une grotte profonde qui a bien six lieues de tour : on trouve à l'entrée deux dragons qui empêchent qu'on n'y entre; ils ont du feu dans la gueule et dans les yeux; puis, lorsqu'on est dans la grotte, on trouve un grand trou dans lequel il faut descendre : il est plein de crapauds, de couleuvres et de

serpents. Au fond de ce trou, il y a une petite cave où coule la fontaine de Beauté et de Santé : c'est de cette eau que je veux absolument. »

Avenant partit avec le petit chien Cabriolle, pour aller à la grotte ténébreuse chercher de l'eau de Beauté.

Il arriva vers le haut d'une montagne, où il s'assit pour se reposer un peu, et il laissa paître son cheval et courir Cabriolle après des mouches; il savait que la grotte ténébreuse n'était pas loin de là, il regardait s'il ne la verrait point; enfin il aperçut un vilain rocher noir comme de l'encre, d'où sortait une grosse fumée, et au bout d'un moment, un des dragons qui jetait du feu par les yeux et par la gueule; Cabriolle ne savait où se cacher, tant il avait de peur.

Avenant, tout résolu de mourir, tira son épée, et descendit avec une fiole que la Belle aux Cheveux d'Or lui avait donnée pour la remplir de l'eau de Beauté. Comme il descendait, il entendit qu'on l'appelait : « Avenant! Avenant! » Il dit : « Qui m'appelle?» et il vit un hibou dans le trou d'un vieux arbre, qui lui dit : « Vous m'avez sauvé la vie; je vous promis que je vous le revaudrais, en voici le temps. Donnez-moi votre fiole, je vais vous querir de l'eau de Beauté. » Avenant fut ravi, il le remercia de tout son cœur; et, remontant la montagne, il reprit le chemin de la ville, bien joyeux.

Il alla droit au palais, il présenta la fiole à la Belle aux Cheveux d'Or, qui donna l'ordre du départ; puis elle se mit en voyage avec lui. Elle le trouvait bien aimable, et elle lui disait quelquefois : « Si vous aviez voulu, je vous aurais fait roi ; » mais il répondait : « Je ne voudrais pas faire un si grand déplaisir à mon maître. »

Enfin ils arrivèrent à la grande ville du roi, qui, sachant que la Belle aux Cheveux d'Or venait, alla au-devant d'elle. Il l'épousa avec tant de réjouissances, que l'on ne parlait d'autres choses; mais la Belle aux Cheveux d'Or, qui aimait Avenant dans le fond de son cœur, n'était bien aise que quand elle le voyait, et elle le louait toujours.

Des envieux dirent au roi : « Vous n'êtes point jaloux, et vous avez sujet de l'être; la reine aime si fort Avenant qu'elle en perd l'appétit : elle ne fait que parler de lui. — Vraiment! dit le roi; qu'on aille le mettre dans la tour, avec les fers aux pieds et aux

mains. » L'on prit Avenant, et on l'enferma dans la tour après l'avoir enchaîné. Son petit chien Cabriolle ne le quittait point, il le consolait, et venait lui dire toutes les nouvelles.

Quand la Belle aux Cheveux d'Or sut sa disgrâce, elle se jeta aux pieds du roi, et le pria, mais en vain, de faire sortir Avenant de prison.

Le roi pensa qu'elle ne le trouvait peut-être pas assez beau; il eut envie de se frotter le visage avec de l'eau de Beauté. Cette eau était dans la fiole sur le bord de la cheminée de la chambre de la reine; mais une de ses femmes de chambre jeta par malheur un jour la fiole par terre, et toute l'eau fut perdue. Elle balaya vitement; et, ne sachant que faire, elle se souvint qu'elle avait vu dans le cabinet du roi une fiole toute semblable, pleine d'eau claire comme était l'eau de Beauté; elle la prit adroitement sans rien dire, et la porta sur la cheminée de la reine.

L'eau qui était dans le cabinet du roi servait à faire mourir les princes et les grands seigneurs quand ils étaient criminels; on leur frottait le visage de cette eau, ils s'endormaient et ne se réveillaient plus. Un soir donc, le roi prit la fiole, et se frotta bien le visage; puis il s'endormit et mourut. Le petit chien Cabriolle ne manqua pas de l'aller dire à Avenant, qui lui dit d'aller trouver la Belle aux Cheveux d'Or, et de la faire souvenir du pauvre prisonnier.

Cabriolle se glissa doucement dans la presse; et il dit à la reine : « Madame, n'oubliez pas le pauvre Avenant. » Elle sortit aussitôt, sans parler à personne, et fut droit à la tour, où elle ôta elle-même les fers des pieds et des mains d'Avenant: et, lui mettant une couronne d'or sur la tête, et le manteau royal sur les épaules, elle lui dit : « Venez, aimable Avenant, je vous fais roi, et vous prends pour mon époux. » Il se jeta à ses pieds et la remercia. Chacun fut ravi de l'avoir pour maître; il se fit la plus belle noce du monde, et la Belle aux Cheveux d'Or vécut longtemps avec le bel Avenant, tous deux heureux et satisfaits.

Si par hasard un malheureux
Te demande ton assistance,
Ne lui refuse point un secours généreux :
Un bienfait tôt ou tard reçoit sa récompense.

LA BICHE AU BOIS

Il était une fois un roi et une reine dont l'union était parfaite : mais il manquait à leur satisfaction de se voir un héritier. La reine, qui était persuadée que le roi l'aimerait encore davantage si elle en avait un, ne manquait pas de prier le ciel de le lui accorder.

Un jour que cette princesse était allée se promener dans une forêt, elle s'assit près d'une fontaine, et dit à toutes ses dames de s'éloigner, de la laisser seule. « Ne suis-je pas bien malheureuse, dit-elle, de n'avoir point d'enfant! mourrai-je sans avoir cette satisfaction ? »

Comme elle parlait ainsi, l'eau de la fontaine s'agita, puis une grosse écrevisse parut et lui dit : « Grande reine, vous aurez enfin ce que vous désirez; je vous avertis qu'il y a ici proche un palais superbe que les fées ont bâti; mais il est impossible de le trouver, parce qu'il est environné de nuées fort épaisses. Cependant, je m'offre de vous y mener. »

La reine, bien que surprise d'entendre parler une écrevisse, lui dit qu'elle accepterait avec plaisir ses offres, mais qu'elle ne savait pas aller en reculant comme elle. L'écrevisse sourit, et sur-le-champ elle prit la figure d'une belle petite vieille.

Sans tarder davantage, elle conduisit la reine dans une route du bois que cette princesse n'avait jamais aperçue. C'était le chemin des fées pour aller à la fontaine. Dès que la reine et sa conductrice parurent, les rosiers poussèrent des roses, les jasmins et les orangers entrelacèrent leurs branches pour faire un berceau couvert de feuilles et de fleurs; la terre fut couverte de violettes; mille oiseaux différents chantaient à l'envi sur les arbres.

La reine n'était pas encore revenue de sa surprise, lorsque ses

yeux furent frappés par l'éclat sans pareil d'un palais tout de diamants. Dans l'excès de son admiration, elle ne put s'empêcher de pousser un grand cri. Aussitôt les portes du palais s'ouvrirent; il en sortit six fées, les plus belles et les plus magnifiques qui aient jamais paru dans leur empire. Elles vinrent toutes faire une profonde révérence à la reine, et chacune lui présenta une fleur de pierreries pour lui faire un bouquet. Il y avait une rose, une tulipe, une anémone, une ancolie, un œillet et une grenade. « Madame, lui dirent-elles, nous sommes bien aises de vous annoncer que vous aurez une belle princesse que vous nommerez Désirée. Ne manquez pas, aussitôt qu'elle sera au monde, de nous appeler, parce que nous voulons la douer de toutes sortes de bonnes qualités; vous n'aurez qu'à prendre le bouquet que nous vous donnons, et nommer chaque fleur en pensant; aussitôt nous serons dans votre chambre. »

La reine, transportée de joie, se jeta à leur cou. Après cela elles prièrent la reine d'entrer dans leur palais. Elle partit ensuite avec la fée de la fontaine, et elle y demeura jusqu'au soir.

Toute sa maison était fort en peine d'elle : on la cherchait avec beaucoup d'inquiétude.

La fée de la fontaine la quitta proche de chez elle; et la reine, étant restée encore huit jours aux eaux, ne manqua pas de retourner au palais des fées avec sa coquette vieille, qui paraissait d'abord en écrevisse, et puis prenait sa forme naturelle.

La reine eut bientôt une princesse qu'elle appela Désirée; aussitôt elle prit le bouquet qu'elle avait reçu; elle nomma toutes les fleurs l'une après l'autre, et sur-le-champ on vit arriver les fées; leurs nains et leurs naines les suivaient chargés de présents. Après qu'elles eurent embrassé la reine et baisé la petite princesse, elles déployèrent la layette, dont la toile était si fine et si bonne, qu'on pouvait s'en servir cent ans sans l'user. Pour les dentelles, elles surpassaient encore ce que j'ai dit de la toile; toute l'histoire du monde y était représentée, soit à l'aiguille ou au fuseau. Après cela, elles montrèrent les langes et les couvertures, qu'elles avaient brodés exprès. L'on y voyait représentés mille jeux différents auxquels les enfants s'amusent.

Les fées prirent elles-mêmes la petite princesse sur leurs genoux; elles l'emmaillottèrent, puis, ayant remarqué qu'elle avait

besoin de teter, elles frappèrent la terre avec leurs baguettes; il parut bientôt une nourrice telle qu'il la fallait pour cet aimable poupard. Il ne fut plus question que de douer l'enfant. Les fées s'empressèrent de le faire : l'une la doua de vertu et l'autre d'esprit; la troisième d'une beauté miraculeuse; celle d'après d'une heureuse fortune; la cinquième lui désira une longue santé; et la dernière, qu'elle fît bien toutes les choses qu'elle entreprendrait.

La reine, ravie, les remerciait mille et mille fois des faveurs qu'elles venaient de faire à la petite princesse, lorsque l'on vit entrer dans la chambre une si grosse écrevisse, que la porte fut à peine assez large pour qu'elle pût passer. « Ah! trop ingrate reine, dit l'écrevisse, vous n'avez donc pas daigné vous souvenir de moi? Est-il possible que vous ayez sitôt oublié la fée de la fontaine? »

La reine lui demanda pardon : elle lui dit qu'elle avait cru nommer sa fleur comme celle des autres; que c'était le bouquet de pierreries qui l'avait trompée. Toutes les fées secondèrent la reine pour l'adoucir. « Ma chère sœur, lui disaient-elles, quittez, de grâce, cette figure d'écrevisse; faites que nous vous voyions avec tous vos charmes. »

La fée de la fontaine était assez coquette; les louanges que ses sœurs lui donnèrent l'adoucirent un peu. « Eh bien! dit-elle, je ne ferai pas à Désirée tout le mal que j'avais résolu. Cependant je veux bien vous avertir que, si elle voit le jour avant l'âge de quinze ans, il lui en coûtera peut-être la vie. » Les pleurs de la reine et les prières des illustres fées ne changèrent point l'arrêt qu'elle venait de prononcer; elle se retira à reculons, car elle n'avait pas voulu quitter sa robe d'écrevisse.

Les fées tinrent aussitôt conseil; elles décidèrent qu'il fallait bâtir un palais sans portes ni fenêtres, y faire une entrée souterraine, et nourrir la princesse dans ce lieu, jusqu'à l'âge fatal où elle était menacée.

Trois coups de baguette commencèrent et finirent ce grand édifice. Il était de marbre blanc et vert par dehors. Tout était tapissé de velours de différentes couleurs, brodé de la main des fées.

Tous les maîtres dont la princesse avait besoin pour se rendre parfaite furent conduits en ce lieu. Son esprit, sa vivacité et son

adresse prévenaient presque toujours ce qu'ils voulaient lui enseigner.

Les bonnes fées venaient voir la princesse de temps en temps; elles lui apportaient des raretés sans pareilles. Mais, entre toutes les fées qui la chérissaient, Tulipe l'aimait davantage, et recommandait plus soigneusement à la reine de ne lui pas laisser voir le jour avant qu'elle eût quinze ans. La reine lui promettait de veiller sans cesse à une affaire si importante; mais, comme sa chère fille approchait du temps où elle devait sortir de ce château, elle la fit peindre; son portrait fut porté dans les plus grandes cours de l'univers. A sa vue, il n'y eut aucun prince qui se défendît de l'admirer; mais il y en eut un qui en fut si touché, qu'il ne pouvait plus s'en séparer. Il le mit dans son cabinet, et il s'enfermait avec lui.

Le roi apprit cela par quelques courtisans, trop empressés de parler; ils lui dirent qu'il était à craindre que le prince n'en perdît l'esprit.

Ayant envoyé chercher son fils, il lui demanda ce qu'il pouvait avoir pour que son humeur et sa personne fussent si changées. Le prince se jeta à ses pieds. « Vous avez résolu, lui dit-il, de me faire épouser la princesse Noire; vous trouverez des avantages dans son alliance, que je ne puis vous promettre dans celle de la princesse Désirée; mais, seigneur, je trouve des charmes dans celle-ci que je ne rencontrerai point dans l'autre. — Et où les avez-vous vus? dit le roi. — Les portraits de l'une et de l'autre m'ont été apportés, répliqua le prince Guerrier (c'est ainsi qu'on le nommait depuis qu'il avait gagné trois grandes batailles); je vous avoue que j'ai pris une si forte passion pour la princesse Désirée, que, si vous ne retirez les paroles que vous avez données à la princesse Noire, il faut que je meure.

— Allez donc quérir ce portrait tout à l'heure, » dit le roi, avec un air d'impatience qui faisait assez connaître son chagrin. Le prince courut dans son cabinet et revint chez le roi, qui demeura aussi enchanté que son fils, et lui promit de dépêcher sur-le-champ des ambassadeurs à la cour de la princesse Noire, pour retirer sa parole.

Le prince baisa respectueusement les mains de son père, et le pressa de dépêcher des ambassadeurs, non seulement à la Noire, mais aussi à la Désirée, et il souhaita qu'il choisît pour cette

dernière l'homme le plus capable et le plus riche, parce qu'il fallait paraître dans une occasion si célèbre, et persuader ce qu'il désirait. Le roi jeta les yeux sur Bécafigue; c'était un jeune seigneur très éloquent, qui avait cent millions de rente. Il aimait beaucoup le prince Guerrier : il fit faire, pour lui plaire, le plus grand équipage et la plus belle livree qu'il pût imaginer.

Lorsque l'ambassadeur prit son audience de congé du prince, il lui dit : « Souvenez-vous, mon cher Bécafigue, que ma vie dépend du mariage que vous allez négocier; n'oubliez rien pour persuader, et amenez l'aimable princesse que j'adore. Il le chargea aussitôt de mille présents où la galanterie égalait la magnificence. L'ambassadeur partit. Le bruit de son voyage prévint son arrivée; le roi et la reine en furent ravis. On prépara un palais pour loger Bécafigue, et l'on donna tous les ordres nécessaires pour que la cour parût dans la dernière magnificence.

Le roi et la reine avaient résolu que l'ambassadeur verrait Désirée; mais la fée Tulipe vint trouver la reine, et lui dit : « Il ne faut pas qu'il la voie si tôt, et ne consentez point à l'envoyer chez le roi qui la demande qu'elle n'ait passé quinze ans; car je suis assurée que, si elle part plus tôt, il lui arrivera quelque malheur. » La reine, embrassant la bonne Tulipe, lui promit de suivre ses conseils.

L'ambassadeur arriva : son équipage était composé de six mille mulets, couverts de velours et de brocart en broderie de perles. Le roi et la reine allèrent au-devant de lui; mais, lorsqu'il demanda à saluer la princesse, il demeura bien surpris que cette grâce ne lui fût point accordée. On lui dit qu'au moment de sa naissance, une fée l'avait menacée d'une grande infortune si elle voyait le jour avant l'âge de quinze ans. « Eh quoi! sire, répliqua l'ambassadeur, aurai-je le chagrin de m'en retourner sans elle? Voici le portrait du prince Guerrier, que j'ai ordre de lui présenter. » Il le déploya aussitôt; le portrait, qui n'était instruit que pour parler à la princesse, dit : « Belle Désirée, vous ne pouvez imaginer avec quelle ardeur je vous attends; venez bientôt dans notre cour l'orner des grâces qui vous rendent incomparable. » Le portrait ne dit plus rien; le roi et la reine demeurèrent si surpris, qu'ils prièrent Bécafigue de

le leur donner, pour le porter à la princesse; il en fut ravi, et le remit entre leurs mains.

La reine n'avait point parlé jusqu'alors à sa fille de ce qui se passait, ni de l'arrivée de l'ambassadeur. Quand elle lui montra le portrait du prince, qui parlait, et qui lui fit un compliment aussi tendre que galant, elle en fut fort surprise; car elle n'avait rien vu d'égal à cela, et la bonne mine du prince, l'air d'esprit, la régularité de ses traits, ne l'étonnaient pas moins que ce que disait le portrait. « Seriez-vous fâchée, lui dit la reine, d'avoir un époux qui ressemblât à ce prince? — Madame, répliqua-t-elle, ce n'est point à moi à faire un choix. — Mais enfin, ajouta la reine, si le sort tombait sur lui, ne vous estimeriez-vous pas heureuse? » Elle rougit, baissa les yeux, et ne répondit rien. La reine la prit entre ses bras, et la baisa plusieurs fois; elle ne put s'empêcher de verser des larmes, lorsqu'elle pensa qu'elle était sur le point de la perdre; car il ne s'en fallait plus que de trois mois qu'elle n'eût quinze ans.

L'ambassadeur, voyant qu'il n'y avait pas lieu de douter des promesses qu'on lui faisait, retourna en poste rendre compte à ses maîtres de sa négociation.

Quand le prince sut qu'il ne pouvait espérer sa chère Désirée de moins de trois mois, il fit des plaintes qui affligèrent toute la cour. Enfin ses forces diminuèrent peu à peu; il tomba dangereusement malade.

Le roi prit alors la résolution d'aller trouver le roi et la reine, pour les conjurer d'avoir pitié de l'état où le prince était réduit.

Cependant son grand âge ne lui permettait que d'aller en litière, et cette voiture s'accordait mal avec l'impatience de son fils. Il envoya en poste le fidèle Bécafigue.

Désirée, de son côté, allait à tous moments dans le lieu où était le portrait du prince, et, quelque soin qu'elle prît de cacher ses sentiments, on ne laissait pas de les pénétrer : entre autres Giroflée et Longue-Épine, qui étaient ses filles d'honneur. Giroflée l'aimait passionnément, et lui était fidèle. Longue-Épine, fille de la dame d'honneur de la princesse, de tout temps sentait une jalousie secrète de son mérite et de son rang.

L'ambassadeur que l'on avait dépêché à la cour de la princesse Noire ne fut pas bien reçu, lorsqu'on apprit le compli-

ment dont il était chargé. Et comme il craignait les bastonnades, il fut le premier à blâmer son maître. « Allez dire au prince Guerrier, lui répondit la princesse Noire, qu'il me fait plaisir de rompre avec moi, parce que je n'aime pas les malhonnêtes gens. » L'ambassadeur, qui ne demandait que son congé, l'eut à peine obtenu, qu'il en profita.

Mais l'Éthiopienne était trop piquée contre le prince Guerrier pour lui pardonner. Elle monta dans un char d'ivoire, traîné par six autruches, qui faisaient dix lieues par heure. Elle se rendit au palais de la fée de la fontaine, c'était sa marraine. Elle lui raconta son aventure, et la pria avec les dernières instances de servir son ressentiment. La fée connut aussitôt que le prince Guerrier ne quittait la princesse Noire que pour la princesse Désirée. « Quoi! s'écria-t-elle, cette malheureuse Désirée veut donc toujours me déplaire? Non, charmante princesse, non, ma mignonne, je ne souffrirai pas qu'on te fasse un affront. Retourne chez toi, et te repose sur ta chère marraine. » La princesse Noire la remercia et partit.

L'ambassadeur Bécafigue s'avançait en toute diligence vers la ville capitale où le père de Désirée faisait son séjour; il se jeta aux pieds du roi et de la reine, et leur dit, dans les termes les plus touchants, que le prince Guerrier mourrait, s'ils lui retardaient plus longtemps le plaisir de voir la princesse leur fille. L'on pleura avec lui, et puis on lui dit qu'il fallait quelques jours pour se déterminer et lui répondre. Il repartit qu'il ne pouvait donner que quelques heures; que son maître était à l'extrémité. On l'assura donc que le soir il saurait ce qu'on pouvait faire.

La reine courut au palais de sa chère fille : elle lui conta tout ce qui se passait, et connut les sentiments que Désirée avait pour le prince. « Ne vous affligez point, ma chère enfant, lui dit-elle; vous pouvez tout pour sa guérison; je ne suis inquiète que pour les menaces que la fée de la fontaine fit à votre naissance. — Je me flatte, madame, répliqua-t-elle, qu'en prenant quelques mesures, nous tromperons la méchante fée : par exemple, ne pourrais-je pas aller dans un carrosse tout fermé, où je ne verrais point le jour? On l'ouvrirait la nuit pour nous donner à manger; ainsi j'arriverais heureusement chez le prince Guerrier. »

Alors, pour la première fois, la princesse Désirée vit le jour. A peine l'eut-elle regardé, à peine eut-elle poussé un profond soupir, qu'elle se précipita du carrosse sous la forme d'une biche blanche, et se mit à courir jusqu'à la forêt prochaine.

La reine goûta beaucoup cet expédient; de sorte qu'on envoya dire à Bécafigue que la princesse partirait au plus tôt: qu'il n'avait qu'à porter cette bonne nouvelle à son maître.

On fit faire pour Désirée un carrosse de velours, vert par dehors, orné de grandes plaques d'or, et par dedans, de brocart argent et couleur de rose rebrodé. Il n'y avait aucune glace; il était fort grand, il fermait mieux qu'une boîte, et un seigneur des premiers du royaume fut chargé des clefs qui ouvraient les serrures qu'on avait mises aux portières. Elle partit enfin, accompagnée de peu d'officiers : sa dame d'honneur, Longue-Épine et Giroflée montèrent seules dans le carrosse avec elle.

On a peut-être oublié que Longue-Épine n'aimait point la princesse Désirée; mais elle aimait fort le prince Guerrier, car elle avait son portrait parlant. Le trait qui l'avait blessée était si vif, qu'étant sur le point de partir, elle dit à sa mère qu'elle mourrait si le mariage de la princesse s'accomplissait.

Lorsque la reine envoya sa chère enfant, elle la recommanda, au delà de tout ce qu'on peut dire, à cette mauvaise femme. « Prenez soin de la santé de ma fille, lui dit-elle, mais surtout, montrez-vous soigneuse d'empêcher qu'elle ne voie le jour; tout serait perdu, et je suis convenue avec l'ambassadeur du prince Guerrier que, jusqu'à ce qu'elle ait quinze ans, elle ne verra aucune lumière que celle des bougies. »

Mais Longue-Épine, qui apprenait tous les soirs, par les officiers de la princesse qui ouvraient le carrosse pour lui servir à souper, que l'on approchait de la ville où elles étaient attendues, pressait sa mère d'exécuter son dessein, de sorte qu'environ l'heure de midi, où le soleil darde ses rayons avec force, elle coupa tout d'un coup l'impériale du carrosse où elles étaient renfermées, avec un grand couteau fait exprès, qu'elle avait apporté. Alors, pour la première fois, la princesse Désirée vit le jour. A peine l'eut-elle regardé, à peine eut-elle poussé un profond soupir, qu'elle se précipita du carrosse sous la forme d'une biche blanche, et se mit à courir jusqu'à la forêt prochaine, où elle s'enfonça dans un lieu sombre, pour y regretter, sans témoins, la charmante figure qu'elle venait de perdre.

La fée de la fontaine, qui conduisait cette étrange aventure, voyant que tous ceux qui accompagnaient la princesse se mettaient en devoir, les uns de la suivre, et les autres d'aller à la

ville, pour avertir le prince Guerrier, sembla aussitôt bouleverser la nature; les éclairs et le tonnerre effrayèrent les plus assurés, et, par son merveilleux savoir, elle transporta tous ces gens fort loin, afin de les éloigner du lieu où leur présence lui déplaisait.

Il ne resta plus que la dame d'honneur, Longue-Épine et Giroflée. Celle-ci courut après sa maîtresse. Les deux autres, ravies d'être en liberté, ne perdirent pas un moment à faire ce qu'elles avaient projeté. Longue-Épine mit les plus riches habits de Désirée. Le manteau royal, qui avait été fait pour ses noces, était d'une richesse sans pareille; la couronne, le sceptre, le globe qu'elle tenait dans l'autre main, tout cela était rare et très lourd à porter. Mais il fallait persuader qu'elle était la princesse, et ne rien négliger de tous les ornements royaux.

En cet équipage, Longue-Épine, suivie de sa mère qui portait la queue de son manteau, s'achemina vers la ville. Cette fausse princesse marchait gravement; elle ne doutait pas que l'on ne vînt les recevoir, et, en effet, elles n'étaient guère avancées quand elles aperçurent un gros de cavalerie, et au milieu deux litières brillantes d'or et de pierreries, portées par des mulets ornés de longs panaches de plumes vertes (c'était la coutume favorite de la princesse). Le roi, qui était dans l'une, et le prince malade dans l'autre, ne savaient que juger de ces dames qui venaient à eux. Les plus empressés galopèrent vers elles, et jugèrent par la magnificence de leurs habits, qu'elles devaient être des personnes de distinction. Ils mirent pied à terre, et les abordèrent respectueusement. « Obligez-moi de m'apprendre, leur dit Longue-Épine, qui est dans ces litières? — Mesdames, répliquèrent-ils, c'est le roi et le prince son fils, qui viennent au-devant de la princesse Désirée. — Allez, je vous prie, leur dire, continua-t-elle, que la voici. Une fée, jalouse de mon bonheur, a dispersé tous ceux qui m'accompagnaient, par une centaine de coups de tonnerre, d'éclairs et de prodiges surprenants; mais voici ma dame d'honneur, qui est chargée des lettres du roi mon père et de mes pierreries. »

Aussitôt ces cavaliers lui baisèrent le bas de sa robe, et furent en diligence annoncer au roi que la princesse approchait. « Comment! s'écrie-t-il, elle vient à pied en plein jour! » ils lui racontèrent ce qu'elle leur avait dit. « Avouez, leur dit le prince, que c'est un prodige de beauté. » Ils ne répondirent

rien. « Seigneur, vous l'allez voir, lui dit le plus hardi d'entre eux; apparemment que la fatigue du voyage l'a changée. » Le roi, avec toute la cour, joignit la fausse princesse : mais aussitôt qu'il eut jeté les yeux sur elle, il poussa un grand cri, et, reculant quelques pas : « Que vois je! dit-il, quelle perfidie! — Sire, dit la dame d'honneur en s'avançant hardiment, voici la princesse Désirée, avec les lettres du roi et de la reine. »

Le roi gardait à tout cela un morne silence, et le prince, s'appuyant sur Bécafigue, s'approcha de Longue-Épine. O dieux! que devint-il, après avoir considéré cette fille, dont la taille faisait peur! Elle était si grande, que les habits de la princesse lui couvraient à peine les genoux; sa maigreur était affreuse; son nez, plus crochu que celui d'un perroquet, brillait d'un rouge luisant; il n'a jamais été de dents plus noires et plus mal rangées.

Le prince s'adressant au roi : « Je suis trahi, lui dit-il : ce merveilleux portrait, sur lequel j'engageai ma liberté, n'a rien de la personne qu'on nous envoie; l'on a cherché à nous tromper. — Comment l'entendez-vous, seigneur, dit Longue-Épine; l'on a cherché à vous tromper? Sachez que vous ne le serez jamais en m'épousant. — Ah! ma belle princesse, s'écriait la dame d'honneur, où sommes-nous venues? est-ce ainsi que l'on reçoit une personne de votre rang? Quel procédé! Le roi votre père en saura bien tirer raison. — C'est nous qui la ferons faire, répliqua le roi. Il nous avait promis une belle princesse, il nous envoie un squelette, une momie qui fait peur.

— Quels outrages! s'écria la fausse princesse : ne suis-je pas bien malheureuse d'être venue sur la parole de telles gens! »

Le roi et le prince, transportés de colère, montèrent chacun dans leur litière; et, sans autre cérémonie, un garde du corps mit la princesse en trousse derrière lui, et la dame d'honneur fut traitée de même. On les mena dans la ville; par ordre du roi elles furent enfermées dans le château des Trois Pointes.

Le prince Guerrier, au désespoir, résolut, dès que sa santé put le lui permettre, de s'en aller secrètement, et de se rendre dans quelque lieu solitaire, pour passer le reste de sa triste vie.

Il ne communiqua son dessein qu'au fidèle Bécafigue. A peine commença-t-il à se porter mieux, qu'il partit, et laissa une grande lettre pour le roi, sur la table de son cabinet, l'assurant

qu'aussitôt que son esprit serait un peu tranquillisé, il reviendrait auprès de lui; mais qu'il le suppliait, en attendant, de penser à leur commune vengeance, et de retenir toujours la laide princesse prisonnière.

Il est aisé de juger de la douleur qu'eut le roi lorsqu'il reçut cette lettre. Pendant que tout le monde était occupé à le consoler, le prince et Bécafigue s'éloignaient, et, au bout de trois jours, ils se trouvèrent dans une vaste forêt. Le prince, fatigué de la longueur du chemin, car il était encore malade, descendit de cheval, et se jeta tristement sur la terre. « Seigneur, lui dit Bécafigue, pendant que vous allez vous reposer, je vais chercher quelques fruits pour vous rafraîchir, et reconnaître un peu le lieu où nous sommes. » Le prince ne lui répondit rien ; il lui témoigna seulement par un signe qu'il le pouvait.

Il y a longtemps que nous avons laissé la Biche au bois, je veux parler de l'incomparable princesse. Elle pleura en biche désolée, lorsqu'elle vit sa figure dans une fontaine qui lui servait de miroir. Il est vrai que, si quelque chose pouvait la consoler, c'est qu'elle était une aussi belle biche qu'elle avait été belle princesse.

La faim pressant Désirée, elle brouta l'herbe de bon appétit, et demeura surprise que cela pût être. Ensuite elle se coucha sur la mousse; la nuit la surprit; elle la passa avec des frayeurs inconcevables. La clarté du jour la rassura un peu ; elle admirait sa beauté, et le soleil lui paraissait quelque chose de si merveilleux, qu'elle ne se lassait point de le regarder. Tout ce qu'elle en avait entendu dire lui semblait fort au-dessous de ce qu'elle voyait.

La fée Tulipe, qui avait toujours aimé cette princesse, ne voulait point l'abandonner aux furies de la fée de la fontaine, et ce fut elle qui conduisit les pas de Giroflée vers la forêt, afin que cette nouvelle confidente pût la consoler dans sa disgrâce.

Cette belle biche passait doucement le long d'un ruisseau, quand Giroflée, qui ne pouvait presque marcher, se coucha pour se reposer. Elle rêvait tristement de quel côté elle pourrait aller pour trouver sa chère princesse. Lorsque la biche l'aperçut, elle franchit tout d'un coup le ruisseau, qui était large et profond; elle vint se jeter sur Giroflée, et lui faire mille caresses.

Giroflée la regarda attentivement, et vit, avec une extrême

surprise, de grosses larmes qui coulaient de ses yeux : elle ne douta plus que ce ne fût sa chère princesse. Elle lui parla, et connut que la Biche l'entendait, mais qu'elle ne pouvait lui répondre. Giroflée promit à sa maîtresse qu'elle ne la quitterait point. La Biche lui fit mille petits signes de la tête et des yeux, qui marquaient qu'elle en serait très aise.

Elles étaient demeurées presque tout le jour ensemble. Bichette eut peur que sa fidèle Giroflée n'eût besoin de manger; elle la conduisit dans un endroit de la forêt où elle avait remarqué des fruits sauvages, qui ne laissaient pas d'être bons. Elle en prit quantité, car elle mourait de faim : mais, après que sa collation fut finie, elle tomba dans une grande inquiétude, ne sachant où elles se retireraient pour dormir. « N'êtes-vous point effrayée, charmante biche, lui dit-elle, de passer la nuit ici? » La Biche leva les yeux vers le ciel, et soupira. « Mais, continua Giroflée, n'y a-t-il point de maisonnette, un charbonnier, un bûcheron, un ermitage? » La Biche marqua, par les mouvements de sa tête, qu'elle n'avait rien vu. « O dieux! s'écria Giroflée, je ne serai pas en vie demain. » La petite biche se prit à pleurer aussi.

Ses larmes touchèrent la fée Tulipe qui, paraissant tout d'un coup, lui dit : « Je ne veux point vous gronder, l'état où je vous vois me fait trop de peine. » Giroflée la conjurait d'avoir pitié de la princesse, et de lui rendre sa figure naturelle. « Cela ne dépend pas de moi, dit Tulipe; mais j'accourcirai le temps de sa pénitence, et, pour l'adoucir, aussitôt que la nuit prendra la place du jour, elle quittera sa forme de biche; mais à peine l'aurore paraîtra-t-elle, qu'il faudra qu'elle la reprenne, et qu'elle coure les plaines et les forêts comme les autres. »

C'était déjà beaucoup de cesser d'être biche pendant la nuit; la princesse témoigna sa joie par des sauts et des bonds qui réjouirent Tulipe. « Avancez-vous, leur dit-elle, dans ce petit sentier; vous y trouverez une cabane assez propre pour un endroit champêtre. » En achevant ces mots, elle disparut. Giroflée obéit; elle entra avec Bichette dans la route qu'elles voyaient, et trouvèrent une vieille femme, assise sur le pas de sa porte, qui achevait un panier d'osier fin. Giroflée la salua. « Voudriez-vous, ma bonne mère, lui dit-elle, me retirer avec ma biche? Il me faudrait une petite chambre. — Oui, ma belle fille, répondit-elle, je vous donnerai volontiers une retraite ici :

entrez avec votre biche. » Elle les mena aussitôt dans une chambre très jolie, toute boisée de merisier; il y avait deux petits lits de toile blanche, des draps fins : tout paraissait simple et propre.

Dès que la nuit fut entièrement venue, Désirée cessa d'être biche, et elle embrassa cent fois sa chère Giroflée.

La vieille vint frapper doucement à leur porte, et sans entrer elle donna des fruits excellents à Giroflée, dont la princesse mangea avec grand appétit; ensuite elles se couchèrent; et sitôt que le jour parut, Désirée, étant redevenue biche, se mit à gratter à la porte, afin que Giroflée lui ouvrît; et, s'étant élancée dans le plus épais du bois, elle commença d'y courir à son ordinaire.

J'ai déjà dit que le prince Guerrier s'était arrêté dans la forêt, et que Bécafigue la parcourait pour trouver quelques fruits. Il était assez tard, lorsqu'il se rendit à la maisonnette de la bonne vieille dont j'ai parlé. Il lui parla civilement, et lui demanda les choses dont il avait besoin pour son maître. Elle se hâta d'emplir une corbeille et la lui donna. « Je crains, dit-elle, que si vous passiez la nuit ici sans retraite, il ne vous arrive quelque accident : je vous en offre une bien pauvre, mais au moins elle met à l'abri des lions. » Il la remercia, et lui dit qu'il était avec un de ses amis; qu'il allait lui proposer de venir chez elle. En effet, le prince se laissa conduire chez cette bonne femme, qui les mena dans une chambre semblable à celle que la princesse occupait, si proches l'une de l'autre, qu'elles n'étaient séparées que par une cloison.

Dès que les premiers rayons du soleil eurent brillé, le prince se leva, et sortit dans la forêt, disant à Bécafigue de ne point venir avec lui. Il marcha longtemps, sans tenir aucune route certaine : enfin il arriva dans un lieu assez spacieux, couvert d'arbres et de mousse; aussitôt une biche en partit. Il ne put s'empêcher de la suivre : son penchant dominant était pour la chasse. Il poursuivit la pauvre biche, et, de temps en temps, il lui décochait des traits qui la faisaient mourir de peur, quoiqu'elle n'en fût pas blessée, car son amie Tulipe la garantissait; enfin le dangereux chasseur la perdit de vue, et, se trouvant lui-même extrêmement fatigué, il ne s'obstina pas à la suivre.

La Biche vit avec joie l'heure de se retirer : elle tourna ses pas vers la maison où Giroflée l'attendait impatiemment. Dès qu'elle fut dans sa chambre, elle se jeta sur le lit, haletant; elle

était tout en nage. Giroflée lui fit mille caresses; elle mourait d'envie de savoir ce qui lui était arrivé. L'heure de se débichonner étant arrivée, la belle princesse reprit sa forme ordinaire. Jetant les bras au cou de sa favorite : « Hélas! lui dit-elle, j'ai été aujourd'hui poursuivie par un jeune chasseur que j'ai vu à peine, tant j'étais pressée de fuir : mille traits décochés après moi me menaçaient d'une mort inévitable; j'ignore encore par quel bonheur j'ai pu m'en sauver. — Il ne faut plus sortir, ma princesse, répliqua Giroflée : passez dans cette chambre le temps fatal de votre pénitence; j'irai dans la ville la plus proche acheter des livres pour vous divertir. — Ma chère fille, reprit la princesse, la charmante idée du prince Guerrier suffit pour m'occuper agréablement; » mais bientôt ses beaux yeux se fermèrent jusqu'au lever de l'aurore. Dès qu'elle l'aperçut, la métamorphose ordinaire se fit, et elle retourna dans la forêt.

Le prince, de son côté, était venu sur le soir rejoindre son favori. « J'ai passé le temps, lui dit-il, à courir la plus belle biche que j'aie jamais vue; elle m'a trompé cent fois avec une adresse merveilleuse; j'ai tiré si juste, que je ne comprends point comment elle a évité mes coups. Aussitôt qu'il sera jour, j'irai la chercher encore et ne la manquerai point. » En effet, ce jeune prince se rendit de bonne heure dans le même endroit où il avait trouvé la biche, mais elle se garda bien d'y aller. Il jeta les yeux de tous côtés; il marcha longtemps, et, comme il s'était échauffé, il fut ravi de trouver des pommes, dont la couleur lui fit plaisir. Il en cueillit, il en mangea, et presque aussitôt il s'endormit d'un profond sommeil.

Dans le temps qu'il dormait, notre craintive biche, avide des lieux écartés, passa dans celui où il était; mais elle se trouva si proche de lui, qu'elle ne put s'empêcher de le regarder, et son assoupissement la rassura si bien, qu'elle se donna le loisir de considérer tous ses traits : ô dieux! que devint-elle, quand elle le reconnut! Elle se coucha à quelques pas de lui, et ses yeux, ravis de le voir, ne pouvaient s'en détourner un moment; elle soupirait, elle poussait de petits gémissements; enfin, devenant plus hardie, elle s'approcha davantage; elle le touchait, lorsqu'il s'éveilla.

Sa surprise parut extrême, il reconnut la même biche qui lui avait donné tant d'exercice, et qu'il avait cherchée longtemps;

mais la trouver si familière lui paraissait une chose rare. Elle n'attendit pas qu'il eût essayé de la prendre, elle s'enfuit de toute sa force, et il la suivit de toute la sienne. De temps en temps ils s'arrêtaient pour reprendre haleine.

Enfin, après avoir fait tout le tour de la forêt, notre biche, ne pouvant plus courir, ralentit ses pas, et le prince, redoublant les siens, la joignit avec une joie dont il ne croyait plus être capable. Il vit bien qu'elle avait perdu toutes ses forces; elle était couchée comme une pauvre petite bête demi-morte, et elle n'attendait que de voir finir sa vie par les mains de son vainqueur; mais, au lieu de lui être cruel, il se mit à la caresser. « Belle biche, lui dit-il, n'aie point peur, je veux t'emmener avec moi, et que tu me suives partout. » Il coupa exprès des branches d'arbres, il les plia adroitement, il les couvrit de mousses, il y jeta des roses dont quelques buissons étaient chargés : ensuite il prit la biche entre ses bras, il appuya sa tête sur son cou, et vint la coucher doucement sur ces ramées; puis il s'assit auprès d'elle, cherchant, de temps en temps, des herbes fines qu'il lui présentait, et qu'elle mangeait dans sa main.

Le prince continuait de lui parler, quoiqu'il fût persuadé qu'elle ne l'entendait pas; cependant, quelque plaisir qu'elle eût de le voir, elle s'inquiétait, parce que la nuit s'approchait. Elle ne faisait que penser de quelle manière elle pourrait se sauver, lorsqu'il lui en fournit le moyen; car, ayant peur qu'elle n'eût besoin de boire, il alla voir où il pourrait trouver quelque ruisseau afin de l'y conduire. Pendant qu'il cherchait, elle se déroba promptement, et vint à la maisonnette où Giroflée l'attendait. Elle lui apprit son aventure.

Le prince revint vers sa chère biche; mais elle n'était plus au lieu où il l'avait laissée. « Quoi! s'écria-t-il, je n'aurai donc jamais que des sujets de me plaindre de ce sexe trompeur et infidèle? » Il retourna chez la bonne vieille, conta à son confident l'aventure de Bichette, et l'accusa d'ingratitude. Bécafigue ne put s'empêcher de sourire de la colère du prince; il lui conseilla de punir la biche quand il la rencontrerait. « Je ne reste plus ici que pour cela, répondit le prince, ensuite nous partirons pour aller plus loin. »

Le jour revint, et avec lui la princesse reprit sa figure de biche blanche, et résolut d'éviter le prince. Elle s'éloigna beau-

coup des lieux qu'il parcourait ordinairement; mais le jeune prince, qui était aussi fin qu'elle, en usa tout de même, de sorte qu'il la découvrit dans le plus épais de la forêt. Elle s'y trouvait en sûreté, lorsqu'elle l'aperçut : aussitôt elle bondit, elle saute par-dessus les buissons; et comme si elle l'eût appréhendé davantage, à cause du tour qu'elle lui avait fait le soir, elle fuit plus légère que les vents; mais dans le moment qu'elle traversait un sentier, il la mire si bien, qu'il lui enfonce une flèche dans la jambe. Elle sentit une douleur violente, et se laissa tomber.

Le prince s'approcha; il eut un sensible regret de voir couler le sang de la biche : il prit des herbes, il les lia sur sa jambe pour la soulager, et lui fit un nouveau lit de ramées. Il tenait la tête de Bichette appuyée sur ses genoux : « N'es-tu pas cause, petite volage, lui disait-il, de ce qui t'est arrivé? Que t'avais-je fait hier pour m'abandonner? Il n'en sera pas aujourd'hui de même, je t'emporterai. » La biche ne répondit rien. Le prince lui faisait mille caresses. « Que je souffre de t'avoir blessée, lui disait-il : tu me haïras, et je veux que tu m'aimes. » Enfin, l'heure de revenir chez sa vieille hôtesse approchait; il se chargea de sa chasse, et n'était pas médiocrement embarrassé à la porter, à la mener, et quelquefois à la traîner. Elle n'avait aucune envie d'aller avec lui. Elle faisait la pesante, et l'accablait; il était tout en eau de tant de fatigue; enfin il fut quérir son fidèle Bécafigue; mais avant de quitter sa proie, il l'attacha avec plusieurs rubans au pied d'un arbre, dans la crainte qu'elle ne s'enfuît.

Bichette essaya inutilement d'arracher les rubans; ses efforts les nouèrent plus serrés, et elle était prête de s'étrangler avec un nœud coulant qu'il avait malheureusement fait, lorsque Giroflée passa dans le lieu où était la biche blanche, qui se débattait; elle ne pouvait se hâter assez de la défaire; enfin le prince arriva avec Bécafigue, comme elle allait emmener la Biche.

« Madame, lui dit le prince, j'ai blessé cette biche, elle est à moi, je l'aime; je vous supplie de m'en laisser le maître. — Seigneur, répliqua civilement Giroflée, la biche que voici est à moi avant que d'être à vous, je renoncerais plutôt à la vie qu'à elle, et, si vous voulez voir comme elle me connaît, je ne vous demande que de lui donner un peu de liberté. Allons, ma petite Blanche, dit-elle, embrassez-moi; » Bichette se jeta à son cou; « baisez-

moi la joue droite, » elle obéit; « touchez mon cœur, » elle y porta le pied; « soupirez, » elle soupira. — Je vous la rends, lui dit le prince; mais j'avoue que ce n'est pas sans chagrin. » Elle s'en alla aussitôt avec sa biche.

Elles ignoraient que le prince demeurait dans leur maison; il les suivait d'assez loin, et resta surpris de les voir entrer chez la vieille bonne femme. Il s'y rendit fort peu après elles, et, poussé d'un mouvement de curiosité, dont Biche blanche était cause, il lui demanda qui était cette jeune personne. Elle répliqua qu'elle ne la connaissait pas, qu'elle l'avait reçue chez elle avec sa biche, qu'elle la payait bien, et qu'elle vivait dans une grande solitude. Bécafigue s'informa en quel lieu était sa chambre; elle lui dit que c'était si proche de la sienne, qu'elle n'était séparée que par une cloison.

Lorsque le prince fut retiré, son confident lui dit qu'il était le plus trompé des hommes, ou que cette fille avait demeuré avec la princesse Désirée, qu'il l'avait vue au palais, quand il y était allé en ambassade. « Par quel hasard serait-elle ici, dit le prince? — C'est ce que j'ignore, seigneur, ajouta Bécafigue; mais j'ai envie de la voir encore, et puisqu'une simple menuiserie nous sépare, j'y vais faire un trou. »

Il eut bientôt fait un assez grand trou pour voir la charmante princesse vêtue d'une robe de brocart d'argent, mêlé de quelques fleurs incarnates brodées d'or avec des émeraudes : ses cheveux tombaient par grosses boucles sur les plus belles épaules du monde, son teint brillait des plus vives couleurs, et ses yeux ravissaient. Giroflée était à genoux devant elle, qui lui bandait le bras, dont le sang coulait avec abondance; elles paraissaient toutes les deux assez embarrassées de cette blessure : « Laissez-moi mourir, disait la princesse, la mort me sera plus douce que la déplorable vie que je mène. Quoi! être biche tout le jour, voir celui à qui je suis destinée sans lui parler, sans lui apprendre ma fatale aventure. Hélas! si tu savais tout ce qu'il m'a dit, tu me plaindrais encore plus que tu ne fais, de n'être point en état de l'éclairer sur ma destinée. »

L'on peut assez juger de l'étonnement de Bécafigue, par tout ce qu'il venait de voir et d'entendre. Il courut vers le prince, il l'arracha de la fenêtre où il était constamment resté. « Ah! seigneur, lui dit-il, ne différez pas de vous approcher de cette

cloison, vous verrez le véritable original du portrait qui vous a charmé. » Le prince regarda, et reconnut aussitôt sa princesse.

Il alla, sans différer, frapper doucement à la porte de la chambre où elle était. Giroflée, ne doutant pas que ce ne fût la bonne vieille, se hâta d'ouvrir, et demeura bien surprise de voir le prince, qui vint se jeter aux pieds de Désirée. La nuit se passa à se dire de jolies choses: le jour parut sans que Désirée y eût fait aucune réflexion, et elle ne devint plus biche. Elle s'en aperçut; rien n'est égal à sa joie; le prince lui était trop cher pour différer de la partager avec lui; au même moment elle commença le récit de son histoire.

Le prince lui raconta aussi la supercherie que Longue-Épine et sa mère avaient faite, ajoutant qu'il fallait se hâter d'envoyer dire au roi son père le bonheur qu'il avait eu de la trouver, parce qu'il allait faire une terrible guerre, pour tirer raison de l'affront qu'il croyait avoir reçu. Désirée le pria d'écrire par Bécafigue; il voulait lui obéir, lorsqu'un bruit perçant de trompettes, clairons, timbales et tambours se répandit dans la forêt; il leur sembla même qu'ils entendaient passer beaucoup de monde proche la petite maison. Le prince regarda par la fenêtre; il reconnut plusieurs officiers, ses drapeaux et ses guidons : il leur commanda de s'arrêter et de l'attendre.

Jamais surprise n'a été plus agréable que celle de cette armée; chacun était persuadé que leur prince allait la conduire, et tirer vengeance du père de Désirée. Le père du prince les menait lui-même, malgré son grand âge. Il venait dans une litière de velours en broderie d'or; elle était suivie d'un chariot découvert; Longue-Épine y était avec sa mère. Le prince Guerrier ayant vu la litière, y courut, et le roi, lui tendant les bras, l'embrassa avec mille témoignages d'un amour paternel. Le prince lui apprit l'heureuse rencontre qu'il avait faite, et la fourberie de Longue-Épine.

Le roi, ravi de cette aventure, leva les mains et les yeux au ciel pour lui en rendre grâces; dans ce moment il vit paraître la princesse Désirée, plus belle et plus brillante que tous les astres ensemble. Elle montait un superbe cheval; elle était vêtue en chasseur; Giroflée, qui la suivait, n'était guère moins parée qu'elle. C'était là des effets de la protection de Tulipe : elle avait tout conduit avec soin et avec succès; la jolie maison du bois fut

faite en faveur de la princesse, et, sous la figure d'une vieille, elle l'avait régalée pendant plusieurs jours.

Dès que le prince reconnut ses troupes, et qu'il alla trouver le roi son père, elle entra dans la chambre de Désirée : elle souffla sur son bras pour guérir sa blessure : elle lui donna ensuite les riches habits sous lesquels elle parut aux yeux du roi. Il la conjura de ne point différer à ses sujets le plaisir de l'avoir pour reine : « car je suis résolu, continua-t-il, de céder mon royaume au prince Guerrier, afin de le rendre plus digne de vous. » Désirée, jetant les yeux sur les deux prisonnières qui étaient dans le chariot, et qui se cachaient le visage de leurs mains, eut la générosité de demander leur grâce, et que le même chariot où elles étaient servît à les conduire où elles voudraient aller. Le roi consentit à ce qu'elle souhaitait.

On ordonna que l'armée retournerait sur ses pas : le prince monta à cheval pour accompagner sa belle princesse. On les reçut dans la ville capitale avec mille cris de joie. L'on prépara tout pour le jour des noces, qui devint très solennel, par la présence des six bénignes fées qui aimaient la princesse. Elles lui firent les plus riches présents qui se soient jamais imaginés; entre autres, ce magnifique palais, où la reine les avait été voir, parut tout d'un coup en l'air, porté par cinquante mille Amours, qui le posèrent dans une belle plaine au bord de la rivière : après un tel don, il ne s'en pouvait plus faire de plus considérable.

Le fidèle Bécafigue pria son maître de parler à Giroflée, et de l'unir avec elle, lorsqu'il épouserait la princesse; il le voulut bien. Cette aimable fille fut très aise de trouver un établissement si avantageux en arrivant dans un royaume étranger. La fée Tulipe, qui était encore plus libérale que ses sœurs, lui donna quatre mines d'or dans les Indes, afin que son mari n'eût pas l'avantage de se dire plus riche qu'elle. Les noces du prince durèrent plusieurs mois; chaque jour fournissait une fête nouvelle, et les aventures de Biche blanche ont été chantées par tout le monde.

L'OISEAU BLEU

Il était une fois un roi fort riche; sa femme mourut, il en fut inconsolable. Il s'enferma huit jours entiers dans un petit cabinet, où il se cassait la tête contre les murs : on mit des matelas entre la tapisserie et la muraille, de sorte qu'il ne se faisait plus de mal. Tous ses sujets résolurent entre eux de l'aller voir, et de lui dire ce qu'ils pourraient de plus propre à soulager sa tristesse; mais tous leurs discours ne faisaient aucune impression sur son esprit; à peine entendait-il ce qu'on lui disait. Enfin il se présenta devant lui une femme si couverte de crêpes noirs, de voiles, de mantes, de longs habits de deuil, et qui pleurait et sanglotait si fort et si haut, qu'il en demeura surpris.

Il la reçut mieux que les autres, et ils causèrent tant et tant, qu'ils ne savaient plus que dire sur leur douleur. Quand la fine veuve, car elle pleurait, disait-elle, le meilleur des maris, vit la matière presque épuisée, elle leva un peu ses voiles, et le roi affligé se récréa la vue à regarder cette pauvre affligée, qui tournait et retournait fort à propos deux grands yeux bleus, bordés de longues paupières noires; son teint était assez fleuri. Le roi la considéra avec beaucoup d'attention; peu à peu il parla moins de sa femme, puis il n'en parla plus du tout. Pour conclusion, l'on fut tout étonné qu'il épousât la veuve.

Le roi n'avait eu de son premier mariage qu'une fille, qui passait pour la huitième merveille du monde; on la nommait Florine. Elle n'avait que quinze ans lorsque le roi se remaria

La nouvelle reine envoya querir sa fille, qui avait été nourrie chez sa marraine la fée Soussio, mais elle n'en était ni plus gracieuse, ni plus belle : on l'appelait Truitonne, car son visage avait autant de taches de rousseur qu'une truite; ses cheveux noirs étaient si gras et si crasseux, que l'on n'y pouvait toucher,

et sa peau jaune distillait de l'huile. La reine ne laissait pas de l'aimer à la folie; et, comme Florine avait toutes sortes d'avantages au-dessus d'elle, la reine cherchait tous les moyens possibles de la mettre mal auprès du roi.

Le roi dit un jour à la reine que Florine et Truitonne étaient assez grandes pour être mariées. « Je prétends, répliqua la reine, que ma fille soit la première établie; » le roi y consentit.

Après quelque temps, l'on apprit que le roi Charmant devait arriver. Jamais prince n'a porté plus loin la galanterie et la magnificence. Quand la reine sut cette nouvelle, elle employa tous les brodeurs, tous les tailleurs et tous les ouvriers à faire des ajustements à Truitonne : elle pria le roi que Florine n'eût rien de neuf : et, ayant gagné ses femmes, elle lui fit voler tous ses habits, toutes ses coiffures et toutes ses pierreries le jour même que Charmant arriva; de sorte que, lorsqu'elle voulut se parer, elle ne trouva pas un ruban. Elle demeura donc avec une petite robe fort crasseuse, et sa honte était si grande qu'elle se mit dans le coin de la salle lorsque le roi Charmant arriva.

La reine le reçut avec de grandes cérémonies: elle lui présenta sa fille. Le roi en détourna les yeux; il demanda s'il n'y avait pas encore une autre princesse appelée Florine. « Oui, dit Truitonne, en la montrant avec le doigt; la voilà qui se cache, tant elle est malpropre et en guenilles. Mais Florine rougit et devint si belle, que le roi Charmant demeura comme un homme ébloui. Il se leva promptement, et fit une profonde révérence à la princesse. « Madame, lui dit-il, votre incomparable beauté vous pare trop pour que vous ayez besoin d'aucuns secours étrangers. — Seigneur, répliqua-t-elle, je vous avoue que je suis peu accoutumée à porter un habit aussi malpropre que l'est celui-ci; et vous m'auriez fait plaisir de ne vous pas apercevoir de moi. — Il serait impossible, s'écria Charmant, qu'une si merveilleuse princesse pût être en quelque lieu, et que l'on eût des yeux pour d'autres que pour elle; » et, de ce moment, il ne s'entretint plus qu'avec Florine.

La reine et Truitonne firent de grandes plaintes au roi, et l'obligèrent de consentir que, pendant le séjour du roi Charmant, l'on enfermât Florine dans une tour. En effet, aussitôt qu'elle fut retournée dans sa chambre, quatre hommes masqués la portèrent au haut de la tour.

Comme Charmant ne savait pas les violences que l'on venait de faire à la princesse, il attendait l'heure de la revoir avec mille impatiences; il voulut parler d'elle à ceux que le roi avait mis auprès de lui; mais, par l'ordre de la reine, ils lui dirent qu'elle était coquette, inégale, de méchante humeur; qu'elle tourmentait ses amis, ses domestiques; qu'on ne pouvait être plus malpropre, et qu'elle poussait l'avarice au dernier point. A ce récit, Charmant se sentait des mouvements de colère qu'il avait bien de la peine à modérer. Non, disait-il en lui-même, il est impossible que le ciel ait mis une âme si mal faite dans le chef-d'œuvre de la nature.

Pendant qu'il raisonnait là-dessus, un courtisan, plus adroit que les autres, pour connaître les sentiments du prince, se mit à dire des merveilles de la princesse. Aussitôt la joie se répandit sur le visage du roi.

La pauvre princesse, tandis que tout cela se passait, était couchée par terre dans le donjon de cette terrible tour, où des hommes masqués l'avaient emportée. Je serais moins à plaindre, disait-elle, si l'on m'avait mise ici avant que j'eusse vu cet aimable roi : l'idée que j'en conserve ne peut servir qu'à augmenter mes peines. C'est sans doute pour m'empêcher de le voir davantage, que la reine me traite si cruellement.

La reine, qui voulait engager le roi Charmant par tous les témoignages qu'elle pourrait lui donner de son attention, lui envoya des habits d'une richesse et d'une magnificence sans pareille, et l'ordre des chevaliers d'Amour, qu'elle avait obligé le roi d'instituer le jour de leurs noces. On lui présenta en même temps un livre dont les feuilles étaient de vélin, avec des miniatures admirables, et dans lequel les statuts de l'ordre des chevaliers d'Amour étaient écrits d'un style fort tendre et fort galant. L'on dit au roi que la princesse qu'il avait vue le priait d'être son chevalier, et qu'elle lui envoyait ce présent. « Quoi! la belle princesse Florine? » s'écria-t-il. — Seigneur, lui dit-on, vous vous méprenez, nous venons de la part de l'aimable Truitonne. — C'est Truitonne qui me veut pour son chevalier? dit le roi d'un air froid et sérieux; je suis fâché de ne pouvoir accepter cet honneur; » et il remit aussitôt le livre dans la même corbeille; puis il renvoya le tout chez la reine, qui pensa étouffer de rage avec sa fille.

Lorsqu'il put aller chez le roi et la reine, il se rendit dans leur appartement. Il espérait que Florine y serait; il regardait de tous côtés pour la voir. Enfin, il demanda où était la princesse Florine. « Seigneur, lui dit fièrement la reine, le roi, son père, a défendu qu'elle sortît de chez elle jusqu'à ce que ma fille fût mariée. — Et pourquoi, répliqua le roi, tenir cette belle personne prisonnière? — Je l'ignore, dit la reine. » Le roi se sentait dans une colère inconcevable : il regardait Truitonne de travers, et il quitta promptement la reine.

Quand il fut revenu dans sa chambre, il dit à un jeune prince qui l'avait accompagné, et qu'il aimait fort, de donner tout ce qu'on voudrait au monde pour gagner quelqu'une des femmes de la princesse, afin qu'il pût lui parler un moment. Ce prince trouva une des dames du palais qui l'assura que, le soir même, Florine serait à une petite fenêtre basse qui répondait sur le jardin. Le prince courut annoncer au roi l'heure du rendez-vous. Mais la mauvaise confidente ne manqua pas d'aller avertir la reine, qui résolut d'envoyer sa fille à la petite fenêtre.

La nuit était si noire, qu'il était impossible au roi de s'apercevoir de la tromperie qu'on lui faisait, de sorte qu'il s'approcha de la fenêtre avec des transports de joie inexprimables : il dit à Truitonne tout ce qu'il aurait dit à Florine, pour la persuader de sa passion, et, tirant sa bague de son doigt, et la mettant à celui de Truitonne, il ajouta que c'était un gage éternel de sa foi, et qu'elle n'avait qu'à prendre l'heure pour partir. Truitonne répondit le mieux qu'elle put à ses empressements. Il s'apercevait bien qu'elle ne disait rien qui vaille; et cela lui aurait fait de la peine, s'il ne s'était persuadé que la crainte d'être surprise par la reine lui ôtait la liberté de son esprit : il ne la quitta qu'à condition de revenir le lendemain à pareille heure.

La reine ayant su l'heureux succès de cette entrevue, elle s'en promit tout. En effet, le jour étant concerté, le roi vint la prendre dans une chaise volante traînée par des grenouilles ailées. Un enchanteur de ses amis lui avait fait ce présent. La nuit était fort noire; Truitonne sortit mystérieusement, le roi la reçut entre ses bras, et lui jura cent fois une fidélité éternelle. Mais, comme il n'était pas d'humeur à voler longtemps dans sa chaise volante sans épouser la princesse qu'il aimait, il lui demanda où elle voulait que les noces se fissent. Elle lui dit

qu'elle avait pour marraine une fée qu'on nommait Soussio, qui était fort célèbre; qu'elle était d'avis d'aller à son château. Le roi dit à ses grenouilles de les conduire, et, en peu de temps, ils arrivèrent chez la fée Soussio.

Le château était si bien éclairé, qu'en descendant de sa chaise, le roi aurait connu son erreur, si la princesse ne s'était soigneusement couverte de son voile. Elle conta à sa marraine comme quoi elle avait attrapé Charmant, et qu'elle la priait de l'apaiser. « Ah! ma fille, dit la fée, la chose ne sera pas facile; il aime trop Florine. » Cependant le roi les attendait dans une salle dont les murs étaient de diamants si clairs et si nets, qu'il vit au travers Soussio et Truitonne causer ensemble. Il croyait rêver. « Quoi! disait-il, ai-je été trahi? les démons ont-ils apporté cette ennemie de notre repos? » Bientôt elles entrèrent dans la salle, et Soussio lui dit d'un ton absolu : « Roi Charmant, voici la princesse Truitonne à laquelle vous avez donné votre foi; elle est ma filleule, et je souhaite que vous l'épousiez tout à l'heure. — Moi, s'écria-t-il, moi, j'épouserais ce petit monstre! Rendez-moi ma princesse. — Est-ce que je ne le suis pas, parjure? dit Truitonne en lui montrant sa bague. A qui as-tu donné cet anneau pour gage de ta foi? — Comment donc, reprit-il, j'ai été déçu et trompé! Allons, allons, mes grenouilles, je veux partir tout à l'heure.

— Ho! ce n'est pas une chose en votre pouvoir », dit Soussio : elle le toucha, et ses pieds s'attachèrent au parquet, comme si on les y avait cloués. « Quand vous me lapideriez, lui dit le roi, je ne serai point à une autre qu'à Florine. »

Il se passa ainsi vingt jours et vingt nuits, sans que Soussio et Truitonne cessassent de parler, de crier, de menacer. Enfin Soussio dit au roi : « Choisissez, ou d'être sept ans en pénitence, ou d'épouser ma filleule. — Faites de moi tout ce que vous voudrez, s'écria le roi, pourvu que je sois délivré de cette maussade. — Maussade vous-même, dit Truitonne en colère, je vous trouve un plaisant roitelet, avec votre équipage marécageux, de venir jusqu'en mon pays me dire des injures, et manquer à votre foi. — Voilà des reproches touchants, dit le roi d'un ton railleur. J'ai tort, en effet, de ne pas prendre une si belle personne pour ma femme! — Non, non! s'écria Soussio en colère, tu n'as qu'à t'envoler par cette fenêtre, si tu veux : car tu seras sept ans Oiseau Bleu. »

En même temps le roi est métamorphosé en oiseau. Il jette un cri douloureux, et s'envole à tire d'aile, pour fuir le palais funeste de Soussio.

Dans la mélancolie qui l'accable, il voltige de branche en branche, et ne choisit que les arbres consacrés à l'amour ou à la tristesse, tantôt sur les myrtes, tantôt sur les cyprès; il chante des airs pitoyables, où il déplore sa mauvaise fortune et celle de Florine.

D'un autre côté, la fée Soussio renvoya Truitonne à la reine, qui, apprenant tout ce qui venait d'arriver, monta dans la tour avec sa fille, qu'elle avait parée de ses plus riches habits : elle portait une couronne de diamants sur sa tête, et trois filles des plus riches barons de l'État tenaient la queue de son manteau royal; elle avait au pouce l'anneau du roi Charmant, que Florine remarqua le jour qu'ils parlèrent ensemble : elle fut étrangement surprise de voir Truitonne dans un si pompeux appareil. « Voilà ma fille qui vient vous apporter des présents de sa noce, dit la reine; le roi Charmant l'a épousée. » Aussitôt on étale devant la princesse des étoffes d'or et d'argent, des pierreries, des dentelles, des rubans. La princesse Florine, ne pouvant plus douter de son malheur, s'évanouit, et la cruelle reine, ravie d'avoir si bien réussi, ne permit pas qu'on la secourût; elle la laissa seule dans le plus déplorable état du monde.

Cependant le roi Charmant, ou, pour mieux dire, le bel Oiseau Bleu, ne cessait point de voltiger autour du palais : il jugeait que sa chère princesse y était renfermée; il s'approchait des fenêtres le plus qu'il pouvait, pour regarder dans les chambres.

Il y avait, vis-à-vis de la fenêtre où Florine se mettait, un cyprès d'une hauteur prodigieuse, l'Oiseau Bleu vint s'y percher. Il y fut à peine, qu'il entendit une personne qui se plaignait. « Souffrirai-je encore longtemps? disait-elle; ne te suffisait-il pas de me rendre témoin du bonheur que ton indigne fille goûte avec le roi Charmant? » L'Oiseau Bleu écoutait; et plus il écoutait, plus il se persuadait que c'était son aimable princesse qui se plaignait. Il lui dit : « Adorable Florine, vos maux ne sont point sans remède. — Eh! qui me parle, s'écria-t-elle, d'une manière si consolante? — Un roi malheureux, reprit l'Oiseau, qui vous aime et n'aimera jamais que vous; » en achevant ces mots, il vola sur la fenêtre. Florine eut d'abord grand'peur, d'un oiseau si extraordinaire, qui parlait avec autant d'esprit que s'il avait été homme;

mais la beauté de son plumage et ce qu'il lui dit la rassura. « M'est-il permis de vous revoir, ma princesse? s'écria-t-il. Puis-je goûter un bonheur si parfait sans mourir de joie? — Et qui êtes-vous, charmant oiseau? dit la princesse en le caressant. — Vous avez dit mon nom, ajouta le roi, et vous feignez de ne me pas connaître. — Quoi! le plus grand roi du monde! quoi! le roi Charmant, dit la princesse, serait le petit oiseau que je tiens? — Hélas! belle Florine, il n'est que trop vrai, et si quelque chose m'en peut consoler, c'est que j'ai préféré d'être réduit pour sept ans à cet état plutôt que de renoncer à la passion que j'ai pour vous. — Pour moi! dit Florine : ah! je sais que vous avez épousé Truitonne ; j'ai reconnu votre anneau à son doigt. — O ciel! est-il possible? interrompit le roi. Sachez qu'abusant de votre nom, elles m'ont engagé d'enlever cette laide Truitonne, mais aussitôt que je connus mon erreur, je l'abandonnai. »

Le jour paraissait, la plupart des officiers étaient déjà levés, que l'Oiseau Bleu et la princesse parlaient encore ensemble : ils se séparèrent, après s'être promis que toutes les nuits ils s'entretiendraient ainsi.

La joie de s'être retrouvés était extrême; cependant Florine s'inquiétait pour l'Oiseau Bleu. « Qui le garantira des chasseurs, disait-elle, ou de la serre aiguë de quelque aigle ou de quelque vautour affamé? »

Le charmant oiseau, caché dans le creux d'un arbre, avait été tout le jour occupé à penser à sa belle princesse. Comme il voulait faire à Florine toutes les galanteries dont il était capable, il vola jusqu'à la ville capitale de son royaume : il fut à son palais, il entra dans son cabinet par une vitre qui était cassée; il prit des pendants d'oreilles de diamants : il les apporta le soir à Florine, et la pria de s'en parer. « J'y consentirais, lui dit-elle, si vous me voyiez le jour; mais puisque je ne vous parle que la nuit, je ne les mettrai pas. » L'Oiseau lui promit qu'il viendrai à la tour à l'heure qu'elle voudrait : aussitôt elle mit les pendants d'oreilles.

Le lendemain l'Oiseau Bleu retourna dans son royaume, il fut à son palais; il entra dans son cabinet par la vitre rompue, et il en apporta les plus riches bracelets que l'on eût encore vus; il les offrit à Florine.

La nuit suivante, l'Oiseau amoureux ne manqua pas d'apporter

à sa belle une montre d'une grandeur raisonnable, qui était dans une perle. « Il est inutile de me régaler d'une montre, dit-elle galamment; quand vous êtes éloigné de moi, les heures me paraissent sans fin; quand vous êtes avec moi, elles passent comme un songe : ainsi je ne puis leur donner une juste mesure. »

Dès que le jour paraissait, l'Oiseau volait dans le fond de son arbre, où des fruits lui servaient de nourriture; quelquefois encore il chantait de beaux airs, sa voix ravissait les passants.

Il ne se passait aucun jour sans qu'il fît un présent à Florine; enfin, elle avait un amas de richesses merveilleuses : elle ne s'en parait jamais que la nuit pour plaire au roi, et le jour, n'ayant point d'endroit où les mettre, elle les cachait soigneusement dans sa paillasse.

Deux années s'écoulèrent ainsi sans que Florine se plaignît une seule fois de sa captivité.

Cependant la malicieuse reine faisait d'inutiles efforts pour marier Truitonne; elle envoyait des ambassadeurs la proposer à tous les princes dont elle connaissait le nom : dès qu'ils arrivaient, on les congédiait brusquement. « S'il s'agissait de la princesse Florine, vous seriez reçus avec joie, leur disait-on; mais pour Truitonne, elle peut rester vierge sans que personne s'y oppose. — Quoi! malgré sa captivité, disait la reine, cette arrogante nous traversera! Il faut qu'elle ait des correspondances secrètes dans les pays étrangers : c'est tout au moins une criminelle d'État; traitons-la sur ce pied, et cherchons tous les moyens possibles pour la convaincre. »

Elles résolurent de monter dans la tour pour l'interroger. Il était plus de minuit, Florine était avec l'Oiseau Bleu à la fenêtre, et parée des ses pierreries : sa chambre et son lit étaient jonchés de fleurs, et quelques pastilles d'Espagne qu'elle venait de brûler répandaient une odeur excellente. La reine écouta à la porte : elle crut entendre chanter un air à deux parties : en effet, elle ne se trompait pas.

« Ah! ma Truitonne, nous sommes trahies! » s'écria la reine en ouvrant brusquement la porte, et se jetant dans la chambre. Que devint Florine à cette vue? Elle poussa promptement sa petite fenêtre, pour donner le temps à l'Oiseau royal de s'envoler. La reine et sa fille s'approchèrent d'elle comme des furies qui voulaient la dévorer. « L'on sait vos intrigues contre l'État,

Lorsque la reine et Truitonne montèrent dans la tour, Florine était avec l'Oiseau Bleu à la fenêtre, et parée de ses pierreries.

s'écria la reine. — Et avec qui, madame? répliqua la princesse. N'êtes-vous pas ma geôlière depuis deux ans? » Pendant qu'elle parlait, la reine et sa fille l'examinaient avec une surprise sans pareille : son admirable beauté et son extraordinaire parure les éblouissaient. « Et d'où vous vient, madame, dit la reine, ces pierreries? — Je les ai trouvées dans cette tour, répliqua Florine. — Nous ne sommes pas vos dupes, dit-elle. On vous a donné tous ces bijoux dans la seule vue de vous obliger à vendre le royaume de votre père. — Je serais fort en état de le livrer! répondit-elle avec un sourire dédaigneux. — Et pour qui donc, reprit la reine, êtes-vous coiffée comme une petite coquette, votre chambre pleine d'odeurs, et votre personne si magnifique, qu'au milieu de la cour vous seriez moins parée? — J'ai assez de loisir pour cela, dit la princesse. — Allons, voyons, dit la reine, si cette innocente personne n'a pas quelque traité fait avec les ennemis. » Elle chercha elle-même partout; et, venant à la paillasse, qu'elle fit vider, elle y trouva une si grande quantité de diamants, de perles, de rubis, d'émeraudes et de topazes, qu'elle ne savait d'où cela venait. Elle avait résolu de mettre en quelque lieu des papiers pour perdre la princesse. Dans le temps qu'on n'y prenait pas garde, elle en cacha dans la cheminée; mais, par bonheur, l'Oiseau Bleu était perché au-dessus, il s'écria : « Prends garde à toi, Florine, voilà ton ennemie qui veut te faire une trahison. « Cette voix si peu attendue épouvanta à un tel point la reine, qu'elle n'osa faire ce qu'elle avait médité. « Vous voyez, madame, dit la princesse, que les esprits qui volent en l'air me sont favorables? — Je crois, dit la reine, outrée de colère, que les démons s'intéressent pour vous; mais, malgré eux, votre père saura se faire justice. »

La reine la quitta, et tint conseil sur ce qu'elle devait faire contre la princesse. On lui dit que le plus prudent serait d'essayer de découvrir son intrigue. La reine approuva cette pensée; elle envoya coucher dans sa chambre une jeune fille qui contrefaisait l'innocente : elle eut ordre de lui dire qu'on la mettait auprès d'elle pour la servir. Mais quelle apparence de donner dans un panneau si grossier? La princesse la regarda comme son espionne.

Elle n'osait plus se mettre à la petite fenêtre, quoiqu'elle entendît voltiger l'Oiseau qui lui était si cher. Elle passa un mois entier sans paraître; l'Oiseau Bleu se désespérait.

L'espionne de la princesse, qui veillait jour et nuit depuis un mois, se sentit si accablée de sommeil, qu'enfin elle s'endormit profondément. Florine s'en aperçut ; elle ouvrit sa petite fenêtre et dit :

Oiseau Bleu, couleur du temps,
Vole à moi promptement.

L'Oiseau l'entendit si bien, qu'il vint promptement sur la fenêtre. Quelle joie de se revoir ! Les amitiés et les protestations de fidélité se renouvelèrent mille et mille fois. Enfin l'heure de se quitter étant venue, sans que la geôlière se fût réveillée, ils se dirent l'adieu le plus touchant. Le lendemain encore l'espionne s'endormit; la princesse se mit à la fenêtre, puis elle dit comme la première fois :

Oiseau Bleu, couleur du temps,
Vole à moi promptement.

Aussitôt l'Oiseau vint, et la nuit se passa comme l'autre, sans bruit et sans éclat; nos amants se flattaient que la surveillante prendrait tant de plaisir à dormir, qu'elle en ferait autant toutes les nuits. Effectivement, la troisième se passa très heureusement; mais pour celle qui suivit, la dormeuse ayant entendu quelque bruit, elle écouta sans faire semblant de rien; elle vit au clair de la lune le plus bel oiseau de l'univers qui parlait à la princesse, qui la caressait avec sa patte, qui la becquetait doucement; enfin, elle entendit plusieurs choses de leur conversation.

Le jour parut, la princesse se jeta sur son lit, et le roi retourna dans le creux de son arbre. La geôlière courut chez la reine; elle lui apprit tout ce qu'elle avait vu et entendu. La reine envoya querir Truitonne, et il fut arrêté que l'Oiseau Bleu était le roi Charmant. « Quel affront ! s'écria la reine. Ah ! je me vengerai d'une manière si sanglante, qu'il en sera parlé. »

La reine envoya l'espionne dans la tour, elle lui ordonna de paraître plus endormie qu'à l'ordinaire. La pauvre princesse deçue, ouvrant la petite fenêtre, s'écria :

Oiseau Bleu, couleur du temps,
Vole à moi promptement.

Mais elle l'appela toute la nuit inutilement, il ne parut point : car la méchante reine avait fait attacher au cyprès des épées,

des couteaux, des rasoirs, des poignards ; et lorsqu'il vint à tire d'aile s'abattre dessus, ces armes meurtrières lui coupèrent les pieds; il tomba sur d'autres qui lui coupèrent les ailes; et enfin, tout percé, il se sauva avec mille peines jusqu'à son arbre, laissant une longue trace de sang.

Il ne voulait prendre aucun soin de sa vie, persuadé que c'était Florine qui lui avait fait jouer ce mauvais tour.

Mais son ami l'enchanteur, qui avait vu revenir chez lui les grenouilles volantes avec le chariot, sans que le roi parût, parcourut huit fois toute la terre pour le chercher, sans qu'il lui fût possible de le trouver. Il faisait son neuvième tour, lorqu'il passa dans le bois où il était, et, selon les règles qu'il s'était prescrites, il sonna du cor assez longtemps, et puis il cria cinq fois de toute sa force : « Roi Charmant, roi Charmant, où êtes-vous ? » Le roi reconnut la voix de son meilleur ami : « Approchez, lui dit-il, de cet arbre, et voyez le malheureux roi que vous chérissez, noyé dans son sang. » L'enchanteur regardait de tous côtés sans rien voir : « Je suis Oiseau Bleu », dit le roi d'une voix faible et languissante : à ces mots l'enchanteur le trouva sans peine dans son petit nid. Il ne lui en coûta que quelques paroles pour arrêter le sang qui coulait encore, et il guérit le roi aussi parfaitement que s'il n'avait pas été blessé.

Il le pria ensuite de lui apprendre par quelle aventure il était devenu oiseau, et qui l'avait blessé si cruellement. Le roi lui dit que c'était Florine qui avait décelé le mystère amoureux des visites secrètes qu'il lui rendait; et que, pour faire sa paix avec la reine, elle avait consenti à laisser garnir le cyprès de poignards et de rasoirs, par lesquels il avait été presque haché. Quel malheur serait le vôtre, lui dit-il, si vous étiez capable d'aimer plus longtemps cette ingrate ! L'Oiseau Bleu n'en put demeurer d'accord : il aimait encore trop Florine.

Cependant il pria son ami de le porter chez lui, et de le mettre dans une cage où il fût à couvert de la patte du chat et de toute arme meurtrière.

Florine, la triste Florine, désespérée de ne plus voir le roi, passait les jours et les nuits à sa fenêtre, répétant sans cesse :

Oiseau Bleu, couleur du temps,
Vole à moi promptement.

La présence de son espionne ne l'en empêchait point; son désespoir était tel, qu'elle ne ménageait plus rien.

La reine et Truitonne triomphaient. Cependant le père de Florine, qui devenait vieux, mourut. La fortune de la méchante reine et de sa fille changea de face : elles étaient regardées comme des favorites qui avaient abusé de leur faveur; le peuple mutiné courut au palais demander la princesse Florine, la reconnaissant pour souveraine. La reine irritée voulut traiter l'affaire avec hauteur. La sédition devient générale, on enfonce les portes de son appartement, on le pille, et on l'assomme à coups de pierres. Truitonne s'enfuit chez sa marraine la fée Soussio.

Les grands du royaume s'assemblèrent promptement, et montèrent à la tour, où la princesse était fort malade : elle ignorait la mort de son père, et le supplice de son ennemie. Quand elle entendit tant de bruit, elle ne douta pas qu'on ne vînt la prendre pour la faire mourir. Mais ses sujets, s'étant jetés à ses pieds, lui apprirent le changement qui venait d'arriver à sa fortune : elle n'en fut point émue. Ils la portèrent dans son palais et la couronnèrent.

Décidée à chercher partout l'Oiseau Bleu, elle nomma un conseil afin d'avoir soin de son royaume en son absence; ensuite elle se munit d'une grande quantité de pierreries, et partit une nuit, toute seule, sans que personne sût où elle allait.

L'enchanteur qui prenait soin des affaires du roi Charmant, n'ayant pas assez de pouvoir pour détruire ce que Soussio avait fait, s'avisa de l'aller trouver (ils se connaissaient depuis cinq ou six cents ans) et de lui proposer quelque accommodement, en faveur duquel elle rendrait au roi sa figure naturelle. La fée le reçut très agréablement. « Il s'agit, ma commère, dit le magicien, du meilleur de mes amis, d'un roi que vous avez rendu infortuné. — Ha! ha! je vous entends, s'écria Soussio; mais il n'y a point de grâce à espérer pour lui s'il ne veut point épouser ma filleule. »

L'enchanteur pensa demeurer muet, tant il trouva Truitonne laide; cependant il ne pouvait se résoudre à s'en aller sans régler quelque chose. Enfin, après bien des démêlés, l'enchanteur conclut avec sa commère Soussio qu'elle mènerait Truitonne dans le palais du roi Charmant : qu'elle y resterait quelques

mois, pendant lesquels il prendrait sa résolution de l'épouser, et qu'elle lui rendrait sa figure, quitte à reprendre celle d'oiseau, s'il ne voulait pas se marier.

La fée et Truitonne se rendirent au royaume de Charmant, qui venait d'y arriver avec son fidèle ami l'enchanteur. En trois coups de baguette il se vit le même qu'il avait été; mais la seule pensée d'épouser Truitonne le faisait frémir.

Cependant la reine Florine, déguisée sous un habit de paysanne, avec ses cheveux épars et mêlés, qui cachaient son visage, un chapeau de paille sur la tête, un sac de toile sur son épaule, commença son voyage tantôt à pied, tantôt à cheval, tantôt par mer, tantôt par terre : elle craignait toujours d'aller d'un côté, pendant que son aimable roi serait de l'autre. Un jour qu'elle s'était arrêtée au bord d'une fontaine, elle eut envie de se laver les pieds. Il passa dans cet endroit une petite vieille, toute voûtée; elle s'arrêta, et lui dit : « Que faites-vous là, ma belle fille, vous êtes bien seule? — Ma bonne mère, dit la reine, je ne laisse pas d'être en très grande compagnie; car j'ai avec moi les chagrins, les inquiétudes et les déplaisirs. » A ces mots ses yeux se couvrirent de larmes. « Quoi, si jeune, vous pleurez! dit la bonne femme. Ah! ma fille, ne vous affligez pas. Dites-moi sincèrement ce qui vous fait de la peine. » La reine lui conta ses chagrins.

La petite vieille se redresse, change tout d'un coup de visage, paraît belle, jeune, habillée superbement, et, regardant la reine avec un souris gracieux : « Incomparable Florine, lui dit-elle, le roi que vous cherchez n'est plus oiseau; ma sœur Soussio lui a rendu sa première figure, il est dans son royaume; ne vous affligez point, vous y arriverez, et vous viendrez à bout de votre dessein. Voilà quatre œufs; vous les casserez dans vos pressants besoins, et vous y trouverez des secours qui vous seront utiles. » En achevant ces mots elle disparut.

Florine mit ses œufs dans son sac, et tourna ses pas vers le royaume de Charmant.

Après avoir marché huit jours et huit nuits sans s'arrêter, elle arrive au pied d'une montagne, prodigieuse par sa hauteur, toute d'ivoire, et si droite, que l'on n'y pouvait mettre le pied sans tomber. Après mille tentatives inutiles, elle se coucha au pied de cette montagne, résolue de s'y laisser mourir, quand

elle se souvint des œufs que la fée lui avait donnés. Elle en prit un; dès qu'elle l'eut cassé, elle y trouva des petits crampons d'or, qu'elle mit à ses pieds et à ses mains. Quand elle les eut, elle monta la montagne d'ivoire sans aucune peine. Lorsqu'elle fut tout au haut, elle eut de nouvelles peines pour descendre; toute la vallée était d'une seule glace de miroir. Il y avait autour plus de soixante mille femmes qui s'y miraient avec un plaisir extrême, car chacune s'y voyait selon ce qu'elle voulait être. Cette circonstance n'y attirait pas moins d'hommes, le miroir leur plaisait aussi. Personne n'était jamais parvenu jusqu'au sommet de cette montagne, et quand on y vit Florine, les dames poussèrent de longs cris de désespoir : « Où va cette mal avisée? disaient-elles. Du premier coup elle brisera notre glace. »

La reine ne savait comment faire : elle cassa un autre œuf, dont il sortit deux pigeons et un chariot, qui devint en même temps assez grand pour s'y placer commodément; puis les pigeons descendirent légèrement avec la reine. Elle leur dit : « Mes petits amis, si vous vouliez me conduire jusqu'au lieu où le roi Charmant tient sa cour, vous n'obligeriez point une ingrate. » Les pigeons ne s'arrêtèrent ni jour ni nuit qu'ils ne fussent arrivés aux portes de la ville. Florine descendit, et leur donna à chacun un doux baiser.

Oh! que le cœur lui battait en entrant! elle se barbouilla le visage pour n'être point connue. Elle demanda aux passants où elle pouvait voir le roi? Quelques-uns se prirent à rire : « Voir le roi! lui dirent-ils : hé, que lui veux-tu, ma mie Souillon? Va, va te décrasser, tu n'as pas les yeux assez bons pour voir un tel monarque. » La reine ne répondit rien; elle demanda encore à ceux qu'elle rencontra où elle se pourrait mettre pour voir le roi. « Il doit venir demain au temple avec la princesse Truitonne, » lui dit-on; car enfin il consent à l'épouser.

Ciel, quelles nouvelles! Truitonne, l'indigne Truitonne sur le point d'épouser le roi! Florine pensa mourir.

La reine chercha où se loger, et se coucha. Elle se leva avec le jour, elle courut au temple; elle n'y entra qu'après avoir essuyé mille rebuffades des gardes et des soldats. Le roi vint le premier; Truitonne parut ensuite, richement vêtue, et si laide qu'elle en faisait peur. « Qui es-tu, dit-elle à Florine, pour oser t'approcher de mon excellente figure, et si près de mon trône d'or? — Je me

nomme Mie-Souillon, répondit-elle, je viens de loin pour vous vendre des raretés : » elle fouilla aussitôt dans son sac de toile, elle en tira les bracelets d'émeraudes que le roi Charmant lui avait donnés. « Ho! ho! dit Truitonne, voilà de jolies verreries! en veux-tu une pièce de cinq sous? — Montrez-les, madame, aux connaisseurs, dit la reine, et puis nous ferons notre marché. » Truitonne s'avança jusqu'à son trône, et montra au roi les bracelets. A la vue de ces bracelets, il se souvint de ceux qu'il avait donnés à Florine; il pâlit, il soupira, et fut longtemps sans répondre; enfin, il lui répliqua : « Ces bracelets valent, je crois, autant que mon royaume; je pensais qu'il n'y en avait qu'une paire au monde, mais en voilà de semblables. »

Truitonne se plaça sur son trône, où elle avait moins bonne mine qu'une huître à l'écaille; elle demanda à la reine combien, sans surfaire, elle voulait de ces bracelets. « Vous auriez trop de peine à me les payer, madame, dit-elle; il vaut mieux vous proposer un autre marché : si vous me voulez procurer de coucher une nuit dans le cabinet des échos qui est au palais du roi, je vous donnerai mes émeraudes. — Je le veux bien, Mie-Souillon, » dit Truitonne en riant comme une perdue, et montrant des dents plus longues que les défenses d'un sanglier.

Il est à propos qu'on sache que, pendant que le roi était Oiseau Bleu, il avait conté à la princesse qu'il y avait sous son appartement un cabinet, qu'on appelait le cabinet des échos, qui était si ingénieusement fait, que tout ce qui s'y disait fort bas était entendu du roi lorsqu'il était couché dans sa chambre; et comme Florine voulait lui reprocher son infidélité, elle n'avait point imaginé de meilleur moyen.

On la mena dans le cabinet par ordre de Truitonne : elle commença ses plaintes, ses regrets, et les continua jusqu'au jour. Les valets de chambre l'avaient entendue toute la nuit gémir et soupirer : ils le dirent à Truitonne. Pour le roi, il ne l'avait point entendue. Depuis qu'il avait aimé Florine, il ne pouvait plus dormir; et lorsqu'il se mettait au lit pour prendre quelque repos, on lui donnait de l'opium.

La reine passa une partie du jour dans une étrange inquiétude. « S'il m'a entendue, disait-elle, se peut-il une indifférence plus cruelle? S'il ne m'a pas entendue, que ferai-je pour parvenir à me faire entendre? » Il ne se trouvait plus de raretés extraordi-

naires, il fallait cependant quelque chose qui piquât le goût de Truitonne : elle eut recours à ses œufs. Elle en cassa un; aussitôt il en sortit un petit carrosse d'acier poli, garni d'or de rapport : il était attelé de six souris vertes, conduites par un raton couleur de rose, et le postillon, qui était aussi de famille ratonienne, était gris de lin. Il y avait dans ce carrosse quatre marionnettes qui faisaient des choses surprenantes.

La reine demeura ravie de ce nouveau chef-d'œuvre de l'art nécromancien; elle ne dit mot jusqu'au soir, qui était l'heure que Truitonne allait à la promenade; elle se mit dans une allée, faisant galoper ses souris, qui traînaient le carrosse, les ratons et les marionnettes. Cette nouveauté étonna si fort Truitonne, qu'elle s'écria deux ou trois fois : « Mie-Souillon, Mie-Souillon, veux-tu cinq sous du carrosse et de ton attelage souriquois? — Dormir encore dans le cabinet des échos, dit-elle, est tout ce que je demande. — J'y consens, pauvre bête, » répliqua Truitonne.

La nuit vint, Florine dit tout ce qu'elle put imaginer de plus tendre, et elle le dit aussi inutilement qu'elle avait déjà fait, parce que le roi ne manquait jamais de prendre son opium. Il n'y avait plus qu'un œuf dans son sac dont elle dût espérer du secours; elle le cassa, il en sortit un pâté de six oiseaux qui étaient bardés, cuits et fort bien apprêtés; avec cela ils chantaient merveilleusement bien, disaient la bonne aventure, et savaient mieux la médecine qu'Esculape. La reine fut avec son pâté parlant dans l'antichambre de Truitonne.

Comme elle attendait qu'elle passât, un des valets de chambre du roi s'approcha d'elle, et lui dit : « Ma Mie-Souillon, savez-vous bien que si le roi ne prenait pas de l'opium pour dormir, vous l'étourdiriez assurément! car vous jasez la nuit d'une manière surprenante. » Florine fouilla dans son sac, et lui dit : « Je crains si peu d'interrompre le repos du roi, que si vous voulez ne lui point donner d'opium ce soir, en cas que je couche dans ce même cabinet, toutes ces perles et tous ces diamants seront pour vous. » Le valet de chambre y consentit, et lui en donna sa parole.

A quelques moments de là, Truitonne vint; elle aperçut la reine avec son pâté, qui feignait de le vouloir manger. « Que fais-tu là, Mie-Souillon? lui dit-elle. — Madame, répliqua Florine, je mange des astrologues, des musiciens et des médecins. » En même temps tous les oiseaux se mettent à chanter plus mélo-

dieusement que des sirènes; puis ils s'écrièrent : « Donnez la pièce blanche, et nous vous dirons votre bonne aventure. » Un canard, qui dominait, dit plus haut que les autres : « Can, can, can, je suis médecin, je guéris de tous maux, et de toute sorte de folie, hormis de celle d'amour. » Truitonne, surprise de tant de merveilles : « Par la vertuchou, voilà un excellent pâté! je le veux avoir; çà, çà, Mie-Souillon, que t'en donnerai-je? — Le prix ordinaire, dit-elle; coucher dans le cabinet des échos, et rien davantage. » On juge si la reine y consentit.

Dès que la nuit parut, Florine se fit conduire dans le cabinet. Lorsqu'elle crut que chacun s'était endormi, elle commença ses plaintes ordinaires.

Le roi ne dormait point, et il entendait si distinctement la voix de Florine et toutes ses paroles, qu'il ne pouvait comprendre d'où elles venaient : mais son cœur, pénétré de tendresse, lui rappela vivement l'idée de son incomparable princesse; il se mit à parler de son côté, comme la reine avait fait du sien : « Ah! princesse, dit-il, trop cruelle pour un amant qui vous adorait, est-il possible que vous m'ayez sacrifié à nos communs ennemis! » Florine ne manqua pas de lui répondre, et de lui apprendre que, s'il voulait entretenir la Mie-Souillon, il serait éclairci de tout. Le roi, impatient, appela un de ses valets de chambre, et lui demanda s'il ne pouvait point trouver Mie-Souillon et l'amener. Le valet de chambre répliqua que rien n'était plus aisé, parce qu'elle couchait dans le cabinet des échos.

Il descendit par un degré dérobé dans le cabinet des échos, dont la reine avait ôté la clef; mais il en avait une qui ouvrait toutes les portes du palais.

Il la trouva avec une légère robe de taffetas blanc, qu'elle portait sous ses vilains habits; elle était couchée sur un lit de repos, et une lampe un peu éloignée ne rendait qu'une lumière sombre. Le roi entra tout d'un coup, et, son amour l'emportant sur son ressentiment, dès qu'il la reconnut, il vint se jeter à ses pieds.

La reine pouvait à peine soupirer : elle regardait fixement le roi sans lui rien dire; et quand elle eut la force de lui parler, elle n'eut pas celle de lui faire des reproches. Enfin ils s'éclaircirent, ils se justifièrent, et tout ce qui les embarrassait, c'était la fée Soussio.

Mais, dans ce moment, l'enchanteur qui aimait le roi arriva avec une fée fameuse : c'était justement celle qui avait donné les quatre œufs à Florine. Ils déclarèrent que leur pouvoir étant uni en faveur du roi et de la reine, Soussio ne pouvait rien contre eux, et qu'ainsi leur mariage ne recevrait aucun retardement.

Il est aisé de se figurer la joie de ces deux jeunes amants : dès qu'il fut jour, on la publia dans tout le palais, et chacun était ravi de voir Florine. Ces nouvelles allèrent jusqu'à Truitonne; elle accourut chez le roi. Quelle surprise d'y trouver sa belle rivale! Dès qu'elle voulut ouvrir la bouche pour lui dire des injures, l'enchanteur et la fée parurent, qui la métamorphosèrent en truie, afin qu'il lui restât au moins une partie de son nom et de son naturel grondeur : elle s'enfuit, toujours grognant, jusque dans la basse-cour.

Le roi Charmant et la reine Florine, délivrés d'une personne si odieuse, ne pensèrent plus qu'à la fête de leurs noces; la galanterie et la magnificence y parurent également : il est aisé de juger de leur félicité, après de si longs malheurs.

Dès que Truitonne voulut ouvrir la bouche pour dire des injures à Florine, l'enchanteur et la fée parurent qui la métamorphosèrent en truie... Elle s'enfuit, toujours grognant, jusque dans la basse-cour.

LE NAIN JAUNE

Il était une fois une reine à laquelle il ne resta, de plusieurs enfants qu'elle avait eus, qu'une fille qui en valait plus de mille : elle avait une si terrible appréhension de la perdre, qu'elle ne la corrigeait point de ses défauts, de sorte que cette merveilleuse personne, qui se voyait d'une beauté plus céleste que mortelle, et destinée à porter une couronne, devint si fière et si entêtée de ses charmes naissants qu'elle méprisait tout le monde.

La reine sa mère aidait, par ses caresses et par ses complaisances, à lui persuader qu'il n'y avait rien qui pût être digne d'elle : on la voyait presque toujours vêtue en Pallas ou en Diane, suivie des premières de la cour, habillées en nymphes ; enfin, pour donner le dernier coup à sa vanité, la reine la nomma Toute-Belle, et envoya son portrait chez plusieurs rois. Lorsqu'ils virent ce portrait, il n'y en eut aucun qui se défendît du pouvoir inévitable de ses charmes : les uns en tombèrent malades, les autres en perdirent l'esprit, et les plus heureux arrivèrent en bonne santé auprès d'elle ; mais sitôt qu'elle parut, ces pauvres princes devinrent ses esclaves.

Il n'a jamais été une cour plus galante et plus polie. Vingt rois, à l'envi, essayaient de lui plaire ; et après avoir dépensé trois où quatre cents millions à lui donner seulement une fête, lorsqu'ils en avaient tiré un *cela est joli*, ils se trouvaient trop récompensés. Toute-Belle était l'unique objet de la prose et de la poésie des auteurs de son temps.

La princesse avait déjà quinze ans, personne n'osait prétendre à l'honneur d'être son époux, et il n'y avait personne qui ne désirât le devenir. Mais comment toucher un cœur de ce caractère? La reine, qui voulait la marier, ne savait comment s'y

prendre pour l'y résoudre. « Ne voulez-vous pas, lui disait-elle quelquefois, rabattre un peu de cet orgueil insupportable qui vous fait regarder avec mépris tous les rois qui viennent à notre cour? — Je suis si heureuse, lui répondit Toute-Belle; permettez, madame, que je demeure dans une tranquille indifférence. »

Incertaine de ce qu'elle devait faire, la reine fut chercher une célèbre fée, qu'on appelait la fée du désert; mais il n'était pas aisé de la voir, car elle était gardée par des lions. La reine y aurait été bien empêchée, si elle n'avait pas su depuis longtemps qu'il fallait leur jeter du gâteau fait de farine de millet, avec du sucre candi et des œufs de crocodiles : elle pétrit elle-même ce gâteau, et le mit dans un petit panier à son bras. Comme elle était lasse d'avoir marché si longtemps, elle se coucha au pied d'un arbre pour prendre quelque repos; insensiblement elle s'assoupit; mais en se réveillant, elle trouva seulement son panier, le gâteau n'y était plus; et, pour comble de malheur, elle entendit les grands lions venir, qui faisaient beaucoup de bruit, car ils l'avaient sentie.

N'ayant pas la force de faire un pas pour se sauver, elle se tenait contre l'arbre où elle avait dormi; en même temps elle entendit : « Chit, chit, hem, hem. » Elle regarde, elle aperçoit sur l'arbre un petit homme qui n'avait qu'une coudée de haut; il mangeait des oranges, et lui dit : « Oh! reine, je vous connais très bien, et je sais la crainte où vous êtes que les lions ne vous dévorent; et pour comble de disgrâce vous n'avez point de gâteau. — Il faut me résoudre à la mort, dit la reine en soupirant; hélas! j'y aurais moins de peine si ma chère fille était mariée! — Quoi! vous avez une fille? s'écria le Nain Jaune (on le nommait ainsi à cause de la couleur de son teint, et de l'oranger où il demeurait) : vraiment je m'en réjouis; si vous me la voulez promettre, je vous garantirai des lions, des tigres et des ours. » La reine le regarda, et, effrayée de son horrible figure, elle rêvait, et ne lui répondait rien. « Quoi! vous hésitez, madame, lui cria-t-il : il faut que vous n'aimiez guère la vie. » En même temps la reine aperçut les lions sur le haut d'une colline, qui accouraient à elle; ils avaient chacun deux têtes, huit pieds, quatre rangs de dents, et leur peau était aussi dure que l'écaille et aussi rouge que du maroquin. A cette vue la pauvre reine cria de toute sa force : « Monseigneur le Nain, Toute-Belle est à

vous. — Oh! dit-il d'un air dédaigneux, Toute-Belle est trop belle, je n'en veux point, gardez-la. — Eh! monseigneur, continua la reine affligée, ne la refusez pas. — Eh bien, répliqua-t-il, je l'accepte par charité; mais souvenez-vous du don que vous m'en faites. » Aussitôt l'oranger sur lequel il était s'ouvrit, la reine se jeta dedans à corps perdu; il se referma, et les lions n'attrapèrent rien.

La reine était si troublée, qu'elle ne voyait pas une porte ménagée dans cet arbre; enfin, elle l'aperçut et l'ouvrit; elle donnait dans un champ d'orties et de chardons. Il était entouré d'un fossé bourbeux, et un peu plus loin était une maisonnette fort basse, couverte de paille : le Nain Jaune sortit d'un air enjoué; il avait des sabots, une jaquette de bure jaune, point de cheveux, de grandes oreilles, tout l'air d'un petit scélérat.

« Je suis ravi, madame ma belle-mère, dit-il à la reine, que vous voyiez le petit château où votre Toute-Belle vivra avec moi : elle pourra nourrir, de ces orties et de ces chardons, un âne qui la portera à la promenade; elle se garantira, sous ce rustique toit, de l'injure des saisons; elle boira de cette eau, et mangera quelques grenouilles qui s'y nourrissent grassement; enfin, elle m'aura jour et nuit auprès d'elle, beau, dispos et gaillard comme vous me voyez. »

L'infortunée reine, considérant tout d'un coup la déplorable vie que ce nain promettait à sa chère fille, tomba de sa hauteur sans connaissance, et sans avoir eu la force de lui répondre un mot; mais pendant qu'elle était ainsi, elle fut rapportée dans son lit bien proprement, avec les plus belles cornettes de nuit, et la fontange du meilleur air qu'elle eût mise de ses jours. La reine s'éveilla, et ne crut rien de ce qui lui était arrivé : car, se trouvant dans son palais, il n'y avait guère d'apparence qu'elle eût été au désert. Cependant ces cornettes, d'une dentelle rare, et le ruban, l'étonnaient autant que le rêve qu'elle croyait avoir fait; elle tomba dans une mélancolie extraordinaire.

La princesse, qui l'aimait de tout son cœur, s'en inquiéta beaucoup; elle la supplia de lui dire ce qu'elle avait; mais la reine évitait toujours de répondre. Toute-Belle, n'étant plus maîtresse de son inquiétude, prit la résolution d'aller trouver la fameuse fée du désert; elle avait aussi envie de lui demander son conseil pour demeurer fille ou se marier : elle prit soin de pétrir elle-

même le gâteau qui pouvait apaiser la fureur des lions; et, faisant semblant de se coucher le soir de bonne heure, elle sortit, et s'achemina vers la grotte où demeurait cette habile fée.

Mais en arrivant à l'oranger fatal dont j'ai déjà parlé, elle le vit si couvert de fruits et de fleurs, qu'il lui prit envie d'en cueillir; elle posa sa corbeille par terre et prit des oranges, qu'elle mangea : quand il fut question de retrouver sa corbeille et son gâteau, il n'y avait plus rien; elle s'inquiète, elle s'afflige, et voit tout d'un coup auprès d'elle le petit nain dont j'ai déjà parlé. « Qu'avez-vous, la belle fille? lui dit-il. — Hélas! répondit-elle, j'ai perdu mon panier et mon gâteau qui m'était si nécessaire pour arriver à bon port chez la fée du désert. — Hé! que lui voulez-vous, la belle fille? lui dit le petit magot : je suis son parent, son ami, et pour le moins aussi habile qu'elle. — La reine ma mère, répondit la princesse, est tombée depuis quelque temps dans une affreuse tristesse; j'ai dans l'esprit que j'en suis peut-être la cause, car elle souhaite de me marier; je vous avoue que je n'ai encore rien trouvé digne de moi; toutes ces raisons m'engagent de vouloir parler à la fée. — N'en prenez point la peine, princesse, lui dit le nain, je suis plus propre qu'elle à vous éclaircir sur ces choses.

« La reine votre mère a du chagrin de vous avoir promise en mariage. — La reine m'a promise? dit-elle en l'interrompant. Ah! sans doute vous vous trompez. — Oui, belle princesse, lui dit le nain, en se jetant tout d'un coup à ses genoux, et c'est moi qui suis destiné à ce bonheur. — Ma mère vous veut pour son gendre! s'écria Toute-Belle en reculant de quelque pas. — Je me soucie fort peu, dit le nain en colère, de cet honneur : voici les lions qui s'approchent; en trois coups de dents, ils m'auront vengé de votre injuste mépris.

— Que vais-je devenir! s'écria la pauvre princesse. Quoi! je finirai donc ainsi mes beaux jours! — Vous aurez au moins la gloire de mourir fille, lui dit le méchant nain. — J'aimerais mieux, répondit la princesse, épouser tous les nains de l'univers, que de périr d'une manière si affreuse. — Regardez-moi bien, princesse, avant que de me donner votre parole, répliqua-t-il, car je ne prétends pas vous surprendre. — Je vous ai regardé de reste, lui dit-elle, sauvez-moi, ou la peur me fera mourir. »

Effectivement, elle n'avait pas achevé ces mots, qu'elle tomba

évanouie; et, sans savoir comment, elle se trouva dans son lit avec le plus beau linge du monde, les plus beaux rubans, et une petite bague faite d'un seul cheveu roux, qui tenait si fort, qu'elle se serait plutôt arraché la peau qu'elle ne l'aurait ôtée de son doigt.

Quand la princesse vit toutes ces choses, et qu'elle se souvint de tout ce qui s'était passé la nuit, elle tomba dans une mélancolie qui surprit et qui inquiéta toute la cour. Enfin, les états du royaume, impatients de voir leur princesse mariée, s'assemblèrent, et vinrent ensuite trouver la reine pour la prier de lui choisir au plus tôt un époux. Elle leur conseilla d'aller trouver sa fille et de la haranguer : ils y furent sur-le-champ. Toute-Belle avait bien rabattu de sa fierté, depuis son aventure avec le Nain Jaune : elle ne comprenait pas de meilleur moyen pour se tirer d'affaire, que de se marier à quelque grand roi, contre lequel ce petit magot ne serait pas en état de disputer une conquête si glorieuse. Elle consentit à épouser le roi des mines d'or : c'était un prince très puissant et très bien fait.

Il est aisé de juger de l'excès de sa joie, lorsqu'il apprit de si charmantes nouvelles, et de la fureur de tous ses rivaux.

L'on prépara toutes les choses nécessaires pour la plus grande fête de l'univers : le roi des mines d'or fit venir des sommes si prodigieuses, que toute la mer était couverte des navires qui les apportaient : on envoya dans les cours les plus jolies et les plus galantes, et particulièrement à celle de France, pour avoir ce qu'il y avait de plus rare, afin de parer la princesse; et le roi des mines d'or, se voyant sur le point d'être heureux, ne quittait plus cette charmante princesse.

L'intérêt qu'elle avait à le connaître l'obligea de l'étudier avec soin; elle lui découvrit tant de mérite, tant d'esprit, des sentiments si vifs et si délicats, enfin une si belle âme dans un corps si parfait, qu'elle commença de ressentir pour lui une partie de ce qu'il ressentait pour elle.

Enfin le jour tant attendu et tant souhaité arriva : tout étant prêt pour les noces de Toute-Belle, la reine ravie s'était à peine couchée, et elle se leva plus matin que l'aurore, pour donner les ordres nécessaires, et pour choisir les pierreries dont la princesse devait être parée. Sa robe de brocart d'argent était chamarrée d'une douzaine de rayons de soleil; une riche cou-

ronne ornait sa tête. Le roi des mines d'or n'était pas moins accompli ni moins magnifique. Il avait fait arranger autour de la salle des festins mille tonneaux remplis d'or, et de grands sacs de velours en broderie de perles, que l'on remplissait de pistoles : chacun en pouvait tenir cent mille; on les donnait indifféremment à ceux qui tendaient la main.

La reine et la princesse s'avançaient pour sortir avec le roi, lorsqu'elles virent entrer dans une longue galerie où elles étaient deux gros coqs d'Inde qui traînaient une boîte fort mal faite : il venait derrière eux une grande vieille dont l'âge avancé et la décrépitude ne surprirent pas moins que son extrême laideur; elle s'appuyait sur une béquille; elle avait une fraise de taffetas noir, un chaperon de velours rouge, un vertugadin en guenille; elle fit trois tours avec les coqs d'Inde, sans dire une parole; puis, s'arrêtant au milieu de la galerie, et branlant sa béquille d'une manière menaçante : « Ho! ho! reine; ho! ho! princesse, s'écria-t-elle, vous prétendez donc fausser impunément la parole que vous avez donnée à mon ami le Nain Jaune? Je suis la fée du désert : sans lui ne savez-vous pas que mes grands lions vous auraient dévorées? Songez promptement à ce que vous voulez faire; car je jure par mon escoffion que vous l'épouserez, ou que je brûlerai ma béquille. »

Le roi des mines d'or, indigné que cette méchante vieille vînt s'opposer à sa félicité, s'approcha d'elle l'épée à la main, et la portant à sa gorge : « Malheureuse! lui dit-il, éloigne-toi de ces lieux pour jamais, ou la perte de ta vie me vengera de ta malice. »

Il eut à peine prononcé ces mots, que le dessus de sa boîte sauta jusqu'au plancher avec un bruit affreux, et l'on en vit sortir le Nain Jaune, monté sur un gros chat d'Espagne, qui vint se mettre entre la fée du désert et le roi des mines d'or : « Jeune téméraire, lui dit-il, c'est à moi seul que tu as affaire, je suis ton rival, je suis ton ennemi; l'infidèle princesse qui veut se donner à toi m'a donné sa parole et a reçu la mienne; regarde si elle n'a pas une bague d'un de mes cheveux; tâche de la lui ôter, et tu verras, par ce petit essai, que ton pouvoir est moindre que le mien. — Misérable, lui dit le roi, songes-tu que tu es un magot, dont la hideuse figure fait mal aux yeux, et que je t'aurais déjà ôté la vie, si tu étais digne d'une mort si glorieuse! »

Le roi, indigné que cette vieille vint s'opposer à sa félicité, tira son épée en lui disant : « Malheureuse, éloigne-toi de ces lieux pour jamais, ou la perte de ta vie me vengera de ta malice. » A ces mots, le Nain Jaune, monté sur un gros chat d'Espagne, sortit de la boîte, tira un large coutelas, et défia le roi au combat.

Le Nain Jaune tira un large coutelas dont il était armé, et défiant le roi au combat, il descendit dans la place du palais avec un bruit étrange.

Le roi courroucé le suivit à grands pas, et les deux coqs d'Inde parurent aux côtés du mauvais nain, comme deux géants plus hauts que des montagnes, qui jetaient le feu par la bouche et par les yeux. Toutes ces choses n'auraient point été capables d'effrayer le cœur magnanime du jeune monarque; mais son courage ne fut pas à l'épreuve de l'état ou il aperçut sa chère princesse, lorsqu'il vit la fée du désert coiffée en Tisiphone, sa tête couverte de longs serpents, montée sur un griffon ailé, armée d'une lance dont elle la frappa si rudement, qu'elle la fit tomber entre les bras de la reine toute baignée de son sang. Le roi abandonna le combat, et courut vers la princesse pour la secourir; mais le Nain Jaune ne lui laissa pas le temps de s'en approcher; il s'élança avec son chat espagnol dans le balcon où elle était; il l'arracha des bras de la reine, puis, sautant sur le toit du palais, il disparut avec sa proie.

Le roi, confus et immobile, regardait avec le dernier désespoir une aventure si extraordinaire, et à laquelle il était assez malheureux de ne pouvoir apporter aucun remède.

Cette mauvaise fée du désert eut à peine vu le roi des mines d'or, que son cœur barbare, devenant sensible au mérite de ce jeune prince, elle en voulut faire sa proie, et l'emporta au fond d'une affreuse caverne, où elle le chargea de chaînes. Dès qu'elle fut arrivée, elle lui rendit la vue, sans lui rendre la liberté, et, empruntant de l'art de féerie les grâces et les charmes que la nature lui avait déniés, elle parut devant lui comme une aimable nymphe que le hasard conduisait en ces lieux.

« Que vois-je? s'écria-t-elle. Quoi, c'est vous, prince charmant! quelle infortune vous accable et vous retient dans un si triste séjour? » Le roi, déçu par des apparences si trompeuses, lui répliqua : « Hélas! belle nymphe, j'ignore ce que me veut la furie infernale qui m'a conduit ici, et que j'ai reconnue à sa voix pour la fée du désert. — Ah! seigneur, s'écria la fausse nymphe, si vous êtes entre les mains de cette femme, vous n'en sortirez qu'après l'avoir épousée; elle a fait ce tour à plus d'un héros. » Pendant qu'elle feignait de prendre beaucoup de part à l'affliction du roi, il aperçut les pieds de la nymphe, qui étaient sem-

blables à ceux d'un griffon; c'était toujours à cela qu'on reconnaissait la fée dans ses différentes métamorphoses.

Le roi n'en témoigna rien : « Je ne sens aucune aversion, lui dit-il, pour la fée du désert; mais il ne m'est pas supportable qu'elle protège le Nain Jaune contre moi, et qu'elle me tienne enchaîné. Si elle me rend ma liberté, je sens bien que la reconnaissance m'engagera à n'aimer qu'elle. »

La fée du désert, trompée par ces paroles, prit la résolution de transporter le roi dans un lieu aussi agréable que cette solitude était affreuse, de manière que, l'obligeant à monter dans son chariot, où elle avait attaché des cygnes, elle vola d'un pôle à l'autre.

Mais que devint ce prince, lorsqu'en traversant ainsi le vaste espace de l'air, il aperçut sa chère princesse dans un château tout d'acier, dont les murs, frappés par les rayons du soleil, faisaient des miroirs ardents qui brûlaient tous ceux qui voulaient en approcher : elle était dans un bocage, couchée sur le bord d'un ruisseau, une de ses mains sous sa tête, et de l'autre elle semblait essuyer ses larmes. Comme elle levait les yeux vers le ciel, elle vit passer le roi avec la fée du désert, qui parut aux yeux de la princesse la plus merveilleuse personne du monde. « Quoi! s'écria-t-elle, ne suis-je donc pas assez malheureuse dans cet inaccessible château? Faut-il que, pour comble de disgrâce, le démon de la jalousie vienne me persécuter? Mais qui est cette redoutable rivale dont la fatale beauté surpasse la mienne? »

Pendant qu'elle parlait ainsi, l'amoureux roi ressentait une peine mortelle de s'éloigner avec tant de vitesse du cher objet de ses vœux.

Ils arrivèrent dans une vaste prairie émaillée de mille fleurs différentes; l'on voyait, dans l'éloignement, un superbe palais dont les murs étaient de transparentes émeraudes. Aussitôt que les cygnes qui conduisaient la fée se furent abaissés sous un portique dont le pavé était de diamants et les voûtes de rubis, il parut de tous côtés mille belles personnes qui vinrent la recevoir avec de grandes acclamations de joie.

La fée du désert conduisit le roi dans le plus superbe appartement qui se soit jamais vu de mémoire de fée, et elle l'y laissa quelques moments pour qu'il ne se crût pas absolument captif; il se douta bien qu'elle ne s'éloignait guère, et qu'en quelque

lieu caché elle observait ce qu'il faisait; cela l'obligea de s'approcher d'un grand miroir, et, s'adressant à lui : « Fidèle conseiller, lui dit-il, permets que je voie ce que je peux faire pour me rendre agréable à la charmante fée du désert, car l'envie que j'ai de lui plaire m'occupe sans cesse. »

La fée entra si transportée de joie, qu'elle ne pouvait la modérer. « Je vous tiens compte, lui dit-elle, des soins que vous prenez pour me plaire; vous en avez trouvé le secret, même sans le chercher. »

Le roi, qui avait des raisons pour dire des douceurs à la vieille fée, ne les épargna pas, et il obtint insensiblement la liberté de s'aller promener le long du rivage de la mer. Elle l'avait rendue, par son art, si terrible et si orageuse, qu'il n'y avait point de pilote assez hardi pour naviguer dessus; ainsi, elle ne devait rien craindre de la complaisance qu'elle avait pour son prisonnier.

Après avoir marché assez longtemps sur le sable, il se baissa, et écrivit quelques vers avec une canne qu'il tenait dans sa main.

Comme il écrivait, il entendit une voix qui attira, malgré lui, toute son attention. Il regardait de tous côtés, lorsqu'il aperçut une femme d'une beauté extraordinaire : son corps n'était couvert que par ses longs cheveux, qui, doucement agités des zéphirs, flottaient sur l'onde. Elle tenait un miroir dans l'une de ses mains et un peigne dans l'autre; une longue queue de poisson avec des nageoires terminait son corps. Le roi demeura bien surpris d'une rencontre si extraordinaire. Dès qu'elle fut à portée de lui parler, elle lui dit : « Je sais le triste état où vous êtes réduit par l'éloignement de votre princesse, et par la bizarre passion que la fée du désert a prise pour vous; si vous voulez, je vous tirerai de ce lieu fatal. » Le roi ne savait que répondre; il craignait que la fée du désert n'eût emprunté cette figure pour le décevoir. Comme il hésitait, la sirène, qui devina ses pensées, lui dit : « Ne croyez pas que ce soit un piège que je vous tends : le procédé de la fée du désert et celui du Nain Jaune m'ont aigrie contre eux; je vois tous les jours votre infortunée princesse; sa beauté et son mérite me font une égale pitié, et, je le répète encore, si vous avez de la confiance en moi, je vous sauverai. — J'en ai une si parfaite, s'écria le roi, que je ferai tout ce que vous m'ordonnerez. — Ne perdons pas de temps, lui dit-elle;

venez avec moi, je vais vous porter au château d'acier, et laisser sur ce rivage une figure qui vous ressemblera si fort, que la fée en sera la dupe. »

Elle coupa aussitôt des joncs marins, elle en fit un gros paquet, et, soufflant trois fois dessus, elle leur dit : « Joncs marins, mes amis, je vous ordonne de rester étendus sur le sable, sans en partir, jusqu'à ce que la fée du désert vous vienne enlever. » Les joncs parurent couverts de peau, et si semblables au roi des mines d'or, qu'il n'avait jamais vu une chose si surprenante. En même temps la bonne sirène fit asseoir le roi sur sa grande queue de poisson, et tous les deux voguèrent en pleine mer.

« Je dois à présent, lui dit-elle, vous apprendre que, lorsque le méchant Nain Jaune eut enlevé Toute-Belle, il la mit, malgré la blessure que la fée du désert lui avait faite, en trousse derrière lui sur son terrible chat d'Espagne; elle perdait tant de sang, qu'elle resta évanouie pendant tout le chemin. Mais le Nain Jaune ne voulut point s'arrêter pour la secourir, qu'il ne se vît en sûreté dans son terrible palais d'acier. La princesse y fut mise dans un lit de drap d'or, chamarré de perles plus grosses que des noix. — Ah! s'écria le roi des mines d'or, en interrompant la sirène, il l'a épousée, je me meurs. — Non, lui dit-elle, seigneur; rassurez-vous : la fermeté de Toute-Belle l'a garantie des violences de cet affreux Nain. Enfin elle était dans le bois lorsque vous avez passé; elle vous a vu avec la fée du désert; elle était si fardée qu'elle lui a paru d'une beauté supérieure à la sienne. Elle croit que vous l'aimez. » En achevant ces mots, ils arrivèrent au château d'acier; le côté de la mer était le seul endroit que le Nain Jaune n'avait pas revêtu de ces formidables murs qui brûlaient tout le monde.

« Je sais fort bien, dit la sirène au roi, que Toute-Belle est au bord de la même fontaine où vous la vîtes en passant; mais, comme vous aurez des ennemis à combattre avant que d'y arriver, voici une épée avec laquelle vous pouvez tout entreprendre, et affronter les plus grands périls, pourvu que vous ne la laissiez pas tomber. Adieu; je vais me retirer sous le rocher que vous voyez : si vous avez besoin de moi pour vous conduire plus loin avec votre chère princesse, je ne vous manquerai pas; car la reine sa mère est ma meilleure amie, et c'est pour a

servir que je suis venue vous chercher. » En achevant ces mots, elle donna au roi une épée faite d'un seul diamant.

Comme la fée du désert ne vit point revenir son aimable amant, elle se hâta de l'aller chercher; elle fut sur le rivage avec cent filles de sa suite, toutes chargées de présents magnifiques pour le roi. Mais que devint la fée, lorsqu'elle aperçut les joncs marins si semblables au roi des mines d'or, que l'on n'y reconnaissait aucune différence? Frappée d'étonnement et de la plus vive douleur, elle jeta un cri si épouvantable, qu'il pénétra les cieux, fit trembler les monts, et retentit jusqu'aux enfers. Elle se jeta sur le corps du roi; elle pleura, elle hurla; elle mit en pièces cinquante des plus belles personnes qui l'avaient accompagnée, les immolant aux mânes de ce cher défunt. Ensuite elle appela onze de ses sœurs qui étaient fées comme elle, les priant de lui aider à faire un superbe mausolée à ce jeune héros. Il n'y en eut pas une qui ne fût la dupe des joncs marins.

Pendant ce temps, le roi remerciait l'aimable sirène, la conjurant de lui accorder sa protection. Elle s'y engagea de la meilleure grâce du monde, et disparut à ses yeux. Il n'eut plus rien à faire qu'à s'avancer vers le château d'acier.

Ainsi guidé par son amour, il marcha à grands pas, regardant d'un œil curieux s'il apercevrait son adorable princesse; mais il ne fut pas longtemps sans occupation : quatre sphinx terribles l'environnèrent et, jetant sur lui leurs griffes aiguës, ils l'auraient mis en pièces, sans l'épée de diamant. Il la fit à peine briller aux yeux de ces monstres, qu'ils tombèrent sans force à ses pieds. Il donna à chacun un coup mortel; puis, s'avançant encore, il trouva six dragons couverts d'écailles plus difficiles à pénétrer que le fer. Mais il n'y en eut pas un qu'il ne coupât par la moitié. Vingt-quatre nymphes, belles et gracieuses, vinrent à sa rencontre, tenant de longues guirlandes de fleurs, dont elles lui fermaient le passage. « Où voulez-vous aller, seigneur, lui dirent-elles? Nous sommes commises à la garde de ces lieux; si nous vous laissions passer, il en arriverait à vous et à nous des malheurs infinis. De grâce, ne vous opiniâtrez point : voudriez-vous tremper votre main victorieuse dans le sang de vingt-quatre filles innocentes qui ne vous ont jamais causé de déplaisir? » Le roi, à cette vue, demeura interdit; mais une voix qu'il entendit le fortifia tout d'un coup. « Frappe! frappe! n'épargne

rien, lui dit cette voix, ou tu perds ta princesse pour jamais. »

En même temps, sans rien répondre à ces nymphes, il se jette au milieu d'elles, rompt leurs guirlandes, les attaque et les dissipe en un moment. Il entra dans le petit bois où il avait vu Toute-Belle; elle y était au bord de la fontaine, pâle et languissante. Il l'aborde en tremblant : il veut se jeter à ses pieds; mais elle s'éloigne avec vitesse. « Ne me condamnez pas sans m'entendre, madame, lui dit-il; je ne suis ni infidèle, ni coupable. — Ah! barbare, s'écria-t-elle, je vous ai vu traverser les airs avec une personne d'une beauté extraordinaire : est-ce malgré vous que vous faisiez ce voyage? — Oui, princesse, lui dit-il, c'était malgré moi; la méchante fée du désert m'a enlevé dans son char jusqu'à un des bouts de la terre, où je serais encore à languir sans le secours inespéré d'une sirène bienfaisante, qui m'a conduit jusqu'ici. Je viens, ma princesse, pour vous arracher des indignes mains qui vous retiennent captive. » Il se jeta à ses pieds, et laissa malheureusement tomber sa redoutable épée. Le Nain Jaune, qui se tenait caché sous une laitue, s'en saisit.

La princesse poussa un cri terrible en apercevant le Nain; mais ce petit monstre, avec deux mots de son grimoire, fit paraître deux géants, qui chargèrent le roi de chaînes et de fers. « C'est à présent, dit le Nain, que je suis le maître de la destinée de mon rival; mais je lui veux bien accorder la vie et la liberté de partir de ces lieux, pourvu que, sans différer, vous consentiez à m'épouser. — Ah! que je meure plutôt mille fois, s'écria l'amoureux roi! »

Aussitôt, malgré les cris et les pleurs de Toute-Belle, le Nain Jaune frappa le roi droit au cœur, et l'étendit à ses pieds. La princesse, ne pouvant survivre à son cher amant, se laissa tomber sur son corps, et ne fut pas longtemps sans unir son âme à la sienne. C'est ainsi que périrent ces illustres infortunés, sans que la sirène y pût apporter aucun remède, car la force du charme était dans l'épée de diamant.

Le méchant Nain aima mieux voir la princesse privée de vie, que de la voir entre les bras d'un autre; et la fée du désert, ayant appris cette aventure, détruisit le mausolée qu'elle avait élevé, concevant autant de haine pour la mémoire du roi des mines d'or, qu'elle avait conçu de passion pour sa personne. La secourable sirène, désolée d'un si grand malheur, ne put rien

obtenir du destin, que de les métamorphoser en palmiers. Ces deux corps si parfaits devinrent deux beaux arbres; conservant toujours un amour fidèle l'un pour l'autre, ils se caressent de leurs branches entrelacées, et immortalisent leurs feux par leur tendre union.

LA CHATTE BLANCHE

Il était une fois un roi qui avait trois fils bien faits et courageux ; il eut peur que l'envie de régner ne leur prît avant sa mort : il courait même certains bruits qu'ils cherchaient à s'acquérir des créatures, et que c'était pour lui ôter son royaume. Le roi se sentait vieux ; mais son esprit et sa capacité n'ayant point diminué, il n'avait pas envie de leur céder une place qu'il remplissait dignement. Il pensa donc que le meilleur moyen de vivre en repos, c'était de les amuser par des promesses dont il saurait toujours éluder l'effet.

Il les appela dans son cabinet, et, après leur avoir parlé avec beaucoup de bonté, il ajouta : « Vous conviendrez avec moi, mes chers enfants, que mon grand âge ne permet pas que je m'applique aux affaires de mon État avec autant de soin que je le faisais autrefois : je crains que mes sujets n'en souffrent, je veux mettre ma couronne sur la tête d'un de vous autres ; mais il est bien juste que, pour un tel présent, vous cherchiez les moyens de me plaire dans le dessein que j'ai de me retirer à la campagne. Il me semble qu'un petit chien adroit, joli et fidèle, me tiendrait bonne compagnie ; de sorte que, sans choisir mon fils aîné plutôt que mon cadet, je vous déclare que celui des trois qui m'apportera le plus beau petit chien sera aussitôt mon héritier. »

Les princes demeurèrent surpris de l'inclination de leur père pour un petit chien ; mais les deux cadets y pouvaient trouver leur compte, et ils acceptèrent avec plaisir la commission d'aller en chercher un : l'aîné était trop timide ou trop respectueux pour représenter ses droits. Ils prirent congé du roi ; il leur donna de l'argent et des pierreries, ajoutant que, dans un an, sans y manquer, ils revinssent, au même jour et à la même heure, lui apporter leurs petits chiens.

Avant de partir, ils allèrent dans un château qui n'était qu'à une lieue de la ville. Ils y menèrent leurs plus confidents, et firent de grands festins, où les trois frères se promirent une amitié éternelle; qu'ils agiraient dans l'affaire en question sans jalousie et sans chagrin, et que le plus heureux ferait toujours part de sa fortune aux autres. Enfin ils partirent, réglant qu'ils se trouveraient à leur retour dans le même château, pour aller ensuite chez le roi. Ils ne voulurent être suivis de personne, et changèrent leurs noms pour n'être pas connus.

Chacun prit une route différente. Les deux aînés eurent beaucoup d'aventures; mais je ne m'attache qu'à celle du cadet. Il était gracieux; il avait l'esprit gai et réjouissant, la tête admirable, la taille noble, les traits réguliers, de belles dents, beaucoup d'adresse dans tous les exercices qui conviennent à un prince. Il chantait agréablement, il touchait le luth et le théorbe avec une délicatesse qui charmait; il savait peindre; en un mot, il était accompli, et pour la valeur, cela allait jusqu'à l'intrépidité.

Il n'y avait guère de jours qu'il n'achetât des chiens, de grands, de petits, des lévriers, des dogues, limiers, chiens de chasse, épagneuls, barbets, bichons. Dès qu'il en avait un beau, et qu'il en trouvait un plus beau, il laissait aller le premier pour garder l'autre; car il aurait été impossible qu'il eût mené tout seul trente ou quarante mille chiens, et il ne voulait ni gentilshommes, ni valets de chambre, ni pages à sa suite. Il avançait toujours son chemin, n'ayant point déterminé jusqu'où il irait, lorsqu'il fut surpris dans la nuit, du tonnerre et de la pluie, dans une forêt dont il ne pouvait plus reconnaître les sentiers.

Il prit le premier chemin, et, après avoir marché longtemps, il aperçut un peu de lumière, ce qui lui persuada qu'il y avait quelque maison proche où il se mettrait à l'abri jusqu'au lendemain. Ainsi guidé par la lumière qu'il voyait, il arriva à la porte d'un château, le plus superbe qu'il se soit jamais imaginé. Cette porte était d'or, couverte d'escarboucles dont la lumière vive et pure éclairait tous les environs; c'était elle que le prince avait vue de fort loin. Les murs étaient d'une porcelaine transparente mêlée de plusieurs couleurs qui représentaient l'histoire de toutes les fées, depuis la création du monde jusqu'alors; les fameuses aventures de Peau d'Ane, de Finette, de l'Oranger, de

Gracieuse, de la Belle au bois dormant, de Serpentin vert, et de cent autres, n'y était pas oubliées. Il fut charmé d'y reconnaître le prince Lutin ; car c'était son oncle à la mode de Bretagne. La pluie et le mauvais temps l'empêchèrent de s'arrêter davantage dans un lieu où il se mouillait jusqu'aux os, outre qu'il ne voyait point du tout aux endroits où la lumière des escarboucles ne pouvait s'étendre.

Il revint à la porte d'or; il vit un pied de chevreuil attaché à une chaîne toute de diamant; il admira cette magnificence et la sécurité avec laquelle on vivait dans ce château. « Car enfin, disait-il, qui empêche les voleurs de venir couper cette chaîne et d'arracher les escarboucles; ils se feraient riches pour toujours. »

Il tira le pied de chevreuil, et aussitôt il entendit sonner une cloche qui lui parut d'or ou d'argent, par le son qu'elle rendait. Au bout d'un moment, la porte fut ouverte, sans qu'il aperçût autre chose qu'une douzaine de mains en l'air, qui tenaient chacune un flambeau. Il demeura si surpris qu'il hésitait à s'avancer, quand il sentit d'autres mains qui le poussaient par derrière avec assez de violence. Il marcha donc fort inquiet, et, à tout hasard, il porta la main sur la garde de son épée; mais en entrant dans un vestibule tout incrusté de porphyre et de lapis, il entendit deux voix ravissantes qui chantèrent ces paroles :

Des mains que vous voyez ne prenez pas d'ombrage,
Et ne craignez en ce séjour
Que les charmes d'un beau visage
Si votre cœur veut fuir l'amour.

Il ne put croire qu'on l'invitât de si bonne grâce pour lui faire ensuite du mal; de sorte que, se sentant poussé vers une grande porte de corail qui s'ouvrit dès qu'il s'en fut approché, il entra dans un salon de nacre de perles, et ensuite dans plusieurs chambres ornées différemment, et si riches par les peintures et les pierreries, qu'il en était comme enchanté. Mille et mille lumières attachées depuis la voûte du salon jusqu'en bas éclairaient une partie des autres appartements, qui ne laissaient pas d'être remplis de lustres, de girandoles et de gradins couverts de bougies, enfin la magnificence était telle qu'il n'était pas aisé de croire que ce fût chose possible.

Après avoir passé dans soixante chambres, les mains qui le

conduisaient l'arrêtèrent; il vit un grand fauteuil de commodité qui s'approcha tout seul de la cheminée. En même temps le feu s'alluma; et les mains, qui lui semblaient fort belles, blanches, petites, grasses et bien proportionnées, le déshabillèrent; car il était mouillé, comme je l'ai déjà dit, et l'on avait peur qu'il ne s'enrhumât. On lui présenta, sans qu'il vît personne, une chemise aussi belle que pour un jour de noces, avec une robe de chambre d'une étoffe glacée d'or, brodée de petites émeraudes qui formaient des chiffres. Les mains, sans corps, approchèrent de lui une table sur laquelle une toilette fut mise : rien n'était plus magnifique. Elles le peignèrent avec une légèreté et une adresse dont il fut fort content. Ensuite on le rhabilla; mais ce ne fut pas avec ses habits, on lui en apporta de beaucoup plus riches. Il admirait silencieusement tout ce qui se passait, et quelquefois il lui prenait de petits mouvements de frayeur dont il n'était pas tout à fait le maître.

Après qu'on l'eut poudré, frisé, parfumé, paré, ajusté et rendu plus beau qu'Adonis, les mains le conduisirent dans une salle superbe par ses dorures et ses meubles. On voyait autour l'histoire des plus fameux Chats : Rodilardus pendu par les pieds au conseil des rats, Chat Botté, marquis de Carabas, le Chat qui écrit, la Chatte devenue femme, les Sorciers devenus chats, le Sabbat, et toutes ses cérémonies; enfin rien n'était plus singulier que ces tableaux.

Le couvert était mis; il y en avait deux, chacun garni de son cadenas d'or; le buffet surprenait par la quantité de vases de cristal de roche et de mille pierres rares. Le prince ne savait pour qui ces deux couverts étaient mis, lorsqu'il vit des chats qui se placèrent dans un petit orchestre ménagé exprès : l'un tenait un livre avec des notes les plus extraordinaires du monde, l'autre un rouleau de papier dont il battait la mesure, et les autres avaient de petites guitares. Tout d'un coup chacun d'eux se mit à miauler sur différents tons et à gratter les cordes des guitares avec leurs ongles : c'était la plus étrange musique que l'on eût jamais entendue. Le prince se serait cru en enfer, s'il n'avait pas trouvé ce palais trop merveilleux pour donner dans une pensée si peu vraisemblable; mais il se bouchait les oreilles et riait de toute sa force de voir les différentes postures et les grimaces de ces nouveaux musiciens.

Il rêvait aux différentes choses qui lui étaient déjà arrivées dans ce château, lorsqu'il vit entrer une petite figure qui n'avait pas une coudée de haut. Cette bamboche se couvrait d'un long voile de crêpe noir. Deux chats la menaient; ils étaient vêtus de deuil, en manteau, et l'épée au côté; un nombreux cortège de chats venait après; les uns portaient des ratières pleines de rats, et les autres des souris dans des cages.

Le prince ne sortait point d'étonnement; il ne savait que penser. La figurine s'approcha, et levant son voile, il aperçut la plus belle petite Chatte blanche qui ait été et qui sera jamais. Elle avait l'air fort jeune et fort triste; elle se mit à faire un miaulis si doux et si charmant, qu'il allait droit au cœur. Elle dit au prince :

« Fils de roi, sois le bienvenu; ma Miaularde Majesté te voit avec plaisir.

— Madame la Chatte, dit le prince, vous êtes bien généreuse de me recevoir avec tant d'accueil; mais vous ne me paraissez pas une bestiole ordinaire; le don que vous avez de la parole et le superbe château que vous possédez en sont des preuves assez évidentes.

— Fils de roi, reprit la Chatte Blanche, je te prie, cesse de me faire des compliments; je suis simple dans mes discours et dans mes manières, mais j'ai un bon cœur. Allons, continua-t-elle, que l'on serve, et que les musiciens se taisent, car le prince n'entend pas ce qu'ils disent.

— Et disent-ils quelque chose, madame? reprit-il.

— Sans doute, continua-t-elle; nous avons ici des poètes qui ont infiniment d'esprit, et, si vous restez un peu parmi nous, vous aurez lieu d'en être convaincu.

— Il ne faut que vous entendre pour le croire, dit galamment le prince; mais aussi, madame, je vous regarde comme une Chatte fort rare. »

L'on apporta le souper; les mains dont les corps étaient invisibles servaient. L'on mit d'abord sur la table deux bisques, l'une de pigeonnaux et l'autre de souris fort grasses. La vue de l'une empêcha le prince de manger de l'autre, se figurant que le même cuisinier les avait accommodées; mais la petite Chatte, qui devina par la mine qu'il faisait ce qu'il avait dans l'esprit, l'assura que sa cuisine était à part, et qu'il pouvait manger ce qu'on lui

présenterait, avec certitude qu'il n'y aurait ni rats ni souris.

Le prince ne se le fit pas dire deux fois, croyant bien que la belle petite Chatte ne voudrait pas le tromper. Il remarqua qu'elle avait à sa patte un portrait fait en table; cela le surprit. Il la pria de le lui montrer, croyant que c'était maître Minagrobis. Il fut bien étonné de voir un jeune homme si beau, qu'il était à peine croyable que la nature en pût former un tel, et qui lui ressemblait si fort, qu'on n'aurait pu le peindre mieux. Elle soupira, et, devenant encore plus triste, elle garda un profond silence. Le prince vit bien qu'il y avait quelque chose d'extraordinaire là-dessous; cependant, il n'osa s'en informer, de peur de déplaire à la Chatte ou de la chagriner. Il l'entretint de toutes les nouvelles qu'il savait, et il la trouva fort instruite des différents intérêts des princes et des autres choses qui se passaient dans le monde.

Après le souper, Chatte Blanche convia son hôte d'entrer dans un salon où il y avait un théâtre, sur lequel douze chats et douze singes dansèrent un ballet. Les uns étaient vêtus en Maures et les autres en Chinois. Il est aisé de juger des sauts et des cabrioles qu'ils faisaient, et de temps en temps ils se donnaient des coups de griffe. C'est ainsi que la soirée finit. Chatte Blanche donna le bonsoir à son hôte; les mains qui l'avaient conduit jusque-là le reprirent et le menèrent dans un appartement tout opposé à celui qu'il avait vu. Il était moins magnifique que galant : tout était tapissé d'ailes de papillons, dont les diverses couleurs formaient mille fleurs différentes. Il y avait aussi des plumes d'oiseaux très rares et qui n'ont peut-être jamais été vus que dans ces lieux-là. Les lits étaient de gaze, rattachés par mille nœuds de rubans. C'étaient de grandes glaces depuis le plafond jusqu'au parquet, et les bordures d'or ciselé représentaient mille petits Amours.

Le prince se coucha sans dire mot, car il n'y avait pas moyen de faire conversation avec les mains qui le servaient; il dormit peu, et fut réveillé par un bruit confus. Les mains aussitôt le tirèrent de son lit et lui mirent un habit de chasse. Il regarda dans la cour du château; il aperçut plus de cinq cents chats dont les uns menaient des lévriers en laisse, les autres donnaient du cor. C'était une grande fête : Chatte Blanche allait à la chasse; elle voulait que le prince y vînt. Les officieuses mains lui pré-

sentèrent un cheval de bois qui courait à toute bride, et qui allait le pas à merveille. Il fit quelque difficulté d'y monter, disant qu'il s'en fallait de beaucoup qu'il fût chevalier errant comme don Quichotte; mais sa résistance ne servit de rien; on le planta sur le cheval de bois. Il avait une housse et une selle en broderie d'or et de diamants. Chatte Blanche montait un singe, le plus beau et le plus superbe qui se soit encore vu; elle avait quitté son grand voile et portait un bonnet à la dragonne, qui lui donnait un petit air si résolu, que toutes les souris du voisinage en avaient peur. Il ne s'est jamais fait une chasse plus agréable; les chats couraient plus vite que les lapins et les lièvres : de sorte que, lorsqu'ils en prenaient, Chatte-Blanche faisait faire la curée devant elle, et il s'y passait mille tours d'adresse très réjouissants. Les oiseaux n'étaient pas, de leur côté, trop en sûreté; car les chatons grimpaient aux arbres, et le maître singe portait Chatte Blanche jusque dans le nid des aigles, pour disposer à sa volonté des petites altesses aiglonnes.

La chasse étant finie, elle prit un cor qui était long comme le doigt, mais qui rendait un son si clair et si haut, qu'on l'entendait aisément de dix lieues. Dès qu'elle eut sonné deux ou trois fanfares, elle fut environnée de tous les chats du pays : les uns paraissaient en l'air, montés sur des chariots; les autres, dans des barques, abordaient par eau, enfin, il ne s'en est jamais tant vu. Ils étaient presque tous habillés de différentes manières. Elle retourna au château avec ce pompeux cortège, et pria le prince d'y venir. Il le voulut bien, quoiqu'il lui semblât que tant de chatonnerie tenait un peu du sabbat et du sorcier, et que la Chatte parlante l'étonnât plus que tout le reste.

Dès qu'elle fut rentrée chez elle, on lui mit son grand voile noir. Elle soupa avec le prince; il avait faim, et mangea d'un bon appétit. L'on apporta des liqueurs dont il but avec plaisir, et sur-le-champ elles lui ôtèrent le souvenir du petit chien qu'il devait porter au roi. Il ne pensa plus qu'à miauler avec Chatte Blanche, c'est-à-dire à lui tenir bonne et fidèle compagnie; il passait les jours en fêtes agréables, tantôt à la pêche ou à la chasse; puis on faisait des ballets, des carrousels et mille autres choses où il se divertissait très bien. Souvent même la belle chatte composait des vers et des chansonnettes d'un style si passionné qu'il semblait qu'elle avait le cœur tendre, et que l'on ne

pouvait parler comme elle faisait sans aimer; mais son secrétaire, qui était un vieux chat, écrivait si mal qu'encore que ses ouvrages aient été conservés il est impossible de les lire.

Le prince avait oublié jusqu'à son pays. Les mains dont j'ai parlé continuaient de le servir. Il regrettait quelquefois de n'être pas chat, pour passer sa vie dans cette bonne compagnie. « Hélas! disait-il à Chatte Blanche, que j'aurais de douleur de vous quitter! Je vous aime si chèrement! Ou devenez fille, ou rendez-moi chat. » Elle trouvait son souhait fort plaisant, et ne lui faisait que des réponses obscures, où il ne comprenait presque rien.

Une année s'écoule bien vite quand on n'a ni souci ni peine, qu'on se réjouit et qu'on se porte bien. Chatte Blanche savait le temps où il devait retourner; et comme il n'y pensait plus, elle l'en fit souvenir. « Sais-tu, dit-elle, que tu n'as que trois jours pour chercher le petit chien que le roi ton père souhaite, et que tes frères en ont trouvé de fort beaux? »

Le prince revint à lui, et, s'étonnant de sa négligence : « Par quel charme secret, s'écria-t-il, ai-je oublié la chose du monde qui m'est la plus importante? Il y va de ma gloire et de ma fortune. Où prendrai-je un chien tel qu'il le faut pour gagner le royaume, et un cheval assez diligent pour faire tant de chemin? » Il commença de s'inquiéter et s'affligea beaucoup.

Chatte Blanche lui dit, en s'adoucissant : « Fils de roi, ne te chagrine point, je suis de tes amies; tu peux encore rester ici un jour, et, quoiqu'il y ait cinq cents lieues d'ici à ton pays, le bon cheval de bois t'y portera en moins de douze heures.

— Je vous remercie, belle Chatte, dit le prince; mais il ne me suffit pas de retourner vers mon père, il faut que je lui porte un petit chien.

— Tiens, lui dit Chatte Blanche, voici un gland où il y en a un plus beau que la Canicule.

— Oh! dit le prince, madame la Chatte, Votre Majesté se moque de moi.

— Approche le gland de ton oreille, continua-t-elle, et tu l'entendras japper. »

Il obéit : aussitôt le petit chien fit jap, jap, dont le prince demeura transporté de joie; car tel chien qui tient dans un gland doit être fort petit. Il voulait l'ouvrir, tant il avait envie de

le voir : mais Chatte Blanche lui dit qu'il pourrait avoir froid par les chemins, et qu'il valait mieux attendre qu'il fût devant le roi son père. Il la remercia mille fois, et lui dit un adieu très tendre. « Je vous assure, ajouta-t-il, que les jours m'ont paru si courts avec vous, que je regrette en quelque façon de vous laisser ici; et, quoique vous y soyez souveraine et que tous les chats qui vous font leur cour aient plus d'esprit et de galanterie que les nôtres, je ne laisse pas de vous convier de venir avec moi. » La Chatte ne répondit à cette proposition que par un profond soupir.

Ils se quittèrent. Le prince arriva le premier au château où le rendez-vous avait été réglé avec ses frères. Ils s'y rendirent peu après, et demeurèrent surpris de voir dans la cour un cheval de bois qui sautait mieux que tous ceux que l'on a dans les académies.

Le prince vint au-devant d'eux. Ils s'embrassèrent plusieurs fois et se rendirent compte de leurs voyages; mais notre prince déguisa à ses frères la vérité de ses aventures, et leur montra un méchant chien qui servait à tourner la broche, disant qu'il l'avait trouvé si joli que c'était lui qu'il apportait au roi. Quelque amitié qui fut entre eux, les deux aînés sentirent une secrète joie du mauvais choix de leur cadet; ils étaient à table, et se marchaient sur le pied, comme pour se dire qu'ils n'avaient rien à craindre de ce côté-là.

Le lendemain, ils partirent ensemble dans un même carrosse. Les deux fils aînés du roi avaient de petits chiens dans des paniers, si beaux et si délicats, que l'on n'osait à peine les toucher. Le cadet portait le pauvre tournebroche, qui était si crotté que personne ne voulait le souffrir. Lorsqu'ils furent dans le palais, chacun les environna pour leur souhaiter la bienvenue : ils entrèrent dans l'appartement du roi. Il ne savait en faveur duquel décider; car les petits chiens qui lui étaient présentés par ses deux aînés étaient presque d'une égale beauté; ils se disputaient déjà l'avantage de la succession, lorsque leur cadet les mit d'accord en tirant de sa poche le gland que Chatte Blanche lui avait donné. Il l'ouvrit promptement, puis chacun vit un petit chien couché sur du coton. Il passait au milieu d'une bague sans y toucher. Le prince le mit par terre : aussitôt il commença de danser la sarabande avec des castagnettes, aussi

légèrement que la plus célèbre Espagnole. Il était de mille couleurs différentes, ses soies et ses oreilles traînaient par terre. Le roi demeura fort confus; car il était impossible de trouver rien à redire à la beauté du toutou.

Cependant il n'avait aucune envie de se défaire de sa couronne. Le plus petit fleuron lui était plus cher que tous les chiens de l'univers. Il dit donc à ses enfants qu'il était satisfait de leurs peines, mais qu'ils avaient si bien réussi dans la première chose qu'il avait souhaitée d'eux, qu'il voulait encore éprouver leur habileté avant de tenir parole; qu'ainsi il leur donnait un an à chercher, par mer et par terre, une pièce de toile si fine, qu'elle passât par le trou d'une aiguille à faire du point de Venise. Ils demeurèrent tous trois très affligés d'être en obligation de retourner à une nouvelle quête. Les deux princes dont les chiens étaient moins beaux que celui de leur cadet y consentirent. Chacun partit de son côté, sans se faire autant d'amitié que la première fois, car le tournebroche les avait un peu refroidis.

Notre prince reprit son cheval de bois et, sans vouloir chercher d'autres secours que ceux qu'il pourrait espérer de l'amitié de Chatte Blanche, il partit en toute diligence, et retourna au château où elle l'avait si bien reçu. Il en trouva toutes les portes ouvertes, et les murs étaient bien éclairés de cent mille lampes qui faisaient un effet merveilleux. Les mains qui l'avaient si bien servi s'avancèrent au-devant de lui, prirent la bride de l'excellent cheval de bois, qu'elles menèrent à l'écurie pendant que le prince entra dans la chambre de Chatte Blanche.

Elle était couchée dans une petite corbeille, sur un matelas de satin blanc très propre. Elle avait des cornettes négligées, et paraissait abattue; mais quand elle aperçut le prince, elle fit mille sauts et autant de gambades, pour lui témoigner la joie qu'elle avait. « Quelque sujet que j'eusse, lui dit-elle, d'espérer ton retour, je t'avoue, fils de roi, que je n'osais m'en flatter, et je suis ordinairement si malheureuse dans les choses que je souhaite, que celle-ci me surprend. »

Le prince reconnaissant lui fit mille caresses; il lui conta le succès de son voyage, qu'elle savait peut-être mieux que lui, et que le roi voulait une pièce de toile qui pût passer par le trou d'une aiguille; qu'à la vérité il croyait la chose impossible, mais qu'il n'avait pas laissé de la tenter, se promettant tout de son

amitié et de son secours. Chatte Blanche, prenant un air plus sérieux, lui dit que c'était une affaire à laquelle il fallait penser, que par bonheur elle avait dans son château des chattes qui filaient fort bien, qu'elle-même y mettrait la griffe, et qu'elle avancerait cette besogne; qu'ainsi il pouvait demeurer tranquille, sans aller bien loin chercher ce qu'il trouverait plus aisément chez elle qu'en aucun lieu du monde.

Les mains parurent, elles portaient des flambeaux; et le prince, les suivant avec Chatte Blanche, entra dans une magnifique galerie qui régnait le long d'une grande rivière, sur laquelle on tira un feu d'artifice surprenant. L'on y devait brûler quatre chats, dont le procès était fait dans toutes les formes. Ils étaient accusés d'avoir mangé le rôti du souper de la Chatte Blanche, son fromage, son lait; d'avoir même conspiré contre sa personne avec Martafax et Lhermite, fameux rats de la contrée, et tenus pour tels par la Fontaine, auteur très véritable; mais avec tout cela l'on savait qu'il y avait beaucoup de cabale dans cette affaire, et que la plupart des témoins étaient subornés. Quoi qu'il en soit, le prince obtint leur grâce. Le feu d'artifice ne fit de mal à personne, et l'on n'a encore jamais vu de si belles fusées.

L'on servit ensuite un médianoche très propre, qui causa plus de plaisir au prince que le feu: car il avait grand'faim, et son cheval de bois l'avait amené si vite, qu'il n'a jamais été de diligence pareille. Les jours suivants se passèrent comme ceux qui les avaient précédés, avec mille fêtes différentes, dont l'ingénieuse Chatte Blanche régalait son hôte. C'est peut-être le premier mortel qui se soit si bien diverti avec des chats, sans avoir d'autre compagnie.

Il est vrai que Chatte Blanche avait l'esprit agréable, liant et presque universel. Elle était plus savante qu'il n'est permis à une chatte de l'être. Le prince s'en étonnait quelquefois.

« Non, lui disait-il, ce n'est point une chose naturelle que tout ce que je remarque de merveilleux en vous : si vous m'aimez, charmante Minette, apprenez-moi par quel prodige vous pensez et vous parlez si juste, qu'on pourrait vous recevoir dans les académies fameuses des plus beaux esprits.

— Cesse tes questions, fils de roi, lui dit-elle; il ne m'est pas permis de répondre, et tu peux pousser tes conjectures aussi loin que tu voudras, sans que je m'y oppose; qu'il te suffise que

j'aie toujours pour toi patte de velours, et que je m'intéresse tendrement à tout ce qui te regarde. »

Insensiblement cette seconde année s'écoula comme la première. Le prince ne souhaitait guère de choses que les mains diligentes ne lui apportassent sur-le-champ, soit des livres, des pierreries, des tableaux, des médailles antiques; enfin, il n'avait qu'à dire : « Je veux tel bijou qui est dans le cabinet du Mogol ou du roi de Perse, telle statue de Corinthe ou de Grèce, » il voyait aussitôt devant lui ce qu'il désirait, sans savoir ni qui l'avait apporté ni d'où il venait. Cela ne laisse pas d'avoir ses agréments; et pour se délasser, l'on est quelquefois bien aise de se voir maître des plus beaux trésors de la terre.

Chatte Blanche, qui veillait toujours aux intérêts du prince, l'avertit que le temps de son départ approchait, qu'il pouvait se tranquilliser sur la pièce de toile qu'il désirait, et qu'elle lui en avait fait une merveilleuse; elle ajouta qu'elle voulait cette fois lui donner un équipage digne de sa naissance; et, sans attendre sa réponse, elle l'obligea de regarder dans la cour du château. Il y avait une calèche découverte, d'or émaillé de couleur de feu, avec mille devises galantes qui satisfaisaient autant l'esprit que les yeux. Douze chevaux blancs comme la neige, attachés quatre à quatre de front, la traînaient, chargés de harnais de velours couleur de feu en broderie de diamants, et garnis de plaques d'or. La doublure de la calèche était pareille, et cent carrosses à huit chevaux, tous remplis de seigneurs de grande apparence très superbement vêtus, suivaient cette calèche.

Elle était encore accompagnée par mille gardes du corps, dont les habits étaient si couverts de broderie, que l'on n'apercevait point l'étoffe; ce qui était singulier, c'est qu'on voyait partout le portrait de Chatte Blanche, soit dans les devises de la calèche, ou sur les habits des gardes du corps, ou attaché avec un ruban au justaucorps de ceux qui faisaient le cortège, comme un ordre nouveau dont elle les avait honorés.

« Va, dit-elle au prince, va paraître à la cour du roi ton père d'une manière si somptueuse, que tes airs magnifiques servent à lui imposer, afin qu'il ne te refuse plus la couronne que tu mérites. Voilà une noix, garde-toi de la casser qu'en sa présence; tu y trouveras la pièce de toile que tu m'as demandée.

— Aimable Blanchette, lui dit-il, je vous avoue que je suis si

pénétré de vos bontés, que, si vous y vouliez consentir, je préférerais de passer ma vie avec vous à toutes les grandeurs que j'ai lieu de me promettre ailleurs.

— Fils de roi, répliqua-t-elle, je suis persuadée de la bonté de ton cœur; c'est une marchandise rare parmi les princes : ils veulent être aimés de tout le monde, et ne veulent rien aimer; mais tu montres assez que la règle générale a son exception. Je te tiens compte de l'attachement que tu témoignes pour une petite Chatte Blanche qui, dans le fond, n'est propre à rien qu'à prendre des souris. »

Le prince lui baisa la patte et partit.

L'on aurait de la peine à croire la diligence qu'il fit, si l'on ne savait déjà de quelle manière le cheval de bois l'avait porté, en moins de deux jours, à plus de cinq cents lieues du château, de sorte que le même pouvoir qui anima celui-là pressa si fort les autres, qu'ils ne restèrent que vingt-quatre heures sur le chemin. Ils ne s'arrêtèrent en aucun endroit, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés chez le roi, où les deux frères aînés du prince s'étaient déjà rendus; de sorte que, ne voyant pas paraître leur cadet, ils s'applaudissaient de sa négligence, et se disaient tout bas l'un à l'autre : « Voilà qui est bien heureux; il est mort ou malade; il ne sera point notre rival dans l'affaire importante qui va se traiter. »

Aussitôt ils déployèrent leurs toiles, qui, à la vérité, étaient si fines, qu'elles passaient dans le trou d'une grosse aiguille, mais pour passer dans une petite, cela ne se pouvait; et le roi, très aise de ce prétexte de dispute, leur montra l'aiguille qu'il avait proposée, et que les magistrats, par son ordre, apportèrent du trésor de la ville, où elle avait été soigneusement enfermée.

Il y avait beaucoup de murmures sur cette dispute.

Les amis des princes, et particulièrement ceux de l'aîné, car c'était sa toile qui était la plus belle, disaient que c'était là une franche chicane, où il entrait beaucoup d'adresse et de normanisme. Les créatures du roi soutenaient qu'il n'était point obligé de tenir les conditions qu'il n'avait pas proposées. Enfin, pour les mettre tous d'accord, l'on entendit un bruit charmant de trompettes, de timbales et de hautbois : c'était notre prince qui arrivait en pompeux appareil. Le roi et ses deux fils demeurèrent aussi étonnés les uns que les autres d'une si grande magnificence.

Après qu'il eut salué respectueusement son père, embrassé ses frères, il tira d'une boîte couverte de rubis la noix qu'il cassa. Il croyait y trouver la pièce de toile tant vantée; mais il y avait au lieu une noisette. Il la cassa encore et demeura surpris de voir un noyau de cerise. Chacun se regardait; le roi riait tout doucement, et se moquait que son fils eût été assez crédule pour croire apporter dans une noix une pièce de toile; mais pourquoi ne l'aurait-il pas cru, puisqu'il avait déjà donné un petit chien qui tenait dans un gland! Il cassa donc le noyau de cerise, qui était rempli de son amande. Alors il s'éleva un grand bruit dans la chambre; l'on n'entendait autre chose, sinon : « Le prince cadet est la dupe de l'aventure. » Il ne répondit rien aux mauvaises plaisanteries des courtisans. Il ouvre l'amande, et trouve un grain de blé, puis dans le grain de blé un grain de millet. Oh! c'est la vérité qu'il commença à se défier et marmotta entre ses dents : « Chatte Blanche! Chatte Blanche! tu t'es moquée de moi. » Il sentit dans ce moment la griffe d'un chat sur sa main, dont il fut si bien égratigné qu'il en saignait. Il ne savait si cette griffade était faite pour lui donner du cœur ou pour lui faire perdre courage; cependant il ouvrit le grain de millet, et l'étonnement de tout le monde ne fut pas petit quand il en tira une pièce de toile de quatre cents aunes, si merveilleuse, que tous les oiseaux, les animaux et les poissons y étaient peints avec les arbres, les fruits et les plantes de la terre, les rochers, les raretés et les coquillages de la mer, le soleil, la lune, les étoiles, les astres et les planètes des cieux. Il y avait encore le portrait des rois et des autres souverains qui régnaient pour lors dans le monde; celui de leurs femmes, de leurs maîtresses, de leurs enfants et de tous leurs sujets, sans que le plus petit polisson y fût oublié. Chacun, dans son état, faisait le personnage qui lui convenait et était vêtu à la mode de son pays. Lorsque le roi vit cette pièce de toile, il devint aussi pâle que le prince était devenu rouge de la chercher si longtemps. L'on présenta l'aiguille, elle y passa et repassa six fois. Le roi et les deux princes aînés gardaient un morne silence, quoique la beauté et la rareté de cette toile les forçassent de temps en temps de dire que tout ce qui était dans l'univers ne lui était pas comparable.

Le roi poussa un profond soupir, et, se tournant vers ses enfants : « Rien ne peut, leur dit-il, me donner tant de conso-

lation dans ma vieillesse que de reconnaître votre déférence pour moi; je souhaite donc que vous vous mettiez à une nouvelle épreuve. Allez encore voyager un an, et celui qui, au bout de l'année, ramènera la plus belle fille, l'épousera et sera couronné roi à son mariage : c'est aussi bien une nécessité que mon successeur se marie. Je jure, je promets que je ne différerai plus de donner la récompense que j'ai promise. »

Toute l'injustice roulait sur notre prince. Le petit chien et la pièce de toile méritaient dix royaumes plutôt qu'un; mais il était si bien né, qu'il ne voulut point contrarier la volonté de son père, et, sans différer, il remonta dans sa calèche. Tout son équipage le suivit, et il retourna auprès de sa chère Chatte Blanche. Elle savait le jour et le moment qu'il devait arriver : tout était jonché de fleurs, sur le chemin, mille cassolettes fumaient de tous côtés, et particulièrement dans le château. Elle était assise sur un tapis de Perse et sous un pavillon de drap d'or, dans une galerie où elle pouvait le voir revenir. Il fut reçu par les mains qui l'avaient toujours servi. Tous les chats grimpèrent sur les gouttières, pour le féliciter par un miaulage désespéré.

« Eh bien! fils de roi, lui dit-elle, te voilà donc encore revenu sans couronne?

— Madame, répliqua-t-il, vos bontés m'avaient mis en état de la gagner; mais je suis persuadé que le roi aurait plus de peine à s'en défaire que je n'aurais de plaisir à la posséder.

— N'importe, dit-elle, il ne faut rien négliger pour la mériter; je te servirai dans cette occasion, et, puisqu'il faut que tu mènes une belle fille à la cour de ton père, je t'en chercherai quelqu'une qui te fera gagner le prix; cependant réjouissons-nous, j'ai ordonné un combat naval entre mes chats et les terribles rats de la contrée. Mes chats seront peut-être embarrassés, car ils craignent l'eau; mais aussi ils auraient trop d'avantage, et il faut, autant qu'on le peut, égaliser toutes choses. »

Le prince admira la prudence de Mme Minette. Il la loua beaucoup et alla avec elle sur une terrasse qui donnait sur la mer.

Les vaisseaux des chats consistaient en de grands morceaux de liège, sur lesquels ils voguaient assez commodément. Les rats avaient joint plusieurs coques d'œufs, et c'étaient là leurs

navires. Le combat s'opiniâtra cruellement; les rats se jetaient dans l'eau, et nageaient bien mieux que les chats, de sorte que vingt fois ils furent vainqueurs et vaincus; mais Minagrobis, amiral de la flotte chatonique, réduisait la gent ratonienne dans le dernier désespoir. Il mangea à belles dents le général de leur flotte : c'était un vieux rat expérimenté, qui avait fait trois fois le tour du monde dans de bons vaisseaux où il n'était ni capitaine ni matelot, mais seulement croque-lardon.

Chatte Blanche ne voulut pas qu'on détruisît absolument ces pauvres infortunés. Elle avait de la politique, et songeait que, s'il n'y avait plus ni rats ni souris dans le pays, ses sujets vivraient dans une oisiveté qui pourrait lui devenir préjudiciable. Le prince passa cette année comme il avait fait des deux autres, c'est-à-dire à la chasse, à la pêche, au jeu; car Chatte Blanche jouait fort bien aux échecs. Il ne pouvait s'empêcher de temps en temps de lui faire de nouvelles questions, pour savoir par quel miracle elle parlait. Il lui demandait si elle était fée, ou si par une métamorphose on l'avait rendue chatte; mais, comme elle ne disait jamais que ce qu'elle voulait bien dire, elle ne répondait que ce qu'elle voulait bien répondre, et c'était tant de petits mots qui ne signifiaient rien, qu'il jugea aisément qu'elle ne voulait pas partager son secret avec lui.

Rien ne s'écoule plus vite que des jours qui se passent sans peine et sans chagrin, et, si la chatte n'avait pas été soigneuse de se souvenir du temps qu'il fallait retourner à la cour, il est certain que le prince l'aurait absolument oublié. Elle l'avertit la veille qu'il ne tiendrait qu'à lui d'emmener une des plus belles princesses qui fût dans le monde, que l'heure de détruire le fatal ouvrage des fées était à la fin arrivée, et qu'il fallait pour cela qu'il se résolût à lui couper la tête et la queue, qu'il jetterait promptement dans le feu.

« Moi, s'écria-t-il, Blanchette mes amours! moi, dis-je, je serais assez barbare pour vous tuer! Ah! vous voulez sans doute éprouver mon cœur : mais soyez certaine qu'il n'est point capable de manquer à l'amitié et à la reconnaissance qu'il vous doit.

— Non, fils de roi, continua-t-elle, je ne te soupçonne d'aucune ingratitude; je connais ton mérite; ce n'est ni toi ni moi qui réglons dans cette affaire notre destinée. Fais ce que je souhaite,

nous commencerons l'un et l'autre d'être heureux, et tu connaîtras, foi de chatte de bien et d'honneur, que je suis véritablement ton amie. »

Les larmes vinrent deux ou trois fois aux yeux du jeune prince, à la seule pensée qu'il fallait couper la tête à sa petite Chatonne, qui était si jolie et si gracieuse. Il dit encore tout ce qu'il put imaginer de plus tendre pour qu'elle l'en dispensât : elle répondait opiniâtrément qu'elle voulait mourir de sa main, et que c'était l'unique moyen d'empêcher que ses frères n'eussent la couronne; en un mot, elle le pressa avec tant d'ardeur, qu'il tira son épée en tremblant, et, d'une main mal assurée, il coupa la tête et la queue de sa bonne amie la Chatte : en même temps il vit la plus charmante métamorphose qui se puisse imaginer. Le corps de Chatte Blanche devint grand, et se changea tout d'un coup en fille; c'est ce qui ne saurait être décrit; il n'y eut que celle-là aussi accomplie. Ses yeux ravissaient les cœurs, et sa douceur les retenait; sa taille était majestueuse, l'air noble et modeste, un esprit liant, des manières engageantes; enfin elle était au-dessus de tout ce qu'il y a de plus aimable.

Le prince, en la voyant, demeura si surpris, et d'une surprise si agréable, qu'il se crut enchanté. Il ne pouvait parler, ses yeux n'étaient pas assez grands pour la regarder, et sa langue liée ne pouvait expliquer son étonnement. Mais ce fut bien autre chose lorsqu'il vit entrer un nombre extraordinaire de dames et de seigneurs, qui, tenant tous leurs peaux de chatte ou de chat jetées sur leurs épaules, vinrent se prosterner aux pieds de la reine, et lui témoigner leur joie de la revoir dans son état naturel. Elle les reçut avec des témoignages de bonté qui marquaient assez le caractère de son cœur; et, après avoir tenu son cercle quelques moments, elle ordonna qu'on la laissât seule avec le prince, et lui parla ainsi :

« Ne pensez pas, seigneur, que j'aie toujours été chatte, ni que ma naissance soit obscure parmi les hommes. Mon père était roi de six royaumes. Il aimait tendrement ma mère, et la laissait dans une entière liberté de faire tout ce qu'elle voulait. Son inclination dominante était de voyager; de sorte qu'étant grosse de moi, elle entreprit d'aller voir une certaine montagne dont elle avait entendu dire des choses surprenantes. Comme

elle était en chemin, on lui dit qu'il y avait proche du lieu où elle passait un ancien château de fées, le plus beau du monde, tout au moins qu'on le croyait tel par une tradition qui en était restée; car, d'ailleurs, comme personne n'y entrait, on n'en pouvait juger; mais qu'on savait très sûrement que ces fées avaient dans leur jardin les meilleurs fruits, les plus savoureux et délicats qui se fussent jamais mangés.

« Aussitôt la reine, ma mère, eut une envie si violente d'en manger qu'elle y tourna ses pas. Elle arriva à la porte de ce superbe édifice, qui brillait d'or et d'azur de tous les côtés; mais elle y frappa inutilement : qui que ce soit ne parut, il semblait que tout le monde y était mort. Son envie augmentant par les difficultés, elle envoya querir des échelles, afin que l'on pût passer par-dessus les murs du jardin, et l'on en serait venu à bout si ces murs ne se fussent haussés à vue d'œil, bien que personne n'y travaillât; l'on attachait des échelles les unes aux autres, elles rompaient sous le poids de ceux qu'on y faisait monter, et ils s'estropiaient ou se tuaient.

« La reine se désespérait. Elle voyait de grands arbres chargés de fruits qu'elle croyait délicieux, elle en voulait manger ou mourir; de sorte qu'elle fit tendre des tentes fort riches devant le château, et elle y resta six semaines avec toute sa cour. Elle ne dormait ni ne mangeait, elle soupirait sans cesse, elle ne parlait que des fruits du jardin inaccessible : enfin elle tomba dangereusement malade, sans que qui que ce fût pût apporter le moindre remède à son mal, car les inexorables fées n'avaient pas même paru depuis qu'elle s'était établie proche de leur château. Tous les officiers s'affligeaient extraordinairement. L'on n'entendait que des pleurs et des soupirs, pendant que la reine mourante demandait des fruits à ceux qui la servaient; mais elle n'en voulait point d'autres que ceux qu'on lui refusait.

« Une nuit qu'elle s'était un peu assoupie, elle vit, en se réveillant, une petite vieille, laide et décrépite, assise dans un fauteuil au chevet de son lit. Elle était surprise que ses femmes eussent laissé approcher si près d'elle une inconnue, lorsqu'elle lui dit : « Nous trouvons Ta Majesté bien importune de vouloir « avec tant d'opiniâtreté manger de nos fruits; mais, puisqu'il « y va de ta précieuse vie, mes sœurs et moi consentons à t'en « donner tant que tu pourras en emporter, tant que tu resteras

« ici, pourvu que tu nous fasses un don. — Ah! ma bonne mère, « s'écria la reine, parlez, je vous donne mes royaumes, mon « cœur, mon âme, pourvu que j'aie des fruits; je ne saurais les « acheter trop cher. — Nous voulons, dit-elle, que Ta Majesté « nous donne la fille que tu portes dans ton sein. Dès qu'elle sera « née, nous la viendrons querir; elle sera nourrie parmi nous; « il n'y a point de vertus, de beautés, de sciences, dont nous ne « la douions : en un mot, ce sera notre enfant; nous la « rendrons heureuse; mais observe que Ta Majesté ne la reverra « plus qu'elle ne soit mariée. Si la proposition t'agrée, je vais « tout à l'heure te guérir et te mener dans nos vergers; malgré « la nuit, tu verras assez clair pour choisir ce que tu voudras. « Si ce que je te dis ne te plaît pas, bonsoir, madame la reine, « je vais dormir. — Quelque rude que soit la loi que vous « m'imposez, répondit la reine, je l'accepte plutôt que de « mourir; car il est certain que je n'ai pas un jour à vivre : « ainsi je perdrais mon enfant en me perdant. Guérissez-moi, « savante fée, continua-t-elle, et ne me laissez pas un moment « sans jouir du privilège que vous venez de m'accorder. »

« La fée la toucha avec une petite baguette d'or, en disant : « Que Ta Majesté soit quitte de tous les maux qui la retiennent « dans ce lit. » Il lui sembla aussitôt qu'on lui ôtait une robe fort pesante et fort dure, dont elle se sentait comme accablée, et qu'il y avait des endroits où elle tenait davantage. C'était apparemment ceux où le mal était le plus grand. Elle fit appeler toutes ses dames, et leur dit avec un visage gai qu'elle se portait à merveille, qu'elle allait se lever et qu'enfin ces portes si bien verrouillées et si bien barricadées du palais de féerie lui seraient ouvertes pour manger de beaux fruits et pour en emporter tant qu'il lui plairait.

« Il n'y eut aucune de ces dames qui ne crût la reine en délire, et que dans le moment elle rêvait à ces fruits qu'elle avait tant souhaités; de sorte qu'au lieu de lui répondre elles se prirent à pleurer et firent éveiller tous les médecins pour voir en quel état elle était. Ce retardement désespérait la reine; elle demandait promptement ses habits, on les lui refusait; elle se mettait en colère et devenait fort rouge. L'on disait que c'était l'effet de sa fièvre; cependant les médecins étant entrés, après lui avoir touché le pouls et fait leurs cérémonies ordinaires, ne purent

nier qu'elle ne fût dans une parfaite santé. Ses femmes, qui virent la faute que le zèle leur avait fait commettre, tâchèrent de la réparer en l'habillant promptement. Chacun lui demanda pardon, tout fut apaisé, et elle se hâta de suivre la vieille fée, qui l'avait toujours attendue.

« Elle entra dans le palais où rien ne pouvait être ajouté pour en faire le plus beau lieu du monde; vous le croirez aisément, seigneur, ajouta la reine Chatte Blanche, quand je vous aurai dit que c'est celui où nous sommes. Deux autres fées, un peu moins vieilles que celle qui conduisait ma mère, la reçurent à la porte et lui firent un accueil très favorable. Elle les pria de la mener promptement dans le jardin, et vers les espaliers où elle trouverait les meilleurs fruits. « Ils sont tous également bons, lui-« dirent-elles; et, si ce n'était que tu veux avoir le plaisir de les « cueillir toi-même, nous n'aurions qu'à les appeler pour les « faire venir ici. — Je vous supplie, mesdames, dit la reine, « que j'aie la satisfaction de voir une chose si extraordinaire. » La plus vieille mit ses doigts dans sa bouche, et siffla trois fois; puis elle cria : « Abricots, pêches, pavies, brugnons, cerises, « prunes, poires, bigarreaux, melons, muscats, pommes, oranges, « citrons, groseilles, fraises, framboises, accourez à ma voix! — Mais, dit la reine, tout ce que vous venez d'appeler vient « en différentes saisons. — Cela n'est pas ainsi dans nos « vergers, dirent-elles; nous avons de tous les fruits qui sont « sur la terre, toujours mûrs, toujours bons, et qui ne se gâtent « jamais. »

« En même temps ils arrivèrent roulant, rampant, pêle-mêle, sans se gâter ni se salir ; de sorte que la reine, impatiente de satisfaire son envie, se jeta dessus et prit les premiers qui s'offrirent sous ses mains; elle les dévora plutôt qu'elle ne les mangea.

« Après s'être un peu rassasiée, elle pria les fées de la laisser aller aux espaliers pour avoir le plaisir de les choisir de l'œil avant que de les cueillir. « Nous y consentons volontiers, « dirent les trois fées: mais souviens-toi de la promesse que tu « nous as faite; il ne te sera plus permis de t'en dédire. — Je « suis persuadée, répliqua-t-elle, que l'on est si bien avec vous, « et ce palais me semble si beau, que si je n'aimais pas chè-« rement le roi mon mari, je m'offrirais d'y demeurer aussi; « c'est pourquoi vous ne devez point craindre que je rétracte

« mes paroles. » Les fées, très contentes, lui ouvrirent tous leurs jardins et tous leurs enclos; elle y resta trois jours et trois nuits sans en vouloir sortir, tant elle les trouvait délicieux. Elle cueillit des fruits pour sa provision; et, comme ils ne se gâtent jamais, elle en fit charger quatre mille mulets qu'elle emmena. Les fées ajoutèrent à leurs fruits des corbeilles d'or d'un travail exquis; elles lui promirent de m'élever en princesse, de me rendre parfaite, et de me choisir un époux; qu'elle serait avertie de la noce, et qu'elles espéraient bien qu'elle y viendrait.

« Le roi fut ravi du retour de la reine, toute la cour lui en témoigna sa joie; ce n'était que bals, mascarades, courses de bagues et festins, où les fruits de la reine étaient servis comme un régal délicieux. Le roi les mangeait préférablement à tout ce qu'on pouvait lui présenter. Il ne savait point le traité qu'elle avait fait avec les fées, et souvent il lui demandait en quel pays elle était allée pour en rapporter de si bonnes choses. Elle lui répondait qu'ils se trouvaient sur une montagne presque inaccessible; une autre fois, qu'ils venaient dans des vallons, puis au milieu d'un jardin ou dans une grande forêt. Le roi demeurait surpris de tant de contrariétés. Il questionnait ceux qui l'avaient accompagnée; mais elle leur avait tant défendu de conter à personne son aventure, qu'ils n'osaient en parler. Enfin la reine, inquiète de ce qu'elle avait promis aux fées, voyant approcher le temps de ses couches, tomba dans une mélancolie affreuse: elle soupirait à tout moment et changeait à vue d'œil. Le roi s'inquiéta, il pressa la reine de lui déclarer le sujet de sa tristesse, et, après des peines extrêmes, elle lui apprit tout ce qui s'était passé entre les fées et elle, et comme elle leur avait promis la fille qu'elle devait avoir : « Quoi! s'écria le roi, « nous n'avons point d'enfants, vous savez à quel point j'en « désire, et pour manger deux ou trois pommes, vous avez été « capable de promettre votre fille! Il faut que vous n'ayez « aucune amitié pour moi. » Là-dessus, il l'accabla de mille reproches, dont ma pauvre mère pensa mourir de douleur. Mais il ne se contenta pas de cela : il la fit enfermer dans une tour, et mit des gardes de tous côtés pour empêcher qu'elle n'eût commerce avec qui que ce fût au monde que les officiers qui la servaient; encore changea-t-il ceux qui avaient été avec elle au château des fées.

« La mauvaise intelligence du roi et de la reine jeta la cour dans une consternation infinie. Chacun quitta ses riches habits pour en prendre de conformes à la douleur générale. Le roi, de son côté, paraissait inexorable; il ne voyait plus sa femme, et, sitôt que je fus née, il me fit apporter dans son palais, pour y être nourrie pendant qu'elle restait prisonnière et fort malheureuse. Les fées n'ignoraient rien de ce qui se passait : elles s'en irritèrent, elles voulaient m'avoir, elles me regardaient comme leur bien, et que c'était leur faire un vol que de me retenir. Avant que de chercher une vengeance proportionnée à leur chagrin, elles envoyèrent une célèbre ambassade au roi pour l'avertir de mettre la reine en liberté et de lui rendre ses bonnes grâces, et pour le prier aussi de me donner à leurs ambassadeurs, afin d'être nourrie et élevée parmi elles. Les ambassadeurs étaient si petits et si contrefaits, car c'étaient des nains hideux, qu'ils n'eurent pas le don de persuader ce qu'ils voulaient au roi. Il les repoussa rudement, et, s'ils n'étaient partis en diligence, il leur serait peut-être arrivé pis.

« Quand les fées surent le procédé de mon père, elles s'indignèrent autant qu'on peut l'être; et après avoir envoyé dans ses six royaumes tous les maux qu pouvaient les désoler, elles lâchèrent un dragon épouvantable, qui remplissait de venin les endroits par où il passait, qui mangeait les hommes et les enfants, et qui faisait mourir les arbres et les plantes de son haleine.

« Le roi se trouva dans la dernière désolation : il consulta tous les sages de son royaume sur ce qu'il devait faire pour garantir ses sujets des malheurs dont il les voyait accablés. Ils lui conseillèrent d'envoyer chercher par tout le monde les meilleurs médecins et les plus excellents remèdes, et, d'un autre côté, qu'il fallait promettre la vie aux criminels condamnés à mort, qui voudraient combattre le dragon. Le roi, assez satisfait de cet avis, l'exécuta et n'en reçut aucune consolation; car la mortalité continuait, et personne n'allait contre le dragon qui n'en fût dévoré : de sorte qu'il eut recours à une fée dont il était protégé dès sa plus tendre jeunesse. Elle était fort vieille, et ne se levait presque plus; il alla chez elle, il lui fit mille reproches de souffrir que le destin le persécutât, sans le secourir. « Comment « voulez-vous que je fasse? lui dit-elle : vous avez irrité mes

« sœurs; elles ont autant de pouvoir que moi, et rarement nous « agissons les unes contre les autres. Songez à les apaiser en « leur donnant votre fille; cette petite princesse leur appartient « Vous avez mis la reine dans une étroite prison : que vous a « donc fait cette femme aimable pour la traiter si mal? Résolvez-« vous à tenir la parole qu'elle a donnée; je vous assure que « vous serez comblé de biens. »

« Le roi mon père m'aimait chèrement; mais ne voyant pas d'autres moyens de sauver ses royaumes et de se délivrer du fatal dragon, il dit à son amie qu'il était résolu de la croire, qu'il voulait bien me donner aux fées, puisqu'elle assurait que je serais chérie et traitée en princesse de mon rang; qu'il ferait aussi revenir la reine, et qu'elle n'avait qu'à lui dire à qui il me confierait pour me porter au château de féerie. » « Il faut, lui « dit-elle, la porter dans son berceau sur la montagne de Fleurs; « vous pourrez même rester aux environs pour être spectateur « de la fête qui se passera. » Le roi lui dit que dans huit jours il irait avec la reine; qu'elle en avertît ses sœurs les fées, afin qu'elles fissent là-dessus ce qu'elles jugeraient à propos.

« Dès qu'il fut de retour au palais, il envoya querir la reine. avec autant de tendresse et de pompe qu'il l'avait fait mettre prisonnière avec colère et emportement. Elle était si abattue et si changée, qu'il aurait eu peine à la reconnaître, si son cœur ne l'avait pas assuré que c'était cette même personne qu'il avait tant chérie. Il la pria, les larmes aux yeux, d'oublier les déplaisirs qu'il venait de lui causer, et que ce seraient les derniers qu'elle éprouverait jamais avec lui. Elle répliqua qu'elle se les était attirés par l'imprudence qu'elle avait eue de promettre sa fille aux fées, et que, si quelque chose la pouvait rendre excusable, c'était l'état où elle était; enfin il lui déclara qu'il voulait me remettre entre leurs mains. La reine, à son tour, combattit ce dessein : il semblait que quelque fatalité s'en mêlait, et que je devrais être toujours un sujet de discorde entre mon père et ma mère. Après qu'elle eut bien gémi et pleuré, sans rien obtenir de ce qu'elle souhaitait (car le roi en voyait trop les funestes conséquences, et nos sujets continuaient de mourir comme s'ils eussent été coupables des fautes de notre famille), elle consentit à ce qu'il désirait, et l'on prépara tout pour la cérémonie.

« Je fus mise dans un berceau de nacre de perle, orné de tout

ce que l'art peut faire imaginer de plus galant. Ce n'étaient que guirlandes de fleurs et festons qui pendaient autour, et les fleurs en étaient de pierreries dont les différentes couleurs, frappées par le soleil, réfléchissaient des rayons si brillants qu'on ne les pouvait regarder. La magnificence de mon ajustement surpassait, s'il se peut, celle du berceau : toutes les bandes de mon maillot étaient faites de grosses perles. Vingt-quatre princesses du sang me portaient sur une espèce de brancard fort léger; leurs parures n'avaient rien de commun; mais il ne leur fut permis de mettre d'autres couleurs que du blanc, par rapport à mon innocence. Toute la cour m'accompagna, chacun dans son rang.

« Pendant que l'on montait la montagne, on entendit une mélodieuse symphonie qui s'approchait. Enfin les fées parurent, au nombre de trente-six; elles avaient prié leurs bonnes amies de venir avec elles : chacune était assise dans une coquille de perle plus grande que celle où Vénus était lorsqu'elle sortit de la mer; des chevaux marins, qui n'allaient guère bien sur la terre, les traînaient plus pompeuses que les premières reines de l'univers, mais d'ailleurs vieilles et laides avec excès. Elles portaient une branche d'olivier, pour signifier au roi que la soumission trouvait grâce devant elles; et, lorsqu'elles me tinrent, ce furent des caresses si extraodinaires, qu'il semblait qu'elles ne voulaient plus vivre que pour me rendre heureuse.

« Le dragon qui avait servi à les venger contre mon père venait après elles, attaché avec des chaînes de diamants. Elles me prirent entre leurs bras, me firent mille caresses, me douèrent de plusieurs avantages, et commencèrent ensuite le branle des fées. C'est une danse fort gaie. Il n'est pas croyable combien ces vieilles dames sautèrent et gambadèrent; puis, le dragon qui avait mangé tant de personnes s'approcha en rampant. Les trois fées à qui ma mère m'avait promise s'assirent dessus, mirent mon berceau au milieu d'elles; et, frappant le dragon avec une baguette, il déploya aussitôt ses grandes ailes écaillées, plus fines que du crêpe; elles étaient mêlées de mille couleurs bizarres. Elles se rendirent ainsi à leur château. Ma mère me voyant en l'air, exposée sur ce fameux dragon, ne put s'empêcher de pousser de grands cris. Le roi la consola par l'assurance que son amie lui avait donnée qu'il ne m'arriverait aucun acci-

dent, qu'on prendrait le même soin de moi que si j'étais restée dans mon propre palais. Elle s'apaisa, bien qu'il lui fût très douloureux de me perdre pour si longtemps, et d'en être la seule cause; car, si elle n'avait pas voulu manger des fruits du jardin, je serais demeurée dans le royaume de mon père, et je n'aurais pas eu tous les déplaisirs qui me restent à vous raconter.

« Sachez donc, fils de roi, que mes gardiennes avaient bâti exprès une tour, dans laquelle on trouvait mille beaux appartements pour toutes les saisons de l'année, des meubles magnifiques, des livres agréables, mais il n'y avait point de porte, et il fallait toujours entrer par les fenêtres, qui étaient prodigieusement hautes. L'on trouvait un beau jardin sur la tour, orné de fleurs, de fontaines et de berceaux de verdure qui garantissaient de la chaleur dans la plus ardente canicule. Ce fut en ce lieu que les fées m'élevèrent avec des soins qui surpassaient tout ce qu'elles avaient promis à la reine. Mes habits étaient des plus à la mode, et si magnifiques, que, si quelqu'un m'avait vue, l'on aurait cru que c'était le jour de mes noces. Elles m'apprenaient tout ce qui convenait à mon âge et à ma naissance. Je ne leur donnais pas beaucoup de peine, car il n'y avait guère de choses que je ne comprisse pas avec une extrême facilité; ma douceur leur était fort agréable; et, comme je n'avais jamais rien vu qu'elles, je serais demeurée tranquille dans cette situation le reste de ma vie.

« Elles venaient toujours me voir, montées sur le furieux dragon dont j'ai déjà parlé; elles ne m'entretenaient jamais ni du roi ni de la reine; elles me nommaient leur fille et je croyais l'être. Personne au monde ne restait avec moi dans la tour qu'un perroquet et un petit chien qu'elles m'avaient donnés pour me divertir, car ils étaient doués de raison et parlaient à merveille.

« Un des côtés de la tour était bâti sur un chemin creux, plein d'ornières et d'arbres qui l'embarrassaient, de sorte que je n'y avais aperçu personne depuis qu'on m'y avait enfermée. Mais un jour, comme j'étais à la fenêtre, causant avec mon perroquet et mon chien, j'entendis quelque bruit. Je regardai de tous côtés, et j'aperçus un jeune chevalier qui s'était arrêté pour écouter notre conversation; je n'en avais jamais vu qu'en peinture. Je ne fus pas fâchée qu'une rencontre inespérée fournît cette occasion; de sorte que, ne me défiant point du danger qui est attaché

à la satisfaction de voir un objet aimable, je m'avançai pour le regarder, et plus je le regardais, plus j'y prenais de plaisir. Il me fit une profonde révérence, il attacha ses yeux sur moi, et me parut très en peine de quelle manière il pourrait m'entretenir; car ma fenêtre était fort haute, il craignait d'être entendu, et il savait bien que j'étais dans le château des fées.

« La nuit vint presque tout d'un coup, ou, pour parler plus juste, elle vint sans que nous nous en aperçussions; il sonna deux ou trois fois du cor, et me réjouit de quelques fanfares; puis il partit sans que je pusse même distinguer de quel côté il allait, tant l'obscurité était grande. Je restai très rêveuse; je ne sentis pas le même plaisir que j'avais toujours pris à causer avec mon perroquet et mon chien. Ils me disaient les plus jolies choses du monde, car des bêtes fées deviennent spirituelles; mais j'étais occupée, et je ne savais point l'art de me contraindre. Perroquet le remarqua; il était fin, il ne témoigna rien de ce qui lui roulait dans la tête.

« Je ne manquai pas de me lever avec le jour. Je courus à ma fenêtre, je demeurai agréablement surprise d'apercevoir au pied de la tour le jeune chevalier. Il avait des habits magnifiques; je me flattai que j'y avais un peu de part, et je ne me trompais point. Il me parla avec une espèce de trompette qui porte la voix; et, par son secours, il me dit qu'ayant été insensible jusqu'alors à toutes les beautés qu'il avait vues, il s'était senti tout d'un coup si vivement frappé de la mienne, qu'il ne pouvait comprendre comme quoi il se passerait, sans mourir, de me voir tous les jours de sa vie. Je demeurai très contente de son compliment, et très inquiète de n'oser y répondre, car il aurait fallu crier de toute ma force, et me mettre dans le risque d'être mieux entendue encore des fées que de lui. Je tenais quelques fleurs que je lui jetai; il les reçut comme une insigne faveur, de sorte qu'il les baisa plusieurs fois et me remercia. Il me demanda ensuite si je trouvais bon qu'il vînt tous les jours à la même heure sous mes fenêtres, et que, si je le voulais bien, je lui jetasse quelque chose. J'avais une bague de turquoise, que j'ôtai brusquement de mon doigt, et que je lui jetai avec beaucoup de précipitation, lui faisant signe de s'éloigner en diligence : c'est que j'entendais de l'autre côté la fée Violente, qui montait sur son dragon pour m'apporter à déjeuner.

« La première chose qu'elle dit en entrant dans ma chambre, ce furent ces mots : « Je sens ici la voix d'un homme; cherche, dragon. » Oh! que devins-je? j'étais transie de peur qu'il ne passât par l'autre fenêtre, et qu'il ne suivît le chevalier, pour lequel je m'intéressais déjà beaucoup. « En vérité, dis-je, ma bonne maman, » car la vieille fée voulait que je la nommasse ainsi, « vous plaisantez quand vous dites que vous sentez la voix « d'un homme; est-ce que la voix sent quelque chose? et quand « cela serait? quel est le mortel assez téméraire pour hasarder « de monter dans cette tour? — Ce que tu dis est vrai, ma fille, « répondit-elle; je suis ravie de te voir raisonner si joliment, et « je conçois que c'est la haine que j'ai pour tous les hommes « qui me persuade quelquefois qu'ils ne sont pas éloignés de « moi. » Elle me donna mon déjeuner et ma quenouille. « Quand « tu auras mangé, ne manque pas de filer; car tu ne fis rien « hier, me dit-elle, et mes sœurs se fâcheront. » En effet, je m'étais si fort occupée de l'inconnu, qu'il m'avait été impossible de filer.

« Dès qu'elle fut partie, je jetai la quenouille d'un petit air mutin, et montai sur la terrasse pour découvrir de plus loin dans la campagne. J'avais une lunette d'approche excellente; rien ne bornait ma vue; je regardais de tous côtés, lorsque je découvris mon chevalier sur le haut d'une montagne. Il se reposait sous un riche pavillon d'étoffe d'or, et il était entouré d'une fort grosse cour. Je ne doutai point que ce ne fût le fils de quelque roi voisin du palais des fées. Comme je craignais que, s'il revenait à la tour, il ne fût découvert par le terrible dragon, je vins prendre mon perroquet, et lui dis de voler jusqu'à cette montagne, qu'il y trouverait celui qui m'avait parlé, et qu'il le priât de ma part de ne plus revenir, parce que j'appréhendais la vigilance de mes gardiennes, et qu'elles ne lui fissent un mauvais tour.

« Perroquet s'acquitta de sa commission en perroquet d'esprit. Chacun demeura surpris de le voir venir à tire d'aile se percher sur l'épaule du prince et lui parler tout bas à l'oreille. Le prince ressentit de la joie et de la peine de cette ambassade. Le soin que je prenais flattait son cœur; mais les difficultés qui se rencontraient à me parler l'accablaient, sans pouvoir le détourner du dessein qu'il avait formé de me plaire. Il fit cent questions à

Perroquet, et Perroquet lui en fit cent à son tour, car il était naturellement curieux. Le roi le chargea d'une bague pour moi, à la place de ma turquoise; c'en était une aussi, mais beaucoup plus belle que la mienne; elle était taillée en cœur avec des diamants. « Il est juste, ajouta-t-il, que je vous traite en ambassa-« deur : voilà mon portrait que je vous donne, ne le montrez « qu'à votre charmante maîtresse. » Il lui attacha sous son aile son portrait, et il apporta la bague dans son bec.

« J'attendais le retour de mon petit courrier vert avec une impatience que je n'avais point connue jusqu'alors. Il me dit que celui à qui je l'avais envoyé était un grand roi, qu'il l'avait reçu le mieux du monde, et que je pouvais m'assurer qu'il ne voulait plus vivre que pour moi, qu'encore qu'il y eût beaucoup de péril à venir au bas de ma tour, il était résolu à tout, plutôt que de renoncer à me voir. Ces nouvelles m'intriguèrent fort, je me pris à pleurer. Perroquet et Toutou me consolèrent de leur mieux, car ils m'aimaient tendrement. Puis Perroquet me présenta la bague du prince et me montra le portrait. J'avoue que je n'ai jamais été si aise que je fus de pouvoir considérer de près celui que je n'avais vu que de loin. Il me parut encore plus aimable qu'il ne m'avait semblé; il me vint cent pensées dans l'esprit, dont les unes agréables et les autres tristes me donnèrent un air d'inquiétude extraordinaire. Les fées qui vinrent me voir s'en aperçurent. Elles se dirent l'une à l'autre que sans doute je m'ennuyais et qu'il fallait songer à me donner un époux de race fée. Elles parlèrent de plusieurs et s'arrêtèrent sur le petit roi Migonnet, dont le royaume était à cinq cent mille lieues de leur palais; mais ce n'était pas là une affaire. Perroquet entendit ce beau conseil; il vint m'en rendre compte et me dit : « Ah! que « je vous plains, ma chère maîtresse, si vous devenez la reine « Migonnette! c'est un magot qui fait peur; j'ai regret de vous « le dire; mais, en vérité, le roi qui vous aime ne voudrait pas « de lui pour son valet de pied. — Est-ce que tu l'as vu, Per-« roquet? — Je le crois vraiment, continua-t-il; j'ai été élevé « sur une branche avec lui. — Comment, sur une branche? repris-je. — Oui, dit-il, c'est qu'il a les pieds d'un aigle. »

« Un tel récit m'affligea étrangement. Je regardais le charmant portrait du jeune roi, je pensais bien qu'il n'en avait régalé Perroquet que pour me donner lieu de le voir; et quand j'en faisais

comparaison avec Migonnet, je n'espérais plus rien de ma vie, et je me résolvais plutôt à mourir qu'à l'épouser.

Je ne dormis point tant que la nuit dura. Perroquet et Toutou causèrent avec moi. Je m'endormis un peu sur le matin, et, comme mon chien avait le nez bon, il sentit que le roi était au pied de la tour. Il éveilla Perroquet. « Je gage, dit-il, que le roi « est là-bas. » Perroquet répondit : « Tais-toi, babillard; parce « que tu as presque toujours les yeux ouverts et l'oreille alerte, « tu es fâché du repos des autres. — Mais gageons, dit encore le « bon Toutou; je sais bien qu'il y est. » Perroquet répliqua : « Et « moi, je sais bien qu'il n'y est point; ne lui ai-je pas défendu « d'y venir, de la part de notre maîtresse? — Ah! vraiment! tu « me la donnes belle avec tes défenses, s'écria mon chien : « un homme passionné ne consulte que son cœur. » Et là-dessus il se mit à lui tirailler si fort les ailes que Perroquet se fâcha. Je m'éveillai aux cris de l'un et de l'autre; ils me dirent ce qui en faisait le sujet : je courus ou plutôt je volai à ma fenêtre : je vis le roi qui me tendait les bras, et qui me dit avec sa trompette qu'il ne pouvait plus vivre sans moi, qu'il me conjurait de trouver les moyens de sortir de ma tour ou de l'y faire entrer; qu'il attestait tous les dieux et tous les éléments qu'il m'épouserait aussitôt et que je serais une des plus grandes reines de l'univers.

« Je commandai à Perroquet de lui aller dire que ce qu'il souhaitait me semblait presque impossible : que cependant, sur la parole qu'il me donnait et les serments qu'il avait faits, j'allais m'appliquer à ce qu'il désirait, que je le conjurais de ne pas venir tous les jours; qu'enfin l'on pourrait s'en apercevoir, et qu'il n'y aurait point de quartier avec les fées.

« Il se retira, comblé de joie par l'espérance dont je le flattais, et je me trouvai dans le plus grand embarras du monde lorsque je fis réflexion à ce que je venais de promettre. Comment sortir de cette tour, où il n'y avait point de portes? et n'avoir pour tout secours que Perroquet et Toutou; être si jeune, si peu expérimentée, si craintive! Je pris donc la résolution de ne point tenter une chose où je ne réussirais jamais, et je l'envoyai dire au roi par Perroquet. Il voulut se tuer à ses yeux; mais enfin il le chargea de me persuader ou de le venir voir mourir, ou de le soulager. « Sire, s'écria l'ambassadeur

emplumé, ma maîtresse est suffisamment persuadée, elle ne manque que de pouvoir. »

« Quand il me rendit compte de tout ce qui s'était passé, je m'affligeai plus que je l'eusse encore fait. La fée Violente vint, elle me trouva les yeux enflés et rouges; elle dit que j'avais pleuré, et que si je ne lui en avouais le sujet, elle me brûlerait : car toutes ses menaces étaient toujours terribles. Je répondis, en tremblant, que j'étais lasse de filer, et que j'avais envie de petits filets pour prendre des oisillons qui venaient becqueter les fruits de mon jardin. « Ce que tu souhaites, ma fille, me dit-« elle, ne te coûtera plus de larmes; je t'apporterai des corde-« lettes tant que tu en voudras. » Et, en effet, j'en eus le soir même. Mais elle m'avertit de songer moins à travailler qu'à me faire belle, parce que le roi Migonnet devait arriver dans peu. Je frémis à ces fâcheuses nouvelles, et ne répliquai rien.

« Dès qu'elle fut partie, je commençai deux ou trois morceaux de filet; mais à quoi je m'appliquai, ce fut à faire une échelle de corde, qui était très bien faite, sans en avoir jamais vu. Il est vrai que la fée ne m'en fournissait pas autant qu'il m'en fallait, et sans cesse elle me disait : « Mais, ma fille, ton ouvrage est sem-« blable à celui de Pénélope : il n'avance point, et tu ne te lasses « pas de me demander de quoi travailler. — Oh! ma bonne « maman, disais-je, vous en parlez bien à votre aise; ne voyez-« vous pas que je ne sais comment m'y prendre, et que je « brûle tout? Avez-vous peur que je vous ruine en ficelle? » Mon air de simplicité la réjouissait, bien qu'elle fût d'une humeur très désagréable et très cruelle.

« J'envoyai Perroquet dire au roi de venir un soir sous les fenêtres de la tour, qu'il y trouverait l'échelle, et qu'il saurait le reste quand il serait arrivé. En effet, je l'attachai bien ferme, résolue à me sauver avec lui; mais quand il la vit, sans attendre que je descendisse, il monta avec empressement, et se jeta dans ma chambre comme je préparais tout pour ma fuite.

« Sa vue me donna tant de joie, que j'en oubliai le péril où nous étions. Il me renouvela tous ses serments, et me conjura de ne point différer de le recevoir pour mon époux. Nous prîmes Perroquet et Toutou pour témoins de notre mariage. Jamais noces ne se sont faites, entre deux personnes si élevées, avec moins d'éclat et de bruit, et jamais cœurs n'ont été plus contents que les nôtres.

« Le jour n'était pas encore venu quand le roi me quitta. Je lui racontai l'épouvantable dessein des fées de me marier au petit Migonnet; je lui dépeignis sa figure, dont il eut autant d'horreur que moi. A peine fut-il parti, que les heures me semblèrent aussi longues que les années : je courus à la fenêtre, je le suivis des yeux malgré l'obscurité. Mais quel fut mon étonnement de voir en l'air un chariot de feu traîné par des salamandres ailées, qui faisaient une telle diligence que l'œil pouvait à peine les suivre! Ce chariot était accompagné de plusieurs gardes montés sur des autruches. Je n'eus pas assez de loisir pour bien considérer le magot qui traversait ainsi les airs; mais je crus aisément que c'était une fée ou un enchanteur.

« Peu après, la fée Violente entra dans ma chambre. « Je « t'apporte de bonnes nouvelles, me dit-elle; ton amant est « arrivé depuis quelques heures; prépare-toi à le recevoir; voici « des habits et des pierreries. — Eh! qui vous a dit, m'écriai-je, « que je voulais être mariée? ce n'est point du tout mon inten- « tion. Renvoyez le roi Migonnet, je n'en mettrai pas une « épingle davantage; qu'il me trouve belle ou laide, je ne suis « point pour lui. — Ouais! ouais! dit la fée encore : quelle « petite révoltée, quelle tête sans cervelle! je n'entends pas rail- « lerie, et je te.... — Que me ferez-vous? » répliquai-je, toute rouge des noms qu'elle m'avait donnés. « Peut-on être plus tris- « tement nourrie que je le suis, dans une tour avec un perroquet « et un chien, voyant tous les jours plusieurs fois l'horrible « figure d'un dragon épouvantable? — Ah! petite ingrate, « dit la fée, méritais-tu tant de soins et de peines? Je ne « l'ai que trop dit à mes sœurs, que nous en aurions une triste « récompense. » Elle alla les trouver, elle leur raconta notre différend : elles restèrent aussi surprises les unes que les autres.

« Perroquet et Toutou me firent de grandes remontrances, que, si je faisais davantage la mutine, ils prévoyaient qu'il m'en arriverait de cuisants déplaisirs. Je me sentais si fière de posséder le cœur d'un grand roi, que je méprisais les fées et les conseils de mes pauvres petits camarades. Je ne m'habillai point, et j'affectai de me coiffer de travers, afin que Migonnet me trouvât désagréable. Notre entrevue se fit sur la terrasse. Il y vint dans son chariot de feu. Jamais, depuis qu'il y a des nains, il ne s'en est

vu un si petit. Il marchait sur ses pieds d'aigle et sur ses genoux tout ensemble, car il n'avait point d'os aux jambes; de sorte qu'il se soutenait sur deux béquilles de diamant. Son manteau royal n'avait qu'une demi-aune de long, et traînait de plus d'un tiers. Sa tête était grosse comme un boisseau, et son nez si grand, qu'il portait dessus une demi-douzaine d'oiseaux dont le ramage le réjouissait. Il avait une si furieuse barbe, que les serins de Canarie y faisaient leurs nids, et ses oreilles passaient d'une coudée au-dessus de sa tête; mais on s'en apercevait peu, à cause d'une haute couronne pointue qu'il portait pour paraître plus grand. La flamme de son chariot rôtit les fruits, sécha les fleurs et tarit les fontaines de mon jardin. Il vint à moi, les bras ouverts pour m'embrasser; je me tins fort droite; il fallut que son premier écuyer le haussât. Mais, aussitôt qu'il s'approcha, je m'enfuis dans ma chambre, dont je fermai la porte et les fenêtres, de sorte que Migonnet se retira chez les fées, très indigné contre moi.

« Elles lui demandèrent mille fois pardon de ma brusquerie ; et, pour l'apaiser, car il était redoutable, elles résolurent de l'amener la nuit dans ma chambre pendant que je dormirais, de m'attacher les pieds et les mains, pour me mettre avec lui dans son brûlant chariot, afin qu'il m'emmenât. La chose ainsi arrêtée, elles me grondèrent à peine des brusqueries que j'avais faites. Elles dirent seulement qu'il fallait songer à les réparer. Perroquet et Toutou restèrent surpris d'une si grande douceur. « Savez-« vous bien, ma maîtresse, dit mon chien, que le cœur ne « m'annonce rien de bon? Mesdames les fées sont d'étranges « personnes, et surtout Violente. » Je me moquai de ses alarmes, et j'attendis mon cher époux avec mille impatiences : il en avait trop de me voir pour tarder; je lui jetai l'échelle de corde, bien résolue à m'en retourner avec lui; il monta légèrement, et me dit des choses si tendres, que je n'ose encore les rappeler à mon souvenir.

« Comme nous parlions ensemble avec la même tranquillité que nous aurions eue dans son palais, nous vîmes enfoncer tout d'un coup les fenêtres de ma chambre. Les fées entrèrent sur leur terrible dragon; Migonnet les suivit dans son chariot de feu, et tous ses gardes avec leurs autruches. Le roi, sans s'effrayer, mit l'épée à la main et ne songea qu'à me garantir de

la plus furieuse aventure qui se soit jamais passée; car enfin, vous le dirai-je, seigneur, ces barbares créatures poussèrent leur dragon sur lui, et à mes yeux il le dévora.

« Désespérée de son malheur et du mien, je me jetai dans la gueule de cet horrible monstre, voulant qu'il m'engloutît comme il venait d'engloutir tout ce que j'aimais au monde. Il le voulait bien aussi; mais les fées, encore plus cruelles que lui, ne le voulurent pas. « Il faut, crièrent-elles, la réserver à de plus « longues peines : une prompte mort est trop douce pour cette « indigne créature. » Elles me touchèrent, je me vis aussitôt sous la forme d'une chatte blanche; elles me conduisirent dans ce superbe palais qui était à mon père; elles métamorphosèrent tous les seigneurs et toutes les dames du royaume en chats et en chattes; elles en laissèrent à qui on ne voyait que les mains, et me réduisirent dans le déplorable état où vous me trouvâtes, me faisant savoir ma naissance, la mort de mon père, celle de ma mère, et que je ne serais délivrée de ma chatonique figure que par un prince qui ressemblerait parfaitement à l'époux qu'elles m'avaient ravi. C'est vous, seigneur, qui avez cette ressemblance, continua-t-elle : mêmes traits, même air, même son de voix; j'en fus frappée aussitôt que je vous vis; j'étais informée de tout ce qui devait arriver, et je le suis encore de tout ce qui arrivera : mes peines vont finir.

— Et les miennes, belle reine, dit le prince en se jetant à ses pieds, seront-elles de longue durée?

— Je vous aime plus que ma vie, seigneur : il faut partir pour aller vers votre père; nous verrons ses sentiments pour moi, et s'il consentira à ce que vous désirez. »

Elle sortit, le prince lui donna la main; elle monta dans un chariot avec lui : il était beaucoup plus magnifique que ceux qu'il avait eus jusqu'alors. Le reste de l'équipage y répondait à tel point, que tous les fers des chevaux étaient d'émeraudes, et les clous de diamants. Cela ne s'est peut-être jamais vu que cette fois-là. Je ne dis point les agréables conversations que la reine et le prince avaient ensemble : si elle était unique en beauté, elle ne l'était pas moins en esprit, et ce jeune prince était aussi parfait qu'elle; de sorte qu'ils pensaient des choses toutes charmantes.

Lorsqu'ils furent près du château, où les deux frères aînés du

prince devaient se trouver, la reine entra dans un petit rocher de cristal, dont toutes les pointes étaient garnies d'or et de rubis. Il y avait des rideaux tout autour, afin qu'on ne la vît point, et il était porté par des jeunes hommes très bien faits et superbement vêtus. Le prince demeura dans le beau chariot; il aperçut ses frères qui se promenaient avec des princesses d'une excellente beauté. Dès qu'ils le reconnurent, ils s'avancèrent pour le recevoir, et lui demandèrent s'il amenait une maîtresse : il leur dit qu'il avait été si malheureux, que dans tout son voyage il n'en avait recontré que de très laides; que ce qu'il apportait de plus rare, c'était une petite chatte blanche. Ils se prirent à rire de sa simplicité. « Une chatte! lui dirent-ils, avez-vous peur que les souris ne mangent notre palais? » Le prince répliqua qu'en effet il n'était pas sage de vouloir faire un tel présent à son père. Là-dessus chacun prit le chemin de la ville.

Les princes aînés montèrent avec leurs princesses dans des calèches toutes d'or et d'azur, leurs chevaux avaient sur la tête des plumes et des aigrettes; rien n'était plus brillant que cette cavalcade. Notre jeune prince allait après, et puis le rocher de cristal que tout le monde regardait avec admiration.

Les courtisans s'empressèrent de venir dire au roi que les trois princes arrivaient.

« Amènent-ils de belles dames? répliqua le roi.

— Il est impossible de rien voir qui les surpasse. »

A cette réponse, il parut fâché. Les deux princes s'empressèrent de monter avec leurs merveilleuses princesses. Le roi les reçut très bien, et ne savait à laquelle donner le prix. Il regarda son cadet, et lui dit : « Cette fois-ci, vous venez donc seul?

— Votre Majesté verra dans ce rocher une petite chatte blanche, répliqua le prince, qui miaule si doucement et qui fait si bien patte de velours, qu'elle lui agréera. »

Le roi sourit, et alla lui-même pour ouvrir le rocher. Mais aussitôt qu'il s'approcha, la reine, avec un ressort, en fit tomber toutes les pièces, et parut comme le soleil qui a été quelque temps enveloppé dans une nue, ses cheveux blonds étaient épars sur ses épaules; ils tombaient par grosses boucles jusqu'à ses pieds. Sa tête était ceinte de fleurs, sa robe, d'une légère gaze blanche, doublée de taffetas couleur de rose. Elle se leva

et fit une profonde révérence au roi, qui ne put s'empêcher, dans l'excès de son admiration, de s'écrier : « Voici l'incomparable et celle qui mérite ma couronne ! »

— Seigneur, lui dit-elle, je ne suis pas venue pour vous arracher un trône que vous remplissez si dignement; je suis née avec six royaumes : permettez que je vous en offre un, et que j'en donne autant à chacun de vos fils. Je ne vous demande pour toute récompense que votre amitié, et ce jeune prince pour époux. Nous aurons encore assez de trois royaumes. »

Le roi et toute la cour poussèrent de longs cris de joie et d'étonnement. Le mariage fut célébré aussitôt, aussi bien que celui des deux princes; de sorte que toute la cour passa plusieurs mois dans les divertissements et les plaisirs. Chacun ensuite partit pour aller gouverner ses États; la belle Chatte Blanche s'y est immortalisée, autant par ses bontés et ses libéralités, que par son rare mérite et sa beauté.

MORALITÉ

Ce jeune prince fut heureux
De trouver en sa Chatte une auguste princesse,
Digne de recevoir son encens et ses vœux,
Et prête à partager ses soins et sa tendresse :
Quand deux yeux enchanteurs veulent se faire aimer
On fait bien peu de résistance,
Surtout quand la reconnaissance
Aide encore à nous enflammer.
Tairai-je cette mère, et cette folle envie,
Qui fit à Chatte Blanche éprouver tant d'ennuis
Pour goûter de funestes fruits?
Au pouvoir d'une fée elle la sacrifie.
Mères, qui possédez des objets pleins d'appas,
Détestez sa conduite, et ne l'imitez pas.

ANTOINE HAMILTON

ANTOINE HAMILTON

Antoine Hamilton, l'auteur de *Fleur d'Épine* que nous donnons dans cette édition, appartenait à une illustre et ancienne maison d'Écosse. Suivant la plupart de ses biographes, il naquit en Irlande, et, si l'on en croit Voltaire, il vint au monde en France, à Caen, vers l'année 1646. Son grand-père le duc d'Hamilton fut, en tous cas, duc de Châtelleraut. Après la mort de Charles Ier, sa famille vint se fixer dans notre pays, et y resta tout le temps que dura la domination de Cromwel. Elle ne rentra en Angleterre qu'en 1660, époque où Charles II fut rétabli sur le trône de ses pères.

Antoine Hamilton, qui était venu en France peu de temps après sa naissance, ne retourna en Angleterre que vers l'âge de quatorze ans. Il avait eu le temps d'apprendre notre langue, et lorsqu'il revint à la cour de son pays d'origine, il y retrouva les usages et les manières de la France qu'il venait de quitter, car on y parlait le français presque aussi habituellement qu'à Versailles.

Le chevalier de Gramont, envoyé en exil, vint à Londres. Il y connut Mademoiselle Hamilton et la demanda en mariage; mais dès qu'il eut obtenu sa grâce, il oublia ses engagements et reprit le chemin de Paris. Antoine et George Hamilton, les deux frères de la demoiselle abandonnée, coururent après lui et le rejoignirent à Douvres. « Chevalier de Gramont, lui crièrent-ils dès qu'ils l'aperçurent, Chevalier de Gramont, n'avez-vous rien oublié à Londres? — Pardonnez-moi, messieurs, j'ai oublié d'épouser votre sœur. » Il retourna sur ses pas, épousa Mademoiselle Hamilton, et l'amena aussitôt en France.

Antoine Hamilton profita de cette circonstance pour y faire de nombreux voyages, et il vint s'y fixer à la suite de Jacques II, qui s'était retiré au château de Saint-Germain (1688). C'est là, au milieu de cette

cour si triste, si dévote et si hypocrite, qu'il composa la totalité de ses charmants ouvrages, comme pour tromper son ennui.

Il fut appelé par la duchesse du Maine à faire partie de la cour de Sceaux, où il fallait avoir toujours de l'esprit. Il composa des vers et des couplets pour l'aimable duchesse.

Après une existence en somme assez douce, Hamilton mourut à Saint-Germain-en-Laye le 6 août 1720, âgé d'environ soixante-quatorze ans.

Il avait l'esprit caustique, et ses écrits en témoignent assurément. D'ailleurs il est l'un des écrivains dont le style et l'esprit ressemblent le plus à l'esprit et au style de Voltaire. On a prétendu qu'il n'était rien moins que gai, contrairement à ce que semblent indiquer ses ouvrages. Les principaux sont les *Mémoires de Gramont ; l'Histoire de Fleur d'Épine ; Le Bélier ; Les quatre Facardins ; Zeneyde ; L'Enchanteur Faustin* (contes); des poésies diverses et des chansons.

Les contes de *Fleur d'Épine*, des *Quatre Facardins* et de *Zeneyde* ont une histoire qui mérite d'être connue. Les femmes de la cour raffolaient de la traduction des *Mille et une Nuits* qui venait de paraître. Hamilton les railla de leur engouement. On le mit au défi d'en faire autant; il accepta la gageure et se mit à écrire des contes de fées pour se moquer de la féerie. En cela il ressembla à Cervantès, qui écrivit *Don Quichotte* pour tourner la chevalerie en ridicule. C'était une folie il est vrai, mais La Harpe en pense beaucoup de bien : « Cette folie, dit-il, est si gaie, si piquante, si bien assaisonnée de plaisanteries, relevée par des saillies si heureuses et imprévues, que l'on y reconnaît à tout moment un homme très supérieur aux bagatelles dont il s'amuse. Il va plus loin dans *Fleur d'Épine* : il y a des traits d'une vérité charmante, et de l'intérêt dans les caractères et les situations. L'objet en est moral, et très agréablement rempli ; c'est de faire voir qu'avec beaucoup d'esprit, de courage et d'amour, un homme sans figure et sans fortune peut vaincre les plus grands obstacles, et que dans les femmes la grâce l'emporte sur la beauté. Hamilton devait en effet vanter la grâce : son style en est plein. Il suffirait, pour le prouver, de se rappeler le tableau de Tarare, emmenant avec lui, sur la jument Sonnante, la jeune Fleur d'Épine, qu'il a tirée des mains de la fée Dentue, et qui ne le connaît encore que pour son libérateur, mais qui, à ce titre, commence déjà à sentir de l'inclination pour lui. On ne trouve point ici de ces conversations de roman, mille fois répétées dans des situations pareilles. Hamilton sait s'y prendre autrement pour nous faire lire dans le cœur

de Fleur d'Épine. Tarare lui raconte, chemin faisant, comment il a été choisi pour peindre la belle Luisante, dont les yeux faisaient mourir tant de monde.

« Vous l'avez donc souvent regardée? dit Fleur d'Épine. — Oui, dit-il, tout autant que j'ai voulu, et sans aucun danger, comme je viens de vous le dire. — L'avez-vous trouvée si merveilleusement belle qu'on vous l'avait dit? — Plus belle mille fois, répondit-il. — On n'a que faire de vous demander, ajouta-t-elle, si vous en êtes d'abord devenu passionnément amoureux; mais dites-m'en la vérité. » Tarare ne lui cacha rien de ce qui s'était passé entre lui et la princesse, pas même l'assurance qu'elle lui avait donnée de l'épouser en cas qu'il réussît dans son entreprise. Fleur d'Épine ne l'eut pas plutôt appris, que, repoussant les mains dont il la tenait embrassée, elle se redressa, au lieu d'être penchée sur lui comme auparavant. Tarare crut entendre ce que cela voulait dire, et, continuant son discours sans faire semblant de rien : « Je ne sais, dit-il, quelle heureuse influence avait disposé le premier penchant de la princesse en ma faveur; mais je sentis bientôt que je n'en étais pas digne par les agréments de ma personne, et que je le méritais encore moins par les sentiments de mon cœur; car je ne me suis que trop aperçu depuis que l'amour que je croyais avoir pour elle n'était tout au plus que de l'admiration. Chaque instant qui m'en éloignait effaçait insensiblement son idée de mon souvenir, et dès les premiers moments que je vous ai vue, je ne m'en suis plus souvenu du tout. » Il se tut, et la belle Fleur d'Épine, au lieu de parler, se laissa doucement aller vers lui comme auparavant, et appuya ses mains sur celles qu'il remit autour d'elle pour la soutenir. »

« Dans la foule des peintures que l'amour a fournies (et il en fournira jusqu'à la fin du monde), je ne crois pas qu'il y en ait une plus vraie, plus douce et plus gracieuse. Elle remplit le cœur de l'idée d'un de ces moments délicieux qui sont faits pour lui, et qui sont d'un prix d'autant plus grand, qu'il semble que tout ce que l'amour promet soit encore au-dessus de tout ce qu'il peut donner. »

OCTAVE BLONDEL.

HISTOIRE DE FLEUR D'ÉPINE

HISTOIRE DE FLEUR D'ÉPINE

A deux mille quatre cent cinquante-trois lieues d'ici, est un certain pays qui s'appelle Cachemire, beau par excellence. Dans ce pays régnait un calife; ce calife avait une fille, et cette fille un visage : mais on souhaita, plus d'une fois, qu'elle n'en eût jamais eu; sa beauté fut supportable jusqu'à quinze ans, mais à cet âge, on ne pouvait plus y durer : c'était la plus belle bouche du monde; son nez était un chef-d'œuvre; les lys de Cachemire, mille fois plus blancs que les nôtres, paraissaient sales auprès de son teint, et la rose nouvelle paraissait impertinente, lorsqu'elle paraissait auprès de l'incarnat de ses joues.

Son front était unique en son espèce à l'égard de la forme et de l'éclat, sa blancheur était relevée par une pointe que formaient des cheveux plus noirs et plus brillants que du jais, ce qui lui avait fait donner le nom de Luisante; le tour de son visage semblait fait pour l'assemblage de tant de merveilles : mais ses yeux gâtaient tout.

Personne n'avait pu les regarder assez longtemps pour en démêler la couleur; car dès qu'on rencontrait ses regards, on croyait être frappé d'un éclair.

A l'âge de huit ans le calife, son père, avait coutume de la faire venir pour se mirer dans son ouvrage, et pour faire dire mille pauvretés à ses courtisans sur ses jeunes attraits; car dès lors on éteignait les bougies au milieu de la nuit, et il ne fallait point d'autre lumière que celle de ses petits yeux : mais tout cela n'était, comme on dit, que jeu d'enfant. Ce fut quand ses yeux eurent pris toute leur force, qu'il n'y eut plus de raillerie auprès d'elle.

La florissante jeunesse de la cour y périssait, et l'on portait

chaque jour en terre deux ou trois de ces petits maîtres qui s'imaginent qu'il n'y a qu'à lorgner quand on trouve de beaux yeux; ainsi quand c'étaient des hommes qui la regardaient, le feu passait subitement des yeux jusqu'au fond du cœur, et en moins de vingt-quatre heures on mourait, prononçant tendrement son nom, et remerciant humblement ses beaux yeux de l'honneur qu'on avait de mourir de leurs coups.

A l'égard du beau sexe, il en allait autrement; celles qui ne rencontraient ses regards que de loin, en étaient quittes pour un éblouissement qui durait toute la vie : mais celles qui servaient auprès de sa personne, payaient cet honneur un peu plus cher; sa dame d'atour, quatre filles d'honneur et leur vieille gouvernante en étaient tout à fait aveugles.

Les Grands du Royaume, qui voyaient éteindre l'espoir de leurs familles par le feu que cet éclat fatal allumait, supplièrent le calife de vouloir remédier à un désordre qui privait leurs fils du jour et leurs filles de la lumière.

Le calife fit assembler son conseil pour voir ce qu'il y avait à faire; son sénéchal y présidait, et ce sénéchal était le plus fort homme qui eût jamais présidé. Le calife n'avait eu garde de manquer à faire son premier ministre d'une tête comme celle-là.

Dès que l'affaire fut proposée, le conseil fut partagé sur les expédients.

Les uns furent d'avis de mettre Luisante dans un couvent, soutenant qu'il n'y aurait pas grand mal, quand trois ou quatre douzaines de vieilles religieuses, avec leur abbesse, perdraient la vue pour le bien de l'État; d'autres dirent qu'il fallait par lettres de cachet lui fermer les yeux jusqu'à nouvel ordre; quelques-uns proposèrent de les lui faire crever si adroitement, qu'elle n'en sentirait aucun mal; et s'offrirent d'en donner le secret.

Le calife, qui aimait tendrement sa fille, ne goûta aucun de ses conseils; son sénéchal s'en aperçut; il y avait une heure que le bonhomme pleurait, et, commençant sa harangue avant que d'essuyer ses yeux : « Je pleurais, sire, dit-il, la mort de mon fils le comte, gentilhomme d'épée, à qui elle n'a de rien servi contre les regards de la princesse; on le mit hier en terre, n'en parlons plus; il est aujourd'hui question du service de Votre Majesté : il faut oublier que je suis père, pour me souvenir que je suis sénéchal.

« Ma douleur ne m'a pas empêché d'écouter les conseils qu'on vient de vous donner, et, n'en déplaise à la compagnie, je les trouve tous impertinents; voici le mien :

« J'ai depuis quelque temps un écuyer chez moi; je ne sais ni d'où il vient, ni ce qu'il est, mais je sais bien que, depuis qu'il est avec moi, je ne me mêle plus des affaires de la maison; c'est un démon qui fait tout, et quoique j'aie l'honneur d'être votre sénéchal, je ne suis qu'une bête auprès de lui; ma femme me le dit tous les jours.

« Or, si Votre Majesté trouvait bon de le consulter sur une affaire aussi difficile que celle-ci, je me persuade qu'elle en aurait contentement. — Volontiers, mon sénéchal, dit le calife, d'autant que je serai bien aise de voir un homme qui eût plus d'esprit que vous. »

On l'envoya chercher : mais il refusa de venir, qu'on n'eût renfermé la princesse et ses beaux yeux. « Eh bien, sire, dit le sénéchal? Que vous avais-je dit? — Oh, oh, dit le calife, il en fait beaucoup; qu'on le fasse venir, il ne verra point ma fille. » Il ne fut pas longtemps à venir; il n'était ni bien ni mal fait, cependant il avait quelque chose d'agréable dans l'air, et d'assez fin dans la physionomie.

« Parlez-lui hardiment, sire, dit le sénéchal, il entend toutes sortes de langues. » Le calife, qui ne savait que la sienne, et même assez vulgairement, après avoir quelque temps rêvé, pour trouver un tour spirituel : « Mon ami, lui dit-il, comment vous appelez-vous? — Tarare, répondit-il. — Tarare, dit le calife, Tarare, dirent tous les conseillers, Tarare, dit le chancelier. — Je vous demande, dit le calife, comment vous vous appelez? — Je le sais bien, sire, répliqua-t-il? — Eh bien, dit le calife. — Tarare, dit l'autre, en faisant la révérence. — Et pourquoi vous appelez-vous Tarare? — Parce que ce n'est pas mon nom. — Et comment cela, dit le calife? — C'est que j'ai quitté mon nom pour prendre celui-là, dit-il, ainsi je m'appelle Tarare, quoique ce ne soit pas mon nom. — Il n'y a rien de si clair, dit le calife, et cependant j'aurais été plus d'un mois à le trouver; et bien Tarare, que ferons-nous à ma fille? — Ce qu'il vous plaira, répondit-il.

— Mais encore, poursuivit le calife? — Tout ce qu'il vous plaira, disait toujours Tarare.

— Bref, dit le calife, mon sénéchal m'a dit qu'il fallait vous con-

sulter sur le malheur qu'elle a de tuer ou de rendre aveugles tous ceux qui la regardent. — Sire, dit Tarare :

La faute en est aux Dieux qui la firent si belle,
Et non pas à ses yeux.

« Mais si c'est un malheur que d'avoir de beaux yeux ; voici, selon mon petit jugement, ce qu'il faudrait faire pour y remédier; la magicienne Serène sait tous les secrets de la nature, envoyez-lui quelque bagatelle d'un million ou deux, et si elle ne vous enseigne un remède pour les yeux de la princesse, vous pouvez conter qu'il n'y en a point. En attendant, je serais d'avis qu'on imaginât quelque coiffure d'un beau vert pour y enfermer les cheveux de Luisante; car je me trompe fort, si leur éclat, joint à celui de ses yeux, n'est en partie cause que ses regards sont si dangereux, et, pour lever tous les obstacles, ce sera moi, si Votre Majesté le trouve bon, qui consulterai la magicienne de votre part, puisque je sais sa demeure. »

Le calife le trouva fort bon; il fut chargé d'une bourse de diamants brillants, et d'un demi-boisseau de grosses perles pour Serène, et se mit en chemin malgré les regrets de madame la sénéchale.

Son voyage fut d'un mois, pendant lequel les yeux de Luisante firent plus de mal que jamais : elle ne s'était pas accommodée de la coiffure verte; ce n'est pas qu'elle n'eût un peu amorti l'éclat de ses yeux : mais en même temps, son teint en avait pris une légère teinture, qui la mit dans une telle colère, qu'elle la jeta au nez de sa dame d'atour, après l'avoir arrachée; et ses yeux en étaient devenus plus méchants que jamais.

Le calife faisait faire et processions, et prières publiques, pour qu'il plût au ciel de regarder en pitié son pauvre peuple; ou d'empêcher que sa fille ne le regardât; quand Tarare revint, voici ce qu'il dit au calife, séant en son conseil :

« Sire, la magicienne Serène vous fait ses compliments : mais elle vous remercie de votre présent, dont elle ne veut point: elle dit qu'elle a le secret de rendre les yeux de la princesse aussi traitables que ceux de Votre Majesté, sans leur rien ôter de leur éclat, pourvu que vous lui fournissiez quatre choses. — Quatre, dit le calife! Quatre cents si elle veut, et... — Doucement, s'il vous plaît, sire, dit Tarare. La première de ces choses est le portrait

de Luisante; la seconde, Fleur d'Épine; l'autre, le Chapeau lumineux; et la dernière, la Jument sonnante. — Que diable est-ce que tout cela, dit le calife? — Je vais vous l'apprendre, sire.

« Serène a une sœur qui s'appelle Dentue, presque aussi savante qu'elle; mais comme son art ne lui sert qu'à nuire, elle n'est que sorcière, au lieu que l'autre est une honnête magicienne; or la sorcière enleva la fille de Serène, quand elle n'était qu'un enfant : mais à présent qu'elle est grande, elle la tourmente nuit et jour pour lui faire épouser un petit monstre de fils qu'elle a. C'est cette fille qui s'appelle Fleur d'Épine, et qui est au pouvoir de la sorcière; elle a de plus un chapeau si chargé de diamants, et ces diamants sont si brillants, qu'ils jettent autant de rayons que le soleil. Outre tout cela, elle a une jument, qui, à chaque crin, a une sonnette d'or, dont le son est si harmonieux, qu'on entend une musique ravissante dès qu'elle remue.

« Voilà, sire, les quatre choses que vous demande Serène, vous avertissant que quiconque se mettrait en devoir de les enlever à Dentue, il serait comme impossible qu'il ne tombât entre ses mains, et que toutes les puissances de la terre ne le sauveraient pas s'il y était une fois. »

Le calife et son conseil se mirent à pleurer, voyant par la dureté de ces conditions qu'il n'y avait point de remède à leurs maux. Tarare en fut attendri, et, s'adressant au calife : « Sire, dit-il, je connais un homme qui serait capable de fournir la première demande s'il l'entreprenait.

— Quoi, dit le calife, peindre ma fille? Et qui est le fou qui oserait entreprendre une chose impossible?

— Tarare, répondit l'autre; Tarare, dit le calife; Tarare, dit le sénéchal avec tout le conseil, et Tarare, enfin, s'écrièrent tous les galopins, qui jouaient dans la cour du palais.

— Sire, dit le sénéchal, s'il l'entreprend il en viendra à bout. — Et quand cela serait, dit le calife, qui entreprendra le reste? — Moi, dit le téméraire Tarare : mais à condition que, lorsqu'on me nommera par hasard, on me laissera en repos, sans se renvoyer mon nom les uns aux autres, comme autant d'échos, et que, quand la princesse sera dans l'état que vous la souhaitez, il lui sera permis de choisir tel époux qu'il lui plaira. »

Le calife lui en donna sa parole, et le sénéchal, qui aimait à travailler, lui en expédia des lettres patentes.

On était en peine de la manière dont il s'y prendrait pour peindre un visage qu'on ne pouvait regarder sans en mourir; on en fut bientôt éclairci.

C'était un homme qui avait beaucoup voyagé, et qui trouva, dans les curieuses remarques qu'il avait faites sur chaque pays, que, dans celui des éclipses, les gens du pays ne faisaient que teindre un morceau de verre de quelque couleur sombre, pour regarder impunément le soleil.

Il se fit sur cette idée des lunettes d'un verre fort obscur, et les ayant essayées contre le soleil en plein midi, il se rendit chez Luisante avec ce qu'il fallait pour la peindre.

Cette témérité la surprit, et, pour l'en punir, elle ouvrit tant qu'elle put ses beaux yeux : mais ce fut en vain; car, après avoir examiné toutes les merveilles de sa beauté à l'abri de ses lunettes, il se mit à la peindre.

Personne, dans cet art, ne le surpassait, quoiqu'il n'en fît pas profession. Son goût était de la dernière délicatesse pour tout : mais personne ne se connaissait si bien en beauté : cependant celle de Luisante ne fit point dans son cœur le progrès qu'il avait cru. Sa taille était moins parfaite que son visage, cela le garantit quelque temps : mais il fallut céder à la fin. Ce fut alors qu'il mit en usage tout l'agrément de son esprit pour lui plaire; elle ne fut pas insensible aux louanges qu'il donnait à sa beauté, tandis que, sous prétexte de l'égayer pendant une occupation où la vivacité s'assoupit d'ordinaire, il lui faisait des récits si agréables de ses voyages, qu'elle l'aurait écouté toute sa vie. Le peu de brillant de sa figure n'empêcha pas celui de son esprit de faire le même effet que s'il eût été le mieux fait de tous les hommes.

Elle l'aima donc, et fut fâchée que son portrait fût si tôt fini : mais elle le fut bien plus, quand il fallut partir pour une aventure aussi périlleuse que celle qu'il entreprenait.

Elle lui dit en partant, qu'il allait travailler pour lui-même, en s'exposant pour elle; puisque, s'il réussissait, il lui serait libre de se choisir un époux, et s'il ne réussissait pas, qu'elle n'en choisirait jamais.

En ce temps-là, dès qu'une beauté se sentait de la tendresse, elle se hâtait de le dire, et les princesses en étaient tout aussi pressées que les autres; Tarare se jeta dix ou douze fois à ses

pieds, pour lui marquer un transport qu'il ne sentait pas, il s'étonna de trouver son cœur si peu rempli de son bonheur, car il sentait bien qu'il n'aimait pas tant qu'il le disait.

Le portrait de Luisante fut l'admiration de toute la cour; il était si vivement peint, qu'on avait peine à soutenir ses regards, quoique ce ne fut qu'en peinture. Tarare découvrit au calife le secret dont il s'était servi pour peindre sa fille, et lui laissa ses lunettes pour la voir de temps en temps, lui recommandant que ce fût rarement, de peur d'accidents, mais le calife ne profita pas de cet avis, et s'en trouva mal.

On lui offrit, pour faciliter son entreprise, de l'argent, et même des troupes; mais il refusa l'un et l'autre, se recommanda seulement à la fortune, et se mit en chemin sans autre secours que celui de son courage et de son industrie.

Tant qu'il fut sur les terres de Cachemire, ce ne fut que plaisir; les fleurs naissaient sous ses pas : les pêches et les figues lui tombaient dans la bouche dès qu'il levait la tête; les melons les plus rares s'offraient à lui de tous côtés : un printemps continuel rendait l'air doux et le ciel serein. Avait-il besoin de repos? Un vaste oranger lui présentait, le long d'un coulant ruisseau, son ombre, fraîche et délicieuse, tandis que les oiseaux l'endormaient par les airs du monde les plus tendres; car il n'y avait pas un rossignol dans tout le royaume qui ne sût la musique, ni une fauvette qui ne chantât à livre ouvert; mais dès qu'il eut passé les montagnes qui enferment de tous côtés ce charmant pays, il ne trouva que des déserts, ou des bois pleins de bêtes si sauvages, que les tigres et les léopards ne sont que des moutons auprès d'elles.

Il fallait cependant traverser ces forêts pour arriver à la demeure de Dentue.

On eût dit que ces maudites bêtes savaient son dessein; car, au lieu de prendre la peine de venir à lui, elles ne firent que s'étendre à droite et à gauche : trois hydres, dix rhinocéros et quelques demi-douzaines de griffons se mirent sur son passage.

Il savait assez bien la guerre; ainsi, après avoir examiné leur contenance, il jugea de leur dessein, et comme la partie n'était pas égale, il eut recours au stratagème.

Il attendit que la nuit fût venue, faisant bon guet autour de son camp, et environ vers la seconde veille, ayant fait un fagot

des branches les plus sèches qu'il put trouver, il y mit le feu avec un fusil, le mit au bout d'une longue perche, et marcha droit aux ennemis. Il sentait bien qu'il n'aimait pas assez, pour oser invoquer la belle Luisante; ainsi, sans se recommander à sa divinité, le fier Tarare donna tête baissée dans une des plus rudes aventures qu'on pût tenter.

Il n'y a point de bêtes sauvages qui soient à l'épreuve du feu : dès que celles-ci virent la lueur du fagot ardent, elles commencèrent à s'ébranler, il s'en aperçut, poussa de grands cris, et les ayant écartées, il se trouva hors du bois à la pointe du jour.

Il n'osa se reposer près d'un lieu si dangereux, quoiqu'il en eût grand besoin; le soleil se levait, et ses premiers rayons lui firent découvrir quelque chose de brillant au milieu d'un petit sentier; il suivit ce sentier, mais après avoir longtemps marché pour arriver à ce qu'il voyait, cela lui parut toujours à la même distance : il fut contraint de s'asseoir de chagrin et de lassitude, et dès qu'il fut sur l'herbe, ce qu'il avait vu s'éleva dans l'air, et le plus bel oiseau du monde se vint poser sur un buisson, à quatre pas de lui. Les plumes de ses ailes étaient or et azur, le reste couleur de feu et blanc, son bec et ses ongles étaient d'or, il avait la figure d'un perroquet, hors qu'il paraissait un peu plus gros.

Tarare, qui le considérait attentivement, fut charmé de sa beauté, quelque chose de plus que la curiosité le pressait d'en approcher : mais il eut peur qu'il ne s'envolât.

Le perroquet n'y songeait pas; car, après avoir quelque temps cherché dans le buisson, il en tira un petit sac qu'il mit à terre; et, l'ayant délié fort adroitement, il en sortit une pincée ou deux de sel, qu'il se mit à becqueter, après l'avoir éparpillé de ses pieds.

« Perroquet, mon cœur (dit Tarare), n'en mangez pas, cela vous fera mal. » Le perroquet fit un éclat de rire, en le regardant pourtant fort sérieusement. « Mon Dieu, poursuivit l'autre, que voilà un aimable perroquet? c'est un phénix.... — Tarare » (dit le perroquet), et s'envola.

Tarare l'ayant perdu de vue, ramassa le sac de sel, et se mit en chemin le long du sentier où il était; il espéra que l'oiseau reviendrait à lui, puisqu'il emportait sa nourriture. « Je ne comprends pas, disait-il, ce qui peut l'avoir effarouché : mais d'où vient que jusqu'aux oiseaux tout répète Tarare dès qu'on l'entend

prononcer, celui-ci l'a pourtant dit de lui-même : mais pourquoi me suis-je avisé de le prendre en quittant le mien, est-ce pour l'aventure des pies, mais personne ne m'en croira, quand je la conterais toute ma vie, et je ne sais si je la dois croire moi-même qui l'ai vue. »

Il marcha la plus grande partie du jour par des lieux stériles et inhabités, s'entretenant de mille différentes pensées, auxquelles Luisante avait souvent part : mais elle n'occupait point son souvenir par ces longues et agréables rêveries où l'on aime à se perdre, quand on aime passionnément, dans ces beaux châteaux en l'air, où les souhaits sont incomparablement mieux logés que le bon sens.

La nuit approchait, il n'en pouvait plus de lassitude et de faim, lorsque, tournant les yeux de toutes parts, il aperçut une méchante chaumière au milieu de quelques broussailles; il y trouva un bon petit vieillard et sa femme, du reste toutes les apparences d'un triste repas et d'un mauvais gîte : mais ayant bien autre chose dans la tête que le faste, ou la bonne chère, il résolut d'y passer la nuit. Il fut bien reçu, car il leur donna plus d'argent qu'il n'en eût fallu pour acheter toute la maison : le fils du logis arriva bientôt après; jeune gentilhomme aussi délabré qu'on en pût voir.

Il ramenait deux misérables chèvres, qui se mêlèrent à la compagnie, n'y ayant point d'autre appartement pour elles. Tarare prit de ces pauvres gens tout ce qu'ils lui purent donner de lumière pour l'entreprise qu'il méditait. Dès que le jour parut, ayant changé d'habits avec le fils, il s'en couvrit, se mit un emplâtre sur la moitié du visage, acheta les chèvres, et, sans oublier son sac de sel, se mit en campagne; il adressa ses pas devers l'endroit qu'on lui dit à peu près qu'il verrait le palais de la sorcière ; mais ces hôtes lui conseillèrent de n'y pas aller, à moins qu'il n'y eût bien affaire.

Il n'eut pas marché longtemps, qu'il entendit une espèce d'harmonie, qui devenait plus mélodieuse à mesure qu'il en approchait : il se douta de ce qui la causait; et, chassant encore quelque temps ses chèvres devant lui, tandis qu'il observait tout ce qu'il y avait aux environs, il s'arrêta dans un petit bocage, au travers duquel coulait un agréable ruisseau.

Le voisinage d'un lieu dangereux et l'approche d'une aventure

téméraire lui causèrent quelques réflexions; ces réflexions, quelque émotion, mais ni crainte ni repentir.

Il se disait sans cesse :

Ce n'est rien qu'entreprendre à moins que l'on n'achève,
Et quand je devrais succomber,
Il est beau qu'un mortel à Luisante s'élève;
Il est beau même d'en tomber.

Et un moment après :

Si je l'entreprends en vain,
Je ne saurais périr, pour un plus beau dessein.

Tandis qu'il se fortifiait ainsi par toutes les magnanimités d'opéra qui lui venaient en tête, il vit arriver une personne qui s'empara de toute son attention. A sa fraîcheur, on l'eût prise pour l'aurore d'un jour d'été : à sa taille, pour la mieux faite des déesses : et à sa grâce, pour toutes les grâces assemblées dans une personne.

Elle était simplement vêtue : mais un arrangement naturel, que soutenait un air de propreté, la parait tellement en dépit de ses habits, qu'elle lui parut une princesse déguisée.

Il la regarda trois fois, depuis les pieds jusqu'à la tête, à mesure qu'elle avançait vers le ruisseau : et trois fois il jura tout bas qu'il n'avait jamais vu de pieds si bien tournés, ni tant d'agrément que dans la figure qu'ils soutenaient.

Il se détourna, faisant semblant de suivre ses chèvres : elle remplit une cruche qu'elle avait apportée, s'assit au bord du ruisseau, joignit les mains, et se mit à regarder tristement le courant de ses eaux.

Il se rapprocha dans le temps, qu'ayant poussé quelques soupirs, elle se mit à dire : « Non, jamais créature ne fut si malheureuse; hélas! poursuivit-elle, puisque je suis assurée que mes malheurs ne changeront que pour augmenter, comment puis-je me résoudre à vivre? » Elle s'arrêta quelque temps après cette réflexion, mais ce ne fut que pour pleurer; et, un moment après : « Heureux oiseaux, disait-elle, qui n'avez à craindre que les éléments, les hommes et d'autres oiseaux, qui vous font une guerre continuelle, du moins jouissez-vous de la liberté malgré toutes

vos alarmes, et vous n'êtes pas condamnés à la vue éternelle de ce qu'il y a de plus affreux au monde. »

Elle répandit de nouvelles larmes en achevant : et après s'être lavée le visage et les mains, elle prit sa cruche et s'en alla.

Tarare l'avait attentivement examinée, sans qu'elle eût pris garde à lui : il avait trouvé sa personne toute charmante; et, à son air, il trouva qu'elle avait l'esprit naturel, l'humeur douce, le cœur sincère, et cependant l'âme assez fière. C'était trouver bien des choses en un moment, cependant il ne s'était point trompé : il n'eut pas de peine à deviner qui elle était.

Il passa la journée dans ce bocage, comme il lui plut, et, la nuit étant venue, il y laissa ses chèvres, et s'avança dans la plaine pour y faire quelque découverte.

Plus il allait en avant, moins il savait où il allait : il eût erré longtemps de cette manière, si un éclat soudain de lumière ne lui eût fait découvrir une grande maison plate, à deux cents pas de lui : cette lumière étant disparue, il ne laissa pas de parvenir, en tâtonnant, à cette maison : il ne douta point que ce ne fût celle de la sorcière, et ne jugeant pas à propos de se présenter à la porte, il grimpa sur le toit le plus doucement qu'il put.

Elle n'était couverte que de paille : et, ayant prêté l'oreille quelque temps sans rien entendre, il écarta, le plus délicatement qu'il put, la paille de l'endroit où il était, et par l'ouverture qu'il venait de faire, il vit l'horrible Dentue, qui, en marmottant quelques mots barbares, jetait des herbes et des racines dans une grande chaudière qui était sur le feu : elle remuait tout cela en rond, avec une dent qui lui sortait de la bouche, et qui avait deux aunes de long : après qu'elle eut quelque temps tourné toutes ses drogues, elle y jeta trois crapauds et trois chauves-souris, et se mit à dire :

Par mon chapeau, par ma jument,
Par ma fureur, par ma malice,
Achevons cet enchantement;
C'est pour déplumer mon amant,
Qu'il faut que mon pouvoir s'unisse.

« Son amant, grands dieux! s'écria Tarare, il faut que ce soit quelqu'un de ces monstres qui m'ont voulu arrêter dans le bois; » cependant la sorcière mettait de temps en temps un doigt dans

la chaudière, qui avait un ongle presque aussi long que sa dent : c'était pour prendre de cette belle composition qu'elle goûtait, pour voir comment allait le sortilège.

Au coin du feu était un petit monstre si laid et si bossu, qu'il faisait encore plus peur que sa mère.

La belle que Tarare avait vue dans le petit bois était à genoux devant ce monstre et, avec ses bras de neige et ses mains d'ivoire, elle lavait les pieds les plus crasseux et les plus infâmes que jamais ont ait lavés.

Tarare vit bien qu'elle s'en désespérait, et n'en était pas moins désespéré. Dentue s'étant aperçue que la pauvre fille pleurait, leva sa grande dent, et, la regardant de travers : « Malheureuse, dit-elle, oses-tu bien servir de si mauvaise grâce celui qui dans deux jours sera ton mari, au lieu de remercier le ciel d'être au fils de Dentue, et de posséder un tel époux ? »

Tarare ne put s'empêcher de tressaillir à ces paroles, la sorcière leva la tête à ce bruit, et lui, descendant au plus vite de peur d'être surpris, regagna le petit bocage du mieux qu'il put : il y passa le reste de la nuit à songer à ce qu'il venait de voir, et à méditer son entreprise. Le matin suivant ramena la belle fille au bord du ruisseau.

Elle y revint avec tous ses charmes, toute sa douleur, et pardessus tout cela, avec de vilains habits crasseux, et du linge fort sale qu'elle se mit à laver, en pleurant de tout son cœur.

Cette seconde vue au bord du même ruisseau augmenta la compassion qu'il avait eue pour elle, et lui fit sentir qu'il aurait bientôt besoin de la sienne. Elle était penchée vers le ruisseau, en lavant ces vilaines hardes, elle paraissait d'un désespoir à s'y précipiter, s'il y eût eu de quoi la noyer. La posture où elle était laissa voir à Tarare la gorge du monde la mieux formée, il en loua le ciel, sans oser pourtant se flatter qu'elle lui serait jamais de rien.

Il crut qu'il était temps de se découvrir à elle : mais avant que de lui plaire, il voulut attirer son attention, et, tirant une flûte de sa poche, il se mit à jouer un air assez touchant : il ne peignait pas la moitié si bien qu'il jouait de la flûte, et c'est tout dire.

Elle tourna les yeux avec surprise vers lui : sa figure et sa manière de jouer ne s'accordaient pas : quand il s'aperçut qu'elle l'écoutait, il fit semblant de suivre ses chèvres qui s'éloignaient :

« Non, dit-elle, quand il eut cessé de jouer, l'harmonie de Sonnante n'est pas si agréable : qu'il est heureux, poursuivit-elle, ce pauvre, qui passe sa vie à garder des chèvres! Hélas, tout malotru qu'il est, je voudrais de bon cœur être ce misérable! Mais, que vient-il faire si près d'un lieu détestable, puisqu'il ne tient qu'à lui de mener plus loin son chétif troupeau? Que vient-il faire auprès de la demeure de Dentue.... — Il vient vous en délivrer, belle Fleur d'Épine, » dit-il, en s'approchant d'elle tout d'un coup.

Elle en fut si surprise, qu'elle pensa s'évanouir, mais il ne lui en donna pas le temps : « Oui, dit-il, je vous délivrerai, ou j'y perdrai la vie. — Hélas, dit-elle, en le regardant avec attention, pauvre garçon que tu es, tu peux mourir, mais tu ne saurais me sauver, puisqu'il faudrait pour cela me dégager de l'esclavage où je suis, et que cela est impossible. Tu me vois occupée du plus dégoûtant emploi du monde : cependant j'y passerais de bon cœur ma vie, si je n'avais à craindre quelque chose de plus effroyable, mais on veut que j'épouse le fils de Dentue.

— Je sais tout cela, lui dit Tarare, et je vous en sauverai. »

Elle regarda tout de nouveau un homme qui parlait avec tant de confiance, et qui paraissait tout savoir : il n'avait eu que le plaisir de la voir, et n'avait pas encore senti celui d'en être regardé : il le préféra dans son âme à tous ceux qu'il eût jamais eu : il ôta son emplâtre pour paraître moins défiguré : je ne sais s'il fit bien, cependant si elle ne fut pas fort touchée de son visage, elle s'accoutumait assez à sa manière de parler. Il lui dit que, n'étant pas ce qu'il lui paraissait, il avait entrepris de l'enlever, elle, le Chapeau lumineux et la Jument Sonnante : qu'il avait entrepris tout cela pour le service d'une princesse, qui passait pour la merveille du monde, et dont il commençait à ne plus se souvenir. « Quel moyen, disait-il, de s'en souvenir, quand on a vu la charmante Fleur d'Épine, c'est elle qui sera désormais l'objet de toutes mes entreprises. »

Elle ne parut point offensée de la déclaration, ni choquée du sacrifice : dans le peu qu'ils eurent à rester ensemble, Tarare fut confirmé dans tout ce qu'il avait d'abord jugé de son esprit et de ses sentiments : il la conjura de se fier à lui de tout ce qui regardait l'exécution de son entreprise : il ne lui demanda que de consentir à ce que proposerait un homme, qui choisirait deux ou trois cent mille morts plutôt que de l'offenser.

Il s'informa d'elle précisément où était l'écurie de Sonnante : il sut qu'on ne se donnait pas la peine de la fermer, n'y ayant pas d'apparence qu'on pût voler une jument qui ne faisait pas le moindre mouvement sans qu'on l'entendît, et dont l'harmonie devenait bien plus éclatante dès qu'on la sortait de l'écurie : il n'en demanda pas davantage, elle n'osa rester plus longtemps, et lorsqu'ils se séparèrent, elle le regarda tout aussi longtemps qu'elle put.

Dès qu'il l'eut perdue de vue, il se recommanda sérieusement à une fortune qui ne l'avait pas encore abandonné, à une industrie dont il avait plus besoin que jamais, et à toute la fermeté de son courage. Il sentait bien qu'il était inspiré par quelque chose au-dessus de l'adresse et du bon sens, il s'imagina que c'était sa nouvelle passion : mais c'était tout autre chose. Cependant, bien résolu de suivre tous ces mouvements inconnus, il commença par souffleter de méchants petits coquins qu'il vit venir avec de la glu, pour prendre les pauvres petits oiseaux ; il leur ôta cette glu, de peur qu'ils ne s'en servissent en son absence ; et, à l'entrée de la nuit, il s'achemina vers l'écurie de Sonnante, portant son petit sac de sel et la glu qu'il avait prise aux petits garçons. Bel équipage pour une entreprise comme la sienne. Belles armes pour se garantir du pouvoir redoutable d'une sorcière, à laquelle il voulait ravir tous ses trésors.

Un bruit mélodieux le conduisait droit à la Jument Sonnante ; il y arriva comme elle venait de se coucher. C'était la plus belle, la plus douce et la meilleure bête du monde. Il la caressa doucement de la main en la saluant : elle en fut si touchée qu'elle lui aurait donné sa vie ; car elle était accoutumée à ne voir que le fils de la sorcière, qui lui donnait à manger, et qui souvent la maltraitait, outre qu'il était si horrible, que bien souvent elle eût mieux aimé jeûner que de le voir.

Quand il la vit dans cette disposition, il remplit toutes ses sonnettes l'une après l'autre avec du fumier, et les couvrit de cette glu qu'il avait apportée pour les empêcher de se déboucher. Quand cela fut fait, la gentille Sonnante se leva d'elle-même pour voir s'il n'y avait plus rien autour d'elle qui pût faire du bruit.

Tarare réitéra ses caresses, la sella, lui mit sa bride, et, la laissant à l'écurie, s'achemina vers la demeure de Dentue. Dès qu'il y fut, il se posta sur le toit avec les mêmes précautions que le

jour d'auparavant : il ne savait pas pourquoi ce sac de sel était entre ses mains, quelque part qu'il pût aller; mais il s'en aperçut bientôt. Il vit par la même ouverture à peu près les mêmes objets, hors que la pauvre Fleur d'Épine lui parut encore plus malheureuse; car la première fois elle ne faisait que laver les pieds de Dentillon : mais alors le petit monstre, après lui avoir voulu faire quelques amitiés, sur le pied du prochain mariage, se mit à grogner comme un cochon de ce qu'elle avait la hardiesse de rebuter ses familiarités.

La sorcière la força de s'asseoir au coin du feu, tandis que Dentillon, étendu auprès d'elle, mit sa tête sur ses genoux et s'endormit.

L'infortunée Fleur d'Épine n'osa témoigner l'horreur qu'elle en avait : mais elle ne put retenir des larmes, qu'il fallut encore cacher à la sorcière.

Tarare sentait toutes ses afflictions : Dentue, toujours attentive à ses sortilèges, en remuait la composition avec sa grande dent jusqu'au fond de la chaudière. Elle y jetait de temps en temps quelque nouveau poison, en répétant ce qu'elle avait dit la nuit précédente. Tarare voulut y mettre quelque chose du sien, et, de l'ouverture de la cheminée, il y vida son sac de sel. La sorcière ne s'en aperçut que lorsqu'elle voulut en goûter comme la première fois, elle en tressaillit, en goûta pour la seconde fois, et, trouvant que le maléfice était gâté par un ingrédient qui n'y convenait apparemment pas, elle fit un cri si affreux, qu'on eût dit que quinze mille chats-huants avaient crié à la fois.

Elle ôta promptement son chaudron de dessus le feu, et donna un soufflet à l'innocente Fleur d'Épine; elle en pensa tomber à la renverse, en réveillant Dentillon, qui lui en donna un autre pour l'avoir éveillé.

Tarare, qui en était témoin, crut avoir reçu cinquante soufflets, et autant de coups de poignard dans le cœur. Sa colère prit le dessus de sa prudence : il s'allait perdre pour la venger, si Dentue, après avoir loué son fils d'un si noble ressentiment, ne lui eût ordonné d'aller chercher de l'eau du ruisseau. « Va, mon mignon, disait-elle, cette vilaine bête prendra mon chapeau pour t'éclairer; je l'y enverrais bien toute seule, si ce n'est qu'il n'a aucune vertu que quand il est sur la tête d'une fille, et qu'il ne faut pas que celle qui le porte porte autre chose : va, mon fils,

prends la cruche, ne crains point les esprits, ils n'oseraient approcher quand le chapeau luit; et je te promets que tu épouseras cette gueuse, qui fait tant la difficile, dès que tu seras de retour.

— Oui-dà, j'y consens, dit Tarare en descendant, pourvu que ce ne soit qu'à son retour; » il ne s'avisa pas de dire cela tout haut. Dès qu'il fut à terre, il courut en toute diligence se poster entre la maison et le ruisseau; à peine y fut-il, qu'il vit tous les lieux d'alentour éclairés comme en plein midi : la charmante Fleur d'Épine fut le premier objet qui s'offrit à ses yeux; elle lui parut si brillante, malgré l'éclat de ce chapeau, qu'il semblai que ce fût elle qui lui prêtât sa lumière. Le petit monstre qui l'accompagnait se traînait à peine sous le poids d'une cruche vide; le petit vilain ne se contentait pas d'être bossu pour faire horreur, il était boiteux comme un chien, et si petit, qu'il avait vainement essayé de prendre sa belle maîtresse sous le bras, jamais il n'avait pu atteindre qu'à la hauteur de sa poche : il s'y était attaché, se traînant après elle du mieux qu'il pouvait; car Dieu sait les enjambées qu'elle faisait pour s'en dépêtrer; son cœur battait si fort de crainte et d'espérance, qu'elle n'en pouvait plus lorsqu'elle vint à l'endroit où Tarare l'attendait; sa vue la fit tressaillir; elle rougit, et pâlit un moment après : je ne sais s'il vit ses différentes agitations, ni comme il les expliqua s'il s'en aperçut : mais après l'avoir rassurée, se saisissant de Dentillon, il lui enveloppa toute la tête dans son mouchoir, et, après l'avoir chargé sous son bras, comme on enlèverait un barbet, il donna la main à Fleur d'Épine, et s'avança vers l'écurie à grands pas.

Il y trouva Sonnante dans le même état qu'il l'avait laissée. Il instruisit Fleur d'Épine de son dessein en peu de mots; elle était si éperdue, qu'elle approuva tout sans rien entendre. « J'ai une frayeur, disait-elle; je ne crains plus pour moi seule, et c'est avoir trop à craindre : vous avez déjà tant fait, que je devrais me rassurer sur ce que vous me dites; pour cela sauvons-nous en diligence, puisqu'il n'y a que cela qui nous puisse sauver; mais que ferez-vous de ce petit monstre? — Je l'écorcherais tout vif, dit-il, pour la peur que vous avez eue de l'épouser, et pour le soufflet qu'il vous a donné, si ce n'est que sa mère ne serait pas si affligée de cette douce mort, qu'elle le sera de celle que je lui prépare. »

La généreuse Fleur d'Épine, qui ne pouvait consentir à d'autres

cruautés qu'à celles des beautés sévères envers les tendres amants, se préparait à demander grâce pour le misérable : « Non, lui dit Tarare, ne soyez point alarmée, tout le mal que nous lui ferons n'ira qu'à être bien à son aise, tandis que nous serons exposés à la fatigue : je vous prie même de lui laisser quelque faveur pour se souvenir de nous, puisqu'il perd l'espérance de vous avoir pour femme ; permettez qu'il porte votre coiffure, en attendant l'honneur de vous revoir. »

Fleur d'Épine ne savait ce que cela voulait dire : mais elle trouvait qu'il n'était pas trop de saison de plaisanter dans une telle conjoncture ; pour le petit Dentillon, dès qu'il en fût coiffé, son visage parut plus détestable ; il avait entendu la menace de l'écorcherie, et quand il vit qu'elle n'aboutissait qu'à porter la coiffe de sa maîtresse, il se crut sauvé.

Mais Tarare lui ayant lié les pieds et les mains, et fourré assez de foin dans la bouche pour l'empêcher de crier, il couvrit tout son corps de foin, de manière qu'on ne lui voyait que le derrière de la tête assez proprement coiffée.

Cette cérémonie achevée, après avoir caressé Sonnante, il monta dessus, prit Fleur d'Épine devant lui, se mit en campagne, et tourna le dos au palais de la sorcière.

Quoique Sonnante fût plus vite que le vent, elle était plus douce qu'un bateau. Tarare voulant profiter de sa vitesse lui mit la bride sur le cou pendant une heure : mais jugeant qu'il avait fait cinquante lieues, il se crut assez loin pour laisser un peu prendre haleine à la jument. Il avait raison d'être content, après avoir mis à fin une si terrible aventure, en délivrant ce qu'il commençait d'aimer ; il respirait sans alarmes, et ce qu'il aimait était entre ses bras sans pouvoir s'en offenser : heureuse situation pour un homme qui, ayant tenté l'entreprise pour la gloire, venait de l'achever pour l'amour. Il n'avait plus que la crainte de ne pas plaire à ce qu'il aimait, et c'était bien assez ; il était trop éclairé sur son mérite, pour se flatter d'aucun espoir sur l'agrément de sa figure ; il ne savait que trop que sans le secours de son esprit et de son amour, il n'y avait rien en lui de fort engageant ; chaque vue de Fleur d'Épine avait redoublé sa passion ; et ce n'était pas la diminuer que de la tenir entre ses bras, quoique le plus respectueusement du monde.

« Belle Fleur d'Épine, lui disait-il (sentant qu'elle tremblait

encore), vous n'avez plus rien à craindre de Dentue, et vous n'avez sans doute rien qui doive vous inquiéter auprès d'un homme dont les sentiments pour vous sont tels qu'ils doivent être. Je connais tout votre mérite, car j'ose dire que personne ne s'y connaît mieux : mais je n'ose vous dire que je le sens jusques au fond du cœur; il serait pourtant bien extraordinaire que cela fût autrement. Des raisons assez particulières m'ont fait quitter mon pays; quand j'en partis, je n'avais ni projet ni dessein arrêté, je ne savais pas trop ce que j'allais chercher par le monde : mais je ne connais que trop à présent que c'était vous; ayez agréable que je vous amuse pendant quelques moments par ce récit. »

Fleur d'Épine, ne sachant que répondre à tant de choses qu'on lui disait à la fois, se pencha doucement contre lui comme pour se reposer; il aimait bien cette manière de répondre, et, sans en attendre d'autre, il continua de cette manière.

« Je suis fils d'un petit prince, dont les états sont des plus petits : mais en récompense les sujets y sont riches, contents et fidèles.

« J'avais un frère, Dieu sait ce qu'il est devenu; nous n'avions pas plus de six ans quand mon père nous prit tous deux en particulier, et, nous parlant comme si nous avions eu de la raison : « Mes enfants, dit-il, comme vous êtes jumeaux, le droit d'aî- « nesse ne saurait décider de la succession entre vous. Cepen- « dant, comme mes états sont trop petits pour être partagés, je « prétends que l'un de vous deux cède ses droits à l'autre, et « afin que celui qui aura cédé ne s'en repente pas, j'ai deux dons « à vous accorder, dont le moindre pourra faire votre fortune « ailleurs; et ces dons sont l'esprit et la beauté : mais comme il « faut que ces avantages soient séparés, que chacun choisisse « celui qu'il aime le mieux; » nous répondîmes tous deux à la fois; je demandai l'esprit, et mon frère la beauté.

« Mon père nous ayant embrassés, nous dit que chacun aurait avec le temps ce qu'il avait choisi.

« Mon frère s'appelait Phénix, et moi Pinson; et si nous avions eu d'autres frères, je ne doute pas qu'on ne les eût appelés les uns Merles, les autres Sansonnets, Rossignols ou Serins, selon le nombre; car une des folies du bon petit prince était celle des oiseaux; l'autre, de vouloir que ses enfants l'appelassent monsieur mon père, en parlant de lui, ce qu'il ne put jamais obtenir de

moi : mais Phénix lui en donnait plus qu'il n'en demandait; cela fut peut-être cause qu'on lui tint mieux parole qu'à moi; car, à l'âge de dix-huit ans, c'était ce qu'on avait jamais vu de plus beau dans notre sexe : mais pour moi, quoiqu'on me flattât sur les gentillesses de mon esprit, je regardais cela comme ce qu'on dit de tous les enfants du monde, quand les pères et les mères vont fatiguant tous les gens de leurs bons mots; et je ne me sentais qu'autant d'esprit qu'il en fallait pour connaître que je n'en avais pas assez.

« Quoique nos inclinations fussent différentes, jamais il n'y eut d'union égale à celle qui était entre mon frère et moi. Je passais mon temps à lire tous les livres que je pouvais attraper, bons ou mauvais; je distinguai bientôt les uns des autres, et, me trouvant réduit à un assez petit nombre, je fus presque fâché d'une délicatesse qui retranchait beaucoup de ma lecture; Phénix ne songeait qu'à se parer pour éblouir par sa figure.

« Enfin notre père mourut, et parut aussi content qu'on le peut être quand on meurt, de ce qu'il nous laissait dans une union si parfaite; dès qu'il fut en terre, nous commençâmes pour la première fois à être de différents avis, et à vouloir contester l'un contre l'autre : mais, dans une dispute qui fut très opiniâtre, il ne s'agissait que de vouloir céder chacun son droit; Phénix se tuait de me dire que, comme j'étais plus capable de gouverner, je méritais mieux de succéder; que, pour lui, fait comme il était, Dieu merci, en quelque endroit du monde qu'il allât, il n'avait pas peur de manquer. Ce fut en vain que je lui donnai d'autres bonnes raisons pour se mettre en possession de notre petite principauté, je ne le persuadais pas; ainsi, après un long débat, nous demeurâmes d'accord que nous partirions le même jour pour chercher fortune chacun de son côté, à la charge que celui qui serait établi le premier tâcherait d'en informer l'autre, afin qu'il revînt se mettre en possession de notre commun héritage. Nous laissâmes des ministres fidèles pour gouverner en notre absence; et Phénix s'étant mis en campagne avec tous les charmes du monde, je partis avec le peu de bon sens qui m'était tombé en partage.

« Nous prîmes différentes routes. La première aventure qui m'arriva dans celle que j'avais prise, est assez singulière, quoique ce ne soit pas de ces événements périlleux ou éclatants qui signa-

lent les héros; j'avais parcouru beaucoup de provinces sans rien trouver qui me donnât la moindre espérance de m'élever à quelque fortune considérable. Je ne laissais pas de m'instruire partout où je trouvais quelque chose digne de mon attention; j'appris des secrets de toutes les natures; je remarquai ce que chaque pays avait de singulier : mais rien de tout cela ne contentait ma curiosité.

« Parvenu enfin au royaume de Circassie, qui est le pays des beautés, je m'étonnai de l'avoir presque traversé d'un bout à l'autre sans en trouver qui m'eût seulement donné de l'admiration. J'en attribuai la cause au changement de gouvernement, qui était arrivé dans le royaume; et je crus que les troubles avaient pu disperser ces beautés, que j'avais cru rencontrer à chaque bout de champ, de la manière qu'on m'en avait parlé.

« Je marchais un jour le long d'un fleuve qui bordait une vaste plaine; au delà de ce fleuve s'élevait un bâtiment qui me parut assez superbe : la curiosité de le voir me prit; je vis les dehors d'un château qui me parut la demeure de quelque souverain. Le dedans m'en parut assez sombre, et les habitants tristes; cependant j'y vis plus de beautés que dans le reste de la Circassie : mais jamais il n'y en eut de plus sauvages. Celles qui me voyaient de loin me fuyaient; et celles qui ne pouvaient m'éviter, au lieu de répondre aux honnêtetés que je leur disais, en les abordant, ne tournaient pas seulement la tête de mon côté : voilà, dis-je en moi-même, des figures auxquelles il ne manque que la parole : tant elles représentent naturellement de très belles femmes. Je traversai je ne sais combien de galeries, sans rencontrer dans ce vaste château, que des objets aussi ennuyants qu'ils paraissaient ennuyés, lorsque j'entendis de grands éclats de rire dans un appartement séparé de ces galeries, je fus bien aise que tout ne fût pas abîmé dans la tristesse que ce lieu commençait à m'inspirer. J'entrai dans cet appartement, et dans la chambre où ces éclats de rire continuaient encore, je vis quatre pies assises autour d'une table, qui jouaient aux cartes; elles ne furent point effarouchées de ma présence; au contraire, après m'avoir fait quelques civilités, elles continuèrent un jeu où je ne comprenais rien, moi qui sais tous les jeux du monde : il y avait une corneille de fort bonne mine assise auprès d'elles, qui faisait des nœuds en les voyant jouer.

« J'avoue que je fus assez surpris d'un spectacle si nouveau, je ne pouvais comprendre ce que c'était que cet enchantement; elles mêlaient, coupaient et donnaient comme si elles n'avaient fait autre chose de leur vie. Au fort de mon attention, une de ces pies, après avoir longtemps pilé une de ses cartes, les jeta toutes sur la table avec transport, et se mit à crier Tarare, de toute sa force.

« Les autres y répondirent; la corneille même, qui n'était pas du jeu, cria Tarare; et après cela ce furent de nouveaux éclats de rire, mais si perçants, que je n'y pus tenir.

« Je sortis de l'appartement des pies du sombre château, et trois jours après du royaume. Ce fut environ en ce temps-là que le bruit de cette beauté de Luisante commençait à se répandre partout; j'en appris des choses si merveilleuses, que je ne les pus croire; et quelque danger qu'on me dît qu'il y avait à la regarder, je résolus de m'éclaircir par moi-même si ce qu'on en disait était véritable.

« L'heureux royaume de Cachemire m'avait dès longtemps inspiré la curiosité de le voir, par les récits qu'on m'en avait faits. L'envie de quitter mon nom me vint tout à coup; je ne sais si ce fut par l'usage introduit parmi les aventuriers qui se déguisent toujours, ou si le nom de Pinson ne me paraissait pas assez noble pour un homme qui avait envie de faire parler de lui chez la première beauté du monde : mais enfin je changeai mon nom, et l'aventure des pies m'étant restée dans la tête, je pris Tarare pour mon nom. — Tarare, dit Fleur d'Épine. — Justement, poursuivit-il; et ce qu'il y a de singulier à ce nom, c'est qu'il semble qu'on ne puisse l'entendre, que l'envie de le répéter, comme vous venez de faire, ne prenne tout aussitôt.

« A l'entrée du royaume de Cachemire (par la route que j'avais prise) la savante Serène a établi sa demeure enchantée. Le désir de connaître une personne, que des connaissances surnaturelles, acquises par une longue étude, rendaient la plus illustre des mortelles, m'engageait autant au voyage de Cachemire, que tout ce qu'on m'avait dit de Luisante : mais la difficulté d'y parvenir pensa me rebuter : de mille et mille gens qui avaient eu le même dessein que moi, un très petit nombre avait réussi. On savait à peu près le lieu de sa résidence, mais c'était en vain qu'on le cherchait. Il était impossible de le trouver, si la fortune, ou

plutôt un aveu favorable de la magicienne ne vous y guidait. Je fus assez heureux pour être admis à sa présence; et apparemment je n'en fus digne que par l'extrême passion que j'avais de rendre mes hommages à ce génie supérieur à tous les autres.

« Je ne veux point vous ennuyer par la description particulière d'un séjour, dont les beautés se peuvent à peine imaginer. Tout ce que je vous dirai, c'est que cet endroit de Cachemire est à l'égard du reste ce que le délicieux royaume de Cachemire est à l'égard du reste de la terre. Le peu de temps qu'il me fut permis de rester auprès d'elle me valut assurément beaucoup plus que le don d'esprit que mon père croyait m'avoir laissé en partage; je crus m'apercevoir que mon admiration et mes respects m'avaient attiré sa protection; elle me la fit espérer en la quittant, et je la quittai dans la résolution de m'en rendre aussi digne qu'il me serait possible.

« Je ne voulus pas me faire voir en arrivant où était la cour.

« Je connus bientôt ce que c'était que le génie du bon calife. Je fus informé du caractère de son premier ministre : comme il n'avait pas la capacité qu'ont d'ordinaire, ou que doivent avoir ceux qui gouvernent sous leur maître; il n'avait pas aussi leur présomption, et moins encore leur rudesse; c'était le ministre le plus affable qui fût jamais. Il avait une femme qui n'était pas si simple, mais qui était encore plus accueillante. Je me mis à son service en qualité d'écuyer, et je m'aperçus bientôt que je ne déplaisais pas à madame la sénéchale. « Quelle sorte de beauté était-ce? dit Fleur d'Épine en l'interrompant. — De celles qui la font comme il leur plaît, » répondit-il, et, continuant son discours : « Comme le sénéchal son époux était tout des plus grossiers, je n'eus pas de peine à passer pour fort habile dans son esprit; cela fit qu'on se servit de moi pour chercher un remède aux maux que faisaient chaque jour les yeux de la princesse. »

Tarare alors lui conta de quelle manière il était venu à bout de la peindre. « Vous l'avez donc souvent regardée, dit Fleur d'Épine. — Oui, dit-il, tout autant que j'ai voulu, et sans aucun danger (comme je viens de vous dire). — L'avez-vous trouvée si merveilleusement belle qu'on vous avait dit? poursuivit-elle. — Plus belle mille fois, répondit-il. — On n'a que faire de vous demander, ajouta-t-elle, si vous en êtes d'abord devenu passionnément amoureux? mais dites m'en la vérité. »

Tarare ne lui cacha rien de ce qui s'était passé entre lui et la princesse, pas même l'assurance qu'elle lui avait donnée de l'épouser, en cas qu'il réussît dans son entreprise.

Fleur d'Épine ne l'eut pas plutôt appris que, repoussant les mains dont il la tenait embrassée, elle se redressa au lieu d'être penchée contre lui comme auparavant. Tarare crut entendre ce que cela voulait dire; et, continuant son discours, sans faire semblant de rien : « Je ne sais, dit-il, quelle heureuse influence avait disposé le premier penchant de la princesse en ma faveur : mais je sentis bien que je n'en étais pas digne par les agréments de ma personne, et que je méritais encore moins par les sentiments de mon cœur; car je ne me suis que trop aperçu depuis, que l'amour que je croyais avoir pour elle n'était tout au plus que de l'admiration. Chaque instant qui m'en éloignait effaçait insensiblement son idée de mon souvenir; et dès le premier moment que je vous ai vue, je ne m'en suis plus souvenu du tout. »

Il se tut; et la belle Fleur d'Épine, au lieu de parler, se laissa doucement aller vers lui comme auparavant, et appuya ses mains sur celles qu'il remit autour d'elle pour la soutenir.

Ils en étaient là; le jour commençait à paraître, et Tarare ayant pris le Chapeau lumineux pour en soulager Fleur d'Epine (qui ne l'avait point quitté durant l'obscurité), ils ne furent plus éclairés que du faible éclat de l'aurore naissante. Sa fraîcheur ranimait les fleurs, et les larmes précieuses qu'elle répandait, arrosant l'herbe des prairies, abattaient la poussière sur les grands chemins.

Mais dans le temps que la belle avant-courrière du jour ouvrait les portes de l'Orient aux chevaux du Soleil, la Jument Sonnante se mit à hennir. Fleur d'Épine en tressaillit, et, tremblant dans tout son corps : « Ah! dit-elle, nous sommes perdus; a sorcière nous suit. » Tarare regarda derrière lui, et vit la terrible Dentue montée sur une licorne couleur de feu, qui menait en laisse deux tigres, dont le plus petit était bien plus haut que Sonnante.

Tarare tâcha de rassurer Fleur d'Épine, en lui disant que la jument allait si vite qu'ils auraient bientôt perdu de vue la sorcière et son équipage; et là-dessus, il voulut pousser à toute bride : mais Sonnante demeurait tout court. Ce fut en vain qu'il

lui appuya les talons, et qu'il l'incita de toutes les manières; elle était immobile.

Fleur d'Épine s'évanouissait entre ses bras, voyant la sorcière à cinquante pas d'eux; Tarare avait beau lui protester que tant qu'il aurait une goutte de sang dans les veines, elle ne tomberait ni entre ses mains ni entre les griffes de ses tigres : tout cela n'avait garde de la remettre.

Dentue approchait toujours, et Tarare ne sachant plus à quel saint se vouer, s'avisa d'essayer les voies de la douceur, et, caressant la jument : « Quoi, ma bonne Sonnante, lui dit-il, voudrais-tu livrer ta belle maîtresse à cette vilaine sorcière, qui la poursuit? N'as-tu donc commencé de si bonne grâce que pour nous trahir à la fin? » Mais il avait beau la piquer d'honneur par ces paroles, elle ne s'en ébranla pas, et la sorcière n'était plus qu'à vingt pas de lui quand Sonnante remua trois fois l'oreille gauche ; il y mit vivement le doigt, et, y ayant trouvé une petite pierre, il la jeta par-dessus son épaule gauche : dans un instant s'éleva de terre une muraille entre la sorcière et lui. Cette muraille n'avait que soixante pieds de haut : mais elle était si longue, qu'on n'en voyait ni le commencement ni la fin.

Fleur d'Épine respira. Tarare remercia le ciel, et Sonnante partit comme un éclair.

Ils avaient déjà perdu de vue la nouvelle muraille, et Tarare croyant Fleur d'Épine en sûreté, lui allait dire quelque chose de tendre, et peut-être de joli, lorsque Sonnante s'arrêta tout court au milieu de sa course. Tarare tourna la tête, et vit l'éternelle Dentue, qui les poursuivait tout de nouveau. « Quoi! s'écria-t-il, n'y a-t-il donc aucune muraille qui soit à l'épreuve de sa licorne, de ses tigres, de sa longue dent et de son épouvantable griffe? » Pendant ces réflexions, toutes les frayeurs de Fleur d'Épine la reprirent. La jument, plus rétive encore que la première fois, semblait clouée à la terre : Tarare, ne perdant pas courage, se mit à haranguer Sonnante d'une manière plus touchante qu'il n'avait fait auparavant: « Hélas! lui disait-il, vertueuse Sonnante, je vois bien que la sorcière a jeté sur vous quelque sort, et que lorsqu'elle vous peut voir vous ne sauriez plus remuer. Si cela n'était, ayant le cœur aussi bien fait que vous l'avez, je gage que vous aimeriez mieux mourir que de ne pas sauver votre jeune maîtresse la belle Fleur d'Épine : mais comme je vois par votre

tristesse, que vous n'avez plus de secours à nous offrir, je vous demande une grâce, qui est de sauver la charmante Fleur d'Épine. Dès que j'aurai mis pied à terre, je m'en vais au-devant de la sorcière et des tigres : peut-être que la fortune secondera mon courage. Fuyez de toute votre force avec ma chère Fleur d'Épine, tandis que Dentue tiendra les yeux sur moi; adieu, bonne Sonnante, sauvez Fleur d'Épine, ne l'abandonnez pas, je vous conjure, et si vous ne me revoyez plus, faites-la quelquefois souvenir de l'homme du monde qui l'aimait le plus tendrement. » Il allait mettre pied à terre en achevant : mais Fleur d'Épine lui serra les mains pour le retenir.

Pour la bonne Sonnante, elle fut si attendrie qu'elle se mit à pleurer comme une folle : elle sanglotait à fendre les rochers les plus durs, et des larmes plus grosses que le pouce coulaient de ses beaux yeux jusqu'à terre; pendant qu'elle menait un deuil inutile, la sorcière approchait. Ce fut alors qu'elle remua six fois l'oreille droite.

Tarare n'y trouva qu'une goutte d'eau qui pendait au bout de son doigt, il la jeta par-dessus son épaule droite : cette goutte d'eau ne fut pas plutôt à terre, que ce fut un fleuve qui devint bientôt si large, qu'on l'eût pris pour un bras de mer; ses eaux étaient plus rapides que celles d'un torrent, et s'étendirent du côté que Dentue les avait poursuivis : mais ce fut avec tant d'impétuosité, qu'elle, sa licorne, et ses tigres pensèrent s'y noyer.

Ce fut un plaisir pour Fleur d'Épine et Tarare de voir comme l'eau la poursuivait à mesure qu'elle pressait sa licorne pour la fuir.

Dès qu'on ne la vit plus, Sonnante fit un saut d'allégresse qui pensa faire tomber Fleur d'Épine; cela donna occasion à Tarare de la serrer encore plus étroitement, comme pour la soutenir; car quoiqu'il ne se fût pas attendu à ce transport soudain de la jument, comme il était bon homme de cheval, il n'en fut que médiocrement ébranlé.

Les voilà donc une seconde fois délivrés des horreurs de la maudite Dentue. Tarare espérait que ce serait la dernière alarme qu'elle leur donnerait. La bonne Sonnante semblait prendre part à la tranquillité qui succédait à toutes les inquiétudes qu'ils venaient d'avoir, et elle courait d'une légèreté inconcevable. Tarare voyant qu'elle allait toujours, s'avisa de l'arrêter au bout

de quelque temps, pour l'informer de son dessein, ne sachant pas si la route qu'elle tenait les conduirait où il voulait aller; c'est pourquoi lui ayant remis la bride sur le cou : « Sonnante, lui dit-il, je sais bien qu'on ne se peut égarer avec vous, nous voulons aller au pays de Cachemire; il est tout environné de montagnes et de précipices d'un côté, et c'est celui qui est auprès de la demeure de Serène; menez-nous y par ce côté.

— Et pourquoi au pays de Cachemire, lui dit Fleur d'Épine? N'est-ce pas celui de Luisante? — C'est le royaume de son père, dit-il, et c'est à son père que j'ai promis de porter les dépouilles de la sorcière, telles que les demande Serène.

— Et quoi, lui dit-elle, un peu troublée? Ne m'avez-vous pas dit que quoique vous eussiez entrepris ce dangereux exploit pour Luisante, vous n'aviez songé qu'au plaisir de me délivrer en l'achevant? Que j'étais folle, poursuivit-elle, de me flatter un moment qu'on pût oublier la plus belle personne du monde, pour songer à une créature comme Fleur d'Épine? Pourquoi me le disiez-vous, puisque vous ne le pensiez pas? Ah! Tarare, dit-elle, en laissant tomber quelques larmes, je vois bien que votre seul empressement est de paraître devant les beaux yeux qui vous charment encore, chargé des dépouilles que vous lui avez promises, en lui menant Fleur d'Épine en triomphe. Si vous ne m'aviez point trompée, vous ne l'iriez pas chercher après avoir trouvé ce que vous sembliez craindre si fort de perdre; qui vous empêcherait de me conduire en votre pays? Pourquoi me faites-vous éprouver qu'il y a des maux plus grands que ceux dont vous m'avez délivrée? Si vous ne m'aviez point flattée, mon cœur, toujours tranquille, ne me ferait point envisager comme le plus grand des malheurs celui d'être sacrifiée à Luisante; elle ne vous aimera que trop, sans ce nouveau témoignage de votre tendresse. »

Tarare se désespérait de son affliction : mais il était charmé de ses alarmes, et, voyant qu'elle ne cessait de pleurer : « Non, charmante Fleur d'Épine, lui dit-il avec transport, je ne vous ai point trompée, en vous disant que je ne m'exposais que pour vous, et que vous me verriez plutôt mourir à vos yeux, que de songer à vous sacrifier à Luisante; votre première vue l'a chassée de mon cœur; chaque moment vous y établit de plus en plus. Vos paroles, qui marquent si bien la délicatesse et la sincérité de vos sentiments, ont pénétré jusqu'au fond de mon âme; je voulais mourir

pour vous sauver, jugez si c'est pour une autre que je veux vivre; ayez donc l'esprit en repos sur mon dessein, souffrez que je tienne ma parole, puisque je serais indigne de vous si j'y manquais. Sachez que nous ne saurions être en sûreté sur les terres de Cachemire; et comptez que s'il en est question, ce sera Luisante que je sacrifierai à l'aimable Fleur d'Épine, au péril de mille vies. »

Ce qu'on aime persuade, et l'on croit facilement ce qu'on souhaite. Tarare avait ouvert son cœur avec un empressement trop sincère et trop naturel pour laisser aucune inquiétude à Fleur d'Épine sur ses intentions, et dès qu'il la vit rassurée, il rendit la bride à Sonnante, qui tourna tout d'un coup sur la droite, et se mit à galoper comme ce qu'il y a de plus léger et de plus vite sur la terre. Ils arrivèrent en moins d'une demi-heure au pied d'une montagne qui paraissait inaccessible, si quelque chose pouvait l'être à la légèreté de Sonnante.

Tarare connut que c'était une de ces montagnes dont l'enceinte couvre les limites du bienheureux Cachemire. Sonnante y grimpa comme si elle eût marché en rase campagne, et ne fatigua pas plus ceux qu'elle portait qu'elle n'avait fait dans la plaine. Dès qu'ils furent au sommet, l'air leur parut embaumé de tous les parfums d'Arabie; et de quelque côté que leur vue s'étendît, un parterre continuel semblait s'offrir à leurs yeux, avec tous les agréments d'une variété délicieuse. Fleur d'Épine fut bien aise de s'y arrêter un moment; et tandis qu'elle se perdait dans la contemplation de tant de merveilles, le démon de la jalousie, qui se fourre partout, vint troubler son attention.

« Quoi! dit-elle, Luisante est héritière de tout ce que je vois? Luisante, plus précieuse encore que tous ces trésors, et plus brillante que toutes les beautés que la nature étale ici, les doit porter à celui qu'elle choisira pour époux; et il pourrait y avoir quelqu'un qui refusât sa main pour Fleur d'Épine. Ah! Tarare, s'il est vrai que votre confiance ou plutôt votre aveuglement pour moi soient à l'épreuve de ce que je crains, rassurez-moi, s'il est possible, avant que nous descendions dans ces lieux enchantés, ou laissez-moi chercher au travers des précipices d'où nous venons une destinée plus supportable que celle de vous voir à Luisante. »

Un autre se serait peut-être impatienté d'une inquiétude qui

ne devait pas sitôt la reprendre après ce qu'il venait de lui dire; mais Fleur d'Épine était encore plus charmante qu'elle n'était tendre et délicate, et Tarare l'aimait passionnément. Il était si éloigné de s'en rebuter, que ces mouvements d'inquiétude auraient été la joie de son cœur, s'ils n'avaient un peu trop coûté au repos de ce qu'il aimait; et, pour tâcher de l'en guérir : « Belle Fleur d'Épine, dit-il, je ne sais que deux moyens de vous donner l'assurance de ma sincérité que vous souhaitez; l'un est de recevoir ici votre main en présence du ciel et de la terre, et d'unir dès ce moment mon cœur au vôtre pour jamais; je prends à témoin les puissances invisibles qui nous écoutent que je me croirais plus heureux de passer ma vie avec vous au milieu des lieux affreux par où nous sommes montés, que de régner avec Luisante dans ces climats fortunés où nous allions descendre. Je vous offre donc mon cœur et ma foi, sans aller plus loin, et vais vous conduire au petit état où mon frère est peut-être de retour : mais je vous ai déjà dit que partout hors du royaume de Cachemire, nous serions exposés à la fureur et la poursuite de a cruelle Dentue : mais quand nous pourrions l'éviter, nous ne pourrions nous sauver du juste ressentiment de Serène, à qui j'ai promis de remettre sa fille avec le chapeau et la jument. »

Fleur d'Épine témoigna sa surprise par un petit tressaillement. « Oui, belle Fleur d'Épine, dit-il, vous êtes fille de la magicienne Serène, que sa vertu, autant que son art, rendent plus respectable que si elle tenait le rang le plus élevé; ce serait chez elle que je serais d'avis que nous allassions, afin que, mettant à ses pieds les trésors qu'elle a demandés, et que j'ai heureusement enlevés à la sorcière, je sois en droit de lui demander le plus précieux de tous, pour récompense de ce que j'ai fait pour lui obéir. »

Fleur d'Épine, un peu confuse de la jalousie qu'elle avait témoignée, ne balança point sur cette dernière proposition. Ils descendirent donc dans ces plaines fertiles et riantes, qui leur offraient de nouveaux charmes à mesure qu'ils en approchaient.

Nos amants se trouvèrent au bas de la montagne dans le temps que le soleil était encore dans toute son ardeur.

Quoique l'allure de Sonnante fût si aisée, qu'on n'en pouvait être fatigué, les alarmes et les frayeurs que Fleur d'Épine avait eues pendant une nuit où elle n'avait pas fermé l'œil l'avaient

fort abattue; Tarare, qui n'avait plus d'attention que pour elle, s'en aperçut, et mit pied à terre au bord d'un ruisseau que deux rangs d'orangers ombrageaient de chaque côté. Fleur d'Épine n'y fut pas plutôt assise, qu'elle s'endormit, quoi qu'elle eût pu faire pour s'en empêcher.

Tarare ôta la bride à Sonnante, pour lui laisser prendre quelque rafraîchissement : mais comme il ne voulait pas qu'elle s'éloignât trop, et qu'il lui voulait pourtant laisser la liberté de paître où bon lui semblerait, il déboucha toutes ses sonnettes pour l'entendre en quelqu'endroit qu'elle pût aller. Dès qu'elle sentit que ses sonnettes n'étaient plus bouchées, au lieu de s'amuser à paître, elle faisait des mouvements si gracieux et si mesurés, que rien n'égalait l'harmonie qu'elle faisait entendre autour d'elle.

Tarare, après l'avoir écoutée quelque temps, se mit à considérer sa charmante Fleur d'Épine. C'était la taille la plus parfaite qu'on verra jamais; son visage, dans le doux sommeil qui fermait ses paupières, brillait de tous les agréments que la fraîcheur, la jeunesse et les grâces y pouvaient répandre. Le passionné Tarare ne se lassait point de la considérer, et se laissait entraîner aux plus tendres imaginations du monde, examinant tant de beautés en détail : mais il demeura dans un fidèle respect, quelque envie que cette contemplation pût lui inspirer d'en sortir.

Les amants de ces temps-là ne savaient ce que c'était que de surprendre, ou de voler des faveurs, quand on s'en fiait à leur bonne foi. Il se contenta donc de repaître ses yeux des merveilles qu'il voyait et de promener son imagination sur celles qu'il ne voyait pas.

Sonnante cependant qui s'éloignait insensiblement, faisait aller ses sonnettes harmonieuses d'une manière si ravissante qu'il choisit quelques-uns des airs nouveaux qui les composaient, et y fit des couplets tendres et galants à la louange de Fleur d'Épine endormie. « Non, disait-il dans ses vers, s'il ne tenait qu'à moi de former une beauté selon ma fantaisie, je ne pourrais rien imaginer de plus aimable ni de plus engageant que ce que je vois : et, pour toucher mon cœur, il n'y aurait qu'à copier Fleur d'Épine. »

Avec de telles imaginations, le seigneur Tarare n'avait garde de s'endormir. Il loua le ciel du profond repos dont jouissait sa

divinité : mais il crut qu'après avoir bien dormi elle pourrait avoir besoin de manger. De quelque côté qu'on tournât les yeux dans ce beau pays, on ne voyait que trop de quoi fournir le plus beau dessert du monde, chaque arbre et chaque buisson en offrait de reste : mais il n'y avait pas moyen de commencer par le fruit, quand on avait bien faim. Il laissa ses tablettes et les vers qu'il y venait d'écrire auprès de Fleur d'Épine, et s'en alla trouver Sonnante dont la musique continuait toujours, quoiqu'il ne la vît plus. Il ne savait pas trop bien ce qu'il y allait faire : mais il se mit en tête qu'une créature qui leur avait été d'un si grand secours ne pouvait manquer de ressource pour tous leurs besoins. Il la trouva comme on peint Orphée, environnée de toutes sortes de bêtes et d'oiseaux que la douceur de son harmonie avait rassemblés autour d'elle, il en coûta la vie à une gélinotte, deux perdrix rouges et un faisan, qui se trouvèrent un peu trop attentifs; il se mit à les accommoder pour le souper de Fleur d'Épine, car quoique Pinson fût prince, Tarare était cuisinier quand il voulait, et tout des meilleurs, il ne faut pas demander s'il fit de son mieux dans cette occasion.

A son retour Fleur d'Épine s'éveilla, et à son réveil elle fut servie. Elle ne parut pas insensible à ses soins; et son empressement dans cette rencontre ne lui fut pas indifférent. Il lui conta comment le hasard lui avait fourni de quoi lui faire ce petit repas. Elle eut pitié des pauvres oiseaux que l'amour de la musique avait trahis : mais elle ne laissait pas d'en manger en les plaignant. Elle voulut savoir ce qu'il avait fait tout le temps qu'elle avait dormi. Ses tablettes étaient encore auprès d'elle, il ne fit que les ouvrir. Elle les prit, et, quoiqu'elle rougît, elle relut deux ou trois fois ce qu'elle y trouva : elle lui dit qu'elle n'osait louer, autant qu'ils le méritaient, des vers qui la louaient beaucoup trop : lui de protester qu'ils ne la louaient pas assez; et de prendre ses charmes à témoin qu'il en sentait mille fois plus qu'il ne pourrait exprimer ni en prose ni en vers.

« Tarare, dit la modeste Fleur d'Épine, si je voulais me chagriner par de justes réflexions, je vous dirais que votre sincérité m'est un peu suspecte; je me connais; et je sais que je n'ai qu'autant d'agrément qu'il en faut pour n'être pas absolument laide. Mais puisqu'une prévention si favorable pour moi vous aveugle, je n'ai garde de vous ouvrir les yeux sur mille défauts que j'ai, et

que je voudrais ne pas avoir, pour être digne de ce que vous m'assurez que vous pensez. »

Il se dit plusieurs choses fort tendres de part et d'autre sur cette contestation, dont se passera fort bien le lecteur, qui d'ordinaire saute autant de ces conversations qu'il en trouve, pour arriver promptement à la fin du conte.

La nuit arriva bientôt après leur repas. Fleur d'Épine, qui n'avait fait que dormir toute l'après-dînée, aurait bien voulu se remettre en chemin.

L'innocence de ses sentiments, le respect de celui qui l'accompagnait et la coutume semblaient suffire pour lui mettre l'esprit en repos. Cependant, comme elle était délicate sur la bienséance, elle crut qu'il y en aurait plus à voyager tête à tête qu'à rester ensemble toute la nuit. Mais elle était embarrassée pour Tarare, qui vraisemblablement avait besoin de repos : il connut sa pensée, entra dans ses sentiments, et, l'ayant fort assurée qu'il n'était pas assez lâche pour dormir auprès d'elle, ils se remirent en chemin, dans l'espérance d'arriver chez l'illustre Serène à la pointe du jour.

L'harmonie de Sonnante surprit et charma tout ce qui se trouva sur leur passage. Dans les bois qu'ils traversaient, les oiseaux, trompés par l'éclat du chapeau, croyaient saluer le jour naissant lorsqu'ils répondaient au son agréable des sonnettes d'or.

Les coqs des villages croyaient de même chanter pour l'aube du jour, et réveillaient les pauvres laboureurs qui venaient de s'endormir, pour retourner vitement à leur travail.

Mais Fleur d'Épine n'avait qu'à ôter le chapeau de dessus sa tête, la nuit revenait et les bonnes gens se rendormaient.

Le véritable jour vint enfin, et Tarare promettait à sa belle maîtresse qu'elle saluerait bientôt son illustre mère : mais il ne put tenir sa promesse. Comme il avait été déjà deux fois chez la magicienne, il crut qu'il y parviendrait facilement la troisième. Mais ce fut en vain qu'il s'obstina deux jours entiers à la chercher : il savait bien qu'il avait cent fois passé tout auprès; il ne pouvait comprendre pourquoi Serène lui devenait plus inaccessible cette fois que les autres; puisqu'il lui ramenait une fille qu'elle devait aimer tendrement, et qu'il était chargé du reste des trésors qu'elle avait demandés. Il eut peur que Fleur d'Épine ne le soupçonnât de l'avoir trompée sur cet article : mais les

dernières preuves qu'il lui avait données de la sincérité de sa tendresse l'avaient entièrement guérie de toutes ses jalousies, elle n'avait plus que l'inquiétude d'être dans la disgrâce d'une mère qu'elle n'avait jamais vue, et qui semblait refuser de la voir. Ils ne se rebutèrent pas, et le troisième jour ils allaient recommencer leur recherche partout aux environs, sans s'aviser, comme Tarare avait fait auparavant, de dire à Sonnante de les mener chez la magicienne; car elle était douée du pouvoir d'arriver partout où l'on lui disait d'aller, sans qu'aucun enchantement pût l'en empêcher. Tarare ne savait pourtant pas cela : mais s'il avait été inspiré quand il lui dit de le mener à Cachemire, il ne le fut pas tandis qu'il cherchait inutilement la demeure de Serène.

Ce fut pendant ce temps-là que certain politique de campagne qui se mêlait d'entretenir des correspondances à la cour, y manda l'arrivée de Tarare, sur quoi le calife lui ayant dépêché courrier sur courrier, avec ordre de se rendre incessamment à la cour, il fallut obéir malgré quelque légère alarme qui reprit à Fleur d'Épine, et des pressentiments secrets qui menaçaient son cœur de quelque malheur; elle fit ce qu'elle put pour les supprimer devant Tarare, et ce ne fut pas un médiocre effort, que de paraître tranquille en approchant d'une ville où Luisante n'attendait que Tarare pour en recevoir le remède à tant de maux, et peut-être pour lui en offrir la récompense. Ils arrivèrent enfin, et furent reçus comme en triomphe : tout retentissait d'acclamations, et ces acclamations élevaient la gloire de Tarare jusques aux cieux. On ne douta point qu'un homme qui venait d'achever si glorieusement une entreprise commencée pour le bien public et pour le service de la princesse, n'apportât le remède à tous leurs maux, et il en était temps. Le bon calife, depuis son départ, s'étant amusé trop longtemps un jour auprès de sa fille, avait laissé tomber ses lunettes, et les beaux yeux qui tenaient de lui le jour lui en avaient ôté la lumière. Le sénéchal, de tous les ministres le plus loyal, en était mort d'affliction; sa femme s'en était consolée par sa nouvelle faveur auprès de la princesse, elle était si grande, qu'elle ne tuait plus personne de ses regards que par son conseil. Voilà bien du changement à la cour, mais ce n'était pas tout : il était arrivé par malheur une certaine More depuis peu, qui gouvernait la sénéchale par les

charmes insinuants de son esprit, comme la sénéchale gouvernait la princesse par les charmes d'un perroquet, qui garantissait ceux qui le tenaient du danger de ses yeux.

Le conseil fut assemblé sur l'arrivée de Tarare; et le calife qui n'avait jamais vu bien clair dans ses affaires, était moins en état de s'en mêler que jamais. Il voulut embrasser celui qu'il ne pouvait voir. Les uns proposèrent de lui élever des statues, d'autres opinèrent pour le grand et le petit triomphe. Le calife consentait à tout, pour honorer tant de mérite : mais Tarare, s'en défendant avec modestie : « Ah! sire, s'écria-t-il, quels soins vous occupent aussi bien que votre sage conseil? Dans une conjoncture comme celle-ci, ce que j'ai fait pour vous et pour l'État ne demande point de pareilles récompenses; est-il temps d'en parler, avant que ce service ait produit son effet? Je n'ose vous dire qu'il y a eu quelque peu d'imprudence dans l'empressement dont vos courriers m'ont fait venir ici : j'allais remettre entre les mains de Serène ce que je n'ai enlevé que pour elle. Je vous aurais apporté le remède tant désiré, au lieu qu'il faudra que j'y retourne, et qu'on attende mon retour.

Le calife lui en demanda bien humblement pardon, et en attribua la faute à son conseil. Son conseil la rejeta sur les ordres de la princesse qui gouvernait depuis l'aveuglement de son père, et que la sénéchale gouvernait absolument.

Il fut résolu que Tarare partirait dès le lendemain avec les trésors de la sorcière.

Le calife voulut absolument que Fleur d'Épine fût logée cette nuit chez la sénéchale, comme dans le lieu le plus honorable après son palais. « Car, dit-il à Tarare, vous voyez par mon exemple qu'il ne fait pas bon auprès de Luisante. » Tarare l'y conduisit, et la femme More était si empressée à la servir, et le faisait avec tant d'adresse, qu'elle en fut charmée. Tarare ne voulut pas seulement aller au palais de peur de renouveler ses alarmes. Il fallut pourtant quitter Fleur d'Épine, et mettre ordre à son départ pour le jour suivant. Son impatience lui fit bientôt dépêcher tout cela.

A son retour il trouva Fleur d'Épine occupée à considérer le portrait de Luisante, qu'il devait porter avec lui le lendemain.

Il s'aperçut que son admiration pour cette beauté merveilleuse était mêlée de quelque trouble : il lui dit ce qu'il fallait

pour la rassurer : et elle compta pour beaucoup l'assurance qu'il lui donna de partir sans voir l'original de ce portrait.

La femme More eut bientôt démêlé les sentiments qu'ils avaient l'un pour l'autre. Elle n'en cacha point sa pensée à la sénéchale qu'elle fut chercher, et qui lui avait fait confidence de sa bonne volonté pour Tarare.

Mais avant qu'elle pût parler, la sénéchale s'était hâtée de lui apprendre que son cœur venait d'être un peu déchiré d'un côté par la tendresse, et de l'autre par la gloire; que, quoiqu'elle eût éprouvé plus d'une fois que l'amour rend toutes les conditions égales, cependant, dans un poste où son élévation attirait les yeux de tout le monde, elle avait eu de la peine à se déterminer, mais qu'après y avoir bien songé, elle trouvait qu'une sénéchale pouvait sans honte épouser son écuyer, principalement quand il revenait couvert de gloire.

Ce fut après cette harangue que sa confidente lui dit qu'elle trouverait un peu de mécompte dans l'honneur qu'elle lui voulait faire; et elle lui apprit ensuite tout le détail de ses soupçons au sujet de cette jeune personne.

Voilà d'abord la jalousie qui s'empare de la veuve : elle était de toutes les veuves la plus violente dans ses passions, et de toutes les Mores sa confidente était la plus noire. C'était en leurs mains qu'on avait mis la pauvre Fleur d'Épine, il y parut bientôt.

Tarare, qui la vint prendre le lendemain pour l'emmener, fut tout étonné du changement dont il la vit : elle sentait des maux effroyables qu'elle s'efforçait en vain de lui cacher; elle connut par les transports de sa douleur qu'il en sentait toute la violence; adieu son voyage, adieu le bien de l'État : il ne songea plus qu'à secourir Fleur d'Épine; et, voyant par le redoublement de ses maux que tous ses soins étaient inutiles, il ne songea qu'à mourir avec elle.

La sénéchale, dans le désespoir de son amant et les tourments de sa rivale, goûtait à longs traits le plaisir de sa vengeance.

Le conseil du calife fut terriblement alarmé de ce que Tarare ne voulait plus partir. La More enfin, qui avait fait le mal, s'avisa de le faire cesser, afin que Tarare partît. Les douleurs de Fleur d'Épine la quittèrent tout d'un coup comme elles l'avaient prise : mais il lui en resta tant de faiblesse et d'abattement, qu'elle conjura Tarare de céder aux importunités de toute la cour, et

de partir sans elle. Ce ne fut qu'à regret qu'il obéit; mais ce fut de tout son cœur qu'il lui recommanda de ne point voir Luisante avant son retour; il l'assura qu'il serait très prompt, et partit après des adieux fort tendres de part et d'autre.

Mais ce fut en vain que Fleur d'Épine se flatta de se remettre après son départ. Elle tomba, malgré qu'elle en eût, dans une langueur dont elle se sentait miner à vue d'œil. Elle n'avait pas douté que, ses douleurs l'ayant quittée, son embonpoint ne revînt, mais au lieu de cette fraîcheur dont elle souhaitait ardemment le retour avant celui de son amant, une défaillance presque insensible la changeait de jour en jour.

Enfin les plus belles couleurs du monde furent converties en une triste pâleur, à laquelle on vit succéder un jaune mêlé de vert qui la rendait méconnaissable à ses propres yeux, une maigreur universelle effaçant la plus belle gorge du monde, la taille la plus parfaite qui fût jamais, fut changée en squelette.

Pendant que la pauvre Fleur d'Épine se voyait dans un état si déplorable, la sénéchale en triomphait. Sa confidente lui avait fait concevoir que le plaisir de la voir méprisée pour sa figure serait plus doux que de la voir pleurée au retour de son amant; et c'était ce supplice (qu'ils jugèrent plus grand pour elle) qui lui avait sauvé la vie.

Cependant au palais on ne voyait plus la princesse, car on ne la pouvait regarder sans être muni de son perroquet : mais elle en était devenue si folle, qu'elle ne voulait plus que personne le tînt. On disait des merveilles de la beauté de cet oiseau, peu de chose de son esprit, car il ne parlait guère; quand cela lui arrivait, il répondait tout de travers, mais il avait de la grâce dans l'action, et de la politesse dans les manières.

L'impatience de Tarare raccourcit son voyage, il revint, qu'on ne le croyait pas encore à moitié chemin, et il rapportait le remède aux maux que causaient les plus beaux yeux du monde.

Le peuple le suivit en foule jusqu'à l'appartement de Luisante : mais personne ne le suivit lorsqu'il y entra.

Il portait une fiole grande comme les plus grands verres; elle était faite d'un seul diamant, et contenait une liqueur si brillante, que les yeux éblouissants de la princesse en furent eux-mêmes si éblouis, qu'elle les ferma.

Tarare prit ce temps pour lui en mouiller les tempes et les

paupières. Dès que cela fut fait, elle les ouvrit, et Tarare ayant fait ouvrir toutes les portes, le peuple fut témoin du miracle, et le célébra par mille acclamations. On voyait ses yeux aussi brillants que jamais : mais on les voyait avec si peu de danger, qu'un enfant d'un an l'aurait lorgnée tout un jour sans en sentir que du plaisir.

Tarare baisa le bas de sa robe pour lui en faire le premier compliment, et se retira sous prétexte d'en porter la nouvelle au calife; mais il suivait les mouvements de son cœur qui l'entraînait vers sa charmante Fleur d'Épine.

La nouvelle de son retour et du miracle qu'il avait produit, se répandant bientôt partout, il fallut céder à la nécessité de voir le calife avant sa maîtresse.

Le bon prince pensa devenir fou de joie, quand il sut que les yeux de sa fille n'étaient plus méchants, quoiqu'ils fussent aussi beaux que jamais; mais quand Tarare, après lui avoir mouillé les yeux, lui eut rendu la vue, il ne parut pas si aise de revoir la clarté du jour, qu'il parut reconnaissant envers celui qui la lui rendait. Il se mit à genoux devant lui, voulut lui baiser les pieds, et, après quelques autres transports, qui convenaient moins à Sa Majesté qu'à sa reconnaissance, il voulait sur-le-champ le remener à sa fille, afin qu'elle le choisît pour époux, et que le mariage se fît dès ce jour, protestant devant son conseil qu'il ne serait jamais content qu'il ne vît son palais tout plein de petits Tarares.

Le conseil du calife fut sur le point de répéter les petits Tarares, comme ils avaient fait le grand : mais ils se souvinrent qu'il l'avait défendu dans un article de son premier traité.

Tandis que le calife court chez sa fille, Tarare ne peut se dispenser de guérir tous ceux qu'elle avait blessés; le nombre en était grand : mais comme l'effet du remède était prompt, il les eut bientôt expédiés; tout retentissait d'acclamations et des cris d'allégresse et dans une joie si universelle, il n'y avait que la seule Fleur d'Épine de malheureuse.

Le bruit de l'arrivée de Tarare étant parvenu chez la sénéchale, elle se hâta d'en informer Fleur d'Épine; et cette nouvelle, qui dans un autre temps aurait mis le comble à sa joie, pensa la désespérer; elle croyait toujours que sa cruelle rivale et sa confidente étaient touchées de son malheur; elle se mit à genoux

devant elles, pour les conjurer que Tarare ne la vît point dans l'état où elle était; elles lui en donnèrent leur parole, mais elles lui dirent qu'elle ne pouvait se défendre de recevoir la visite du calife, qui, dès qu'il avait recouvré la vue, avait voulu contenter sa curiosité sur une personne qu'on lui avait peinte aussi belle que Luisante; et, en disant cela, les maudites bêtes se mirent malgré qu'elle en eût à la parer le mieux qu'il leur fut possible, afin qu'elle en parût plus défigurée.

La pauvre créature n'avait que la peau et les os; un bleu pâle avait pris la place du vif incarnat de son teint et de ses lèvres, ses yeux étaient éteints, et ses joues décharnées paraissaient plus ternies sous la coiffure brillante qu'on venait de lui mettre.

Elles l'étendirent sur un riche canapé dans cet étalage, où à peine fut-elle, qu'elles entendirent monter son amant. On l'assura que c'était le calife, et les cruelles se retirèrent.

Fleur d'Épine fit un effort pour se redresser, afin de le recevoir avec plus de respect : mais quand, au lieu du calife, elle vit entrer Tarare, elle fit un cri, et demeura penchée sur le dos du canapé. S'il fut surpris de cette action, il le fut bien plus d'une figure si extraordinaire : il ne laissa pas d'en approcher; et, dans le temps qu'elle reprenait ses esprits, il lui demanda où était Fleur d'Épine; ce fut le coup mortel pour son cœur, ses forces l'abandonnèrent, et, au lieu de lui répondre, cachant son visage dans un des coins du canapé, elle s'abîma dans le désespoir et les larmes.

Tarare ne comprenant rien ni à sa douleur, ni à sa figure, sortit pour chercher Fleur d'Épine par toute la maison; la sénéchale et la More se tuaient de lui dire en riant qu'il en venait, il fut impatienté d'une plaisanterie si hors de saison : mais il fut encore plus choqué de l'air agréable et content dont elles semblaient se moquer de lui; il les quitta brusquement, et s'étant rendu au palais, il y trouva bien une autre scène.

Le beau perroquet s'était sauvé pendant que Tarare accommodait les yeux de Luisante, il la vit à terre qui s'arrachait les cheveux.

Le calife et tous ses courtisans, montés sur des échelles, cherchaient, au-dessus des lits et au haut des planchers, tous les endroits où il pouvait s'être fourré.

Tarare, qui n'y comprenait rien, demandait à chacun des nou-

velles de Fleur d'Epine : chacun lui en demandait du perroquet de la princesse; il les crut tous fous, et pensa le devenir. Dès que le calife l'aperçut, il courut vers lui, et, se persuadant que tout lui était possible, il le conjura de calmer le désespoir de Luisante, en lui rendant son perroquet.

Tarare, surpris de l'inquiétude du père et de l'entêtement de la fille, ne pouvait comprendre qu'on eût d'autre inquiétude que la sienne, et, au lieu de faire attention à ce que disait le calife, il lui dit qu'ayant répondu de Fleur d'Épine à la magicienne Serène, il n'en avait obtenu le remède à tant de maux qu'à cette condition, qu'il fallait avant toutes choses revoir Fleur d'Épine, et qu'après cela il se faisait fort de retrouver le perroquet.

Luisante entendit ces paroles de consolation, et les crut dans la bouche d'un homme qui ne se vantait de rien, dont il ne pût venir à bout. Le calme qui revint dans son cœur lui rendit ses attraits, que la douleur avait troublés : elle commença de se souvenir de Tarare, de ce qu'il avait fait pour elle, et de ce qu'elle lui avait promis. Elle y rêva quelque temps, et le souvenir de son premier penchant, sa parole et sa reconnaissance s'étant offerts à la fois pour la déterminer, elle se mit à genoux devant le calife son père, et lui demanda permission de s'acquitter de tant d'engagements envers un homme qui avait tout hasardé pour son service.

Quand le calife l'entendit, il fit un saut de joie, qui étonna toute la cour; et, au lieu de répondre à sa fille, il pensa l'étouffer à force de la baiser, lui jura qu'elle lui aurait fait moins de plaisir par un choix qui eût ajouté à ses états quinze provinces comme Cachemire; et, se retournant vers son nouveau gendre pour l'embrasser, en lui présentant la main de la plus belle princesse du monde, il ne le trouva plus : ce fut inutilement qu'on le fit chercher par tout le palais; il n'avait pas plutôt imaginé la conclusion des réflexions que Luisante, après quelques regards, s'était mise à faire, que, s'étant perdu dans la foule, il était retourné chez la sénéchale; c'était là qu'il avait laissé sa chère Fleur d'Épine, en partant pour aller chez Serène; et c'était là qu'il était résolu de la retrouver, ou de savoir ce qu'elle était devenue : il l'y trouva : mais, dieux! dans quel état!

Les réflexions qui avaient suspendu ses pleurs, après qu'il l'eut quittée, n'avaient garde de la remettre. Il lui avait demandé

à elle-même où était Fleur d'Épine : « Dans quel affreux changement l'a-t-il trouvée, la malheureuse Fleur d'Épine, disait-elle? Mais, hélas! s'il m'avait jamais aimée, son cœur m'aurait-il méconnue? Il ne m'a que trop connue, poursuivit-elle, je lui ai fait horreur, et je ne le reverrai plus. »

Un redoublement de douleur l'ayant saisie dans ce moment, elle avait espéré que ce serait le dernier de sa vie; et, comme elle avait gardé sur elle les tablettes où Tarare avait écrit des choses si tendres et si passionnées, elle y avait voulu laisser le portrait de son cœur, en lui disant les derniers adieux; il n'y eut jamais rien de si touchant.

Ce qu'on dit dans cet état funeste attendrit d'ordinaire; et la pauvre Fleur d'Épine, qui suivait les mouvements d'un cœur sincère qui croit expirer, s'évanouit au dernier adieu qu'elle avait écrit dans ces tablettes. Il les reconnut : mais ce ne fut qu'après avoir lu ce qu'elle venait d'écrire, qu'il la reconnut elle-même. Tout son sang se glaça dans ses veines à cette vue : il l'examina depuis la tête jusqu'aux pieds sans pouvoir trouver rien d'elle dans cette étrange figure, il la crut morte, et, à la voir, on eût pu croire qu'il y avait plus de quinze jours qu'elle l'était.

Sa tendresse prit la place de son étonnement; la compassion s'y joignit, en attendant le désespoir, et portant sa bouche avec transport sur la main froide et décharnée de sa maîtresse, il l'arrosa d'un torrent de larmes.

Cette action retint une vie prête à s'échapper, elle ouvrit faiblement les yeux, et vit à ses pieds l'homme du monde qu'elle souhaitait le plus ardemment, et qu'elle craignait le plus de voir, celui seul qui pouvait lui faire regretter la vie, ou souhaiter la mort.

Les choses qu'ils se dirent auraient attendri ce qu'il y a de plus sauvage; il protestait de tout son cœur qu'il ne l'aimait pas moins qu'il avait fait dans tout l'éclat de sa première fraîcheur; que si sa figure toute charmante avait été le premier objet de son engagement, son esprit, sa douceur et toutes ses manières avaient fait une impression plus vive et plus durable dans son cœur que toutes celles des attraits les plus brillants, telle enfin que la mort seule pouvait l'effacer.

Elle pleura de tendresse et de joie, lui serra la main pour la première fois de sa vie, parce qu'elle crut que ce serait la der-

nière; et si ce fut facilement, ce fut au moins de tout son cœur; elle lui témoigna qu'après tant de marques sincères d'une constance si rare, elle mourait contente, et crut le faire comme elle le disait.

L'impertinente sénéchale arriva pour interrompre une conversation si touchante, toute sa jalousie se réveilla, lorsqu'elle vit Tarare aux pieds d'une créature qu'elle avait cru lui devoir faire peur : elle revenait de la cour, elle y avait été informée du dessein de la princesse pour Tarare, et des transports du calife en publiant ce mariage; elle ne manqua pas de lui en faire son compliment, en présence de la mourante Fleur d'Épine.

C'était bien pour l'achever; cependant ce mouvement soudain de jalousie qui devait l'accabler, ranima ce qui lui restait de forces : mais ce fut pour la livrer à de nouveaux supplices.

La princesse, accompagnée du calife son père, et de toute la cour, arriva dans ce moment; sa surprise fut extrême à l'aspect d'une figure comme celle auprès de laquelle Tarare était à genoux : mais l'étonnement de Fleur d'Épine fut encore plus grand à la vue d'une beauté qui lui parut surpasser tout ce qu'on lui en avait dit : ce fut alors que sa constance et ce qui lui restait de forces l'abandonnèrent à la fois; elle tint quelque temps les yeux attachés sur Luisante, elle les tourna ensuite vers son amant, et un moment après elle les ferma pour jamais.

Il en fit un cri qui fit tressaillir l'assemblée, et donna quelque émotion à la princesse.

Le calife s'en aperçut, et, pour la rassurer, ce n'est rien, ma fille, que ce cri de douleur, vous verrez que cette carcasse qu'il regrette était quelque vieille parente, et il faut bien donner quelque chose au sang; puis, s'adressant à lui : « Allons, Tarare, dit-il, qu'on se lève, et qu'on s'essuie les yeux; c'est se moquer de faire ici l'enfant pour une momie, quand on vient vous offrir le royaume de Cachemire avec la main de Luisante. »

Je ne sais quelle réponse un autre aurait faite à une harangue comme celle-là : mais Tarare n'y répondant d'aucune manière, l'assemblée le crut mort aussi bien que Fleur d'Épine. On en était là quand la More arriva, elle parut s'affliger de la mort de Fleur d'Épine, et entra dans la douleur de Tarare : mais voyant l'embarras du calife, elle lui conseilla de faire enlever le corps, et de le faire incessamment brûler, s'il voulait avoir quelque

raison de Tarare. Les conseils de cette femme avaient été suivis comme des oracles depuis qu'elle gouvernait la sénéchale, on n'eut garde de rejeter celui-là.

Ce fut en vain que les cris et toute la résistance de Tarare s'opposèrent à cette séparation. On l'arracha d'auprès de ce qu'il aimait encore plus que sa vie; on éleva dans la cour du palais un bûcher où l'on étendit Fleur d'Épine, tandis qu'on entraînait de force le désespéré Tarare.

Après quelques cérémonies lugubres, le calife voulant honorer une personne pour qui son gendre prétendu s'était intéressé, fit distribuer des flambeaux composés de gommes précieuses, premièrement à sa fille et son conseil, ensuite aux officiers de sa couronne et à ses courtisans, ensuite, levant un moment celui qu'il tenait par-dessus sa tête :

« Plût aux dieux, dit-il, que mon fils Tarare fût témoin de la manière honorable dont je vais brûler le corps de celle qu'il regrette tant, je m'assure que cela lui ferait plaisir. »

A ces mots, il allait mettre le feu aux quatre coins du bûcher, quand tout à coup on entendit retentir l'air d'un bruit harmonieux, et quelques moments après la redoutable Serène parut sur la Jument Sonnante.

Sa présence causa dans l'assemblée des mouvements fort différents; elle suspendit l'empressement du roi, elle frappa ses courtisans de respect pour une personne dont l'air avait quelque chose d'auguste; Luisante en poussait des cris de joie, car son perroquet était sur le poing de la magicienne : mais la sénéchale en fut si troublée, qu'on lui eût vu changer de couleur, si celles de son visage eussent été naturelles. Pour sa confidente ce fut en vain qu'elle tourna les yeux de tous côtés pour se sauver, elle sentit bientôt que cette espérance lui était interdite.

La savante Serène mettant pied à terre, s'avança vers le bûcher : elle tenait dans sa main droite la baguette de vérité, cette baguette était d'un or si brillant, qu'elle éblouissait la vue.

Elle fit semblant d'ignorer le sujet du spectacle qui s'offrait à ses yeux, et, l'ayant demandé au calife : « C'est, dit-il, la carcasse d'une certaine Fleur d'Épine que nous allions brûler.

— Et que vous avait-elle fait, lui dit-elle d'un ton sévère, que vous avait-elle fait cette Fleur d'Épine pour la brûler toute vive ? »

L'assemblée frémit d'étonnement ou de joie à ces paroles : le

calife lui ayant demandé pardon d'avoir oublié que c'était sa fille, ne laissait pas de soutenir qu'elle était morte, et pour preuve de cela qu'il avait été sur le point de la brûler.

Serène, sans daigner lui répondre, ordonna qu'on descendît Fleur d'Épine du bûcher, et, l'ayant fait étendre sur un lit de repos qu'on apporta du palais, elle s'approcha d'elle, et, se retournant vers le calife : « Vous allez voir, dit-elle, qu'elle n'est pas morte ; il y en a qui ne le savent que trop. »

En achevant de parler, elle toucha Fleur d'Épine au front du bout de sa baguette, et dans un instant on la vit ranimée et ses yeux s'ouvrirent : mais on lui fit l'étonnement d'une personne qui, sortant d'un long sommeil, se trouve dans des lieux inconnus.

L'auguste Serène parut surprise de l'affreux changement de sa figure ; elle demanda Tarare, on le fit venir ; car tout obéissait dès qu'elle avait parlé. Il ne fut pas plutôt arrivé que le beau perroquet fit un grand cri et battit des ailes ; Tarare le reconnut pour cet oiseau qu'il avait rencontré en allant chercher la sorcière Dentue ; mais dans la douleur où il était encore abîmé, il n'y fit pas grande attention : il ignorait ce qui venait de se passer, ce fut alors que Serène, le regardant avec indignation : « Malheureux, lui dit-elle, comment oses-tu paraître devant mes yeux ? Toi qui m'avais, au péril de ta vie, répondu de celle de ma chère Fleur d'Épine ; c'était donc peu pour ta perfidie de consentir au venin cruel qui après une langueur mortelle l'avait rendue effroyable ? Tu l'abandonnes lâchement à d'impitoyables ennemis, et aux flammes toutes prêtes à dévorer ce qui restait de l'innocente Fleur d'Épine ; et tu ne l'abandonnes d'une manière si barbare que pour signaler ta perfidie aux yeux pour qui tu l'as trahi. »

Tarare fut aussi peu ému de cette longue tirade de reproches, que si on les eût adressés à quelque autre ; il n'était rempli que de la mort de Fleur d'Épine, et son esprit apparemment était allé faire un tour où il croyait trouver son ombre ; mais la magicienne, qui ne l'éprouvait que pour le faire triompher, lui adressant encore la parole : « Va, dit-elle, recevoir le prix que les destinées te réservent, malgré la noirceur de ton infidélité ; c'est une récompense que ton courage et ta fermeté méritent, pour avoir mis à fin la plus difficile et la plus téméraire des entreprises ; et vous, princesse, dit-elle à Luisante, choisissez, ou plutôt prenez

maintenant votre époux : Tarare ne vous fut pas indifférent avant que d'avoir tant osé pour votre service ; tout parle pour lui ; je vous ordonne, de la part des destinées, de nommer votre époux. »

Luisante regarda le beau perroquet, Tarare et Fleur d'Épine deux ou trois fois l'un après l'autre ; et, après quelques moments de rêverie : « Qu'il choisisse lui-même, dit-elle, entre Fleur d'Épine et Luisante. »

Tarare tressaillit à ces paroles, et, comme s'il fût sorti de quelque songe, s'adressant à elle : « Belle Luisante, lui dit-il, je ne suis pas digne d'une gloire où je n'aspire plus, et à laquelle je n'ai seulement pas songé depuis la première vue de l'infortunée Fleur d'Épine. Elle n'est plus, et mon cœur me reproche tous les moments que je survis à cette perte ; je ne vivais que pour elle, et le seul choix qui me reste est de la suivre.... — Et si elle vivait, dit Serène ; » ces trois mots le firent un peu revenir à lui, quelque ombre d'espérance s'insinua dans son cœur ; il connaissait le pouvoir de Serène, et se jetant à ses pieds : « Si elle vivait, s'écria-t-il, qu'elle vive ! et s'il ne faut que ma vie pour racheter la sienne, que Tarare meure, et que la belle Fleur d'Épine revoie la lumière du jour. »

Quelque esprit qu'on ait, il est cent rencontres où l'on ne sait ce qu'on fait, quand on aime passionnément : mais il est de la bienséance d'avoir la raison égarée dans un sujet d'affliction pareil à celui qu'il croyait avoir. Il était donc si sot dans cette occasion, qu'il serait resté jusqu'à la fin du monde aux pieds de Serène, attendant la résurrection de sa maîtresse, sans deviner qu'elle n'était pas morte.

La tendre Fleur d'Épine, qui ne perdait pas la moindre parole de cette conversation, était sur son lit de repos qui s'évanouissait presque de reconnaissance et de joie.

Serène crut qu'il était temps de donner quelque soulagement à la douleur d'un amant si tendre. Elle le releva malgré lui ; car il s'obstinait à demeurer à genoux comme un criminel qui demande sa grâce, et, bannissant cette feinte sévérité, dont elle avait armé d'abord ses regards : « Venez, lui dit-elle, venez revoir votre Fleur d'Épine ; et si votre constance est à l'épreuve du changement affreux de sa figure, vivez pour elle, comme elle vivra pour vous. »

Tarare, dans les premiers transports de sa joie, dit et fit mille

choses en la voyant, qui auraient fait mourir de rire des gens qui ne connaissent point l'amour. Ensuite il protesta devant toute la Cour, et en prit le ciel avec la terre à témoins, qu'il n'aurait jamais d'autre femme que Fleur d'Épine. Ce fut à elle à combattre cette résolution par des sentiments de générosité capables de le vaincre; elle se mit donc à protester qu'elle avait tant de tendresse et de reconnaissance pour lui, qu'elle n'en voulait point; qu'elle aurait conscience de lui faire perdre la plus brillante fortune et la plus belle princesse de l'univers pour se donner à elle, quand même elle se verrait les faibles appas qu'elle avait perdus : mais que, dans l'affreuse laideur dont elle était, elle aimait mille fois mieux mourir que d'y consentir.

La divine Luisante, et le calife son père, jouaient un rôle assez médiocre pendant cette généreuse contestation; il s'en aperçut, et, s'adressant à Serène : « Voilà, dit-il, qui serait le plus beau du monde, de part et d'autre, si ma fille n'y était intéressée; prétend-on, s'il vous plaît, que, belle et grande comme elle est, elle soit sans époux? Ou faudra-t-il qu'elle s'amuse toute sa vie de cet oiseau que vous lui venez de rendre? C'est vraiment une belle ressource, pour une jeune princesse, qu'un perroquet! »

Le bon prince était en train d'en dire bien d'autres, lorsque l'illustre Serène, imposant silence à toute l'assemblée, demanda l'attention particulière du calife, de son conseil et de sa cour. Il parut quelque chose de si grand dans l'air dont elle avait parlé, que tout resta dans un silence respectueux : mais la femme More se mit à trembler depuis la tête jusqu'aux pieds.

Serène prit le perroquet que tenait la princesse, et le mit à terre à quelque distance d'elle; ensuite elle lui toucha le haut de la tête du bout de sa baguette, et, traçant un cercle assez spacieux autour de lui, on vit dans un instant une vapeur épaisse qui en dérobait la vue. Elle en fit de même autour du lit de repos, et toucha Fleur d'Épine au front; soudain on la vit enveloppée d'un semblable nuage.

Tandis qu'on était attentif à ce spectacle, Sonnante faisait le manège autour des spectateurs, et l'agitation de ses sonnettes rendait une harmonie tellement au-dessus de ce qu'elle avait encore fait, qu'on en perdait la respiration.

Oh! que les enchantements sont d'un grand secours pour le dénouement d'une intrigue et la fin d'un conte! Tant que Son-

nante galopa, les nuages qui enveloppaient Fleur d'Épine et le perroquet subsistèrent. La magicienne, qui tenait cette baguette éclatante, en frappa trois fois la terre; Sonnante s'arrêta, les nuages se dissipèrent, et, à la place où l'on avait posé le perroquet, on vit l'homme du monde le plus charmant et le plus beau.

Tarare le reconnut d'abord pour le prince Phénix son frère; il en fit un cri d'étonnement : mais au moment que l'autre venait se jeter dans ses bras, s'étant retourné vers l'endroit où il avait vu Fleur d'Épine, elle s'offrit à ses yeux mille fois plus fraîche et plus belle qu'elle ne lui avait paru la première fois au bord du ruisseau, ni qu'elle ne lui avait semblé lorsqu'il l'avait considérée avec tant de plaisir tandis qu'elle dormait.

Le peuple témoignait son étonnement par des cris redoublés et confus, les courtisans par des exagérations, et le calife par des larmes de joie.

Luisante considérait avec attention une métamorphose qui semblait ne lui pas déplaire; et Phénix tenait les yeux attachés sur les siens.

Mais le passionné Tarare, dans les transports d'une joie immodérée, en allait donner mille marques aux pieds de Fleur d'Épine, si Serène ne l'eût arrêté dans le moment qu'il s'y jetait; et, le prenant par la main, elle le plaça auprès de son frère : ce fut alors qu'ils s'embrassèrent le plus tendrement du monde : mais il fallut interrompre toutes ces amitiés pour Luisante, que la magicienne plaça vis-à-vis d'eux : « Regardez bien ces frères, lui dit-elle, consultez les services de l'un, consultez les charmes de l'autre : mais surtout consultez votre cœur sur une décision que votre destinée rend irrévocable : lequel de ces princes que vous preniez pour époux, vous ne sauriez faire un choix indigne, ni celui que vous choisirez ne peut refuser d'être à vous. » Tarare, que la présence de Phénix rassurait un peu, ne laissa pas de trembler de peur que le diable ne la tentât de le nommer. Mais comme il n'y avait aucune comparaison de lui à Phénix pour la figure, Luisante ne balança point à choisir, et donna la main au plus beau.

Serène joignit celles de Fleur d'Épine et de Tarare; c'était toute la cérémonie des mariages de ces temps-là, et depuis qu'il y a eu des mariages au monde, jamais princes ne furent si bien mariés, et jamais mariées ne parurent si contentes.

Le calife, qui ne l'était guère moins, ordonna qu'on tirât tout le canon, qu'on fît des feux de joie à chaque coin de rue, des feux d'artifice sur la rivière et dans les places publiques, qu'on fît des largesses au peuple, et que le vin coulât de toutes les fontaines au lieu d'eau; à l'égard des magnifiques réjouissances de sa cour, il voulait s'en charger lui-même; c'était le premier prince du monde pour ordonner un festin : mais avant que de remonter au palais pour ces soins importants, Serène lui dit que la scène qu'elle venait de commencer n'était encore finie que par la récompense que méritait la vertu; qu'elle sentait bien qu'il y avait quelque chose à faire pour la baguette de vérité.

On avait pensé oublier la sénéchale et sa confidente, tant l'allégresse publique remplissait tous les cœurs : mais l'équitable Serène, qui n'oubliait rien, les toucha au front de son infaillible baguette; toute la métamorphose qu'en souffrit la sénéchale fut de quatre doigts de fard qui lui tombèrent de chaque joue, autant du front, et deux fois autant de sa gorge; ce ne fut plus qu'une vieille ridée qui faisait mourir de rire dans la coiffure printanière qu'on lui avait laissée.

Mais la figure entière de la femme More étant disparue, l'on vit celle de l'horrible Dentue, qui s'était cachée sous ce déguisement, animée par l'amour et la vengeance; Fleur d'Épine commençait à ressentir les frayeurs qu'elle en avait eue : mais Serène finissant bientôt ses alarmes : « Sire, dit-elle, s'adressant au calife, le sort de ces misérables est entre vos mains, c'est à vous à prononcer leur sentence.

— Eh bien, dit-il, puisque cela est, je ne les ferai point languir, qu'on fasse venir mon grand prévôt, qu'on allume ce bûcher, qu'on y mette la sorcière, et la sénéchale aux petites maisons. »

La douceur de Fleur d'Épine eut beau pencher vers la pitié, Tarare, qui se souvenait des cruautés qu'elle avait eues pour elle, et qui sentait encore le soufflet qu'elle lui avait injustement donné, fit confirmer la sentence de la maudite Dentue, et personne n'eut regret à celle de la sénéchale.

Cette illustre et charmante troupe se rendit au palais pendant qu'on en faisait l'exécution.

Le calife donna d'abord tous les ordres nécessaires pour l'appareil d'une fête, qui devait être la plus magnifique qu'il eût jamais donnée, quoiqu'il en eût fait voir de merveilleuses, et

tandis que tout était en mouvement pour l'exécution de ses volontés, voulant lui-même faire les honneurs de sa cour à la respectable Serène, il lui faisait voir les beautés d'un superbe salon, achevé peu de temps après la naissance de Luisante; il ne pouvait sans doute occuper plus dignement l'attention de la savante magicienne, car à peine avait-elle rien vu de si merveilleux, ou de plus éclatant dans cette demeure inaccessible qu'elle s'était faite. Le calife, voyant qu'elle en témoignait de l'admiration : « N'allez pas croire, lui dit-il, que ce soit moi qui aie imaginé tout cela. Vous saurez que pendant la grossesse de la feue reine, j'eus un songe dans lequel il me parut qu'elle accouchait d'un méchant petit dragon, qui se mit à me manger le blanc des yeux dès qu'il fut au monde; je consultai les savants sur un songe qui me donnait beaucoup d'inquiétude; les uns dirent que j'aurais un fils qui me déposséderait, après m'avoir fait crever les yeux; d'autres assurèrent qu'il ne ferait qu'obscurcir ma gloire, soit par les armes, soit par la vivacité d'un esprit qui devait effacer les lumières du mien; je ne fus en peine que de la première explication, enfin celui qui se vantait d'être le plus habile, m'assura que ce fils menaçait la tranquillité de mes jours ou de mon État, à moins que je ne pusse élever ce bâtiment avant sa naissance; il m'en donna le dessin tel que vous le voyez, et il l'entreprit : mais quelque diligence qu'il pût faire, la calife mon épouse accoucha de Luisante avant qu'il pût être achevé; toutes mes alarmes cessèrent, quand, au lieu de ce maudit dragon de fils que m'annonçaient leurs prédictions, je me vis la plus jolie fille qui vînt jamais au monde; la vérité est qu'elle n'y vint que trop belle, comme nous avons éprouvé depuis, car si vous et Tarare n'y eussiez mis la main, à l'heure que je vous parle on ne verrait que des quinze-vingts dans ma cour. Mais vous qui savez tout, poursuivit-il, que voulait dire cette interprétation d'un fils au lieu d'une fille; à quelle fin ce salon avec tous ces ornements? Et enfin que voulait dire mon songe, car il faut bien qu'il ait quelque rapport à Luisante, puisqu'il était question d'yeux.

— Le voulez-vous savoir, dit Serène, en voici l'éclaircissement : votre songe était purement un songe, vos interprètes des imposteurs ou des ignorants, et celui qui vous a conseillé ce salon, un architecte qui voulait profiter de l'avis qu'il vous donnait : mais

allons rejoindre nos amants, ce sera là que vous apprendrez quelque chose de plus particulier sur ce que les yeux de Luisante ont eu de fatal pendant un temps. »

Les deux frères ne s'étaient point ennuyés pendant tout ceci; ils étaient passionnément amoureux, et favorablement écoutés des deux plus charmantes personnes du monde; il est vrai que c'était des beautés différentes, celle de Luisante surprenait davantage : mais celle de Fleur d'Épine était plus touchante; l'une éblouissait, et l'autre s'insinuait jusques au fond du cœur à mesure que l'on examinait mille charmes qui n'ont point de nom, et qu'on sent bien mieux qu'on ne peut exprimer.

Le beau Phénix, après avoir renouvelé ses caresses à un frère qu'il aimait tendrement, était sur le point de satisfaire au désir qu'il avait d'apprendre ses aventures depuis leur séparation, quand le calife les rejoignit avec l'illustre Serène.

Tarare les ayant suppliés de trouver bon que ce récit se fît en leur présence, Phénix le commença de cette manière.

HISTOIRE DE PHÉNIX

« En nous séparant, le prince Pinson et moi, pour chercher les aventures.... — Et qui est, s'il vous plaît, le prince Pinson? dit le calife. — Moi sire, dit Tarare, et ce fut sans savoir pourquoi que j'ai quitté ce nom pour prendre celui que je porte et que je suis résolu de porter toute ma vie, puisque sous ce nom je me suis fait connaître à la belle Fleur d'Épine. »

Il leur apprit alors ce qu'ils ne savaient pas de ses aventures jusques à cette séparation dont son frère venait de parler; et Phénix, reprenant la parole : « Nous étions convenus, dit-il, comme il vient de vous dire, que celui qui n'aurait pas réussi dans le projet de s'établir, reviendrait se mettre en possession de nos états, en cas que l'autre eût fait fortune ailleurs; pour moi j'y renonçai dès ce moment, et, fier des avantages que je croyais avoir, je ne songeai qu'à promener ma figure par le monde pour la faire admirer : mais les cœurs qui se rendirent d'abord n'ayant pas de quoi m'engager, ni du côté des charmes ni de celui de la fortune, je crus que je trouverais mieux mon compte en Circassie, pays de tout temps fameux pour les beautés.

« Une reine le gouvernait depuis la mort du roi son époux, qui lui avait laissé quatre filles, dont l'aînée devait régner quand elle en aurait atteint l'âge.

« Ce fut sur cela que je formai le projet de mon établissement : mais la fortune, qui me réservait un bien infiniment plus précieux, en disposa tout autrement; car, avant que d'y arriver, j'appris le désastre de la famille royale, par une révolution toute surprenante.

« Un certain petit prince s'étant prévalu de quelques prétentions mal fondées, pour émouvoir un peuple inquiet et changeant, après avoir corrompu la fidélité des grands du royaume,

avait trouvé moyen de s'emparer de la souveraineté si soudainement, que la reine avait à peine eu le temps de se sauver avec ses filles.

« Je traversais ce royaume à la hâte, ne voulant point faire de séjour chez une nation si perfide; lorsqu'on m'arrêta par ordre du tyran, à qui tous les étrangers étaient suspects, comme il arrive d'ordinaire dans une usurpation mal affermie.

« Lorsque je fus en sa présence, je ne lui cachai ni mon nom ni ma qualité; j'en reçus un accueil auquel je ne m'attendais pas, je ne sais ce qui prévint en ma faveur un prince qui ne devait pas faire profession de générosité, ni de courtoisie : mais enfin, après m'avoir retenu plus longtemps que je n'eusse voulu, dans une Cour où l'on me rendait les mêmes honneurs qu'à lui, il fit ce qu'il put pour m'arrêter par celui de son alliance, en m'offrant sa fille unique : princesse qui paraissait avoir autant de penchant pour le mariage, que sa figure en donnait d'éloignement. Sa personne était toute contrefaite, et ses petits yeux m'avaient annoncé sa bonne volonté longtemps avant la proposition de son père : mais j'eus en horreur l'alliance d'un usurpateur; et, sans me vanter, ce fut avec assez de hauteur que je rejetai son offre, et que j'envoyai promener sa petite bossue.

« Je sortais de la Circassie, lorsque le hasard me conduisit dans un vieux château, superbe à la vérité, mais que je crus d'abord inhabité, car je fus longtemps sans y rencontrer personne. Ceux qui demeuraient dans ce sombre séjour se renfermaient chacun dans son particulier, et semblaient s'éviter avec soin lorsqu'ils en sortaient; je fus surpris d'une coutume si sauvage, car il me parut qu'il n'aurait tenu qu'à eux de se désennuyer, en s'humanisant les uns avec les autres.

« Je cherchais à qui parler pour m'en rendre raison, lorsque j'entrai dans un appartement assez propre; il n'y avait pas une âme, cependant j'y vis une table, des cartes, des jetons et des chaises rangées autour.

« Un moment après arrivèrent quatre pies, suivies chacune d'un sansonnet qui lui portait la queue; une corneille assez sérieuse les accompagnait.

« Les pies, après m'avoir salué fort civilement, se mirent à jouer, et la corneille à travailler. »

Fleur d'Épine et Tarare, qui n'avaient cessé de se regarder

pendant ce récit, se poussèrent à l'endroit des pies. Luisante, qui n'avait pas ôté les yeux de dessus le beau Phénix depuis qu'il avait commencé son récit, parut douter s'il parlait sérieusement. Serène sourit d'une aventure qui ne lui était pas inconnue : mais le calife se tenait les côtés de rire. « Oh! pour celui-là, disait il, mon gendre, vous êtes un peu voyageur; pour pies à qui on porte la queue et qui font la révérence, passez : mais des pies qui jouent aux cartes, on n'en a guère vu. »

Phénix, après avoir protesté de la vérité de son récit : « Je fus longtemps, poursuivit-il, à regarder un jeu où apparemment il n'y a jamais eu que des pies qui aient joué; pour moi je les aurais regardées jusqu'à ce moment sans y rien comprendre. Enfin je vis tout à coup une petite pie assez éveillée, qui, après avoir dit un certain mot, dont je ne me souviens plus, sauta sur la table; je ne sais comment j'ai pu oublier ce mot, car les autres pies s'égosillèrent à force de le répéter : la sérieuse corneille le prononça gravement, et jusqu'aux petits sansonnets qui mouchaient les bougies, tout se mêlait de le répéter en concert : j'en fus tellement étourdi, que je les quittai brusquement, ne sachant pas trop bien si je rêvais, ou si tout ce que je venais de voir était réel.

« Au sortir de ce royaume j'entendis parler de Cachemire. J'appris que dans le plus beau séjour de l'univers était la plus belle princesse du monde.

« Je ne songeai plus qu'à m'y rendre en diligence : on eut beau m'étaler tous les dangers où on s'exposait auprès de ses yeux, quel danger, disais-je, que celui d'en être épris, et de mourir en les adorant, si on ne peut trouver grâce devant eux, car je traitais de fable le poison mortel de ces regards éblouissants, dont on me faisait une description si merveilleuse, et dont on comptait tant d'événements tragiques. Ce n'est point à Phénix, disais-je, flatté d'une vanité ridicule, ce n'est point à Phénix que l'éclat excessif de la beauté doit être fatal : allons la chercher au travers de tous les périls chimériques qui l'environnent; et si ses charmes ont un poison si redoutable, qu'elle en partage au moins la fatalité en voyant Phénix. Je ne vous fais ici, belle Luisante, l'aveu d'une vanité si ridicule que pour m'en punir par la honte que j'en ai.

« L'intérêt secret qui m'entraînait vers vous, me fit négliger les

précautions que demandaient tous les périls dont on me menaça si je faisais choix d'une mauvaise route. Je me moquai de tout ce qu'on me dit de celle où la sorcière Dentue avait établi la scène de ses enchantements; et comme c'était la plus courte, je m'y embarquai témérairement, et m'en repentis bientôt.

« Je ne vous parlerai point des avis qu'on me donnait à mesure que j'avançais dans ce chemin; je traversai des campagnes désertes, des rochers affreux : et, après mille incommodités, je m'enfournai dans un bois, où mille monstres s'offrirent à mon passage pour me boucher le chemin.

« Je voulus faire le brave contre des griffons qui voltigeaient au-dessus de ma tête, tandis que des hydres et des léopards m'environnaient de tous côtés. Je mis l'épée à la main, je crus avoir blessé quelques-uns de mes ennemis : mais après un long combat où mes forces s'épuisèrent, et où je m'aperçus qu'on aimait mieux me prendre prisonnier que de me tuer, je me sentis enlever sans savoir comment, et on me descendit au milieu d'un assez beau jardin, où la sorcière cueillait quelques herbes.

« De ces herbes elle avait dessein de composer quelque horrible sortilège, car il y fallait mêler le sang tout chaud d'un homme nouvellement égorgé. C'est ce que j'ai su depuis pendant ma métamorphose; et c'est pour cela que ces griffons me mirent tout en vie à ses pieds. Sa figure me parut horrible : mais la mienne trouva grâce dans le cœur le plus impitoyable qui fût jamais : je m'en aperçus, et je sus bientôt à quel prix je pouvais me racheter. Elle me dit que si je voulais l'épouser, elle me rendrait maître d'un trésor inestimable, outre ceux de sa personne, sinon que je ne serais pas en vie quand les premiers rayons du soleil éclaireraient la terre : et, pour me donner le temps de rêver à ce choix, elle me quitta sans attendre de réponse.

« Je n'avais pas trop d'envie de mourir, cependant ce parti me parut plus honnête, et moins difficile à prendre que l'autre.

« Si je refuse sa détestable main, disais-je, je vais ici faire une illustre fin; et si je l'accepte, ce sera un glorieux établissement que je me serai fait, après être venu de si loin le chercher, je me serai flatté du vain espoir de plaire à la divine Luisante, elle dont aucun mortel n'a pu soutenir les regards; j'aurai aspiré même à la gloire d'être à elle, pour me voir à la fin réduit au

choix d'être le mari d'une sorcière effroyable, ou de mourir obscurément dans une retraite affreuse, où personne ne pourra s'imaginer que je sois venu.

« Ces réflexions étaient désagréables, de quelque manière qu'on les pût tourner; cependant l'endroit où je les faisais me parut enchanté. J'y vis les plus beaux fruits du monde, et surtout des figues qui me parurent délicieuses; c'était le fruit qui était alors le plus à mon goût : j'en choisis une parmi les plus belles; je ne l'eus pas plutôt cueillie, que j'oubliai mon inquiétude; et, dès que je l'eus mangée, je m'endormis.

« A mon réveil je me trouvai changé en oiseau; la sorcière, dont les cris m'avaient éveillé, était auprès de moi, qui se désespérait d'une métamorphose qui ne convenait pas à ses desseins.

« Elle soupçonna Fleur d'Épine d'y avoir contribué, sans imaginer pourtant de quelle manière, et elle jura qu'elle l'en punirait; j'entendais toutes ses plaintes et toutes ses menaces : mais la vérité est que cette aventure me paraissait si surprenante, que je me flattais que c'était un songe, et j'attendais avec impatience qu'un favorable réveil me délivrât de ces horreurs; je l'attendis en vain.

« La sorcière me prit sur le poing; me fit toutes les caresses qu'on peut faire à un oiseau, et me dit qu'il fallait avoir patience, que dans huit ou dix jours elle aurait achevé certaine composition qui me rendrait ma première forme : mais que je me gardasse bien de manger du sel si par hasard j'en voyais; elle me laissa dans ce beau jardin après ce discours, et après y avoir cueilli beaucoup d'herbes qui m'étaient inconnues.

« Jugez du désordre et de la consternation où cette aventure m'avait mis; je voulus déplorer mon malheur : mais au lieu de m'écrier : Infortuné Phénix! je me mis à dire : Perroquet mignon! et pour toutes les plaintes et les exclamations que j'avais au bout de la langue, je dis toutes les impertinences qu'on apprend aux perroquets, et que les perroquets les plus importuns disent tout de suite; j'en fus si confus, que je résolus de ne plus rien dire.

« Comme il m'était permis de voltiger partout le jardin, je voyais souvent du haut de quelque arbre la maison de la sorcière : mais toutes les fois que je voulus voler de ce côté-là, mes ailes refusèrent de me soutenir, et je jugeai qu'il était inutile de tenter ce voyage à pied.

« A l'égard de tous les autres lieux aux environs, il m'était permis d'y voler; ce fut dans une de ces promenades que je vis un jour une femme qui sortait d'une méchante cabane couverte de paille; elle avait un petit sac sous son bras; elle s'assit au bord d'un petit ruisseau, y lava quelques poissons qu'elle avait dans un panier, et se mit à les saler; je me souvins de la défense qu'on m'avait faite, je m'imaginai qu'on ne m'avait défendu le sel que de peur que sa vertu ne me rendît ma première forme.

« Je me mis à terre auprès de cette femme; ma beauté la charma, et comme je lui parus fort apprivoisé, quand elle eut couru quelque temps après moi, je m'élevai soudainement en l'air, et, ayant enlevé le sac de cette pauvre femme, je fus le cacher dans un buisson détourné; je regagnai promptement le jardin de la sorcière après cet exploit, n'osant rester plus longtemps dehors pour l'épreuve que je méditais : mais le lendemain le soleil n'était pas encore levé, que j'étais en campagne.

« Ce fut ce jour que je vis mon cher frère; ma surprise à cette rencontre fut égale à ma joie, je mourais d'envie qu'il me prît : mais au lieu de cela il s'amusa à me considérer; je me hâtai d'essayer l'effet du sel que j'avais caché; mais il eut peur qu'il ne me fît mal; je voulus l'avertir du danger où il était si près de la sorcière, et je fis un éclat de rire au lieu de parler; ce fut alors que, dans l'admiration de ma figure et de mon plumage, il prononça par hasard mon nom en voulant me flatter. Je voulus lui dire : Oui, mon cher frère, je suis Phénix : mais au lieu de cela je ne pus prononcer que Tarare, et je me sentis contraint de m'envoler, quoique j'en fusse au désespoir.

« Deux jours après, au milieu des inquiétudes où j'étais pour la destinée de Pinson, j'entendis du jardin les hurlements effroyables de la sorcière.

« C'était vous pour qui je craignais tant, mon cher frère, qui causiez son désespoir, vous veniez d'enlever ses trésors et de désarmer sa fureur; car la force de ses enchantements consistait dans sa jument et le chapeau dont vous étiez en possession; ce fut alors qu'il me fut permis de voler vers sa demeure; je ne pus y parvenir que dans le temps qu'elle revenait de vous poursuivre; je fus témoin de sa rage et de ses regrets dans un vieux chêne auprès de l'écurie où je m'étais caché. « Au moins, s'écria-t-elle,

« ai-je le plaisir d'être à moitié vengée de la trahison de l'infâme « Fleur d'Épine, le voleur qui l'a séduite pour me trahir après « l'avoir abusée, la laisse, au lieu de Sonnante, presque étouffée « sous ce même foin où elle s'est abandonnée. Achevons-en la « vengeance; » à ces mots elle entra dans l'écurie où elle avait été trompée par la coiffure de Fleur d'Épine que le misérable Dentillon portait, sans pouvoir avertir sa mère que c'était lui; Dentue, sans y regarder de plus près, mit le feu au foin, et ferma la porte de l'écurie en sortant, tant elle avait peur que la misérable victime n'échappât.

« Elle courut ensuite chez elle pour revoir les seules consolations qui lui restaient dans son malheur : mais elle n'avait garde de les y trouver, car j'étais dans le chêne où je me tenais clos et couvert, tandis que j'entendais les hurlements de son fils unique, à qui les flammes avaient rendu l'usage de la voix, en brûlant le foin dont on lui avait rempli la bouche.

« Cependant la sorcière, qui n'avait rien trouvé chez elle, se doutant de quelque nouveau malheur, revint à l'écurie qu'elle trouva toute en feu; elle ne laissa pas d'en ouvrir la porte, et vit au travers des flammes et de la fumée, ses chères espérances qui finissaient leurs jours par le même genre de mort que le ciel avait réservé pour la mère.

« Le vilain crapaud fut grillé qu'il n'y manquait rien.

« Le cri qu'elle en poussa fut si terrible que j'en frémis d'horreur, et le chêne où j'étais en fut ébranlé; il fut si violent, que cette longue dent qui lui sortait de la bouche sauta plus de cinquante pas loin d'elle, brisée en mille morceaux. Un autre n'aurait pas regretté cette perte : mais pour elle sa furie en augmenta : « C'en est fait, s'écria-t-elle, tous mes charmes m'aban- « donnent, recourons à l'artifice; » ce fut en achevant ces mots qu'elle courut à sa demeure, et que je sortis de mon trou pour me sauver pendant son absence ; je volai tant que je pus, à l'entrée de la nuit je rencontrai le buisson où j'avais caché mon sac de sel; je commençai d'espérer que la sorcière ne me trouverait pas; grâces au ciel, disais-je, me voilà délivré de la cruelle nécessité de choisir entre la mort et cette ragoûtante épouse : mais aussi me voilà perroquet pour le reste de mes jours.

« Je ne vous dirai point tout ce que j'eus à souffrir avant que de parvenir au climat heureux qui devait finir mes misères; je

pensai mourir de faim dans des lieux déserts où je ne trouvais point de fruits; d'ailleurs, comme je n'étais point accoutumé à voler, je ne faisais que de très petites traites; tous ceux qui me voyaient couraient après moi pour me prendre, je n'avais de retraite que le haut des arbres, où je n'étais pas trop en sûreté contre de maudits petits garçons qui m'attaquaient à coups de pierre, ou qui grimpaient après moi.

« Je me remis enfin de toutes mes fatigues dès que je fus dans ce séjour enchanté; l'infernale Dentue m'avait suivi sans que je m'en fusse aperçu, je n'avais garde de la reconnaître sous la figure qu'elle avait prise; elle arriva bientôt après moi sur les confins de Cachemire; elle me côtoyait partout sans faire semblant de rien; j'étais assez accoutumé à me voir admirer de tous ceux qui me voyaient, ainsi je ne fus point surpris de son attention : je savais me mettre hors d'atteinte, quand on m'approchait de trop près.

« Comme j'étais assez embarrassé de ce que je deviendrais, quoique je fusse dans un pays où cent millions de perroquets eussent pu vivre en rois, j'étais de temps en temps fort rêveur; elle s'en aperçut, et, me regardant avec affection au haut de l'arbre où j'étais : « Quel dommage, dit-elle, qu'un si beau per-« roquet soit égaré! Sans doute il est à quelque roi, ou à « quelque beauté qui se désespère à l'heure qu'il est de l'avoir « perdu; que sais-je s'il n'est pas à la plus belle des belles : mais « s'il avait été à Luisante, jamais il n'aurait préféré sa liberté au « plaisir de la voir; s'il n'était pas trop sauvage, » continua-t-elle, voyant que je descendais de branche en branche pour l'écouter, « s'il n'était pas trop sauvage, il se laisserait prendre, et il serait « à la belle Luisante le plus beau présent que puisse fournir le « royaume de son père, en lui donnant le plus bel oiseau du « monde. Qu'il serait heureux, continua la flatteuse sorcière, de « faire les délices de ce qu'il y a de plus beau dans l'univers, et, « parmi les mortels, qui ne changerait de condition avec un « perroquet qui serait chaque jour à portée de voir des trésors « que des belles ne cachent point à des oiseaux. »

« Qu'elle savait bien à qui elle parlait, l'insinuante Dentue. J'en étais si transporté, qu'elle n'eut qu'à me tendre le poing, en achevant de parler : j'y sautai le plus légèrement que je pus.

« Il ne s'en fallut rien que cet empressement ne me fut aussi

funeste qu'il était grand; je vis ses regards changés dans le moment qu'elle m'eut en sa puissance, ses yeux parurent étinceler; elle me serra les pattes d'une main, et me porta deux fois l'autre au cou, pour me le tordre. Je ne comprenais rien à ce transport : mais je n'ai pas eu de peine à l'entendre, quand la baguette de Serène nous a fait voir l'horrible Dentue cachée sous cette figure.

« Elle résista donc, heureusement pour moi, aux premiers mouvements que la vengeance ou la fureur lui avait inspirés; il convenait à ses desseins de m'épargner; cependant elle mit bon ordre que je ne pusse échapper jusqu'à notre arrivée dans cette cour. Ce jour fut le commencement de mon bonheur; mes yeux de perroquet soutinrent l'éclat fatal de ceux de l'adorable Luisante : et par un charme qui m'était inconnu, des gens qui n'auraient osé la voir à cinquante pas n'avaient qu'à me prendre pour la regarder tout à leur aise. Je ne veux point ici parler des transports de joie que je sentais aux innocentes caresses qu'elle me faisait. Mille occasions dont je tairai les circonstances, me tinrent ce que la sorcière m'avait promis. Ce fut sous ma figure de perroquet que je fus trop payé auprès de Luisante des horreurs que la tendresse de la sorcière m'avait inspirées. Enfin j'ai commencé sous cette figure à plaire aux plus beaux yeux du monde; trop heureux si celle que j'ai reprise lui pouvait être aussi agréable. »

Le beau Phénix cessa de parler; et quoique Luisante eût rougi plus d'une fois sur la fin de son discours, ses beaux yeux ne laissèrent pas de l'assurer qu'il ne perdrait rien à n'être plus perroquet.

Le calife trouva les aventures de son gendre assez divertissantes; il lui sut bon gré de n'avoir point voulu de la princesse bossue qu'on lui avait offerte en Circassie. « Mais, seigneur Phénix, lui dit-il, mettez la main à la conscience; si par bonheur on ne vous eût changé en perroquet, n'eussiez-vous pas plutôt épousé la sorcière, sa mère, sa grand'mère, et toutes les Dentues du monde, que de vous laisser égorger comme un sot? Pour moi je suis peut-être aussi délicat qu'un autre : mais après tout il n'est que de vivre. Ne parlons plus de ce que vous eussiez fait, j'espère au moins que le royaume de Cachemire, que vous aurez quand je n'en voudrai plus, et la main de Luisante, que vous avez dès à

présent, vous dédommageront un peu du refus que vous avez fait de l'infante de Circassie.

« A l'égard de votre frère Pinson, quoiqu'il ne soit pas si richement marié, il me paraît si content de sa femme et de sa belle-mère Serène, qu'il ne vous portera point d'envie; car, avec son savoir-faire, ses petits états et ce que Serène lui pourra laisser un jour, il ne laissera pas d'être à son aise. »

La modeste Fleur d'Épine, qui sans ambition eût souhaité d'être héritière de l'univers, rougit de ce que le calife venait de dire; elle n'eut point honte qu'une personne aussi merveilleuse que Serène lui eût donné le jour; mais ce ne fut pas sans confusion pour elle qu'on venait de marquer tous les avantages dont Luisante faisait le bonheur de son époux, et que Tarare avait tous refusés pour elle.

L'équitable Serène vit son embarras, et connut sa pensée; ce fut alors que, demandant un peu d'audience à son tour :

« Calife de Cachemire, dit-elle, vous qui sans doute avez quelques obligations à Tarare, sachez qu'il n'aura pas lieu d'envier l'établissement de son frère. Vous avez vu la préférence qu'il a faite de Fleur d'Épine mourante, de Fleur d'Épine effroyable, et, pour tout dire, de la mémoire de Fleur d'Épine, à la possession de Luisante dans tout l'éclat de sa gloire. Jugez si, dans l'état où vous la voyez maintenant, il ne doit pas être content de sa fortune : mais sachez que Serène n'est point sœur de l'infâme Dentue, ni Fleur d'Épine fille de Serène. Voici son histoire et la mienne. »

HISTOIRE DE SERÈNE

« Entre le Tigre et l'Euphrate, se trouve une vaste étendue de plaines, dont rien n'égale l'heureuse fertilité, si ce n'est le royaume de Cachemire : mon père en était souverain, c'était de tous les mortels celui qui avait le plus pénétré dans les secrets les moins pénétrables de la nature : mais comme il se livrait tout entier à la spéculation, il négligea le gouvernement de ses états, pour s'informer comment les étoiles se gouvernent là-haut.

« Son pays, arrosé par les deux plus grands fleuves de l'univers, était si riche, que ses sujets le devinrent trop : les plus puissants sentirent leur force, et connurent sa faiblesse. Chacun s'établit comme il voulut, tandis que leur prince, loin de s'en mettre en peine, parut ravi d'être débarrassé d'un pays sans montagnes; il lui en fallait pour se perfectionner dans des connaissances qui lui coûtaient tant. Il quitta donc ses états pour en chercher; et, tandis que de montagne en montagne, il s'entretenait avec les mouvements des cieux, on se mit paisiblement en possession de ce qu'il abandonnait sur la terre.

« Cette nouvelle ne l'émut point, l'amour seul en fut capable; et ce ne fut pas le moindre effort de sa puissance que de triompher d'un génie qui s'abîmait dans les méditations abstraites de ce qu'il y a de plus relevé.

« Je ne sais par quel hasard il quitta le sommet de ses montagnes pour descendre en Circassie : mais ce fut là qu'un penchant plus vif que celui qui l'avait entraîné jusqu'alors lui donna du goût pour les beautés mortelles. Il devint amoureux; et la plus belle des Circassiennes ne dédaigna pas la main d'un prince dépouillé de ses états.

« Je ne sais si elle ne s'en repentit point; car au lieu de songer à son établissement, il se hâta de regrimper sur ses montagnes;

quelque choquée que fut son épouse d'un empressement qui ne devait pas se mêler aux charmes nouveaux d'un mariage d'inclination, elle voulut le suivre; et ce fut sur cette montagne que Tarare et Fleur d'Épine ont passée pour venir ici, que mon père fixa ses spéculations errantes.

« Il choisit pour sa retraite cette partie de la montagne que des rochers et des précipices rendent affreuse; ce fut là qu'il se mit à fouiller dans les entrailles de la terre, après avoir puisé dans les régions célestes tout ce que l'esprit humain est capable d'en apprendre.

« Bientôt il eut atteint la perfection presque inaccessible de ce travail merveilleux, où les races suivantes virent tant d'esprits solides devenir visionnaires, et tant de solides trésors dissipés, pour courir après un bien imaginaire.

« L'accomplissement de cet ouvrage ne lui laissa rien à souhaiter; il convertissait à son gré tous les métaux en or : et les puissances invisibles répandues dans les airs obéissaient à ses commandements; il se fit par leur ministère un palais dans le milieu de cette montagne, où les choses même du plus vil usage éclataient par l'or ou brillaient par les pierreries.

« Ce fut dans cette nouvelle habitation que je vins au monde; l'année d'après, ma mère y mit une seconde fille; j'eus l'inclination de mon père pour les sciences, ma sœur eut celle de ma mère avec sa beauté : mais toute merveilleuse que fût la retraite où nous étions, ma mère, aussi bien que ma sœur, s'ennuyèrent de la solitude : l'une voulait revoir un pays qui lui avait donné le jour, l'autre souhaitait de faire un tour dans ces plaines délicieuses, situées entre le Tigre et l'Euphrate, que son père avait abandonnées pour le désert, où elle séchait d'ennui.

« Il s'en aperçut, et, malgré toutes les façons qu'elles firent pour ne le pas quitter, ma mère partit pour la Circassie, où ma sœur l'accompagna, beaucoup plus contente qu'elle ne le parut en nous disant adieu.

« L'argent ne coûtait rien à un homme qui possédait le secret dont il était maître; et l'équipage magnifique avec lequel elles arrivèrent dans le pays de ma mère, était digne de la première fortune de son époux.

« Le roi de Circassie n'eut pas plutôt vu ma sœur, qu'il la trouva digne d'une préférence glorieuse sur toutes les Circas-

siennes ; les plus belles furent au désespoir de voir qu'une étrangère venait leur enlever un cœur qu'elles s'étaient vainement disputées, les unes en séchèrent d'envie, les autres en crevèrent de dépit : mais ma pauvre mère en mourut de joie.

« Mon père apprit ces deux nouvelles à la fois, et les reçut en vrai philosophe; pour moi j'avoue que la joie de l'une m'aida beaucoup à me consoler de la douleur de l'autre, je ne songeai plus qu'à me perfectionner dans les sciences, où je faisais assez de progrès, et dont je sentais augmenter le goût, à mesure que je me sentais acquérir de nouvelles lumières.

« Enfin mon père, après m'avoir communiqué toutes celles dont mon esprit était capable, voulut bien se laisser mourir, pour chercher dans l'autre monde ce qu'il n'avait pu découvrir dans celui-ci : il se laissa, dis-je, mourir, car avec les secrets qu'il avait, il n'aurait tenu qu'à lui de vivre tant qu'il eût voulu.

« J'héritai de ses trésors et d'une partie de ses connaissances; mais de tous ses dons, cette baguette que vous voyez est infiniment le plus précieux : elle est composée de l'assemblage de toutes les vertus secrètes des minéraux et des talismans; par elle je commande aux éléments, je découvre la vérité de tout, une partie de l'avenir m'est présente, et je rappelle tout le passé; mon père m'avait défendu de monter jusques au haut de la montagne que nous habitions : cette curiosité, que je n'avais jamais eue devant, me vint tourmenter au moment qu'il me l'eut défendu, et, dès qu'il eut les yeux fermés, je la satisfis.

« Ce fut de là que, contemplant avec étonnement les plaines enchantées du bienheureux Cachemire, je fis transporter ce que je voulus des trésors immenses dont mon père avait enrichi les cavernes de cette montagne; et, de peur que l'affluence de ceux qui viendraient me consulter, n'interrompît les heures de repos ou d'étude dont je voulais être la maîtresse, je rendis ma demeure inaccessible à tout ce que je ne voulais pas y recevoir.

« J'y goûtais tout ce que la tranquillité d'esprit a de plus aimable pour les mortels, et, loin d'envier l'établissement de ma sœur sur le trône de Circassie, rien ne troubla la paix dont mon cœur jouissait, que mon inquiétude pour elle.

« Comme elle avait eu trois filles de suite, je consultai mes livres sur leur destinée et la sienne; j'appris qu'elle n'aurait plus d'enfants. et que le roi son époux la laisserait bientôt veuve et

régente de ses états. Je trouvai dans l'horoscope de l'aînée de ses filles qu'elle était menacée de quelque désastre : mais ce fut en vain que je mis tout en usage pour en savoir les particularités : je connus seulement qu'une puissance ennemie, presque égale à la mienne, la devait persécuter. J'eus recours à ma baguette, et en ayant passé le bout sur une peau de parchemin que j'ouvris sur la table, elle y traça elle-même l'horrible figure de Dentue, elle décrivit la situation de sa demeure, ses sortilèges et ses inclinations. J'eus horreur d'apprendre que la plus horrible des créatures avait encore plus de penchant à l'amour qu'à la haine ou à la cruauté, que son art n'était employé qu'à faire tomber les hommes dans ses pièges, et que la mort était la seule ressource de ceux qui dédaignaient de s'en garantir par une complaisance encore plus funeste. Cependant je découvris avec douleur que tant qu'elle serait maîtresse de la Jument Sonnante et du Chapeau lumineux, mon pouvoir ni mes enchantements ne pourraient rien contre les siens.

« J'appris par ma baguette qu'elle avait un fils à peu près de l'âge de l'aînée des filles de ma sœur, et je ne doutai point que son dessein ne fût d'enlever l'héritière de Circassie pour la donner à ce fils : c'est pourquoi je voulus la prendre sous ma protection; ma sœur me l'envoya secrètement, mais cette précaution pensa la perdre; la sorcière trouva le moyen de l'enlever presque d'entre mes bras, dans le moment qu'elle venait de m'être remise; j'avais eu beau la faire passer pour ma fille, la cruelle Dentue ne s'y laissa pas tromper, et toute ma vigilance fut inutile pour défendre la pauvre petite Fleur d'Épine contre l'inhumaine sorcière. Oui, calife de Cachemire, cette même Fleur d'Épine que vous voyez, et que vous aviez si hâte de brûler, est héritière du royaume de Circassie; elle me fut donc enlevée sans que je susse de quelle manière : mais ni mon art, ni toutes les puissances du monde ne l'auraient pu délivrer de celle de la sorcière, si Tarare ne l'avait entrepris; cette gloire était réservée par les destins à l'amant le plus ingénieux, aussi bien qu'au plus fidèle; je connus qu'il fallait ces deux qualités à celui qui enlèverait la jument et le chapeau de la sorcière : mais je ne savais où trouver un homme de ce caractère.

« Dans ce temps-là Luisante vint au monde; et mes livres, que je consultais sur sa naissance, m'ayant appris ce que ce devait être

un jour que cette beauté, je fis répandre une contagion secrète sur l'éclat naissant de ses yeux, bien assurée qu'on aurait recours à moi pour y remédier; et fort résolue de ne le faire qu'à condition qu'on me livrerait Fleur d'Épine, avec les trésors de la sorcière.

« La curiosité de Tarare l'avait heureusement conduit chez moi, avant que de se rendre à la cour, et ce que je découvris de son esprit et de ses sentiments me fit espérer que, s'il osait tenter l'aventure, il ne serait pas indigne d'y réussir. J'en eus encore meilleure opinion, lorsque je le vis revenir à quelque temps de là pour me consulter; je ne le vis point embarrassé des choses que je proposai pour prix du secours qu'on me demandait, quoique j'en eusse étalé tout le danger; et, lui ayant demandé s'il connaissait quelqu'un d'assez téméraire à votre cour, pour rendre service à la belle Luisante à ce prix : « Il ne faut, dit-il, « que beaucoup d'ambition ou beaucoup d'amour pour l'entre- « prendre, et l'espérance seule d'en être avoué de vous suffit « pour tout oser, sans autre motif que celui de la gloire. »

« Je ne vous dirai point la joie que me donna cette réponse d'un homme que je commençais à beaucoup estimer; je ne doutai point que ce ne fût lui que les destinées avaient marqué pour le libérateur de Fleur d'Épine.

« Je lui fis espérer que je ne lui serais pas contraire, s'il entreprenait ce que je lui peignis encore plus dangereux que je n'avais fait; il n'en fut point ébranlé; je lui tins parole, et quoiqu'il ne me fût pas permis de l'assister toujours, mon génie a souvent inspiré le sien dans l'exécution; mais, après tout, c'est à son esprit, à sa fermeté, mais plus que tout à sa constance que la gloire en est due.

« Tandis qu'il était en chemin pour aller chez la sorcière, j'employai ma baguette pour satisfaire la curiosité que j'avais sur Fleur d'Épine; elle m'en traça la figure et les souffrances dans les tristes occupations de sa vie; je trouvai sa figure digne de récompenser ce qu'on entreprenait pour elle, je ne crus pas qu'il fût nécessaire de toucher le cœur de Tarare pour elle, si son esprit et ses sentiments répondaient aux charmes de sa personne : mais j'avoue que j'inspirais des mouvements favorables pour lui à Fleur d'Épine, qu'une première vue n'aurait pas attirés : mais qu'il n'aurait que trop mérités sans mon secours, avec un peu de temps.

« Ma joie fut extrême quand je les sus arrivés dans ce royaume; et quoiqu'il y eût un peu de cruauté à rendre ma demeure inaccessible lorsqu'il y voulut mener Fleur d'Épine, je le fis pour éprouver sa constance pour elle, jusques au bout, et pour connaître s'il en était digne; vous avez vu triompher cette constance par des épreuves qui méritent qu'il règne sur le trône d'une princesse qui règne si parfaitement dans son cœur.

« J'avais dès longtemps prévu la révolution qui devait arriver en Circassie : mais, en la prévoyant, il ne me fut pas permis de la prévenir; tout ce que je pus faire fut de sauver la reine ma sœur et les trois filles qui lui restaient, dans l'extrémité qui les exposait à la fureur du tyran; et, pour les dérober à sa poursuite, je leur choisis une retraite presque inconnue vers les confins du royaume.

« Ce fut là que, craignant toujours la recherche qu'on en pouvait faire, je fis un enchantement par lequel la reine paraissait changée en corneille, dès que le hasard y conduisait quelque étranger, et ses filles avec leurs compagnes paraissaient changées en pies, sans qu'elles parussent les unes aux autres avoir changé de forme.

« Voilà, princes, l'illusion qui vous a causé tant de surprise, lorsque le hasard vous a conduits l'un après l'autre où elles étaient.

« Tandis que Tarare me cherchait inutilement avec Fleur d'Épine, je savais sous quel déguisement Dentue était arrivée ici; je savais ses desseins : mais je savais que sa puissance était si bornée depuis qu'elle n'avait plus la jument et le chapeau, qu'il me serait facile de prévenir tous ses attentats contre la vie.

« Je livrai donc Fleur d'Épine pour un temps aux cruautés qui l'attendaient à son arrivée, par le moyen de l'impertinente sénéchale et de l'inhumaine Dentue. Fleur d'Épine ne devait être qu'au plus fidèle des amants. Quelle plus grande épreuve de sa constance que de l'exposer à ses yeux dans la laideur affreuse où les maléfices de la sorcière l'avaient réduite, dans le temps que la main de Luisante avec le trône de Cachemire lui seraient offerts.

« Je ne le retins pas longtemps lorsqu'il revint avec le chapeau lumineux et la jument : je tins pourtant parole dans le remède que j'avais promis pour les beaux yeux qui causaient tant de ravages; mais quoique Tarare retournât auprès de sa chère Fleur d'Épine, je savais bien que, dans l'état où il la trouverait, elle aurait besoin d'un secours plus puissant que le sien.

« J'employai tous les génies que mon art soumet à mes volontés, pour veiller à la sûreté de sa vie jusqu'à mon arrivée, résolue de le suivre de bien près; je différai mon départ jusqu'à la dernière extrémité, et je pensai m'en repentir; car, dans le moment que je venais de monter sur Sonnante, le plus agréable et le plus désiré des obstacles vint s'opposer à mon départ.

« Trois courriers de Circassie arrivèrent à une heure l'un de l'autre, qui m'apportèrent les nouvelles surprenantes du rétablissement de ma sœur. Le premier m'apprit que l'usurpateur avait péri par un soulèvement aussi soudain que la révolution qui l'avait placé sur le trône. L'autre confirma cette nouvelle, et ajouta que la populace émue n'avait pas même épargné sa pauvre bossue de fille.

« Le dernier, enfin, me fit un ample détail des acclamations, de l'allégresse et des transports d'impatience dont la reine et ses filles étaient attendues dans la capitale de Circassie; et ce dernier courrier m'était dépêché par elle-même, au-devant de laquelle le conseil et les grands du royaume étaient allés.

« Ainsi, seigneur, Tarare n'est pas si mal marié que vous l'avez cru; car, quelque empressement que Fleur d'Épine ait de voir régner un homme que l'amour parfait et l'inviolable fidélité en rendent digne, elle trouvera ses états paisibles à son arrivée, sa mère et ses sœurs moins tranquilles par l'impatience de recevoir une fille et une souveraine qu'elles avaient cru perdue; et tout le peuple, à son ordinaire, avide de ce changement, n'aura pas de peine à combler de souhaits et de bénédictions une reine faite comme Fleur d'Épine. »

Le récit de Serène ne fut pas plutôt fini que le calife s'étant embarrassé dans quelques compliments à Serène, et quelques excuses à Fleur d'Épine, on vint l'en dégager, en lui disant qu'on avait servi.

Le festin fut le plus superbe qu'on verra jamais : mais il parut d'une ennuyeuse longueur à deux princes qui ne se repaissaient que de tendres regards.

Enfin l'heure tant souhaitée arriva; le dieu de l'hymen alluma tous ses flambeaux pour éclairer Phénix à l'appartement de Luisante, où le calife leur donna le bonsoir; et, dans celui qu'on avait préparé pour Fleur d'Épine, il ne tint qu'au plus fidèle de tous les amants d'être le plus heureux de tous les hommes.

MADAME DE MURAT

MADAME DE MURAT

Henriette-Julie de Castelnau naquit en 1670, à Brest, dont son père, le marquis de Castelnau, mestre de camp de cavalerie, était gouverneur. Elle vint à Paris à l'âge de seize ans, où elle épousa le comte de Murat, colonel d'infanterie et brigadier des armées du roi. Quelque temps après son arrivée dans la capitale, elle fut présentée à la cour. Elle y parut dans le costume des paysannes bretonnes qui lui allait à ravir; aussi son succès fut énorme.

On dit qu'elle eut beaucoup d'amants et d'aventures. D'ailleurs elle était jolie, et, de plus, elle avait beaucoup d'esprit et d'imagination. Mais — selon l'expression de Lenglet-Dufresnoy — elle était « si zélée pour la vie joyeuse » que sa réputation en fut atteinte. Cependant il ne faut pas la confondre, comme certains l'ont fait, avec Madame de Chasteau-Gay, *de la ville de Murat*, en Auvergne, dont parle Tallemant des Réaux, et qui « allait d'ordinaire à cheval avec de grosses bottes, la jupe retroussée, et un chapeau avec un bord et des rayons de fer et des plumes par-dessus, l'espée au costé et les pistollets à l'arçon de sa selle »; elle n'a rien de commun avec cette « femme vaillante ». Ce qui n'empêche pas que sa naissance et sa situation donnèrent un relief particulier à ses égarements.

Le plaisir ne lui suffisant pas, il lui fallut encore l'intrigue et le scandale. La jeune et belle comtesse ayant attaqué, dans un libelle, Madame de Maintenon et ses amis, le roi l'exila à Auch, suivant les uns, à Loches, suivant les autres. L'*Histoire galante des habitants de Loches*, dont elle est l'auteur, semble donner raison à ces derniers.

Au début du règne de Louis XV, sous la Régence, la marquise de Parabère obtint facilement sa grâce. Revenue à Paris en 1715, elle dut le quitter peu de temps après, pour aller mourir, en 1716, épuisée par la maladie, dans une terre, la Buzardière, qu'elle possédait dans le Maine.

Inutile d'ajouter que cette femme, dont la vie s'est écoulée dans le désordre, était l'amie de la comtesse d'Aulnoy.

On doit à Madame de Murat, outre des contes de fées, des vers gracieux et faciles et un certain nombre de romans.

Citons entre autres : *La Comtesse de Châteaubriant ou les Effets de la Jalousie,* Paris, 1696; *Mémoires de Madame la comtesse de Murat avant sa retraite*, Paris, 1697 (c'est un plaidoyer personnel où Madame de Murat répond à Saint-Evremond); les *Nouveaux Contes des fées*, Paris, 1698; le *Voyage de campagne*, Paris, 1699; *Histoires sublimes et allégoriques de l'année 1699*, Paris, 1699; *Histoire galante des habitants de Loches*, 1707; *Les Lutins du Château de Kernosy, nouvelle historique*, Leyde et Paris, 1710; *Le Comte de Dunois ou Madame d'Alençon*; *Anguillettes*; *Le Palais de la Vengeance, histoire sublime et allégorique*, etc.

OCTAVE BLONDEL.

L'HEUREUSE PEINE

L'HEUREUSE PEINE

Il fut autrefois un grand roi, qui devint éperdument amoureux d'une belle princesse de la cour; dès qu'il l'aima, il lui parla de sa tendresse. Les rois ont d'autres privilèges que les vulgaires amants; la princesse ne s'offensa point d'un amour qui pouvait la placer sur le trône, mais elle parut toujours aussi sage au roi, qu'il la trouvait charmante. Il l'épousa; la noce se fit avec une magnificence incroyable, et, ce qu'il l'est encore bien davantage, c'est qu'il fut époux sans cesser d'être amant. Le bonheur d'un si doux hyménée ne fut troublé que par la tristesse de n'avoir point d'enfants pour succéder à leur bonheur et à leur royaume. Le roi, pour pouvoir du moins jouir de la douceur de l'espérance, se résolut d'aller consulter une fée, qu'il croyait fort de ses amies; elle s'appelait Formidable, mais elle ne l'avait pas toujours été pour le roi; on dit même que l'on trouvait encore dans de vieux recueils de ce pays-là des « vau-de-ville » qui disaient beaucoup de ses nouvelles, tant les poètes ont été téméraires de tous temps, car la fée était fort respectée, et paraissait si farouche, qu'il n'était presque pas possible de s'imaginer qu'elle eût ressenti le pouvoir de l'amour; mais, où sont les cœurs qui lui échappent? Le roi, qui avait toujours été galant, et qui avait beaucoup d'esprit, n'ignorait pas que les apparences sont souvent trompeuses. Il trouva Formidable dans un bois où il était allé à la chasse; elle parut à ses yeux sous une figure si gracieuse, et avec un air si charmant, que le roi ne douta pas un moment qu'elle ne voulût plaire. Rarement on fait briller tant de charmes sans intention. Le roi l'aima. La fée trouva plus de plaisir à être aimée qu'à inspirer toujours de la terreur; cette tendresse dura quelques années; mais, un jour, Formidable, qui comptait sur le cœur de son amant comme sur un bien

qui ne pouvait cesser d'être à elle, se laissa voir au roi sous sa véritable figure. Elle n'était plus jeune; elle n'avait guère de beauté; elle se repentit, par le trouble qu'elle remarqua sur le visage du roi, d'avoir eu trop de confiance en elle-même; et elle reconnut peu après que les sentiments du cœur, quelque tendres qu'ils puissent être, ne peuvent toucher, et ne sauraient rendre l'amour heureux, s'ils ne sont soutenus par une figure aimable. Le roi fut honteux de n'avoir été amoureux que d'une belle idée. Il cessa d'aimer sa fée, et conserva seulement pour elle des égards et de la déférence. Formidable, par une gloire qui lui était naturelle, feignit si bien d'être contente de l'amitié du roi, qu'elle le persuada qu'elle était la meilleure de ses amies; elle fut même à sa noce, comme les autres fées du pays qui en furent priées, pour ne pas donner à penser, par un refus éclatant, qu'elle eût lieu d'être fâchée de ce mariage.

Le roi, comptant donc sur l'amitié de son ancienne maîtresse, l'alla trouver dans sa demeure : c'était un palais de marbre couleur de feu, au milieu d'une vaste forêt.

L'on y arrivait par une avenue d'une longueur prodigieuse; elle était bordée des deux côtés par cent lions couleur de feu. Formidable n'aimait que cette couleur; et elle avait fait ainsi tous les animaux qui naissaient dans sa forêt; au bout de l'avenue, on trouvait une grande place carrée, où une troupe de Mores vêtus de couleur de feu et or, magnifiquement armés, faisaient une garde perpétuelle.

Le roi traversa seul la forêt; il en savait les chemins à merveille, il traversa même l'avenue des lions sans danger : car il leur jeta, en entrant, des renoncules que la fée lui avait données autrefois pour traverser ce passage, sans craindre ces redoutables lions; dès que le roi leur eut jeté ces belles fleurs ils devinrent doux et paisibles. Il se trouva enfin à la garde des Mores; ils tournèrent d'abord leurs flèches contre lui : mais le roi leur jetant des fleurs de grenades qu'il tenait aussi de la fée comme les renoncules, les Mores tirèrent en l'air leurs flèches, et se rangèrent en haie pour le laisser passer. Il entra dans le palais de Formidable. Elle était dans un salon, assise sur un trône de rubis, au milieu de douze Moresses vêtues de gaze, couleur de feu et or; son habit était pareil aux leurs, et si couvert de pierreries, qu'elle brillait comme le soleil, mais elle

n'en était pas plus belle; le roi regarda, et écouta quelques moments avant que d'entrer dans le salon; il y avait auprès de la fée quantité de livres sur une table de marbre rouge; il vit qu'elle en prenait un, et continuait d'instruire les Moresses de ces secrets qui rendent les fées si redoutables; mais Formidable ne leur apprenait que ceux qui sont contraires au repos et au bonheur des hommes. Elle se gardait bien de leur enseigner ceux qui peuvent contribuer à leur félicité.

Le roi en sentit de la haine pour la fée; et, entrant dans le salon, interrompit cette fatale leçon, et surprit Formidable par son arrivée; mais, se remettant, dans le moment même elle renvoya ses Moresses, et, regardant le roi avec un air de fierté et de colère : « Que venez-vous chercher ici, lui dit-elle, prince inconstant? Pourquoi, par votre odieuse présence, venez-vous troubler encore le repos dont je tâche à jouir ici ? » Le roi fut tout surpris d'un discours qu'il n'attendait pas, et la fée, ouvrant un de ses livres : « Je vois bien ce que vous voulez, continua-t-elle? Oui, vous aurez une fille de cette princesse, que vous m'avez préférée si injustement, mais ne croyez pas être toujours heureux, il est temps que je me venge. La fille que vous devez avoir sera autant haïe de tout le monde, que je vous ai autrefois aimé. » Le roi fit tout ce qu'il lui fut possible pour adoucir la colère de la fée, mais ce fut inutilement, la haine avait succédé à l'amour; et, c'était l'amour seul qui pouvait attendrir la fée, car la pitié et la générosité étaient des sentiments qu'elle ne connaissait point. Elle ordonna fièrement au roi de sortir de son palais, et, ouvrant une volière, il en sortit un perroquet couleur de feu. « Suivez cet oiseau, dit-elle au roi, et rendez grâces à ma bonté, qui ne vous livre pas à la fureur de mes lions et de mes gardes. » L'oiseau vola. Le roi le suivit, et par un chemin qui lui était inconnu, et beaucoup plus court que celui qu'il connaissait, il fut conduit dans son royaume. La reine, qui le trouva à son retour d'une tristesse extrême, lui en demanda tant le sujet, que le roi lui apprit la cruelle prédiction de la fée, sans toutefois lui apprendre tout ce qui s'était passé autrefois entre eux, pour ne pas attirer de nouveaux malheurs sur la belle reine. Cette jeune princesse savait qu'une fée ne peut pas empêcher absolument ce qu'une de ses pareilles a prédit, mais qu'elle peut adoucir les peines qui ont été ordonnées.

« J'irai, dit la reine, trouver Lumineuse, souveraine de l'Empire heureux; c'est une fée célèbre qui se plaît à protéger les malheureux. Elle est ma parente; elle m'a toujours favorisée; et elle m'avait même prédit la fortune où l'amour me devait faire parvenir. » Le roi approuva fort le voyage de la reine, et il en espéra beaucoup. Son équipage étant prêt, elle fut chercher Lumineuse. Cette fée portait ce nom parce que sa beauté était si brillante, qu'à peine en pouvait-on soutenir l'éclat, et la grandeur de son âme répondait parfaitement à sa beauté. La reine arriva dans une vaste campagne, et aperçut de fort loin une grande tour; mais quoi qu'on la vît de loin, il y avait bien des détours pour y arriver. Elle était de marbre blanc, elle n'avait point de porte, les fenêtres, faites en arcades, étaient de cristal, une belle rivière, dont les ondes paraissaient d'argent, battait le pied de la tour. Elle tournait neuf fois à l'entour. La reine avec toute sa cour arriva au bord de l'eau, qui commençait là le premier cercle qu'elle faisait autour de la demeure de la fée. La reine la passa sur un pont de pavots blancs, que le pouvoir de Lumineuse avait rendu aussi sûr et aussi durable que s'il eût été bâti d'airain; quoiqu'il ne fût que de fleurs, il ne laissait pas d'être redoutable, il avait le pouvoir d'endormir pour sept ans ceux qui le passaient contre la volonté de la fée. La reine aperçut, au delà du pont, six jeunes hommes magnifiquement vêtus endormis sur des lits de gazon sous des pavillons de feuillages. C'étaient des princes amoureux de la fée; et, comme elle ne voulait point entendre parler de l'amour, elle ne leur avait pas permis de passer plus loin. La reine, après avoir passé le pont, se trouva dans le premier espace que la rivière laissait libre, il était occupé par un labyrinthe charmant, tout de jasmins et de lauriers-roses; il n'y en avait que de blancs, car c'était la couleur qu'aimait Lumineuse. Après avoir admiré cette belle promenade, et en avoir démêlé facilement les détours qui n'étaient embarrassants que pour ceux que l'aimable Lumineuse ne voulait pas voir pénétrer dans son agréable demeure, la reine repassa la rivière, sur un pont d'anémones blanches; elle faisait en cet endroit son second tour, et l'espace qu'elle laissait libre avant que de faire son troisième cercle, était occupé par une forêt d'acacias toujours fleuris; les routes en étaient charmantes et si sombres, que le soleil ne les pouvait

pénétrer : on y voyait de tendres colombes, dont les plumes pouvaient faire honte à la neige; tous les arbres étaient couverts d'un nombre infini de serins blancs qui faisaient des concerts agréables; Lumineuse, d'un coup de baguette, leur avait appris les plus beaux et les plus aimables chants du monde.

On sortait de cette belle forêt par un pont de Tubéreuses, et l'on entrait dans une belle campagne toute couverte d'arbres chargés de si beaux fruits, et si délicieux, que le moindre arbre de ce lieu-là faisait honte aux fameux jardins des Hespérides. Cependant la reine trouvait tous les soirs les plus belles tentes du monde, et de magnifiques repas se trouvaient servis dès qu'elle arrivait, sans que l'on vît aucun de ses officiers si diligents et si habiles; la fée, qui avait appris dans ses livres l'arrivée de la reine, prenait soin de son voyage; elle ne voulait pas même qu'elle pût être fatiguée un moment. La reine, pour sortir de cette merveilleuse campagne, passa la rivière sur un pont d'œillets blancs, et entra dans le parc de la fée. Il était aussi beau que tout le reste; la fée y venait chasser quelquefois. Il était rempli d'un nombre infini de cerfs et de biches blanches, et d'autres animaux de la même couleur; une meute de levrons blancs était dispersée dans ce parc, et couchée sur l'herbe avec des biches et des lapins blancs, et d'autres animaux qui d'ordinaire sont sauvages : mais ils ne l'étaient point en ce lieu-là; l'Art de la Fée les avait apprivoisés; et, quand les chiens chassaient quelque bête pour amuser Lumineuse, il semblait qu'ils eussent compris que ce n'était qu'un jeu, car ils faisaient tout ce qu'ils devaient faire excepté qu'ils ne se faisaient jamais de mal. En ce lieu la rivière faisait son cinquième cercle autour de la demeure de la fée. La reine, pour sortir du parc, la passa sur un pont de petits jasmins et se trouva dans un hameau charmant. Toutes les petites cabanes y étaient bâties d'albâtre; les habitants de cet aimable lieu étaient sujets de la fée; ils gardaient ses troupeaux, leurs habits étaient de gaze d'argent; ils étaient couronnés de guirlandes de fleurs, et leurs houlettes étaient toutes brillantes de pierreries; tous les moutons étaient d'une blancheur surprenante; toutes les bergères étaient jeunes et belles, et Lumineuse aimait trop la couleur blanche pour avoir oublié de leur faire un teint si beau, qu'il semblait que le soleil même aidât à le rendre plus éclatant; tous les

bergers étaient aimables, et le défaut qu'on pouvait trouver dans cet agréable pays, c'est qu'il n'y avait pas une seule beauté brune; les bergères furent recevoir la reine, et lui présentèrent des vases de porcelaine remplis des plus belles fleurs du monde. La reine et toute sa cour étaient charmées d'un voyage si galant, et cette princesse en tirait un heureux présage pour ce qu'elle désirait de la fée. Comme elle se mettait en chemin pour sortir du hameau, une jeune bergère s'avançant vers la reine, lui apporta une petite levrette sur un carreau de velours blanc, brodé d'argent et de perles : à peine distinguait-on la levrette sur son carreau, tant leur couleur était semblable. « La fée Lumineuse, Souveraine de l'Empire heureux, dit la jeune bergère à la reine, m'a ordonné de vous présenter Blanc-Blanc de sa part, c'est le nom de la petite levrette; elle a l'honneur d'être aimée de Lumineuse, son art en a fait une merveille, et elle lui a commandé de vous conduire jusques à la tour; vous n'aurez, grande princesse, qu'à la laisser aller et la suivre. » La reine reçut la petite levrette avec plaisir, charmée du soin que la fée prenait d'elle. Elle caressa Blanc-Blanc, qui, après lui avoir rendu ses caresses avec beaucoup d'esprit et de grâce, sauta légèrement à terre, et se mit à marcher devant la reine, qui la suivit avec toute sa cour. Ils arrivèrent au bord de la rivière, qui faisait là son sixième tour; ils furent fort étonnés de n'y point trouver de pont pour la passer. La fée ne voulait pas que ses bergers allassent la troubler dans sa retraite; il n'y avait jamais de pont, dans ce lieu-là, que quand elle y voulait passer, ou y recevoir ses amis. La reine rêvait profondément à cette aventure, quand elle entendit Blanc-Blanc qui aboya trois fois; aussitôt un Zéphir agita les arbres qui étaient au delà de la rivière, et fit tomber dans l'eau une si grande quantité de fleurs d'orangers qu'il s'en forma un pont, et la reine passa la rivière dessus. Elle remercia Blanc-Blanc par des caresses, et elle se trouva dans une avenue de myrtes et d'orangers délicieux; et, après l'avoir traversée sans s'ennuyer, quoiqu'elle fût d'une longueur extrême, elle retrouva le bord de la rivière qui faisait son septième tour dans cet endroit-là : elle n'y vit point de pont, mais l'aventure du matin la rassurait; Blanc-Blanc frappa la terre trois fois avec sa petite patte, et dans le moment même apparut un pont de hyacinthes blanches. La reine le passa, et

elle entra dans une prairie toute émaillée de fleurs; ses belles tentes s'y trouvèrent dressées; elle s'y reposa, puis elle continua son chemin, et elle trouva encore le bord de l'eau. Il n'y avait point de passage, Blanc-Blanc s'avança, but dans cette belle rivière; et, aussitôt il parut un pont de roses blanches, qui servit à la reine pour entrer dans le jardin de la fée; il était si rempli de fleurs merveilleuses, de jets d'eau extraordinaires, et de statues d'une beauté si surprenante, qu'il n'est pas possible d'en faire une exacte description. Si la reine n'avait pas senti une impatience extrême de prévenir les maux dont la cruelle Formidable l'avait menacée, elle serait restée plus longtemps dans ce beau lieu; toute sa cour en sortit à regret; mais, il fallut suivre Blanc-Blanc, qui conduisit la reine où la rivière faisait son dernier cercle autour de la demeure de Lumineuse; la reine vit enfin de près la tour de la fée; il n'y avait que la rivière entre elles; elle la regarda avec plaisir, comme étant le sujet de son voyage, et elle lut cette inscription qui était écrite sur la tour en lettres d'or :

C'est ici le charmant séjour
De la félicité parfaite;
Lumineuse a bâti cette belle retraite;
Elle y reçoit les ris, elle en bannit l'amour,
Et pour lui cependant elle semble être faite.

Cette inscription avait été faite à sa gloire par les fées les plus renommées de son temps; elles avaient voulu laisser à la postérité ce témoignage de leur amitié et de leur estime. Pendant que la reine s'amusait ainsi au bord de l'eau, Blanc-Blanc passa ce petit trajet à la nage; et, faisant le plongeon, rapporta une coquille de nacre de perle qu'elle laissa retomber dans la rivière; à ce bruit six belles nymphes, vêtues d'habits brillants, ouvrirent une grande fenêtre de cristal; il en sortit un degré de perles qui s'approcha peu à peu de la reine.

Blanc-Blanc monta promptement jusques à la fenêtre de la fée et entra dans la tour; la reine prit le même chemin; mais, à mesure qu'elle montait ce joli degré, les marches qu'elle avait passées disparaissaient, et l'empêchèrent ainsi d'être suivie. Elle entra dans la belle tour de Lumineuse, et la fenêtre fut refermée.

Toute la suite de la reine fut au désespoir de ne la voir plus, et

de ne pouvoir la suivre, car elle était extrêmement aimée; leurs cris se firent entendre jusques au lieu où Lumineuse entretenait la reine, et, pour rassurer ces malheureux, la fée envoya une de ses nymphes pour les conduire au hameau où ils devaient attendre le retour de la reine; le degré de perles reparut et leur rendit l'espérance. La nymphe descendit, et la reine parut à sa fenêtre pour leur ordonner de la suivre et de lui obéir. Cette princesse demeura avec la fée, qui la reçut avec une magnificence prodigieuse, et avec un air divin qui gagnait tout les cœurs. La reine y demeura trois jours qui ne suffirent pas pour voir toutes les merveilles de la tour de Lumineuse, et il aurait fallu des siècles entiers pour admirer tout, et les beautés de la fée. Le quatrième jour, Lumineuse, après avoir donné à la reine des présents aussi galants que magnifiques : « Belle princesse, lui dit-elle, je suis fâchée de ne pouvoir réparer le malheur dont Formidable vous a menacée; mais, c'est la faute du destin; il nous permet de répandre des biens sur ceux que nous favorisons mais il nous défend de garantir et de finir les maux ordonnés par une autre fée. Ainsi, pour vous consoler du malheur que l'on vous prépare, je vous promets, avant qu'il soit un an, une fille si belle, que tout ce qui la verra en sera charmé, et je prendrai soin de faire naître un prince digne d'elle. »

Une prédiction si favorable fit oublier pour quelque temps à la reine la haine de Formidable, et le malheur qu'elle attendait. Lumineuse ne dit point à la reine ce qui rendait Formidable son ennemie.

Les fées, qui même ne s'accordent pas ensemble, conservent exactement entre elles les secrets qui peuvent les rendre méprisables aux mortels, et l'on assure que ce sont les seules femmes qui ont eu l'esprit de ne point dire de mal les unes des autres. Après des remerciements infinis de la part de la reine, Lumineuse ordonna à douze de ses nymphes de se charger de présents et de reconduire la reine jusqu'au hameau; et elle la conduisit elle-même jusqu'au degré de perles qui parut dès que l'on eut ouvert la fenêtre. Quand la reine et les nymphes furent au bas du degré elles virent un char d'argent attelé de six biches blanches; leurs harnais étaient tout couverts de diamants, un jeune enfant beau comme le jour conduisait le char, et les nymphes le suivirent montées sur des chevaux blancs qui

pouvaient disputer de beauté avec ceux du Soleil. Dans ce galant équipage la reine arriva au hameau, elle y retrouva toute sa cour qui fut ravie de la revoir : les nymphes prirent congé de la reine, et lui présentèrent ces douze beaux chevaux-fées pour ne se lasser jamais; elles dirent à la reine que Lumineuse la priait de les donner au roi de sa part. La reine, comblée des bontés de la fée, retourna dans son royaume. Le roi la vint recevoir jusques sur la frontière, et fut si charmé de son retour et de l'agréable nouvelle qu'elle lui annonçait de la part de Lumineuse, qu'il ordonna des réjouissances publiques, dont le bruit, qui parvint jusques à Formidable, redoubla encore sa haine et sa colère pour le roi. Peu de temps après le retour de la reine, elle devint grosse et elle ne douta point que ce ne fût de cette belle princesse qui devait charmer tous les cœurs, car Lumineuse lui avait promis la naissance avant la fin de l'année; et, Formidable n'avait point prescrit le temps où sa vengeance devait s'accomplir, mais, elle n'avait pas dessein de le retarder. La reine accoucha de deux princesses, et ne douta pas un moment laquelle lui avait été promise par Lumineuse par l'empressement qu'elle se sentit d'embrasser celle qui avait vu le jour la première.

Elle la trouva digne des promesses de la fée, rien au monde n'était si beau; le roi et tous ceux qui étaient présents s'empressaient d'admirer la petite princesse, et l'on oubliait absolument l'autre; quand la reine, qui jugea par cette négligence générale que les prédictions de Formidable s'accomplissaient aussi, ordonna plusieurs fois qu'on en eût le même soin que de l'aînée.

Les femmes lui obéirent avec une répugnance qu'elles ne pouvaient vaincre, et que le roi et la reine n'osaient presque blâmer, parce qu'ils la sentaient eux-mêmes. Lumineuse arriva en diligence sur un nuage, et nomma la belle princesse Aimée, pour lui donner un nom convenable au destin qu'elle lui avait promis. Le roi rendit à Lumineuse tous les respects qu'elle méritait; elle promit à la reine qu'elle protégerait toujours Aimée; elle ne lui fit point alors de don, car elle lui avait déjà tout donné. Pour l'autre princesse, en vain le roi lui donna le nom de ses provinces. On s'accoutuma insensiblement à l'appeler Naimée par une opposition bien cruelle pour elle. Quand les deux princesses eurent atteint l'âge de douze ans, Formidable

voulut qu'on les éloignât de la cour, disait-elle, pour diminuer la haine et l'amour qui se partageaient entre elles. Lumineuse laissait ordonner Formidable, elle était sûre que rien ne pouvait empêcher la belle Aimée de régner dans le royaume de son père, et dans tous les cœurs; elle l'avait fait naître avec tant de charmes, qu'il ne fallait que la voir pour n'en pas douter : le roi, pour tâcher d'apaiser la haine que Formidable répandait sur sa maison, résolut de lui obéir. Il envoya donc les deux princesses avec une jeune et aimable cour dans un château merveilleux qu'il avait à l'extrémité de son royaume : il s'appelait le Château des Portraits, c'était un lieu digne de la savante fée qui l'avait bâti, il y avait quatre mille ans : les jardins et toutes les promenades des environs étaient admirables; mais, ce qu'il y avait de plus beau était une galerie à perte de vue, où l'on voyait les portraits de tous les princes, et de toutes les princesses du sang royal de ce royaume et ceux des pays voisins; dès qu'ils avaient quinze ans, leurs portraits s'y trouvaient peints avec un art qui ne pouvait être que faiblement imité par toute autre que par une fée. Ce don devait durer jusques au temps qu'il entrerait dans ce château la plus belle princesse du monde.

Cette galerie séparait deux appartements vastes et magnifiques, les deux princesses les occupèrent; elles eurent mêmes maîtres, même éducation; on n'apprenait rien à la charmante Aimée, que l'on n'enseignât à sa sœur; mais, Formidable venait lui faire des leçons qui gâtaient toutes les autres, et Lumineuse venait de son côté par ses conversations rendre Aimée digne de l'admiration de tout l'univers. Il y avait trois ans que les princesses étaient dans ce château, éloignées de la cour. Elles entendirent un jour un bruit inconnu, qui fut suivi d'une musique charmante : elles regardaient de tous côtés pour voir d'où partaient ce bruit et ce concert agréable, quand elles aperçurent trois portraits qui remplirent trois places qui un moment auparavant étaient vides; il y en avait un qui était couronné de fleurs par deux amours, l'un regardait ce beau portrait, avec toute l'attention qu'il méritait, et semblait en avoir oublié le soin de tirer une flèche qu'il avait toute prête à partir sur son arc. L'autre tenait une petite banderole sur laquelle étaient ces vers :

Aimée eut en naissant, de la sage nature
Les solides beautés qui ne meurent jamais,

Les grâces prirent soin d'embellir ses attraits,
Et Vénus, pour toujours, lui donna sa ceinture.

Ils n'étaient pas nécessaires pour faire connaître le portrait de la belle Aimée; on y remarquait tous ses traits, et cette grâce charmante qui attirait les cœurs. Elle avait le teint d'une blancheur surprenante, les plus belles couleurs du monde, le visage rond, les cheveux d'un blond admirable, les yeux bleus, mais qui brillaient d'un feu si vif que tous ceux qui avaient le plaisir de les voir, jugeaient qu'il était inutile que Lumineuse eût fait présent à Aimée d'un don qu'elle avait en elle-même; sa bouche était charmante, ses dents étaient aussi blanches que son teint, et Vénus semblait lui avoir donné le pouvoir de sourire comme elle. Ce fut ce divin portrait qui occupa un des bouts de la Galerie. Le second fut celui de Naimée : elle était blonde, elle ne manquait pas de beauté; mais ce portrait était comme elle-même, il ne plaisait point : ces mots étaient écrits au-dessous en lettres d'or :

Naimée, avec ses traits qui forment la beauté,
Dans tous les cœurs ne peut trouver de place;
Apprends de la postérité
Que la beauté n'est rien sans l'esprit et les grâces.

Ces deux portraits occupaient toute l'attention des deux princesses et de toute leur jeune cour; quand Aimée, qui n'était point vaine de ses propres charmes, et laissant au reste du monde le soin de les admirer, jeta les yeux sur le troisième portrait qui avait paru en même temps que le sien, elle y trouva de quoi attirer ses regards; c'était celui d'un jeune prince plus beau mille fois que l'Amour; il avait plus de l'air d'un dieu que d'un homme, ses cheveux étaient noirs, et tombaient par grosses boucles sur les épaules, et ses yeux promettaient autant d'esprit qu'on voyait de charmes dans sa personne : ces paroles étaient écrites en dessous du portrait : *C'est le prince de l'Isle Galante.*

Sa beauté suprit tout le monde, mais qu'elle toucha vivement la belle Aimée! Son jeune cœur en sentit une émotion inconnue, et, Naimée même, à la vue de ce beau portrait, ne fut pas exempte d'une passion, dont personne ne pouvait être touché pour elle; cette aventure ne surprit personne, car on était accoutumé à voir ces merveilles en ce lieu-là. Le roi et la reine vinrent

au château voir les princesses; ils firent faire un grand nombre de copies de leurs portraits. Ils en envoyèrent dans tous les royaumes voisins. Cependant Aimée, dès qu'elle était seule, entraînée par un mouvement involontaire, allait dans la galerie des portraits; celui du prince de l'Isle Galante occupait toute son attention et attirait tous ses regards; il paraissait digne de l'un et des autres.

Naimée, qui n'avait rien de commun avec sa sœur, que le même empressement pour le portrait du prince, passait presque tous les jours dans la galerie. Cette passion naissante augmenta si bien la haine de Naimée pour la belle princesse, que, ne pouvant trouver le secret de lui nuire, elle priait sans cesse Formidable de la venger des charmes de sa sœur; la cruelle fée ne refusait jamais les occasions de faire du mal; suivant donc son inclination et les prières de Naimée, elle fut trouver l'aimable princesse qui se promenait au bord d'une rivière qui passait au pied du château des Portraits : « Va, lui dit Formidable, en la touchant d'une baguette d'ébène qu'elle tenait dans sa main; va, suis toujours le bord de cette rivière jusques au jour où tu trouveras une personne qui te haïsse autant que moi : et, jusques à ce moment tu ne séjourneras en nul lieu du monde ». La princesse, à cet ordre terrible, se mit à pleurer. Quelles larmes! il n'y avait dans tout l'univers que le cœur de Formidable incapable d'en être attendri. Lumineuse accourut au secours de la belle et malheureuse Aimée : « Console-toi, lui dit-elle; ce voyage où Formidable vient de te condamner finira par une aventure agréable; et jusques à ce jour tu ne trouveras que des plaisirs. » Aimée, après ces mots favorables, partit avec le seul regret de ne plus voir le beau portrait du prince de l'Isle Galante, mais elle n'osa en témoigner sa douleur à la fée; elle se mit donc en chemin, et tout semblait être sensible à ses charmes. Le zéphyr régnait seul dans les lieux où elle passait. Elle trouvait partout des Nymphes prêtes à la servir avec un respect extrême; les prairies se couvraient de fleurs à son abord; et, quand le soleil était trop ardent, les bois redoublaient leur ombrage. Pendant que la belle princesse fait un voyage si charmant, Lumineuse ne borne pas sa vengeance à rendre le dessein de Formidable inutile. Elle fut trouver Naimée, et, la frappant d'une baguette d'ivoire : « Va, lui dit-elle, pars à ton tour sur le bord de la rivière, tu ne te

reposeras jamais que tu n'aies trouvé une personne qui t'aime autant que tu mérites peu de l'être. » Naimée partit et ne fut point regrettée.

Formidable même, à qui tout paraissait à son gré, pourvu qu'on fît souffrir quelque peine, ne songea plus à Naimée, et ne daigna pas la protéger plus longtemps. Les deux princesses continuèrent ainsi leur voyage : Naimée avec toutes les fatigues imaginables, les plus belles fleurs se changeant en épines sur son passage; et, la belle princesse, avec tous les plaisirs que Lumineuse lui avait fait espérer : elle en trouva même de plus sensibles que ceux qui lui avaient été promis.

Sur la fin d'un beau jour, à l'heure que le soleil va se reposer entre les bras de Téthis, Aimée s'assit au bord de la rivière; aussitôt un nombre infini de fleurs naissant autour d'elle formèrent une espèce de lit de repos, dont elle eût admiré plus longtemps l'agrément si elle n'eût aperçu un autre objet sur la rivière qui l'empêcha de penser pour lors à toute autre chose. C'était une petite barque d'améthyste; elle était ornée de mille banderoles de la même couleur, chargées de chiffres et de devises galantes. Douze jeunes hommes vêtus d'habits légers, gris-de-lin et argent, couronnés de guirlandes d'immortelles ramèrent avec tant de diligence, que la barque fut en peu de temps assez près du rivage, pour laisser remarquer à la belle Aimée toute cette différente beauté. Ce fut avec un étonnement et une surprise agréables qu'elle aperçut partout son nom et ses chiffres : un moment après la princesse reconnut son portrait sur un petit autel de topaze élevé au milieu de la barque; au-dessous du portrait elle lut ces paroles :

« Si ce n'est l'Amour, qu'est-ce donc? »

Après avoir donné ses premiers mouvements à l'admiration, elle craignit de voir descendre de la barque ces étrangers, qui lui avaient d'abord paru si galants. « Tout me parle de l'amour d'un inconnu, disait Aimée en elle-même, et je sens que le Prince de l'Isle Galante est seul digne de m'inspirer les sentiments dont je vois trop qu'un autre est sans doute touché pour moi. Portrait fatal, ajouta-t-elle, pourquoi le destin t'a-t-il offert à mes yeux dans un temps où, loin de pouvoir me défendre, j'ignorais même encore si l'on pouvait aimer quelque chose plus tendrement que les fleurs. »

Cette réflexion fut suivie de quelques soupirs, et elle fût demeurée plus longtemps dans sa douce rêverie, si un bruit agréable de divers instruments ne l'en eût tirée. Elle regarda vers la barque d'où partaient ces aimables sons. Un homme dont elle ne put voir le visage, vêtu d'un habit magnifique de la même couleur qui brillait dans tout son équipage lui parut n'avoir d'attention qu'à regarder son portrait, tandis que six belles nymphes formèrent un concert charmant, et accompagnèrent ces paroles, qui furent chantées par celui qui avait toujours regardé le beau portrait de la princesse. L'air était de Duboulai :

Que tout parle de mon amour,
Et des charmes de ce que j'aime;
Aimée a plus d'attraits que n'en a l'Amour même
Pour flatter ma tendresse extrême,
Nymphes, redites tour à tour,
Que tout parle de mon amour,
Et des charmes de ce que j'aime.

Les Grâces, pour la suivre, abandonnent les cieux
Et quittent sans regret la Reine de Cythère;
Le plaisir de la voir, la douceur de lui plaire
Vaut mieux que le séjour et le plaisir des dieux.

Aimée a plus d'attraits que n'en a l'Amour même.
Pour flatter ma tendresse extrême,
Nymphes, redites tour à tour,
Que tout parle de mon Amour,
Et des charmes de ce que j'aime.

D'un seul de ses regards un cœur est enflammé.
Tout lui cède, tout rend les armes,
Et jusqu'aux temps heureux que brillèrent ses charmes
On devrait n'avoir point aimé :

Aimée a plus d'attraits que n'en a l'Amour même,
Pour flatter ma tendresse extrême,
Nymphes, redites tour à tour,
Que tout parle de mon amour,
Et des charmes de ce que j'aime.

La douceur de ce concert arrêta la belle Aimée sur le bord de la rivière; quand il fut fini, l'Inconnu tourna la tête de son côté, et lui laissa remarquer avec autant de trouble que de plaisir, les aimables traits du Prince de l'Isle Galante. Quelle surprise!

quelle joie! de voir ce Prince charmant, et d'apprendre qu'il n'était occupé que d'elle. Il faudrait savoir aimer aussi parfaitement qu'au temps des Fées, pour bien comprendre tout ce que sentit alors la jeune princesse.

Le Prince de l'Isle Galante éprouva la même surprise; il se hâta de descendre sur le rivage fortuné, qui offrait à ses yeux la divine Aimée. Elle n'eut pas la force de fuir un prince si parfait; elle accusa mille fois le destin de sa faiblesse : en semblable occasion, on ne manque guère de s'en prendre à lui; il est impossible d'exprimer ce que ces jeunes amants se dirent, et souvent même ils s'entendirent sans se parler. Lumineuse, qui avait conduit en ce lieu et la jolie barque et les pas d'Aimée, parut tout d'un coup pour rassurer la timide princesse, qui avait enfin pris le parti de quitter un prince si charmant et si dangereux; elle leur apprit qu'ils étaient destinés à s'aimer et à s'unir pour toujours : « Mais, ajouta la fée, avant ce temps heureux, il faut achever le voyage ordonné par Formidable. »

On ne peut désobéir aux fées; la belle Aimée, et le prince étaient si satisfaits du plaisir d'être ensemble, que tout ce qui ne les séparait point, leur paraissait trop doux. Ils continuèrent donc leur chemin, tantôt dans la jolie barque, tantôt en traversant une belle et vaste solitude que la rivière arrosait de ses eaux; ce fut dans ce séjour tranquille que le Prince de l'Isle Galante acheva de perdre le repos de son cœur. Il apprit à la belle princesse tout ce qu'il avait senti pour elle depuis le jour heureux où son divin portrait avait été porté à la cour, et qu'un jour se promenant au bord de l'eau, et rêvant à son amour, Lumineuse lui apparut, et lui montrant la barque d'améthyste, lui ordonna de s'embarquer, et lui promit un succès favorable pour son voyage et pour son amour. Tandis que le prince et la belle Aimée achèvent d'obéir aux ordres de Formidable, et que tous les jours leurs ardeurs s'augmentent, ils deviennent si heureux qu'ils craignent d'arriver, de peur d'être occupés de quelque autre chose que de leur tendresse. Naimée finissait aussi de son côté son pénible voyage.

Le cours de la rivière, que suivaient les deux princesses, les conduisit insensiblement dans l'Isle Galante, et ils y arrivèrent tous en même temps. Lumineuse ne manqua pas de s'y rendre. Elle apprit à Aimée que la vengeance de Formidable était accom-

plie, puisque, en rencontrant sa sœur, elle trouvait la seule personne du monde qui la pût haïr : « Et le voyage de Naimée est donc aussi fini, dit la belle princesse, car rien n'a pu diminuer l'amitié que j'ai pour elle? » Elle pria ensuite la fée d'adoucir, s'il était possible, la triste destinée de sa sœur : mais cette grâce était inutile à demander pour Naimée; dès qu'elle eût vu le prince de l'Isle Galante, qu'elle reconnut facilement pour celui dont l'aimable portrait avait touché son cœur, et qu'elle entendit dire à Lumineuse que le temps approchait de son hymen avec la jeune Aimée, elle se précipita dans cette même rivière, qu'elle suivait depuis un an avec tant de peine, sans pourtant avoir recours au trépas : mais les malheurs de l'amour touchent plus vivement que ceux de la fortune.

Lumineuse, qui vit tomber la princesse dans l'eau, la changea en un petit animal, qui marque encore par sa manière de marcher, quelle était l'humeur de la malheureuse Naimée. Son destin s'accomplit même après sa mort, elle ne fut point regrettée; il en coûta pourtant quelques larmes à Aimée, mais de quels malheurs ne l'eût pas consolée le prince de l'Isle Galante? Elle était si touchée de sa tendresse, qu'elle ne le fut presque point de toutes les fêtes que l'on inventa pour la recevoir dans son royaume; le prince y prit aussi peu de part. Quand on est bien amoureux, on ne connaît plus de vrais plaisirs que celui d'être aimé de ce qu'on aime.

Le roi et la reine, avertis par Lumineuse, vinrent retrouver leur aimable fille. Ce fut en leur présence que la généreuse fée déclara que la belle Aimée avait eu la gloire de mettre fin à l'aventure du Château des Portraits, parce que rien n'avait encore paru si beau qu'elle dans tout le monde. L'amour du prince de l'Isle Galante était trop violent pour pouvoir attendre davantage; il supplia le roi et la reine de consentir à son bonheur; Lumineuse elle-même honora de sa présence un jour si beau et si désiré. La noce se fit avec toute la magnificence que l'on doit attendre des fées et des rois : mais quelque heureux que ce jour dût être, je n'en ferai point la description, car quoi que se promette l'amour heureux, une noce est presque toujours une triste fête.

Tant qu'amour fait sentir ses craintes, ses tourments,
Et les doux transports qu'il inspire,

Il reste cent choses à dire
Pour les poètes, les amants;
Mais pour l'Hymen, c'est en vain qu'on réclame
Le dieu des vers et les neuf doctes sœurs;
C'est le fort des amours, et celui des auteurs
D'échouer à l'Épithalame!

MADEMOISELLE

L'HÉRITIER DE VILLANDON

MADEMOISELLE
LHÉRITIER DE VILLANDON

Marie-Jeanne Lhéritier de Villandon naquit à Paris au mois de novembre 1664. Son père, Nicolas Lhéritier, écuyer, seigneur de Nouvelon, conseiller du roi et historiographe ordinaire de France, était issu d'une noble et ancienne famille de Normandie. Sa mère, Françoise le Clerc, était la nièce du garde des sceaux Duvair.

Mademoiselle Lhéritier reçut de son père, d'ailleurs poète et historien, une éducation soignée qui porta ses fruits de très bonne heure. Elle étudia l'histoire ancienne, l'histoire moderne et la fable, et se consacra à la poésie. Le cardinal Mazarin fit donner à Nicolas Lhéritier, ancien officier des mousquetaires, une pension de cinq cents écus.

A l'âge de quatorze ans, Mademoiselle Lhéritier avait déjà composé avec succès divers petits ouvrages. Elle excella également dans la musique, sœur de la poésie. Sa voix était belle, et elle s'en servait avec habileté. A peine allait-elle sortir de l'enfance qu'elle perdit son père; mais sa ferveur pour l'étude ne se ralentit point pour cela.

En 1689, elle publia ses deux premiers ouvrages dans le *Mercure*; ce furent une *Idylle* et un *Rondeau*. La première de ces pièces a pour titre *Le Printemps glacé*; elle eut pour cause le dérangement de saison qu'on éprouva en cette année 1689. L'autre pièce, le Rondeau, a pour but d'exciter toutes les belles à se servir de leur raison, si elles veulent éviter les pièges de l'amour. Mademoiselle des Houlières y répondit par un autre Rondeau dans lequel elle s'efforce de prouver que la raison est souvent un faible secours contre les traits de l'amour.

Les poésies de Mademoiselle Lhéritier furent plus d'une fois couronnées par les académies. Notamment, en 1695 et 1696, elle eut les prix de l'académie des *Lanternistes* de Toulouse. Cette compagnie l'admit au

nombre de ses membres, honneur qu'elle n'avait encore accordé à aucune femme.

La renommée de Mademoiselle Lhéritier s'étant étendue jusqu'à l'étranger, l'académie des *Ricovrati* de Padoue lui envoya des lettres d'académicienne en 1697.

Elle publia un ouvrage intitulé *Le Triomphe de Madame des Houlières*, en réponse à Despréaux qui avait appliqué l'épithète de *précieuse*, dans sa satire contre les femmes, à Madame des Houlières. Elle reçut, à cette occasion, des couronnes de lauriers et diverses galanteries.

Mademoiselle Lhéritier était en rapports avec toutes les personnes illustres de son siècle, mais elle était principalement liée avec Mademoiselle de Scudéry. A la mort de cette bonne amie, elle écrivit l'*Apothéose de Mademoiselle de Scudéry*, pièce mêlée de prose et de vers.

Elle fut présentée à S. A. Royale Mademoiselle d'Orléans par l'abbé de Mauroy. Cette présentation donna lieu à l'épithalame (1688) qu'elle composa à l'occasion du mariage de cette princesse avec le duc de Lorraine.

Elle s'attacha à la duchesse de Nemours (Marie d'Orléans de Longueville) ; celle-ci ne voulut plus se séparer de Mademoiselle Lhéritier, qui vécut auprès d'elle jusqu'à la mort de sa protectrice. Elle devait être portée dans le testament de Madame de Longueville, qui n'eut pas le temps de prendre ses dispositions; mais elle fut chargée par la défunte de publier ses *Mémoires* (1709).

Quelques années auparavant, Mademoiselle Lhéritier avait traduit les Contes du Roi Richard, contenant *La Tour ténébreuse* et *La Robe de sincérité* (1705). En 1711, elle donna *La Pompe Dauphine*, mêlée de prose et de vers, à la mort du premier Dauphin, fils de Louis XIV. Cette pièce fut suivie du *Tombeau de Monsieur le Dauphin*.

Elle vécut pauvre toute sa vie, et n'obtint de la Cour qu'une pension de quatre cents livres.

Mademoiselle Lhéritier était alliée à la famille Perrault, et, comme ses parents, elle semble bien avoir pris parti pour les modernes. En écrivant des contes, elle obéit à la mode et se félicita d'entrer des premières dans des routes nouvelles à la suite d'un « académicien illustre par quantité de beaux ouvrages ». Il faut constater que les Contes de Mademoiselle Lhéritier et de Perrault donnèrent le signal, et qu'une littérature nouvelle prit naissance en France.

Il s'était formé en 1710, chez Mademoiselle Lhéritier, une société d'amis dont la littérature était le lien principal. Deux fois la semaine ces personnes se réunissaient chez elle. C'étaient des personnages connus

par leurs écrits ou par leur condition. Entre autres la marquise de Béthune, sœur de la reine de Pologne, la princesse de Neufchâtel, la duchesse de Brisac, Madame de Bellegarde, et plusieurs autres dames plus distinguées encore par leur esprit que par leur rang venaient à ces assemblées Mademoiselle Lhéritier animait ces réunions et les rendait intéressantes par des anecdotes curieuses, que son heureuse mémoire lui permettait de raconter. Née vive et gaie, elle le fut presque jusqu'à la fin de sa vie, dont pourtant les dernières années se passèrent dans d'extrêmes souffrances.

En 1718, elle fit imprimer *Les Caprices du Destin*, recueil d'histoires galantes. En 1729, elle mit au jour son livre intitulé *Œuvres meslées* contenant l'*Innocente Tromperie*, l'*Avare puny*, les *Enchantements de l'Éloquence*, les *Aventures de Finette*. Malgré la maladie qui la minait, elle continua la traduction en vers des Épitres héroïques d'Ovide. C'est le seul de ses ouvrages où son nom ait été mis en entier, les autres n'ayant paru qu'avec des lettres initiales.

Elle mourut le 24 février 1734, âgée de soixante-neuf ans et trois mois.

Mademoiselle Lhéritier a laissé de nombreuses œuvres posthumes en prose et en vers.

Il existe d'elle un portrait gravé par des Rochers d'après l'original de Tournière, qui est, dit-on, très ressemblant. On lit ces vers au bas :

C'est l'histoire des neuf sœurs;
Par sa prose et ses vers, elle charme les cœurs,
Et Minerve avec soin grave dans sa mémoire
Tous les traits de la Fable, et tous ceux de l'Histoire.

Mademoiselle Lhéritier, dans ses contes, est plus réservée que Madame d'Aulnoy et Madame de Murat, ce qui ne l'empêcha pas de fréquenter l'une et l'autre, et de vouer même une tendre amitié à la première. Mais elle moralise et défend la vertu sans être ennuyeuse. En cela elle reste l'élève de Perrault.

OCTAVE BLONDEL.

L'ADROITE PRINCESSE

OU LES AVENTURES DE FINETTE

A MADAME LA COMTESSE DE MURAT.

Vous faites les plus jolies nouvelles du monde en vers; mais en vers aussi doux que naturels. Je voudrais bien, charmante comtesse, vous en dire une à mon tour; cependant je ne sais si vous pourrez vous en divertir. Je suis aujourd'hui de l'humeur du bourgeois-gentihomme; je ne voudrais ni vers ni prose pour vous la conter : point de grands mots, point de brillant, point de rimes; un tour naïf m'accommode mieux; en un mot, un récit sans façon et comme on parle : je ne cherche que quelque moralité.

Mon historiette en fournit assez, et par là elle pourra vous être agréable. Elle roule sur deux proverbes au lieu d'un : c'est la mode; vous, vous les aimez : je m'accommode à l'usage avec plaisir. Vous y verrez comment nos aïeux savaient insinuer qu'on tombe dans mille désordres quand on se plaît à ne rien faire, ou, pour parler comme eux, qu'*oisiveté est mère de tout vice*; et vous aimerez sans doute leur manière de persuader. Le second proverbe est qu'il faut être toujours sur ses gardes : vous voyez bien que je veux dire que *la défiance est mère de la sûreté.*

Non, l'amour ne triomphe guères
Que des cœurs qui n'ont point d'affaires
Vous, qui craignez que d'un adroit vainqueur
Votre raison ne devienne la dupe,
Beautés, si vous voulez conserver votre cœur,
Il faut que votre esprit s'occupe;
Mais si, malgré vos soins, votre sort est d'aimer,
Gardez du moins de vous laisser charmer,

Sans connaître
Celui que votre cœur veut se donner pour maître.
Craignez les blondins doucereux
Qui fatiguent les ruelles,
Et, ne sachant que dire aux belles,
Soupirent sans être amoureux.
Défiez-vous des conteurs de fleurettes;
Connaissez bien le fond de leurs esprits;
Auprès de toutes les Iris
Ils débitent mille sornettes.
Défiez-vous enfin de ces brusques amants
Qui se disent en feu dès les premiers moments
Et jurent une vive flamme :
Moquez-vous de ces vains serments :
Pour bien assujettir une âme,
Il faut qu'il en coûte du temps.
Gardez qu'un peu de complaisance
Ne désarme trop tôt votre austère fierté;
De votre juste défiance
Dépend votre repos et votre sûreté.

Mais je n'y songe pas, madame, j'ai fait des vers : au lieu de m'en tenir au goût de M. Jourdain, j'ai rimé sur le ton de Quinault. Je reprends le tour simple au plus vite, de peur d'avoir part aux vieilles haines qu'on eut pour cet agréable moraliseur, et de peur qu'on ne m'accuse de le piller et de le mettre en pièces, comme tant d'auteurs impitoyables font tous les jours.

Du temps des premières croisades, un roi de je ne sais quel royaume de l'Europe se résolut d'aller faire la guerre aux infidèles, dans la Palestine. Avant que d'entreprendre un si long voyage, il mit un si bon ordre aux affaires de son royaume, et il en confia la régence à un ministre si habile, qu'il fut en repos de ce côté-là. Ce qui inquiétait le plus ce prince, c'était le soin de sa famille. Il avait perdu la reine son épouse depuis assez peu de temps : elle ne lui avait point laissé de fils, mais il se voyait père de trois jeunes princesses à marier. Ma chronique ne m'a point appris leur véritable nom; je sais seulement que, comme, n ces temps heureux, la simplicité des peuples donnait sans façon des surnoms aux personnes éminentes, suivant leurs bonnes qualités ou leurs défauts, on avait surnommé l'aînée de ces princesses *Nonchalante*, ce qui signifie indolente en style moderne; la seconde, *Babillarde*; et la troisième *Finette* : noms qui

Le roi était père de trois jeunes princesses à marier. On avait surnommé l'aînée *Nonchalante*, ce qui signifie indolente ; la seconde *Babillarde*, et la troisième *Finette* : noms qui avaient tous un juste rapport aux caractères des trois sœurs.

avaient tous un juste rapport aux caractères de ces trois sœurs.

Jamais on n'a rien vu de si indolent qu'était Nonchalante. Tous les jours elle n'était pas éveillée à une heure après-midi : on la traînait à l'église telle qu'elle sortait de son lit, sa coiffure en désordre, sa robe détachée, point de ceinture, et souvent une mule d'une façon et une de l'autre. On corrigeait cette différence durant la journée; mais on ne pouvait résoudre cette princesse à être jamais autrement qu'en mules; elle trouvait une fatigue insupportable à mettre des souliers. Quand Nonchalante avait dîné, elle se mettait à sa toilette, où elle était jusqu'au soir : elle employait le reste de son temps, jusqu'à minuit, à jouer et à souper; ensuite on était presque aussi longtemps à la déshabiller qu'on avait été à l'habiller : elle ne pouvait jamais parvenir à aller se coucher qu'au grand jour.

Babillarde menait une autre sorte de vie. Cette princesse était fort vive, et n'employait que peu de temps pour sa personne; mais elle avait une envie de parler si étrange, que, depuis qu'elle était éveillée jusqu'à ce qu'elle fût endormie, la bouche ne lui fermait pas. Elle savait l'histoire des mauvais ménages, des liaisons tendres, des galanteries, non seulement de toute la cour, mais des plus petits bourgeois. Elle tenait registre de toutes les femmes qui excerçaient certaines rapines dans leur domestique, pour se donner une parure plus éclatante, et était informée précisément de ce que gagnait la suivante de la comtesse une telle, et le maître d'hôtel du marquis un tel. Pour être instruite de toutes ces petites choses, elle écoutait sa nourrice et sa couturière, avec plus de plaisir qu'elle n'aurait écouté un ambassadeur, et ensuite elle étourdissait de ces belles histoires depuis le roi son père jusqu'à ses valets de pied; car, pourvu qu'elle parlât, elle ne se souciait pas à qui.

La démangeaison de parler produisit encore un autre mauvais effet chez cette princesse. Malgré son grand rang, ses airs trop familiers donnèrent la hardiesse aux blondins de la cour de lui débiter des douceurs. Elle écouta leurs fleurettes sans façon, pour avoir le plaisir de leur répondre; car, à quelque prix que ce fût, il fallait que, du matin au soir, elle écoutât et caquetât. Babillarde, non plus que Nonchalante, ne s'occupait jamais ni à penser, ni à faire aucune réflexion, ni à lire; elle s'embarrassait aussi peu d'aucun soin domestique, ni des amusements que pro-

duisent l'aiguille et le fuseau. Enfin ces deux sœurs, dans une éternelle oisiveté, ne faisaient jamais agir ni leur esprit ni leurs mains.

La sœur cadette de ces deux princesses était d'un caractère bien différent. Elle agissait incessamment de l'esprit et de sa personne; elle avait une vivacité surprenante et elle s'appliquait à en faire un bon usage. Elle savait parfaitement bien danser, chanter, jouer des instruments, réussissait avec une adresse admirable à tous les petits travaux de la main qui amusent d'ordinaire les personnes de son sexe, mettait l'ordre et la règle dans la maison du roi, et empêchait, par ses soins, les pilleries des petits officiers; car, dès ce temps-là, ils se mêlaient de voler les princes.

Ses talents ne se bornaient pas là; elle avait beaucoup de jugement, et une présence d'esprit si merveil euse qu'elle trouvait sur-le-champ des moyens pour sortir de toutes sortes d'affaires. Cette jeune princesse avait découvert, par sa pénétration, un piège dangereux qu'un ambassadeur de mauvaise foi avait tendu au roi son père, dans un traité que ce prince était tout près de signer. Pour punir la perfidie de cet ambassadeur et de son maître, le roi changea l'article du traité; et en le mettant dans les termes que lui avait inspirés sa fille, il trompa à son tour le trompeur même. La jeune princesse découvrit encore un tour de fourberie qu'un ministre voulait jouer au roi; et, par le conseil qu'elle donna à son père, il fit retomber l'infidélité de cet homme-là sur lui-même. La princesse donna, dans plusieurs autres occasions, des marques de sa pénétration et de sa finesse d'esprit; elle en donna tant, que le peuple lui donna le nom de Finette. Le roi l'aimait beaucoup plus que ses autres filles; et il faisait un si grand fonds sur son bon sens que, s'il n'avait point eu d'autre enfant qu'elle, il serait parti sans inquiétude; mais il se défiait autant de la conduite de ses autres filles, qu'il se reposait sur celle de Finette. Ainsi, pour être sûr des démarches de sa famille, comme il se croyait sûr de celles de ses sujets, il prit les mesures que je vais dire.

Vous qui êtes si savante dans toutes sortes d'antiquités, je ne doute pas, comtesse charmante, que vous n'ayez cent fois entendu parler du merveilleux pouvoir des fées. Le roi dont je vous parle, étant ami intime d'une de ces habiles femmes, alla

trouver cette amie ; il lui représenta l'inquiétude où il était touchant ses filles. « Ce n'est pas, lui dit ce prince, que les deux aînées dont je m'inquiète aient jamais fait la moindre chose contre leur devoir; mais elles ont si peu d'esprit, elles sont si imprudentes et vivent dans une si grande désoccupation, que je crains que, pendant mon absence, elles n'aillent s'embarquer dans quelque folle intrigue pour trouver de quoi s'amuser. Pour Finette, je suis sûr de sa vertu; cependant je la traiterai comme les autres, pour faire tout égal : c'est pourquoi, sage fée, je vous prie de me faire trois quenouilles de verre pour mes filles, qui soient faites avec un tel art, que chaque quenouille ne manque point de se casser sitôt que celle à qui elle appartiendra fera quelque chose contre sa gloire. »

Comme cette fée était des plus habiles, elle donna à ce prince trois quenouilles enchantées, et travaillées avec tous les soins nécessaires pour le dessein qu'il avait. Mais il ne fut pas content de cette précaution; il mena les princesses dans une tour fort haute qui était bâtie dans un lieu bien désert. Le roi dit à ses filles qu'il leur ordonnait de faire leur demeure dans cette tour pendant tout le temps de son absence, et qu'il leur défendait de recevoir aucune personne que ce fût. Il leur ôta tous leurs officiers de l'un ou de l'autre sexe; et, après leur avoir fait présent des quenouilles enchantées, dont il leur expliqua les qualités, il embrassa les princesses et ferma les portes de la tour, dont il prit lui-même les clefs; puis il partit.

Vous allez peut-être croire, madame, que ces princesses étaient là en danger de mourir de faim. Point du tout : on avait eu soin d'attacher une poulie à une des fenêtres de la tour, et on y avait mis une corde à laquelle les princesses attachaient un corbillon qu'elles descendaient chaque jour. Dans ce corbillon, on mettait leurs provisions pour la journée, et, quand elles l'avaient remonté, elles retiraient avec soin la corde dans la chambre.

Nonchalante et Babillarde menaient dans cette solitude une vie qui les désespérait : elles s'ennuyaient à un point qu'on ne saurait exprimer; mais il fallait prendre patience; car on leur avait fait la quenouille si terrible, qu'elles craignaient que la moindre démarche un peu équivoque ne la fît casser.

Pour Finette, elle ne s'ennuyait point du tout; son fuseau, son aiguille et ses instruments de musique lui fournissaient des

amusements; et, outre cela, par l'ordre du ministre qui gouvernait l'État, on mettait dans le corbillon des princesses des lettres qui les informaient de tout ce qui se passait au dedans et au dehors du royaume. Le roi l'avait permis ainsi; et le ministre, pour faire sa cour aux princesses, ne manquait pas d'être exact sur cet article. Finette lisait toutes ces nouvelles avec empressement, et s'en divertissait. Pour ses deux sœurs, elles ne daignaient pas y prendre la moindre part; elles disaient qu'elles étaient trop chagrines pour avoir la force de s'amuser de si peu de chose : il leur fallait au moins des cartes pour se désennuyer pendant l'absence de leur père.

Elles passaient donc ainsi tristement leur vie, en murmurant contre leur destin; et je crois qu'elles ne manquèrent pas de dire qu'*il vaut mieux être né heureux que d'être né fils de roi.* Elles étaient souvent aux fenêtres de leur tour, pour voir du moins ce qui se passait dans la campagne. Un jour, comme Finette était occupée dans sa chambre à quelque joli ouvrage, ses sœurs, qui étaient à la fenêtre, virent au pied de leur tour une pauvre femme vêtue de haillons déchirés, qui leur criait sa misère fort pathétiquement; elle les priait à mains jointes de la laisser entrer dans leur château, leur représentant qu'elle était une malheureuse étrangère qui savait mille sortes de choses, et qu'elle leur rendrait service avec la plus exacte fidélité. D'abord les princesses se souvinrent de l'ordre qu'avait donné le roi leur père, de ne laisser entrer personne dans la tour; mais Nonchalante était si lasse de se servir elle-même, et Babillarde si ennuyée de n'avoir que ses sœurs à qui parler, que l'envie qu'eut l'une d'être coiffée en détail et l'empressement qu'eut l'autre d'avoir une personne de plus pour jaser, les engagèrent à se résoudre de laisser entrer la pauvre étrangère.

« Pensez-vous, dit Babillarde à sa sœur, que la défense du roi s'étende sur des gens comme cette malheureuse? Je crois que nous la pouvons recevoir sans conséquence. — Vous ferez ce qu'il vous plaira, ma sœur, » répondit Nonchalante. Babillarde, qui n'attendait que ce consentement, descendit aussitôt le corbillon : la pauvre femme se mit dedans, et les princesses la montèrent avec le secours de la poulie.

Quand cette femme fut devant leurs yeux, l'horrible malpropreté de ses habits les dégoûta; elles voulurent lui en donner

d'autres, mais elle leur dit qu'elle en changerait le lendemain, et que pour l'heure qu'il était elle allait songer à les servir. Comme elle achevait de parler, Finette revint de sa chambre. Cette princesse fut étrangement surprise de voir cette inconnue avec ses sœurs; elles lui dirent pour quelles raisons elles l'avaient fait monter; et Finette, qui vit que c'était une chose faite, dissimula le chagrin qu'elle eut de cette imprudence.

Cependant la nouvelle officière des princesses fit cent tours dans le château, sous prétexte de leur service, mais, en effet, pour observer la disposition du dedans; car, madame, je ne sais si vous ne vous en doutez déjà, mais cette gueuse prétendue était aussi dangereuse dans le château que le fut le comte Ory dans le couvent où il entra, déguisé en abbesse fugitive.

Pour ne pas vous tenir davantage en suspens, je vous dirai que cette créature couverte de haillons était le fils aîné d'un roi puissant, voisin du père des princesses. Ce jeune prince, qui était un des plus artificieux esprits de son temps, gouvernait entièrement le roi son père, et il n'avait pas besoin de beaucoup de finesse pour cela; car ce roi était d'un caractère si doux et si facile qu'on lui avait donné le surnom de *Moult-Bénin* [1]. Pour le jeune prince, comme il n'agissait que par artifice et par détours, les peuples l'avaient surnommé *Riche-en-Cautèle* [2], et pour abréger on disait *Riche-Cautèle*.

Il avait un frère cadet qui était aussi rempli de belles qualités que son aîné l'était de défauts; cependant, malgré la différence d'humeur, on voyait entre ces deux frères une union si parfaite, que tout le monde en était surpris. Outre les bonnes qualités de l'âme qu'avait le prince cadet, la beauté de son visage et la grâce de sa personne étaient si remarquables, qu'elles l'avaient fait nommer *Bel-à-Voir*. C'était le prince Riche-Cautèle qui avait inspiré à l'ambassadeur du roi son père ce trait de mauvaise foi que l'adresse de Finette avait fait tomber sur eux. Riche-Cautèle, qui n'aimait déjà guère le roi, père des princesses, avait achevé par là de le prendre en aversion; ainsi, quand il sut les précautions que ce prince avait prises à l'égard de ses filles, il se fit un pernicieux plaisir de tromper la prudence d'un père si soupçon-

1. Beaucoup bénin.
2. Riche en fourberie.

neux. Riche-Cautèle obtint la permission du roi son père d'aller faire un voyage, sous des prétextes qu'il inventa, et il prit des mesures qui le firent parvenir à entrer dans la tour des princesses comme vous avez vu.

En examinant le château, ce prince remarqua qu'il était facile aux princesses de se faire entendre des passants, et il en conclut qu'il devait rester dans son déguisement pendant tout le jour, parce qu'elles pourraient bien, si elles s'en avisaient, appeler du monde et le faire punir de son entreprise téméraire. Il conserva donc toute la journée les habits et le personnage de gueuse de profession; et, le soir, lorsque les trois sœurs eurent soupé, Riche-Cautèle jeta les haillons qui le couvraient et laissa voir des habits de cavalier tout couverts d'or et de pierreries. Les pauvres princesses furent si épouvantées de cette vue que toutes se mirent à fuir avec précipitation. Finette et Babillarde, qui étaient agiles, eurent bientôt gagné leur chambre; mais Nonchalante, qui avait à peine l'usage de marcher, fut en un instant atteinte par le prince.

Aussitôt il se jeta à ses pieds, lui déclara qui il était, et lui dit que la réputation de sa beauté et ses portraits l'avaient engagé à quitter une cour délicieuse pour lui venir offrir ses vœux et sa foi. Nonchalante fut d'abord si éperdue qu'elle ne pouvait répondre au prince, qui était toujours à genoux; mais comme, en lui disant mille douceurs et lui faisant mille protestations, il la conjurait avec ardeur de le recevoir pour époux dès ce moment-là même, sa mollesse naturelle ne lui laissant pas la force de disputer, elle dit nonchalamment à Riche-Cautèle qu'elle le croyait sincère, et qu'elle acceptait sa foi. Elle n'observa pas de plus grandes formalités que celles-là dans la conclusion de ce mariage; mais aussi elle en perdit sa quenouille : elle se brisa en mille morceaux.

Cependant Babillarde et Finette étaient dans des inquiétudes étranges : elles avaient gagné séparément leur chambre, et elles s'y étaient renfermées. Ces chambres étaient assez éloignées l'une de l'autre; et, comme chacune de ces princesses ignorait entièrement le destin de ses sœurs, elles passèrent la nuit sans fermer l'œil. Le lendemain, le pernicieux prince mena Nonchalante dans un appartement bas qui était au bout du jardin; et là cette princesse témoigna à Riche-Cautèle l'inquiétude où elle était de

ses sœurs, quoiqu'elle n'osât se présenter devant elles, dans la crainte qu'elles ne blâmassent fort son mariage. Le prince lui dit qu'il se chargeait de le leur faire approuver; et, après quelques discours, il sortit, et enferma Nonchalante sans qu'elle s'en aperçût; ensuite il se mit à chercher les princesses avec soin.

Il fut quelque temps sans pouvoir découvrir dans quelles chambres elles étaient enfermées. Enfin, l'envie qu'avait Babillarde de toujours parler étant cause que cette princesse parlait toute seule en se plaignant, le prince s'approcha de la porte de sa chambre et la vit par le trou de la serrure. Riche-Cautèle lui parla au travers de la porte, et lui dit comme il avait dit à sa sœur, que c'était pour lui offrir son cœur et sa foi qu'il avait fait l'entreprise d'entrer dans la tour. Il louait avec exagération sa beauté et son esprit; et Babillarde, qui était très persuadée qu'elle possédait un mérite extrême, fut assez folle pour croire ce que le prince lui disait : elle lui répondit un flux de paroles qui n'étaient pas trop désobligeantes. Il fallait que cette princesse eût une étrange fureur de parler, pour s'en acquitter comme elle faisait dans ces moments; car elle était dans un abattement terrible, outre qu'elle n'avait rien mangé de la journée, par la raison qu'il n'y avait rien dans sa chambre propre à manger. Comme elle était d'une paresse extrême, et qu'elle ne songeait jamais à rien qu'à toujours parler, elle n'avait pas la moindre prévoyance : quand elle avait besoin de quelque chose, elle avait recours à Finette : et cette aimable princesse, qui était aussi laborieuse et prévoyante que ses sœurs l'étaient peu, avait toujours dans sa chambre une infinité de massepains, de pâtes et de confitures sèches et liquides qu'elle avait faites elle-même. Babillarde donc, qui n'avait pas le même avantage, se sentant pressée par la faim et par les tendres protestations que lui faisait le prince au travers de la porte, l'ouvrit enfin à ce séducteur; et quand elle eut ouvert, il fit encore parfaitement le comédien auprès d'elle; il avait bien étudié son rôle.

Ensuite ils sortirent tous deux de cette chambre, et s'en allèrent à l'office du château, où ils trouvèrent toutes sortes de rafraîchissements; car le corbillon en fournissait toujours les princesses d'avance. Babillarde continuait d'abord à être en peine de ce qu'étaient devenues ses sœurs; mais elle s'alla mettre dans l'esprit, sur je ne sais quel fondement, qu'elles étaient sans doute

toutes deux enfermées dans la chambre de Finette, où elles ne manquaient de rien. Riche-Cautèle fit tous ses efforts pour la confirmer dans cette pensée, et lui dit qu'ils iraient trouver ces princesses vers le soir : elle ne fut pas de cet avis ; elle répondit qu'il fallait les aller chercher quand ils auraient mangé.

Enfin le prince et la princesse mangèrent ensemble de fort bon accord ; et après qu'ils eurent achevé, Riche-Cautèle demanda à aller voir le bel appartement du château : il donna la main à la princesse, qui le mena dans ce lieu ; et quand il y fut, il recommença à exagérer la tendresse qu'il avait pour elle, et les avantages qu'elle trouverait en l'épousant. Il lui dit, comme il avait dit à Nonchalante, qu'elle devait accepter sa foi au moment même, parce que si elle allait trouver ses sœurs avant que de l'avoir reçu pour époux, elles ne manqueraient pas de s'y opposer, puisque étant sans contredit le plus puissant prince voisin, il paraissait plus vraisemblablement un parti pour l'aînée que pour elle ; qu'ainsi cette princesse ne consentirait jamais à une union qu'il souhaitait avec toute l'ardeur imaginable. Babillarde, après bien des discours qui ne signifiaient rien, fut aussi extravagante que l'avait été sa sœur ; elle accepta le prince pour époux, et ne se souvint des effets de sa quenouille de verre qu'après que cette quenouille se fût cassée en cent pièces.

Vers le soir, Babillarde retourna dans sa chambre avec le prince ; et la première chose que vit cette princesse, ce fut sa quenouille de verre en morceaux. Elle se troubla à ce spectacle : le prince lui demanda le sujet de son trouble. Comme la rage de parler la rendait incapable de rien taire, elle dit sottement à Riche-Cautèle le mystère des quenouilles ; et ce prince eut une joie de scélérat de ce que le père des princesses serait par là entièrement convaincu de la mauvaise conduite de ses filles.

Cependant Babillarde n'était plus en humeur d'aller chercher ses sœurs : elle craignait avec raison qu'elles ne pussent approuver sa conduite ; mais le prince s'offrit de les aller trouver, et dit qu'il ne manquerait pas de moyens pour les persuader de l'approuver. Après cette assurance, la princesse, qui n'avait point dormi de la nuit, s'assoupit ; et pendant qu'elle dormait, Riche-Cautèle l'enferma à la clef, comme il avait fait de Nonchalante.

N'est-il pas vrai, belle comtesse, que ce Riche-Cautèle était un grand scélérat, et ces deux princesses de lâches et imprudentes

personnes? Je suis fort en colère contre tous ces gens-là, et je ne doute pas que vous n'y soyez beaucoup aussi : mais ne vous inquiétez point, ils seront tous traités comme ils le méritent. Il n'y aura que la sage et courageuse Finette qui triomphera.

Quand ce prince perfide eut enfermé Babillarde, il alla dans toutes les chambres du château, les unes après les autres; et comme il les trouva toutes ouvertes, il conclut qu'une seule, qu'il voyait fermée par dedans, était assurément celle où s'était retirée Finette. Comme il avait composé une harangue circulaire, il s'en alla débiter à la porte de Finette les mêmes choses qu'il avait dites à ses sœurs. Mais cette princesse, qui n'était pas une dupe comme ses aînées, l'écouta assez longtemps sans lui répondre. Enfin, voyant qu'il était éclairci qu'elle était dans cette chambre, elle lui dit que, s'il était vrai qu'il eût une tendresse aussi forte et aussi sincère pour elle qu'il voulait le lui persuader, elle le priait de descendre dans le jardin et d'en fermer la porte sur lui; et qu'après elle lui parlerait tant qu'il voudrait par la fenêtre de sa chambre, qui donnait sur le jardin.

Riche-Cautèle ne voulut point accepter ce parti; et, comme la princesse s'opiniâtrait toujours à ne point vouloir ouvrir, ce méchant prince, outré d'impatience, alla querir une bûche et enfonça la porte. Il trouva Finette armée d'un gros marteau, qu'on avait laissé par hasard dans une garde-robe qui était proche de sa chambre. L'émotion animait le teint de cette princesse; et, quoique ses yeux fussent pleins de colère, elle parut à Riche-Cautèle d'une beauté à enchanter. Il voulut se jeter à ses pieds; mais elle lui dit fièrement, en se reculant : « Prince, si vous approchez de moi, je vous fendrai la tête avec ce marteau. — Quoi! belle princesse, s'écria Riche-Cautèle de son ton hypocrite, l'amour qu'on a pour vous s'attire une si cruelle haine? » Il se mit à lui prôner de nouveau, mais d'un bout de la chambre à l'autre, l'ardeur violente que lui avait inspirée la réputation de sa beauté et de son esprit merveilleux. Il ajouta qu'il ne s'était déguisé que pour venir lui offrir avec respect son cœur et sa main, et lui dit qu'elle devait pardonner à la violence de sa passion la hardiesse qu'il avait eue d'enfoncer sa porte. Il finit en lui voulant persuader, comme il l'avait fait à ses sœurs, qu'il était de son intérêt de le recevoir pour époux au plus vite. Il dit encore à Finette qu'il ne savait pas où s'étaient retirées les prin-

cesses ses sœurs, parce qu'il ne s'était pas mis en peine de les chercher, n'ayant songé qu'à elle. L'adroite princesse, feignant de se radoucir, lui dit qu'il fallait chercher ses sœurs, et qu'après on prendrait des mesures tous ensemble; mais Riche-Cautèle lui répondit qu'il ne pouvait se résoudre à aller trouver les princesses, qu'elle n'eût consenti à l'épouser, parce que ses sœurs ne manqueraient pas de s'y opposer, à cause de leur droit d'aînesse.

Finette, qui se défiait avec raison de ce prince perfide, sentit redoubler ses soupçons par cette réponse : elle trembla de ce qui pouvait être arrivé à ses sœurs, et se résolut de les venger du même coup qui lui ferait éviter un malheur pareil à celui qu'elle jugeait qu'elles avaient eu. Cette jeune princesse dit donc à Riche-Cautèle qu'elle consentait sans peine à l'épouser, mais qu'elle était persuadée que les mariages qui se faisaient le soir étaient toujours malheureux; qu'ainsi elle le priait de remettre la cérémonie de se donner une foi réciproque au lendemain matin ; elle ajouta qu'elle l'assurait de n'avertir les princesses de rien, et lui dit qu'elle le priait de la laisser un peu de temps seule pour penser au ciel; qu'ensuite elle le mènerait dans une chambre où il trouverait un fort bon lit, et qu'après elle reviendrait s'enfermer chez elle jusqu'au lendemain.

Riche-Cautèle, qui n'était pas un fort courageux personnage, et qui voyait toujours Finette armée du gros marteau dont elle badinait comme on fait d'un éventail, Riche-Cautèle, dis-je, consentit à ce que souhaitait la princesse, et se retira pour la laisser quelque temps méditer. Il ne fut pas plus tôt éloigné, que Finette courut faire un lit sur le trou d'un égout qui était dans une chambre du château. Cette chambre était aussi propre qu'une autre; mais on jetait dans le trou de cet égout, qui était fort spacieux, toutes les ordures du château. Finette mit sur ce trou deux bâtons croisés très faibles; puis elle fit bien proprement un lit par-dessus, et s'en retourna aussitôt dans sa chambre. Un moment après, Riche-Cautèle y revint, et la princesse le conduisit où elle venait de faire le lit, et se retira.

Le prince, sans se déshabiller, se jeta sur le lit avec précipitation, et sa pesanteur ayant fait tout d'un coup rompre les petits bâtons, il tomba au fond de l'égout, sans pouvoir se retenir, en se faisant vingt bosses à la tête, et en se fracassant de

tous côtés. La chute du prince fit un grand bruit dans le tuyau : d'ailleurs il n'était pas éloigné de la chambre de Finette; elle sut aussitôt que son artifice avait eu tout le succès qu'elle s'était promis, et elle en ressentit une joie secrète qui lui fut extrêmement agréable. On ne peut pas décrire le plaisir qu'elle eut de l'entendre barboter dans l'égout. Il méritait bien cette punition, et la princesse avait raison d'en être satisfaite. Mais sa joie ne l'occupait pas si fort qu'elle ne pensât plus à ses sœurs. Son premier soin fut de les chercher. Il lui fut facile de trouver Babillarde. Riche-Cautèle, après avoir enfermé cette princesse à double tour, avait laissé la clef à sa chambre. Finette entra dans cette chambre avec empressement, et le bruit qu'elle fit réveilla sa sœur en sursaut. Elle fut bien confuse en la voyant. Finette lui raconta de quelle manière elle s'était défaite du prince fourbe qui était venu pour les outrager. Babillarde fut frappée de cette nouvelle comme d'un coup de foudre; car, malgré son caquet, elle était si peu éclairée, qu'elle avait cru ridiculement tout ce que Riche-Cautèle lui avait dit. Il y a encore des dupes comme celle-là au monde.

Cette princesse, dissimulant l'excès de sa douleur, sortit de sa chambre pour aller avec Finette chercher Nonchalante. Elles parcoururent toutes les chambres du château sans trouver leur sœur; enfin, Finette s'avisa qu'elle pouvait bien être dans l'appartement du jardin : elles l'y trouvèrent en effet, demi-morte de désespoir et de faiblesse, car elle n'avait pris aucune nourriture de la journée. Les princesses lui donnèrent tous les secours nécessaires; ensuite elles firent ensemble des éclaircissements qui mirent Nonchalante et Babillarde dans une douleur mortelle; puis toutes trois s'en allèrent reposer.

Cependant Riche-Cautèle passa la nuit fort mal à son aise, et quand le jour fut venu, il ne fut guère mieux. Ce prince se trouvait dans des cavernes dont il ne pouvait pas voir toute l'horreur, parce que le jour n'y donnait jamais. Néanmoins, à force de se tourmenter, il trouva l'issue de l'égout qui donnait dans une rivière assez éloignée du château. Il trouva moyen de se faire entendre à des gens qui pêchaient dans cette rivière, dont il fut tiré dans un état qui fit compassion à ces bonnes gens. Il se fit transporter à la cour du roi son père, pour se faire guérir à loisir, et la disgrâce qui lui était arrivée lui fit prendre une si

forte haine contre Finette, qu'il songea moins à se guérir qu'à se venger d'elle.

Cette princesse passait des moments bien tristes : la gloire lui était mille fois plus chère que la vie, et la honteuse faiblesse de ses sœurs la mettait dans un désespoir dont elle avait peine à se rendre maîtresse. Cependant la mauvaise santé de ces deux princesses, qui était causée par les suites de leur mariage indigne, mit encore la constance de Finette à l'épreuve. Riche-Cautèle, qui était déjà un habile fourbe, rappela tout son esprit depuis son aventure pour devenir fourbissime. L'égout ni les contusions ne lui donnaient pas tant de chagrin que le dépit d'avoir trouvé quelqu'un plus fin que lui. Il se douta des suites des deux mariages; et, pour tenter les deux princesses malades, il fit porter, sous les fenêtres de leur château, de grandes caisses remplies d'arbres tout chargés de beaux fruits. Nonchalante et Babillarde, qui étaient souvent aux fenêtres, ne manquèrent pas de voir ces fruits : aussitôt il leur prit une envie violente d'en manger, et elles persécutèrent Finette de descendre dans le corbillon pour en aller cueillir. La complaisance de cette princesse fut assez grande pour vouloir bien contenter ses sœurs : elle descendit, et leur rapporta de ces beaux fruits, qu'elles mangèrent avec la dernière avidité.

Le lendemain, il parut des fruits d'une autre espèce. Nouvelle envie des princesses ; nouvelle complaisance de Finette ; mais les officiers de Riche-Cautèle, cachés, et qui avaient manqué leur coup la première fois, ne le manquèrent pas celle-ci : ils se saisirent de Finette et l'emmenèrent, aux yeux de ses sœurs, qui s'arrachaient les cheveux de désespoir.

Les satellites de Riche-Cautèle firent si bien, qu'ils menèrent Finette dans une maison de campagne où était le prince pour achever de se remettre en santé. Comme il était transporté de fureur contre cette princesse, il lui dit cent choses brutales, à quoi elle répondit toujours avec une fermeté et une grandeur d'âme dignes d'une héroïne comme elle était. Enfin, après l'avoir gardée quelques jours prisonnière, il la fit conduire au sommet d'une montagne extrêmement haute, et il y arriva lui-même un moment après elle. Dans ce lieu, il lui annonça qu'on l'allait faire mourir d'une manière qui le vengerait des tours qu'elle lui avait faits. Ensuite ce perfide prince montra barbare-

ment à Finette un tonneau tout hérissé par dedans de canifs, de rasoirs et de clous à crochet, et lui dit que, pour la punir comme elle le méritait, on allait la jeter dans ce tonneau, puis la rouler du haut de la montagne en bas.

Quoique Finette ne fût pas Romaine, elle ne fut pas plus effrayée du supplice qu'on lui préparait que Régulus ne l'avait été autrefois à la vue d'un destin pareil. Cette jeune princesse conserva toute sa fermeté et même toute sa présence d'esprit. Riche-Cautèle, au lieu d'admirer son caractère héroïque, en prit une nouvelle rage contre elle, et songea à hâter sa mort. Dans cette vue, il se baissa vers l'entrée du tonneau qui devait être l'instrument de sa vengeance, pour examiner s'il était bien fourni de ses armes meurtrières. Finette, qui vit son persécuteur attentif à regarder, ne perdit point de temps; elle le jeta dans le tonneau, et elle le fit rouler du haut de la montagne en bas, sans donner au prince le temps de se reconnaître. Après ce coup, elle prit la fuite; et les officiers du prince, qui avaient vu avec une extrême douleur la manière cruelle dont leur maître voulait traiter cette aimable princesse, n'eurent garde de courir après elle pour l'arrêter. D'ailleurs, ils étaient si effrayés de ce qui venait d'arriver à Riche-Cautèle, qu'ils ne purent songer à autre chose qu'à tâcher d'arrêter le tonneau, qui roulait avec violence; mais leurs soins furent inutiles : il roula jusqu'au bas de la montagne, et ils en tirèrent leur prince couvert de mille plaies.

L'accident de Riche-Cautèle mit au désespoir le roi Moult-Bénin et le prince Bel-à-Voir. Pour les peuples de leurs états, ils n'en furent point touchés. Riche-Cautèle en était très haï, et même l'on s'étonnait de ce que le jeune prince, qui avait des sentiments si nobles et si généreux, pût tant aimer cet indigne aîné. Mais tel était le bon naturel de Bel-à-Voir, qui s'attachait fortement à tous ceux de son sang; et Riche-Cautèle avait toujours eu l'adresse de lui témoigner tant d'amitié, que ce généreux prince n'aurait jamais pu se pardonner de n'y pas répondre avec vivacité.

Bel-à-Voir eut donc une douleur violente des blessures de son frère, et il mit tout en usage pour tâcher de les guérir promptement; cependant, malgré les soins empressés que tout le monde en prit, rien ne soulageait Riche-Cautèle; au contraire,

ses plaies semblaient s'envenimer de plus en plus, et le faire souffrir longtemps.

Finette, après s'être dégagée de l'effroyable danger qu'elle avait couru, avait encore regagné heureusement le château où elle avait laissé ses sœurs, et n'y fut pas longtemps sans être livrée à de nouveaux chagrins. Les deux princesses mirent au monde chacune un fils, dont Finette se trouva fort embarrassée. Cependant le courage de cette princesse ne s'abattit point; l'envie qu'elle eut de cacher la honte de ses sœurs la fit résoudre à s'exposer encore une fois, quoiqu'elle en vît bien le péril. Elle prit, pour faire réussir le dessein qu'elle avait, toutes les mesures que la prudence peut inspirer; elle se déguisa en homme, enferma les enfants de ses sœurs dans des boîtes, et elle y fit de petits trous, vis-à-vis de la bouche de ces enfants, pour leur laisser la respiration; elle prit un cheval, emporta ces boîtes et quelques autres; et dans cet équipage elle arriva à la ville capitale du roi Moult-Bénin, où était Riche-Cautèle.

Quand Finette fut dans cette ville, elle apprit que la manière magnifique dont le prince Bel-à-Voir récompensait les remèdes qu'on donnait à son frère avait attiré à la cour tous les charlatans de l'Europe; car, dès ce temps-là, il y avait quantité d'aventuriers sans emploi, sans talent, qui se donnaient pour des hommes admirables, qui avaient reçu des dons du ciel pour guérir toutes sortes de maux. Ces gens, dont la seule science était de fourber hardiment, trouvaient toujours beaucoup de croyance parmi les peuples. Ils savaient leur en imposer par leur extérieur extraordinaire et par les noms bizarres qu'ils prenaient. Ces sortes de médecins ne restent jamais dans le lieu de leur naissance; et la prérogative de venir de loin leur tient souvent lieu de mérite chez le vulgaire.

L'ingénieuse princesse, bien informée de tout cela, se donna un nom étranger pour ce royaume-là : ce nom était Sanatio; puis elle fit annoncer de tous côtés que le chevalier Sanatio était arrivé à des secrets merveilleux pour guérir toutes sortes de blessures les plus dangereuses et les plus envenimées. Aussitôt Bel-à-Voir envoya querir le prétendu chevalier. Finette vint, fit le médecin empirique le mieux du monde, débita cinq ou six mots de l'art d'un air cavalier : rien n'y manquait. Cette princesse fut surprise de la bonne mine et des manières agréa-

bles de Bel-à-Voir; et, après avoir raisonné quelque temps avec ce prince au sujet des blessures de Riche-Cautèle, elle dit qu'elle allait querir une bouteille d'une eau incomparable, et que cependant elle laissait deux boîtes qu'elle avait apportées, et qui contenaient des onguents excellents propres au prince blessé.

Là-dessus, le prétendu médecin sortit; il ne revenait point : l'on s'impatientait beaucoup de le voir tant tarder. Enfin, comme on allait envoyer le presser de revenir, on entendit des cris de petits enfants dans la chambre de Riche-Cautèle. Cela surprit tout le monde, car il ne paraissait point d'enfants. Quelqu'un prêta l'oreille, et on découvrit que ces cris venaient des boîtes de l'empirique.

C'étaient en effet les neveux de Finette. Cette princesse leur avait fait prendre beaucoup de nourriture avant que de venir au palais; mais comme il y avait déjà longtemps, ils en souhaitaient de nouvelle, et ils expliquaient leurs besoins en chantant sur un ton dolent. On ouvrit les boîtes, et l'on fut fort surpris d'y voir effectivement deux marmots qu'on trouva fort jolis. Riche-Cautèle se douta aussitôt que c'était encore un nouveau tour de Finette : il en conçut une fureur qu'on ne peut pas dire, et ses maux en augmentèrent à un tel point, qu'on vit bien qu'il fallait qu'il en mourût.

Bel-à-Voir en fut pénétré de douleur; et Riche-Cautèle, perfide jusqu'à son dernier moment, songea à abuser de la tendresse de son frère. « Vous m'avez toujours aimé, prince, lui dit-il, et vous pleurez ma perte. Je n'ai plus besoin des preuves de votre amitié par rapport à la vie. Je meurs; mais si je vous ai été véritablement cher, promettez-moi de m'accorder la prière que je vais vous faire. »

Bel-à-Voir, qui, dans l'état où il voyait son frère, se sentait incapable de lui rien refuser, lui promit, avec les plus terribles serments, de lui accorder tout ce qu'il lui demanderait. Aussitôt que Riche-Cautèle eut entendu ces serments, il dit à son frère, en l'embrassant : « Je meurs consolé, prince, puisque je serai vengé; car la prière que j'ai à vous faire, c'est de demander Finette en mariage aussitôt que je serai mort. Vous obtiendrez, sans doute, cette maligne princesse, et, dès qu'elle sera en votre pouvoir, vous lui plongerez un poignard dans le sein. »

Bel-à-Voir frémit d'horreur à ces mots : il se repentit de l'imprudence de ses serments; mais il n'était plus temps de se dédire, il ne voulut rien témoigner de son repentir à son frère, qui expira peu de temps après. Le roi Moult-Bénin en eut une sensible douleur. Pour son peuple, loin de regretter Riche-Cautèle, il fut ravi que sa mort assurât la succession du royaume à Bel-à-Voir, dont le mérite était chéri de tout le monde.

Finette, qui était encore une fois heureusement retournée avec ses sœurs, apprit bientôt la mort de Riche-Cautèle, et peu de temps après on annonça aux trois princesses le retour du roi leur père. Ce prince vint avec empressement dans leur tour, et son premier soin fut de demander à voir les quenouilles de verre. Nonchalante alla querir la quenouille de Finette, la montra au roi; puis, ayant fait une profonde révérence, elle reporta la quenouille où elle l'avait prise. Babillarde fit le même manège; et Finette à son tour apporta sa quenouille; mais le roi, qui était soupçonneux, voulut voir les trois quenouilles à la fois. Il n'y eut que Finette qui put montrer la sienne; et le roi entra dans une telle fureur contre ses deux filles aînées, qu'il les envoya à l'heure même à la fée qui lui avait donné les quenouilles, en la priant de les garder toute leur vie auprès d'elle, et de les punir comme elles le méritaient.

Pour commencer la punition des princesses, la fée les mena dans une galerie de son château enchanté, où elle avait fait peindre l'histoire d'un nombre infini de femmes illustres qui s'étaient rendues célèbres par leurs vertus et par leur vie laborieuse. Par un effet merveilleux de l'art de la féerie, toutes ces figures avaient du mouvement, étaient en action depuis le matin jusqu'au soir. On voyait de tous côtés des trophées et des devises à la gloire de ces femmes vertueuses; et ce ne fut pas une légère mortification pour les deux sœurs de comparer le triomphe de ces héroïnes avec la situation méprisable où leur malheureuse imprudence les avait réduites. Pour comble de chagrin, la fée leur dit avec gravité que, si elles s'étaient aussi bien occupées que celles dont elles voyaient les tableaux, elles ne seraient pas tombées dans les indignes égarements où elles s'étaient perdues; mais que l'oisiveté était la mère de tout vice et la source de tous leurs malheurs.

La fée ajouta que, pour les empêcher de retomber jamais dans des malheurs pareils, et pour leur faire réparer le temps qu'elles avaient perdu, elle allait les occuper d'une bonne manière. En effet, elle obligea les princesses de s'employer aux travaux les plus grossiers et les plus vils; et, sans égard pour leur teint, elle les envoyait cueillir des pois dans ses jardins et en arracher les mauvaises herbes. Nonchalante ne put résister au désespoir qu'elle eut de mener une vie si peu conforme à ses inclinations : elle mourut de chagrin et de fatigue. Babillarde, qui trouva moyen, quelque temps après, de s'échapper la nuit du château de la fée, se cassa la tête contre un arbre, et mourut de cette blessure entre les mains des paysans.

Le bon naturel de Finette lui fit ressentir une douleur bien vive du destin de ses sœurs, et, au milieu de ses chagrins, elle apprit que le prince Bel-à-Voir l'avait fait demander en mariage au roi, son père, qui l'avait accordée sans l'en avertir; car, dès ce temps-là, l'inclination des parties était la moindre chose que l'on considérât dans les mariages. Finette trembla à cette nouvelle; elle craignait, avec raison, que la haine que Riche-Cautèle avait pour elle n'eût passé dans le cœur d'un frère dont il était si chéri; et elle appréhenda que ce jeune prince ne voulût l'épouser pour la sacrifier à son frère. Pleine de cette inquiétude, la princesse alla consulter la sage fée, qui l'estimait autant qu'elle avait méprisé Nonchalante et Babillarde.

La fée ne voulut rien révéler à Finette; elle lui dit seulement : « Princesse, vous êtes sage et prudente; vous n'avez pris jusqu'ici des mesures si justes pour votre conduite qu'en vous mettant toujours dans l'esprit que *prudence est mère de sûreté*. Continuez de vous souvenir vivement de l'importance de cette maxime, et vous parviendrez à être heureuse sans le secours de mon art. » Finette, n'ayant pu tirer d'autres éclaircissements de la fée, s'en retourna au palais dans une extrême agitation.

Quelques jours après, cette princesse fut épousée par un ambassadeur, au nom du prince Bel-à-Voir; et on l'emmena trouver son époux dans un équipage magnifique. On lui fit des entrées de même dans les deux premières villes frontières du roi Moult-Bénin; et dans la troisième elle trouva le prince Bel-à-Voir, qui était venu au-devant d'elle par l'ordre de son père. Tout le monde était surpris de voir la tristesse de ce jeune

prince aux approches d'un mariage qu'il avait témoigné souhaiter : le roi même lui en faisait la guerre, et l'avait envoyé, malgré lui, au-devant de la princesse.

Quand Bel-à-Voir la vit, il fut frappé de ses charmes, et lui en fit compliment, mais d'une manière si confuse, que les deux cours, qui savaient combien ce prince était spirituel et galant, crurent qu'il en était si vivement touché, qu'à force d'être amoureux il perdait sa présence d'esprit. Toute la ville retentissait des cris de joie, et l'on n'entendait de tous côtés que des concerts et des feux d'artifice. Enfin, après un souper magnifique, on songèa à mener les deux époux dans leur appartement.

Finette, qui se souvenait toujours de la maxime que la fée lui avait renouvelée dans l'esprit, avait son dessein en tête. Cette princesse avait gagné une de ses femmes qui avait la clef du cabinet de l'appartement qu'on lui destinait, et elle avait donné ordre à cette femme de porter dans ce cabinet de la paille, une vessie, du sang de mouton, et les boyaux de quelques-uns des animaux qu'on avait mangés au souper. La princesse passa dans ce cabinet sous quelque prétexte, et composa une figure de paille, dans laquelle elle mit les boyaux et la vessie pleine de sang. Ensuite elle ajusta cette figure en déshabillé de femme et en bonnet de nuit. Lorsque Finette eut achevé cette belle marionnette, elle alla rejoindre la compagnie, et peu de temps après on conduisit la princesse et son époux dans leur appartement. Quant on eut donné à la toilette le temps qu'il lui fallait donner, la dame d'honneur emporta les flambeaux et se retira. Aussitôt Finette jeta la femme de paille dans le lit, et se cacha dans un des coins de la chambre.

Le prince, après avoir soupiré deux ou trois fois tout haut, prit son épée, et la passa au travers du corps de la prétendue Finette. Au même moment il sentit le sang ruisseler de tous côtés, et trouva la femme de paille sans mouvement. « Qu'ai-je fait? s'écria Bel-à-Voir. Quoi! après tant de cruelles agitations! Quoi! après avoir tant balancé si je garderais mes serments aux dépens d'un crime, j'ai ôté la vie à une charmante princesse que j'étais né pour aimer! Ses charmes m'ont ravi dès le moment que je l'ai vue; cependant je n'ai pas eu la force de m'affranchir d'un serment qu'un frère possédé de fureur avait exigé de moi par une indigne surprise! Ah ciel! peut-on songer à vouloir punir une

Bel-à-Voir et Finette passèrent une longue suite de beaux jours, dans une gloire et dans une félicité, qu'on aurait peine à bien décrire.

femme d'avoir trop de vertu? Eh bien! Riche-Cautèle, j'ai satisfait ton injuste vengeance; mais je vais venger Finette à son tour par ma mort. Oui, belle princesse, il faut que la même épée... »

A ces mots, Finette entendit que le prince, qui, dans son transport, avait laissé tomber son épée, la cherchait pour se la passer au travers du corps; elle ne voulut pas qu'il fît une telle sottise; ainsi elle lui cria : « Prince, je ne suis pas morte. Votre bon cœur m'a fait deviner votre repentir; et, par une tromperie innocente, je vous ai épargné un crime. »

Là-dessus Finette raconte à Bel-à-Voir la prévoyance qu'elle avait eue touchant la femme de paille. Le prince, transporté de joie d'apprendre que la princesse vivait, admira la prudence qu'elle avait eue en toutes sortes d'occasions, et lui eut une obligation infinie de lui avoir épargné un crime auquel il ne pouvait penser sans horreur; et il ne comprenait pas comment il avait eu la faiblesse de ne pas voir la nullité des malheureux serments qu'on avait exigés de lui par artifice.

Cependant, si Finette n'eût pas toujours été bien persuadée que *prudence est mère de sûreté*, elle eût été tuée, et sa mort eût été cause de celle de Bel-à-Voir; et puis après on aurait raisonné à loisir sur la bizarrerie des sentiments de ce prince. Vivent la prudence et la présence d'esprit! elles préservèrent les deux époux de malheurs bien funestes, pour les réserver à un destin le plus doux du monde. Ils eurent toujours l'un pour l'autre une tendresse extrême, et passèrent une longue suite de beaux jours, dans une gloire et dans une félicité, qu'on aurait peine à bien décrire.

Voilà, madame, la très merveilleuse histoire de Finette; je vous avoue que je l'ai brodée, et que je vous l'ai contée un peu au long, mais, quand on dit des contes, c'est une marque que l'on n'a pas beaucoup d'affaires; on cherche à s'amuser, et il me paraît qu'il ne coûte pas plus de les allonger pour faire durer davantage la conversation. D'ailleurs, il me semble que les circonstances font le plus souvent l'agrément de ces histoires badines. Vous pouvez croire, charmante comtesse, qu'il est facile de les réduire en abrégé. Je vous assure que, quand vous voudrez, je vous dirai les aventures de Finette en fort peu de mots. Cependant ce n'est pas ainsi que l'on me les racontait quand j'étais enfant : le récit en durait au moins une bonne heure.

Je ne doute pas que vous ne sachiez que ce conte est très fameux; mais je ne sais si vous êtes informée de ce que la tradition nous dit de son antiquité. Elle nous assure que les troubadours ou conteurs de Provence ont inventé Finette bien longtemps devant qu'Abailard ni le célèbre comte Thibaut de Champagne eussent produit des romans. Ces sortes de fables renferment une bonne morale. Vous avez remarqué, avec beaucoup de justesse, qu'on fait parfaitement bien de les raconter aux enfants, pour leur inspirer l'amour de la vertu. Je ne sais pas si dans cet âge on vous a parlé de Finette; mais, pour moi,

Cent et cent fois ma gouvernante,
Au lieu de fables d'animaux,
M'a raconté les traits moraux
De cette histoire surprenante.
On y voit, accablé de maux,
Un prince dangereux, qu'une noire malice
Entraîna dans l'horreur du vice.
On y voit naturellement
Que deux imprudentes princesses,
Qui passaient tous les jours dans de vaines mollesses,
Et tombèrent indignement
Dans un affreux égarement,
Reçurent, pour prix de leurs lâches faiblesses,
Un prompt et juste châtiment.
Mais, autant que l'on voit, dans cette belle histoire,
Le vice puni, malheureux,
Autant on voit les vertueux
Triomphants et couverts de gloire :
Après mille incidents qu'on ne saurait prévoir,
La sage et prudente Finette
Et le généreux Bel-à-Voir
Goûtent une gloire parfaite.
Oui, ces contes frappent beaucoup
Plus que ne font les faits et du singe et du loup.
J'y prenais un plaisir extrême;
Tous les enfants en sont de même;
Mais ces fables plairont jusqu'aux plus grands esprits,
Si vous voulez, belle comtesse,
Par vos heureux talents orner de tels récits;
L'antique Gaule vous en presse.
Daignez donc mettre dans leurs jours
Les contes ingénus, quoique remplis d'adresse,
Qu'ont inventés les troubadours.
Le sens mystérieux que leur tour enveloppe
Égale bien celui d'Ésope.

MADEMOISELLE DE LA FORCE

MADEMOISELLE CHARLOTTE-ROSE DE CAUMONT DE LA FORCE

Charlotte-Rose de Caumont de la Force naquit en 1654, au château de Casenove, près d'Albi. Elle était le quatrième enfant du marquis de Castelmoron, maréchal de camp, qui avait trois autres filles. Son grand-père, le maréchal Jacques de Caumont, duc de la Force, échappa comme par miracle aux massacres de la Saint-Barthélemy. Du reste toute la famille, qui était fort nombreuse, avait donné dans la Réforme. C'était une des plus anciennes de l'aristocratie.

Mademoiselle de la Force, douée, comme tous les siens, d'un tempérament des plus ardents, était la proche cousine de Lauzun, d'amoureuse mémoire. Dans cette famille, on vivait très vieux et l'on avait beaucoup d'enfants. Mademoiselle de la Force montra, par sa vie pleine d'aventures galantes, qu'elle était bien de la lignée. Elle était laide, mais ses manières séduisantes la rendaient on ne peut plus agréable. Son esprit n'attirait pas moins que ses airs engageants. La Fontaine, qu'elle connut, rend témoignage qu'elle en avait, dans sa *Lettre au prince de Conti*, où il lui rend compte du procès que fit le président de Briou à Mademoiselle de la Force :

> Que le ciel console la belle.
> Et puisse-t-elle incessamment
> Se pourvoir d'époux ou d'amant,
> Lequel il lui plaira d'élire !
> *Elle a de l'esprit*, c'est tout dire.

Si sa famille était nombreuse et riche, personnellement elle était très pauvre. Mais son imagination vive et ses allures décidées la déterminèrent

à venir à la Cour. Elle y débarqua un beau jour avec la ferme intention d'y faire fortune.

Elle fut admise au nombre des filles d'honneur de la reine; puis l'institution ayant été licenciée, Mademoiselle de la Force devint la dame de compagnie de la vieille et vertueuse princesse de Guise. Elle ne put longtemps s'accommoder du genre de vie que lui imposait ce milieu, aussi elle rompit non sans éclat avec la princesse.

Elle fit la connaissance des deux princesses de Conti, ce qui lui valut de faire celle de la Fontaine, ainsi que des Vendôme, des La Fare, des Chaulieu et de toute cette société libertine du Temple. C'est en 1676, âgée de vingt-deux ans, qu'elle quitta la vieille princesse de Guise. Depuis lors elle mena joyeuse vie, avec une pension du roi s'élevant à mille écus, qui d'ailleurs lui fut fort irrégulièrement payée. Habitant Paris, secourue le plus souvent par les membres de sa nombreuse famille, Mademoiselle de la Force se lança résolument dans la haute galanterie. Sa réputation en fut atteinte, mais cela ne la troubla pas. Elle connut ce qu'on appellerait de nos jours la vie à grandes guides des cabarets de nuit.

Si l'on en croit la princesse Palatine, le premier de ses amants fut le Dauphin lui-même. Parmi les galanteries de toutes sortes qui la signalèrent à l'attention publique, il en est une qui mérite d'être soulignée, c'est celle qu'elle eut avec l'acteur Baron, le père. Un jour Baron entra, sans frapper à la porte, dans la chambre de sa maîtresse. Celle-ci était en compagnie de deux dévotes; elle crut pouvoir le prendre de haut avec l'intrus. Sans se déconcerter, Baron lui répondit : « Je vous fais mes excuses, mademoiselle; je venais chercher mon bonnet de nuit que j'ai oublié ce matin. »

Après avoir ainsi rôti le balai, Mademoiselle de la Force devint la femme la plus dangereuse pour les fils de famille, et surtout pour ceux qui étaient plus jeunes qu'elle. C'est en 1680, à l'âge de vingt-six ans, qu'elle commença cette sorte d'entreprise. Elle voulait à tout prix se faire épouser. Deux aventures surtout eurent un grand retentissement, la première avec le jeune marquis de Nesle, la seconde avec le fils du président de Briou.

Le marquis de Nesle avait deux ans de moins qu'elle. Elle le domina despotiquement, et cette liaison fut bientôt publique. La famille s'en occupa. Le père du jeune homme surprit les deux amants dans un cabaret de Ménilmontant, et une information criminelle fut ouverte contre Mademoiselle de la Force. A compter de ce moment, elle ne connut plus

de bornes; sa réputation étant définitivement compromise, elle s'abattit ouvertement sur les jeunes gens appartenant à des familles riches.

Elle jeta son dévolu sur le fils très naïf du président Claude de Briou, second président à la cour des Aydes. Ce magistrat possédait une très grosse fortune. Mademoiselle de la Force avait alors trente-deux ans; elle voulut se faire épouser. Son autorité sur le jeune homme était absolue; elle lui fit mener une vie scandaleuse. Le père en fut informé, et enferma son fils dans son hôtel. Mais notre courtisane trouva le moyen un jour d'informer son amant qu'il la verrait le lendemain. Voici ce qu'elle avait imaginé (nous rapportons les paroles mêmes de la princesse Palatine) : « La Force a l'esprit inventif; elle gagna un musicien ambulant qui accompagnait des ours dansants, et fit dire à son amant qu'il n'avait qu'à demander à voir danser les ours dans sa cour et qu'elle viendrait cachée sous une peau de ces animaux. S'étant fait coudre, en effet, dans une peau d'ours, elle se fit conduire chez M. de Briou, dansa comme les bêtes et s'approcha du jeune homme, qui, faisant semblant de jouer avec cet ours, eut le temps de s'entretenir avec elle et de convenir de ce qu'ils allaient faire. »

Sur les conseils de sa maîtresse, le jeune de Briou feignit d'être tout à fait détaché d'elle, et recouvra sa liberté. Il en profita pour voler auprès d'elle, et resta caché jusqu'au 10 avril 1687, jour où il atteignait sa majorité. On fit miroiter à ses yeux une existence et un avenir pleins d'attraits, et, finalement, il signa un contrat de mariage préparé à l'avance. Puis il fut plus ou moins sérieusement marié par un prêtre dans la chambre nuptiale même. Les nouveaux époux vinrent à Versailles, et, reçus par le roi, ils furent logés dans les dépendances du château.

Malgré ce semblant de dénouement heureux d'une comédie bien menée, le président de Briou fit d'abord interdire son fils, et l'incarcéra à Saint-Lazare. Le jeune homme ainsi chambré lâcha Mademoiselle de la Force, qui dut subir le procès que la famille intenta contre elle. La Fontaine en fit une relation pour le prince de Conti. Ce procès, qui s'ouvrit le 15 juillet 1689, devant le Parlement, avait pour but de faire prononcer la nullité du mariage; il fut, en effet, rompu.

Sans s'amender au fond, Mademoiselle de la Force cessa de tant faire parler d'elle, et se livra à la littérature. Elle fit des livres, et débuta par *Les Fées, contes des contes* (1692). Viennent ensuite l'*Histoire secrète de Marie de Bourgogne* (1694); l'*Histoire secrète des amours de Henri IV, roi de Castille* (1695); l'*Histoire secrète de Navarre* (1696); *Gustave Wasa*, roman historique (1698); l'*Histoire secrète de Catherine de Bourbon*,

duchesse de Bar (1703); les *Anecdotes du XVIe siècle* ou *Intrigues de cour*. On lui a attribué quelques vers faciles et licencieux pour lesquels Louis XIV l'aurait condamnée à l'exil ou à la retraite dans un couvent. Elle allait avoir quarante ans. Pour sauver la pension qu'elle recevait du roi, elle préféra la seconde solution, et se retira dans un couvent, où elle mourut le 6 mars 1724.

OCTAVE BLONDEL.

LA BONNE FEMME

Il y avait une fois une bonne femme qui avait de l'honnêteté, de la franchise et du courage. Elle avait senti tous les revers qui sont capables d'agiter la vie.

Elle avait été à la cour, et y avait éprouvé tous les orages qui y sont si ordinaires : trahisons, perfidies, point de bonne foi, perte de biens, perte d'amis. De sorte que, rebutée d'être dans un lieu où la dissimulation et l'hypocrisie ont établi leur empire, et lassée d'un commerce où les cœurs ne se montrent jamais tels qu'ils sont, elle résolut de quitter son pays, et de s'en aller si loin, qu'elle pût oublier tout le monde, et qu'on n'entendît jamais parler d'elle.

Quand elle crut être bien éloignée, elle fit une petite maisonnette dans un lieu où la situation était extrêmement agréable. Tout ce qu'elle put faire fut d'acheter un petit troupeau dont le lait servait à sa nourriture et la toison pour se vêtir.

A peine fut-elle quelque temps de la sorte, qu'elle se trouva heureuse. « Il est donc un état dans la vie où l'on peut être contente, disait-elle, et, par le choix que j'ai fait, je n'ai plus rien à désirer. » Elle allait tous les jours filant sa quenouille, et conduisant son petit troupeau; elle aurait bien souhaité quelquefois d'avoir de la compagnie, mais elle en craignait le danger.

Elle s'était insensiblement accoutumée à la vie qu'elle menait, quand un jour, voulant ramasser son troupeau, il se mit à se répandre par la campagne et à la fuir. Il la fuit en effet si bien, qu'en peu de temps elle ne vit plus un seul de ses moutons. « Suis-je un loup ravisseur? s'écria-t-elle; que veut dire cette merveille? » Et, appelant sa brebis la mieux aimée, elle ne reconnut plus sa voix; elle courut après. « Je me consolerai de perdre tout le troupeau, lui disait-elle, pourvu que tu me

demeures. » Mais l'ingrate le fut jusqu'au bout; elle s'en alla avec le reste.

La bonne femme fut très affligée de la perte qu'elle avait faite. « Je n'ai plus rien, s'écriait-elle; encore peut-être que je ne trouverai pas mon jardin et que ma petite maison ne sera plus à sa place. »

Elle s'en retourna tout doucement, car elle était bien lasse de la course qu'elle avait faite : des fruits et des légumes la soutinrent quelque temps avec une provision de fromage.

Elle commençait à voir la fin de toutes ces choses. « Fortune, disait-elle, tu as beau me chercher pour me persécuter aux lieux même les plus reculés, tu n'empêcheras pas que je ne sois prête à voir les portes de la mort sans frayeur; et après tant de travaux je descendrai avec tranquillité dans les lieux paisibles. »

Elle n'avait plus de quoi filer : elle n'avait plus de quoi vivre; et, s'appuyant sur sa quenouille, elle prit son chemin dans un petit bois, et, cherchant de l'œil une place pour se reposer, elle fut bien étonnée de voir courir vers elle trois petits enfants, plus beaux que le plus beau jour. Elle fut toute réjouie de voir une si gracieuse compagnie. Ils lui firent cent caresses, et, se mettant à terre pour les recevoir plus commodément, l'un lui passait ses bras autour du cou, l'autre la prenait par derrière, et le troisième l'appelait sa mère. Elle attendit longtemps pour voir si on ne les viendrait point chercher, croyant que ceux qui les avaient amenés là ne manqueraient pas de les venir reprendre. Tout le jour se passa sans qu'elle vît personne.

Elle se résolut à les mener chez elle et crut que le ciel lui rendait ce petit troupeau en la place de celui qu'elle avait perdu.

Il était composé de deux filles qui n'avaient que deux ou trois ans, et d'un petit garçon qui en avait cinq. Ils avaient chacun de petits cordons pendus au cou, auxquels étaient attachés de petits bijoux. L'un était une cerise d'or émaillée d'incarnat, il y avait gravé tout autour ces paroles : *Lirette*. Elle crut que c'était le nom de la petite fille, et elle se résolut de l'appeler ainsi. L'autre était une azerole où il y avait écrit : *Mirtis*. Et le petit garçon avait une amande d'un bel émail vert, où il y avait autour : *Finfin*. La bonne femme comprit bien que c'étaient leurs noms.

Les petites filles avaient quelques pierreries à leurs coiffures,

et plus qu'il n'en fallait pour mettre la bonne femme à l'aise. Elle eut bientôt acheté un autre troupeau et se donna les commodités nécessaires pour nourrir son aimable famille. Elle leur faisait pour l'hiver des habits d'écorce d'arbre, et l'été ils étaient vêtus de toile de coton bien blanche. Tout petits qu'ils étaient, ils gardaient leur troupeau. Et, pour cette fois, leur troupeau leur fut fidèle, il leur était plus docile et plus obéissant qu'à de grands chiens qu'ils avaient; et ces chiens étaient doux et flatteurs pour eux.

Ils croissaient à vue d'œil, et ils passaient leur vie dans une grande innocence; ils aimaient la bonne femme, et ils s'aimaient infiniment tous trois.

Ils s'occupaient à garder leurs moutons; quelquefois ils pêchaient à la ligne, ils tendaient des rets pour prendre des oiseaux, ils travaillaient à un petit jardin qu'ils avaient, et ils employaient leurs mains délicates à faire venir des fleurs.

Il y avait un rosier que la jeune Lirette aimait fort; elle l'arrosait souvent, elle en prenait beaucoup de soin, elle ne trouvait rien de si beau que la rose, elle l'aimait sur toutes les fleurs. Il lui prit une fois envie d'entr'ouvrir un bouton, et elle s'occupait à en chercher le cœur, quand elle se piqua le doigt avec une épine. Cette blessure lui fut fort sensible, elle se mit à pleurer; et le beau Finfin, qui ne la quittait guère, s'étant approché, pleura aussi de la douleur qu'elle ressentait. Il prit son petit doigt, le pressait, et en faisait sortir le sang tout doucement.

La bonne femme, qui vit leur alarme pour cette blessure, s'approcha d'eux, et sachant ce qui l'avait causée :

« Quelle curiosité, aussi, lui dit-elle. Pourquoi dépouiller cette fleur que vous aimez tant?

— Je voulais son cœur, reprit Lirette.

— Ces idées sont toujours funestes, répliqua la bonne femme.

— Mais, ma mère, interrompit Lirette, pourquoi cette fleur, qui est si belle et qui me plaît tant, a-t-elle des épines?

— Pour vous montrer, poursuivit la bonne femme, qu'il faut nous méfier de la plupart des choses qui plaisent à nos yeux, et que les objets les plus agréables cachent des pièges qui peuvent nous être mortels.

— Comment, reprit Lirette, il ne faut donc pas aimer tout ce qui paraît aimable?

— Non, sans doute, lui dit la bonne femme, et il s'en faut bien garder.

— Mais j'aime mon frère de tout mon cœur, reprit-elle, il est si beau et si charmant!

— Vous pouvez aimer votre frère, reprit sa mère, mais s'il n'était pas votre frère, vous ne devriez pas l'aimer. »

Lirette branlait la tête, et trouvait cette règle bien dure. Finfin était toujours occupé de son doigt. Il pressait sur la piqûre du jus de feuilles de roses et il l'en enveloppait. La bonne femme lui demanda pourquoi il faisait cela :

« Parce que je crois, lui dit-il, que le remède peut venir de la même cause dont est parti le mal. »

La bonne femme sourit de ce raisonnement.

« Mon cher enfant, lui répondit-elle, ce n'est pas en cette occasion.

— Je croyais que c'était en tout, reprit-il, car quelquefois que Lirette me regarde, elle me trouble entièrement, je me sens tout ému; et le moment d'après, ses mêmes regards me font un plaisir que je ne saurais vous dire : quand elle me gronde quelquefois, je suis très touché; mais qu'elle me dise enfin une parole de douceur, je me trouve tout joyeux. »

La bonne femme admirait ce que ces enfants étaient capables de penser; elle ne savait ce qu'ils étaient les uns des autres, et elle craignait qu'ils ne vinssent à s'aimer trop. Elle eût bien voulu savoir s'ils étaient frères; son ignorance la mettait dans une terrible inquiétude. Leur grande jeunesse la rassurait.

Finfin était déjà tout rempli de soins pour la petite Lirette, il l'aimait mieux que Mirtis. Il lui avait une fois donné des perdreaux les plus jolis du monde, qu'il avait pris. Elle en avait élevé un qui devint perdrix, dont le plumage était fort beau; Lirette l'aimait infiniment et la donna à Finfin. Elle le suivait partout; il lui apprenait mille choses divertissantes. Il l'avait une fois menée avec lui, tandis qu'il gardait son troupeau; il ne trouva plus sa perdrix, il la chercha, il s'affligea extrêmement de sa perte. Mirtis le voulut consoler; mais elle n'y réussit pas.

« Ma sœur, lui dit-il, je suis au désespoir. Lirette sera fâchée, tout ce que vous me dites ne diminue point ma douleur.

— Eh bien! mon frère, lui dit-elle, nous nous lèverons demain

de bon matin, et nous en irons chercher une autre; je ne saurais vous voir affligé comme vous l'êtes. »

Lirette arriva comme elle disait cela, et, ayant su le chagrin de Finfin, elle se mit à sourire.

« Mon cher frère, lui dit-elle, nous retrouverons une autre perdrix; il n'y a que l'état où je vous vois qui me fait de la peine. »

Ces paroles suffirent pour ramener la sérénité et le calme dans le cœur et sur le visage de Finfin.

« Pourquoi, disait-il en lui-même, Mirtis ne m'a-t-elle pu remettre l'esprit par ses bontés? et Lirette l'a fait d'un seul petit mot; elles sont trop d'être deux, Lirette me suffit. »

D'autre part, Mirtis voyait bien que son frère faisait de la différence d'elle à Lirette. « Nous ne sommes pas ici assez de trois, disait-elle, il faudrait que j'eusse un autre frère qui m'aimât autant que Finfin aime sa sœur. »

Lirette avait déjà douze ans, Mirtis treize et Finfin quinze, quand un soir, après souper, ils étaient tous assis au-devant de leur maisonnette avec la bonne femme qui les instruisait de cent choses agréables. Le jeune Finfin, voyant Lirette qui se jouait avec le bijou qu'elle avait au cou, demanda à sa chère mère à quoi il était bon. Elle lui répondit qu'elle les avait trouvés en ayant chacun un, lorsqu'ils étaient tombés entre ses mains. Et lors Lirette dit :

« Si le mien voulait faire ce que je dirais, je serais bien aise.

— Eh! que voudriez-vous? lui demanda Finfin.

— Vous l'allez voir, » dit-elle; et lors prenant le bout de son cordon : « Petite cerise, continua-t-elle, je voudrais avoir une belle maison de roses. »

En même temps, ils entendirent un petit bruit derrière eux; Mirtis se tourna la première et fit un grand cri : elle avait raison de le faire, car en la place de la maisonnette de la bonne femme il y en parut une, la plus charmante que l'on eût pu voir. Elle n'était pas élevée, le toit en était tout de roses, aussi bien en hiver qu'en été. Ils y furent et entrèrent dedans; ils y trouvèrent des appartements agréables, meublés avec magnificence. Au milieu de chaque chambre, il y avait un rosier toujours fleuri dans un vase précieux; et dans la première où l'on entra, on retrouva la perdrix de Finfin, qui vola sur son épaule, et qui lui fit cent caresses.

— N'y a-t-il qu'à souhaiter? » dit Mirtis. Et, prenant son cordon : « Petite azerole, poursuivit-elle, donnez-nous un jardin plus beau que le nôtre. »

A peine eut-elle achevé de parler, qu'il s'en présenta un devant leurs yeux d'une beauté extraordinaire, où tout ce qui se peut imaginer pour contenter tous les sens se trouvait dans la dernière perfection.

Ces jeunes enfants se mirent d'abord à courir dans les belles allées, dans les parterres et au bord des fontaines.

« Souhaitez quelque chose, mon frère, lui dit Lirette.

— Mais je ne désirerais, lui dit-il, que d'être aimé de vous autant que je vous aime.

— Oh! lui répondit-elle, c'est à mon cœur à vous satisfaire, la chose ne saurait dépendre de votre amande.

— Hé bien, dit Finfin, amande, petite amande, je voudrais qu'il s'élevât près d'ici une grande forêt où le fils du roi vînt chasser, et qu'il devînt amoureux de Mirtis.

— Que vous ai-je fait? répondit cette belle fille, je ne veux point sortir de la vie innocente que nous menons.

— Vous avez raison, mon enfant, lui dit la bonne femme, et je reconnais votre sagesse à des sentiments si réglés : aussi bien on dit que ce roi est un cruel, un usurpateur, qui a fait mourir le véritable roi et toute sa famille; peut-être que le fils ne sera pas meilleur que le père. »

Cependant la bonne femme était tout étonnée des souhaits étranges de ces miraculeux enfants; elle ne savait que penser.

Quand la nuit fut venue, elle se retira dans la maison des roses, et elle apprit le lendemain qu'il y avait une grande forêt auprès de sa maison. Ce fut un fort beau lieu de chasse pour nos jeunes bergers; Finfin y prenait souvent à la course des biches, des daims et des chevreuils.

Il donna un faon plus blanc que la neige à la belle Lirette; il la suivait comme la perdrix suivait Finfin; et quand ils se séparaient pour quelques moments, ils s'écrivaient par eux : c'était la plus jolie chose du monde.

Cette petite troupe vivait ainsi paisiblement, s'occupant à divers exercices suivant les saisons. Ils gardaient toujours leur troupeau; mais, l'été, leurs occupations étaient plus douces. Ils chassaient extrêmement l'hiver; ils avaient des arcs et des

flèches et faisaient quelquefois des courses pénibles après lesquelles ils revenaient au petit pas et tout gelés dans la maison des roses.

La bonne femme les recevait avec un grand feu; elle ne savait par lequel commencer pour les réchauffer.

« Lirette, ma fille Lirette, lui disait-elle, approchez vos petits pieds, » et, mettant Mirtis dans son sein : « Mirtis, mon enfant, continuait-elle, donnez-moi vos belles mains que je les échauffe, et vous, mon fils Finfin, approchez-vous. » Et, les mettant dans un bon canapé tous trois, elle leur rendait ces soins fort agréables par ses manières et sa douceur; ils vivaient ainsi dans une paix charmante. La bonne femme admirait la sympathie qu'il y avait entre Finfin et Lirette, car Mirtis était aussi belle et n'avait pas des qualités moins aimables, et cependant il s'en fallait bien que Finfin l'aimât aussi vivement. « S'ils sont frères, comme je le crois, disait la bonne femme, à leur beauté sans pareille, que ferai-je? Ils sont si égaux en tout, qu'ils sont assurément formés du même sang. Si la chose est, cette amitié serait très dangereuse; s'il ne se sont rien, je puis la rendre légitime en les mariant, et ils m'aiment tant, les uns et les autres, que cette union ferait la joie et le repos de mes jours. »

Dans l'ignorance où elle était, elle avait défendu à Lirette, qui était déjà un peu grande, de se trouver jamais seule avec Finfin, et elle avait ordonné à Mirtis d'être toujours avec eux. Lirette lui obéissait avec une entière soumission, et Mirtis faisait aussi ce qu'elle lui avait recommandé. Elle avait entendu parler d'une habile fée; elle résolut de l'aller trouver pour s'éclaircir du sort de ces enfants.

Un jour que Lirette avait une légère incommodité, Mirtis et Finfin allèrent à la chasse : la bonne femme vit que cette occasion était commode pour aller trouver Mme Tu-tu; la fée s'appelait ainsi. Elle laissa donc Lirette à la maison des roses, et comme elle avançait sur son chemin, elle rencontra le faon de Lirette, qui allait vers la forêt, et elle vit en même temps la perdrix de Finfin qui en revenait. Ils se joignirent tous deux près d'elle. Ce ne fut pas sans étonnement qu'elle leur vit à chacun un petit ruban au col avec un papier. Elle appela la perdrix, qui vola à elle, et, lui prenant le papier, elle y trouva ces vers :

BILLET :

Volez, chère perdrix, allez trouver Lirette;
Je meurs pour un moment que j'en suis séparé.
Peignez-lui mon ardeur et ma peine discrète.
Hélas! je suis presque assuré
Qu'une passion si parfaite
Ne se fait point sentir à son cœur endurci;
Je serais content si Lirette
Pouvait un jour avoir un semblable souci.

« Quelles paroles! s'écria la bonne femme, quelles expressions! La simple amitié ne s'explique pas avec tant de feu. »

Et, arrêtant le faon, qui lui vint lécher la main, elle détacha son papier, elle l'ouvrit, et trouva ces paroles :

BILLET :

Le jour s'en va finir, et vous chassez encore;
Revenez, aimable Finfin.
Vous êtes parti ce matin
Avant le lever de l'aurore.
Quelle absence! bon Dieu! n'a-t-elle point de fin?

« Voilà comme l'on faisait quand j'étais dans le monde, continua la bonne femme. Qui en a tant appris à Lirette dans ce désert? Comment ferai-je pour couper de bonne heure la racine d'un mal si pernicieux?

— Eh! Madame de quoi vous inquiétez-vous? lui dit alors la perdrix; laissez-les faire, ceux qui les conduisent en savent plus que vous. »

La bonne femme demeura tout interdite; elle comprit bien que la perdrix parlait par la force d'un art surnaturel. Les billets lui tombèrent des mains de frayeur; le faon et la perdrix les ramassèrent, l'un courut et l'autre vola, et la perdrix lui chanta si souvent Tu-tu, qu'elle crut que cette puissante fée la faisait parler. Elle se remit un peu après cette réflexion; et n'ayant pas la force d'achever son petit voyage, elle reprit le chemin de la maison des roses.

Cependant Finfin et Mirtis avaient chassé tout le long du jour, et, étant las, ils avaient posé leur gibier à terre et s'étaient couchés sous un arbre pour se reposer; ils s'endormirent.

Le fils du roi chassait aussi ce jour-là dans cette forêt; il s'écarta de ses gens, et vint dans l'endroit où se reposaient nos deux jeunes bergers : il les considéra quelque temps avec admiration. Finfin avait la tête appuyée sur sa trousse, et Mirtis avait la sienne sur l'estomac de Finfin.

Le prince la trouva si belle, qu'il descendit précipitamment de cheval et la regarda avec une grande attention. Il jugea, à leurs panetières et à la simplicité de leurs habits, que ce n'étaient que des bergers; il en soupira de douleur, parce qu'il avait déjà soupiré d'amour : cet amour même fut suivi, dans un instant, de la jalousie. La manière dont ces jeunes gens étaient lui fit croire qu'une telle familiarité ne venait que de l'amour qui les unissait.

Dans cette pensée inquiète, ne pouvant souffrir un sommeil trop long, il toucha de son épieu le beau Finfin. Il se réveilla en sursaut, et, voyant un homme devant lui, il porta la main sur le visage de Mirtis et l'éveilla aussi, en l'appelant sa sœur; parole qui rassura, dans le même moment, le jeune prince.

Mirtis se leva tout étonnée; elle n'avait jamais vu que Finfin. Le jeune prince était du même âge qu'elle. Il était superbement vêtu; il avait un visage tout rempli d'agréments. Il lui dit d'abord bien des douceurs; elle les entendit avec un plaisir qu'elle n'avait pas encore senti; elle y répondit d'une manière naïve, pleine de grâce. Finfin voyait qu'il se faisait tard, et la faon était venu lui apporter son billet; il dit à sa sœur qu'il fallait se retirer.

« Venez, mon frère, dit-elle au jeune prince, en lui tendant la main, venez avec nous dans la maison des roses. »

Comme elle croyait Finfin son frère, elle pensait que tout ce qui était joli comme lui le devait être aussi.

Le jeune prince ne se fit pas prier pour la suivre. Finfin chargea le dos de son faon de la chasse qu'il avait faite, et le beau prince porta l'arc et la trousse de Mirtis.

En cet état, ils arrivèrent à la maison des roses. Lirette fut au-devant d'eux; elle fit un accueil riant au prince, et, se tournant vers Mirtis : « Je suis bien aise, lui dit-elle, que vous ayez fait une si belle chasse. » Ils furent tous ensemble trouver la bonne femme, à qui le prince fit savoir sa naissance. Elle eut grand soin d'un hôte si illustre, elle lui donna un beau logement.

Il demeura ainsi deux ou trois jours avec elle, et ce fut assez

pour achever de s'enflammer pour Mirtis, selon que Finfin l'avait demandé à sa petite amande.

Cependant, les gens du prince avaient été bien étonnés de ne le point voir. Ils avaient trouvé son cheval, et ils craignaient que quelque accident funeste ne lui fût arrivé. On le cherchait partout, et le méchant roi qui était son père était dans une grande fureur de ce qu'on ne le trouvait point. La reine sa mère, qui était vertueuse, et sœur du roi qu'il avait fait cruellement mourir, était dans une douleur inconcevable de la perte de son fils.

Dans son extrême affliction, elle envoya chercher secrètement Mme Tu-tu, qui était son ancienne amie, mais qu'il y avait longtemps qu'elle n'avait vue, parce que le roi la haïssait, et lui avait fait de sanglantes pièces en une personne aimée. Mme Tu-tu se rendit, sans qu'on l'aperçut, dans le cabinet de la reine. Après qu'elles se furent bien embrassées, car il n'y a pas une grande différence d'une fée à une reine, ayant presque le même pouvoir, la fée Tu-tu lui dit qu'elle verrait bientôt son fils, qu'elle la priait de ne point s'inquiéter et de ne prendre aucun chagrin de ce qu'elle verrait arriver, qu'elle serait bien trompée, ou qu'elle lui promettait une joie à laquelle elle ne s'attendait pas, et qu'elle serait un jour la plus heureuse de toutes les créatures.

Les gens du roi s'enquirent tant du prince et le cherchèrent avec tant de soin, qu'étant arrivés à la maison des roses, ils le trouvèrent.

Ils le ramenèrent au roi, qui le gronda brutalement, comme s'il n'eût pas été le plus joli garçon du monde. Il vivait triste auprès de son père, pensant à la belle Mirtis. Enfin, son chagrin parut si fort sur son visage, qu'il fut obligé d'en faire confidence à la reine sa mère, qui le consolait extrêmement.

« Si vous vouliez monter sur votre belle haquenée, lui disait-il, et venir à la maison des roses, vous seriez charmée de ce que vous y verriez. » La reine y consentit volontiers ; elle y mena son fils, qui fut ravi de revoir sa chère maîtresse.

La reine fut étonnée de sa grande beauté, de celle de Lirette et de Finfin. Elle les embrassa avec autant de tendresse que s'ils eussent été ses enfants, et conçut dès ce moment même une grande amitié pour la bonne femme.

Elle admira la maison, le jardin, toutes les singularités qu'elle y vit. Quand elle fut retournée, le roi voulut qu'elle lui rendît

compte de son voyage : elle le fit naturellement. Il lui prit une forte envie d'aller voir aussi tant de merveilles. Son fils lui demanda la permission de l'accompagner; il y consentit d'un air bourru, parce qu'il ne faisait jamais rien de bonne grâce. D'abord qu'il vit la maison des roses, il la convoita; il ne prit pas seulement garde aux charmants habitants de ces beaux lieux; et pour commencer à s'en emparer, il dit qu'il y voulait coucher ce soir-là.

La bonne femme fut très fâchée d'une telle résolution. Elle entendit un tintamarre, et vit un désordre chez elle qui l'effraya. « Qu'allez-vous devenir, s'écria-t-elle, heureuse tranquillité que je goûtais? Le moindre air de fortune renverse tout le calme de la vie. »

Elle donna au roi un lit excellent et se retira en un coin du logis, avec sa petite famille. Quand le méchant roi fut couché, il lui fut impossible de dormir, et, ouvrant les yeux, il vit au pied de son lit une petite vieille qui n'était pas plus haute que le coude et qui était aussi large; elle avait de grandes lunettes qui couvraient tout son visage, elle lui faisait des grimaces effroyables. Les lâches sont sujets à la peur; il en eut une épouvantable et il sentit en même temps mille pointes d'aiguilles qui le perçaient de toutes parts. Dans un si grand tourment de corps et d'esprit, il fut éveillé toute la nuit; et l'on fit un bruit étrange. Le roi tempêtait et disait des paroles qui n'étaient point du tout bienséantes à sa dignité. « Dormez, dormez, Sire, lui dit la perdrix, ou laissez-nous dormir. Si l'état de la royauté est rempli de tant d'inquiétudes, j'aime encore mieux être perdrix que d'être roi. » Ce prince acheva de s'épouvanter à ces paroles; il commanda qu'on prît la perdrix qui se reposait dans une jatte de porcelaine; mais elle s'enfuit à cet ordre et s'envola en lui battant des ailes sur le visage.

Il avait toujours la même vision, et il sentait les mêmes piqûres; il était fort effrayé; sa colère en devint plus furieuse.

« Ah! dit-il, c'est un charme de cette sorcière qu'on appelle la bonne femme; il faut que je me délivre d'elle et de toute sa race, et que je la fasse mourir. »

Il se leva, ne pouvant demeurer dans son lit, et dès que le jour parut, il commanda à ses gendarmes de prendre toute l'innocente petite famille, et de la conduire dans des cachots. Il se les fit

amener devant lui, pour être témoin de leur désespoir. Les charmants visages, qui étaient tout arrosés de pleurs, ne le touchaient point; au contraire, il en avait une maligne joie.

Son fils, dont le tendre cœur était déchiré par un spectacle si sensible, ne pouvait tourner les yeux sur Mirtis, sans ressentir une douleur à laquelle rien n'était comparable.

Un véritable amant, dans ces occasions, souffre encore plus que la personne aimée.

On prit ces pauvres innocents, et on les emmenait déjà, quand le jeune Finfin, qui n'avait point d'armes pour opposer à ces barbares, prit tout d'un coup le cordon de son col.

« Petite amande, s'écria-t-il, je voudrais que nous puissions être hors de la puissance du roi.

— Avec ses plus grands ennemis, ma chère cerise, continua Lirette.

— Et que nous emmenions le beau prince, mon azerole, » poursuivit Mirtis.

Ils avaient à peine proféré ces paroles, qu'ils se trouvèrent tous dans un char avec le prince, la perdrix et le faon, et, s'élevant en l'air, ils eurent bientôt perdu de vue le roi et la maison des roses. Dès que Mirtis eut fait son souhait, elle s'en repentit; elle connut bien qu'elle s'était laissée inconsidérément emporter à un premier mouvement dont elle n'avait pas été la maîtresse; aussi, pendant toute la route, elle tint les yeux baissés, et elle eut une grande honte. La bonne femme lui jeta un coup d'œil sévère.

« Ma fille, lui dit-elle, vous n'avez pas bien fait de séparer le prince de son père; quelque injuste qu'il soit, il ne doit point le quitter.

— Ah! Madame, lui répondit le prince, ne trouvez pas mauvais que j'aie la douleur de vous suivre; je respecte le roi mon père : mais je m'en serais cent fois allé sans la vertu, la bonté et la tendresse de la reine ma mère, qui m'ont toujours retenu. »

En achevant ces paroles, ils se trouvèrent devant un beau palais, où étant descendus, Mme Tu-tu vint au-devant d'eux. C'était la plus jolie personne du monde, jeune, vive, gaie. Elle leur fit cent honnêtetés et leur avoua que c'était elle qui leur avait fait tous les plaisirs qu'ils avaient eus dans leur vie, et qui leur avait donné de même la cerise, l'azerole et l'amande, dont la vertu était finie, puisqu'elle les avait auprès d'elle.

S'adressant particulièrement au prince, elle lui dit qu'elle avait entendu parler mille fois des déplaisirs que son père lui avait faits, qu'elle l'avertissait d'avance qu'il ne l'accusât pas du mal qui lui pourrait arriver; qu'à la vérité elle lui faisait bien quelques malices, mais que c'était là tout au plus où pouvait aller sa vengeance.

Après cela, elle les assura qu'ils seraient tous très heureux chez elle; qu'ils auraient des troupeaux à garder, des houlettes, des arcs, des flèches et des lignes; qu'ils se divertiraient à cent plaisirs différents. Elle leur donna des habits de bergers d'une gentillesse infinie, et au prince comme aux autres : leurs noms et leurs devises étaient sur leurs houlettes. Dès le soir même, le jeune prince changea la sienne avec celle de l'aimable Mirtis.

Le lendemain, Mme Tu-tu les mena dans les plus charmantes promenades du monde, et leur montra de bons pâturages pour leurs moutons et un beau pays pour la chasse.

« Vous pouvez, lui dit-elle, aller de ce côté jusqu'à cette belle rivière; n'allez jamais jusqu'à l'autre bord et de ce côté-là; chassez dans les bois, mais prenez garde, continua-t-elle, de passer un grand chêne qui est au milieu de la forêt; il est fort remarquable, parce qu'il a les racines et le tronc de fer. Si vous alliez plus avant, il pourrait vous arriver des malheurs dont je ne saurais vous garantir; et après cela, je ne serais peut-être pas en état de vous secourir promptement, car une fée a bien de l'occupation. »

Ces jeunes bergers l'assurèrent qu'ils feraient exactement ce qu'elle leur prescrivait; et, se mettant à conduire leur troupeau tous quatre, Mme Tu-tu demeura avec la bonne femme. Elle remarqua quelque inquiétude dans son air :

« Qu'avez-vous, Madame? lui dit-elle; quel nuage s'élève dans votre esprit?

— Je ne vous nierai point, reprit la bonne femme, que j'ai de la peine de les laisser ainsi tous ensemble. Il y a quelque temps que je vois avec chagrin que Finfin et Lirette s'aiment peut-être plus que de raison; et voici, pour m'accabler, une autre amitié qui se forme : le prince et Mirtis ne se haïssent pas; je crains d'abandonner leur jeunesse à l'égarement de leur cœur.

— Vous avez si bien élevé ces deux jeunes filles, répliqua Mme Tu-tu, que vous ne devez rien craindre; je réponds de leur sagesse : je vais vous éclaircir de leur destin. »

Elle lui apprit que Finfin était fils du méchant roi, et frère du prince; que Mirtis et Lirette étaient sœurs et filles du défunt roi qu'il avait fait mourir, frère de la reine sa femme, et que ce cruel roi avait épousée, qu'ainsi ils étaient fort proches parents; que ce méchant roi, étant monté sur le trône, après avoir commis mille horreurs, les voulut combler en faisant mourir ces deux petites princesses; que la veuve fit tout ce qu'elle put pour l'en empêcher, et que, n'y pouvant réussir, elle l'avait appelée à son secours; qu'alors elle avait dit à la reine qu'elle les sauverait mais qu'elle ne le pouvait faire à moins qu'elle ne prît aussi son fils aîné, qu'elle lui répondait qu'elle le reverrait un jour heureux; qu'à ces conditions la reine avait consenti à une séparation qui lui paraissait d'abord dure; qu'elle les avait tous trois enlevés et les avait voulu confier à ses soins comme à la personne la plus digne d'un tel emploi. Après cela, la fée la pria de se mettre en repos, l'assurant que l'union de ces jeunes princes rendrait la paix à tout le royaume, où Finfin régnerait avec Lirette.

La bonne femme écouta tout ce discours avec une grande admiration, mais ce ne fut pas sans laisser tomber quelques larmes. Mme Tu-tu en fut surprise, et en demanda le sujet.

« Hélas! dit-elle, je crois qu'ils vont perdre leur innocence par cette grandeur à laquelle ils vont être élevés, et qu'une fortune si éclatante va corrompre toute leur vertu.

— Non, reprit la fée, ne craignez point un si grand malheur, vous leur avez donné de trop bons principes ; on peut être roi et honnête homme. Vous savez qu'il en est un dans l'univers, qui est le modèle des parfaits monarques; ainsi calmez votre esprit : je vais être avec vous autant qu'il me sera possible; j'espère que vous serez sans ennuis. »

La bonne femme la crut, et au bout de quelque temps elle sentit une grande satisfaction. Les jeunes bergers se trouvaient aussi si contents, qu'ils ne désiraient que la continuation d'une fortune si agréable. Leurs plaisirs, quoique tranquilles, ne laissaient pas d'être vifs; ils se voyaient tous les jours, et les jours leur semblaient encore trop courts.

Le mauvais roi apprit qu'ils étaient chez Mme Tu-tu; mais tout son pouvoir ne les en pouvait pas ôter. Il savait toutes les dispositions de ses charmes; il vit bien qu'il ne les saurait avoir que par ruse; il n'avait pu habiter dans la maison des roses par les

malices continuelles que Mme Tu-tu lui faisait; il l'en haïssait plus, aussi bien que la bonne femme, et cette haine même retombait jusque sur son fils.

Il employait toutes sortes de stratagèmes pour avoir en sa puissance quelqu'un de ces quatre jeunes bergers, mais son pouvoir et ses artifices ne s'étendaient pas sur les terres de Mme Tu-tu.

Un jour malheureux (il en est de tels que l'on ne peut éviter), ces aimables bergers avaient porté leurs pas du côté du chêne fatal : la belle Lirette aperçut sur un arbre, à vingt pas de là, un oiseau d'un si rare plumage qu'elle eut tiré plus tôt sa flèche qu'elle n'y eut pensé, et, voyant l'oiseau mort, elle courut pour le prendre. Tout cela se fit promptement et sans réflexion, de sorte que la pauvre Lirette se livra à sa perte et se trouva prise elle-même, car il lui fut impossible de s'en retourner; elle n'avait qu'une volonté impuissante. Elle reconnut sa faute, et tout ce qu'elle put faire fut de tendre les bras pitoyablement à ses frères et à sa sœur. Mirtis se mit à pleurer et Finfin, sans hésiter, courut à elle.

« Je veux me perdre avec vous, » s'écria-t-il, et dans un moment il l'eut jointe.

Mirtis voulut les aller trouver, le beau prince la retint :

« Allons avertir Mme Tu-tu, lui dit-il, c'est le plus grand secours que nous puissions leur donner. »

En même temps, ils virent les gens du méchant roi qui les prirent : tout ce qu'ils purent faire, de part et d'autre, fut de se crier adieu.

Le roi avait fait mettre là ce bel oiseau par ses chasseurs pour servir de piège à ces bergers; il s'était bien attendu à l'aventure qui arriva. On mena Lirette et Finfin devant ce cruel prince, il leur dit mille injures et les fit enfermer dans une obscure et forte prison : ce fut alors qu'ils regrettèrent bien que leur petite cerise et leur petite amande n'eussent plus de vertu. Le faon et la perdrix les furent trouver; mais le faon, ne pouvant les voir, jeta quelques larmes de douleur, et, voyant que le roi commandait qu'on le prît et qu'on l'écorchât tout vif, il se sauva à la course vers Mirtis : la perdrix fut plus heureuse; elle les voyait tous les jours à travers la grille de leur prison. Par bonheur le mauvais roi ne s'était pas avisé de les faire séparer. Quand on s'aime, c'est un plaisir de souffrir ensemble. La perdrix revolait tous les jours et allait dire de leurs nouvelles à Mme Tu-tu, à la bonne

femme et à Mirtis. Mirtis était très affligée et, sans le beau prince, elle aurait été inconsolable. Elle se résolut d'écrire à ces pauvres captifs par la fidèle perdrix : elle lui pendit une petite bouteille d'encre au col avec du papier, et lui mit une plume au bec. La bonne perdrix, ainsi chargée, se rendit aux grilles de la prison : ce fut une grande joie à nos jeunes bergers de la revoir; Finfin avança la main, et prit tout ce qu'elle avait, après quoi ils se mirent à lire :

MIRTIS ET LE PRINCE

à Lirette et à Finfin :

Savez-vous que nous languissons
Depuis une si dure absence;
Qu'en ce moment nous soupirons,
Que peut-être nous en mourrons?
Nous l'aurions déjà fait, je pense,
Si nous n'avions plus d'espérance.
Nous soutenons notre vertu
Depuis que Mme Tu-tu
Nous assure de votre vie;
Lirette et Finfin, croyez-nous,
Nous vous verrons, malgré l'envie,
Et nous aurons un sort bien doux.

Cette lettre fit un puissant effet sur l'esprit de Lirette et de Finfin; ils en conçurent une grande joie, et firent sur-le-champ cette réponse :

LIRETTE ET FINFIN

à Mirtis et au Prince

Nous avons reçu votre lettre
Avec un extrême plaisir;
Nous avons su le ressentir
Plus qu'on ne devait se promettre
Dans ces lieux si remplis d'horreur;
Notre tourment serait extrême,
Si nous n'avions pas la douceur
Que nous ressentons en nous-même.
Avec l'objet qui sait charmer
On ne ressent aucun supplice,
Et pour ceux qui savent aimer
Tout peut se tourner en délice.

Adieu, beau prince, adieu, Mirtis,
Ayez une ardeur mutuelle;

Sous une tendresse fidèle
Soyez toujours assujettis.
Vous nous donnez une espérance,
Laquelle nous ressentirons;
Le plus grand bien que nous aurons
Nous viendra de votre présence.

Finfin ayant attaché ce billet au cou de la perdrix, elle s'envola bien vite. Les jeunes bergers la virent avec consolation; mais la bonne femme n'en pouvait recevoir depuis qu'elle était séparée de ces personnes si chères, et qu'elle savait en si grand péril.

« Que ma félicité est changée! disait-elle à Mme Tu-tu : je ne suis dans le monde que pour être perpétuellement agitée; je croyais avoir pris le seul parti qui me pouvait mettre dans le repos : qu'on est borné dans les vues que l'on prend!

— Eh! ne savez-vous pas, reprit la fée, qu'il n'est pas d'état dans la vie où l'on puisse vivre heureux?

— Je le sais, s'écria tristement la bonne femme, et si l'on ne fait son bonheur soi-même, on le trouve rarement ailleurs. Mais, madame, voyez un peu le sort de mes enfants, je vous prie, je ne saurais vivre inquiète comme je le suis.

— Ils ne se sont pas souvenus de l'ordre que je leur avais prescrit, reprit Mme Tu-tu; mais songeons au remède. »

Mme Tu-tu entra dans la bibliothèque avec la bonne femme. Elle lut presque toute la nuit; et ayant pris enfin un grand livre, qu'elle avait souvent négligé, quoiqu'il fût couvert de lames d'or, elle se plongea tout à coup dans une tristesse excessive. Après bien du temps, et sur la petite pointe du jour, la bonne femme, voyant quelques larmes qui tombaient sur les feuillets de son livre, osa prendre la liberté de lui demander la cause de sa douleur.

« Je m'afflige, lui dit-elle, pour le destin irrévocable qui vient de s'offrir à ma connaissance. J'en frémis, et je tremble de vous le dire.

— Sont-ils morts? s'écria la bonne femme.

— Non, répondit Mme Tu-tu; mais rien ne peut les sauver, si vous ou moi ne nous allons présenter pour assouvir la vengeance du roi. Je vous avoue la vérité, madame, poursuivit la fée, je ne me sens pas assez d'amitié pour eux ni assez de courage pour aller m'exposer ainsi à sa fureur, et je crois que peu de personnes seraient capables de le faire.

— Pardonnez-moi, madame, répliqua la bonne femme avec une grande fermeté, j'irai trouver le roi; rien ne m'est difficile pour sauver mes enfants; je lui donnerai de bon cœur tout le sang que j'ai dans les veines. »

Mme Tu-tu ne pouvait assez admirer une si grande résolution; elle lui promit de l'assister de tout ce qui serait en son pouvoir, mais qu'elle le croyait borné en cette rencontre par la faute qu'ils avaient faite. La bonne femme prit congé d'elle et ne voulut point dire son dessein à Mirtis ni au prince, de peur de s'attendrir et de les affliger.

Elle partit, la perdrix vola toujours à côté d'elle; et ayant passé l'arbre de fer, la perdrix arracha avec son bec une petite mousse qui était autour du tronc et qu'elle mit dans les mains de la bonne femme.

« Quand vous serez au plus grand péril où vous puissiez être, lui dit-elle, jetez cette mousse sur les pieds du roi. »

La bonne femme retint bien ces paroles; et à peine eut-elle fait encore quelques pas qu'elle fut prise par les gens que le méchant prince tenait toujours aux environs des terres de Mme Tu-tu. On l'amena devant lui.

« Je te tiens donc, méchante créature, lui dit-il; je te ferai mourir par les plus cruels supplices.

— Je ne suis venue ici que pour cela, lui répondit-elle, et tu peux exercer ta cruauté sur moi; épargne mes enfants, qui sont jeunes et incapables d'avoir pu jamais t'offenser : voilà ma vie que je t'abandonne. »

Tous ceux qui entendirent ces paroles étaient pénétrés de pitié pour une telle grandeur d'âme; le roi seul n'en fut point ému. La reine, qui était présente, versait un torrent de larmes. Le roi en fut si indigné contre elle, qu'il l'aurait tuée si on ne se fût mis entre eux. Elle se sauva en faisant des cris pitoyables.

Le roi barbare fit enfermer la bonne femme, ordonnant qu'on la nourrît bien, afin de lui rendre une prompte mort plus affreuse. Il commanda qu'on emplît un abîme de couleuvres, de vipères et de serpents, se faisant un plaisir d'y voir précipiter la bonne femme. Quel genre de supplice! qu'il est épouvantable.

Les officiers de cet injuste prince lui obéirent à regret; et quand ils se furent acquittés de cette funeste commission, le roi se rendit sur le lieu.

On voulut lier la bonne femme, elle pria qu'on la laissât libre, les assurant qu'elle avait assez de courage pour aller en cet état à la mort; et, considérant qu'elle n'avait pas de temps à perdre, elle s'approcha du roi et lui jeta sa mousse sur les pieds; il était auprès de l'effroyable gouffre, et, voulant le considérer encore avec plaisir, les pieds lui glissèrent et il tomba dedans. A peine y fut-il que toutes les bêtes sanguinaires se jetèrent sur lui, et le firent mourir en le piquant. La bonne femme se trouva en la compagnie de sa chère perdrix, dans la maison des roses.

Pendant que ces choses se passaient, Finfin et Lirette étaient presques morts de misère dans leur affreuse prison; leur affection innocente les retenait encore à la vie. Ils se disaient des choses bien tristes et bien touchantes, quand ils aperçurent tout d'un coup les portes de leur prison qui s'ouvrirent, et Mirtis, le beau prince, et Mme Tu-tu qui se jetèrent à leur cou, et qui, en leur parlant tous à la fois, ne laissèrent pas, dans ce désordre, de leur faire entendre la mort du roi.

« C'était votre père, Finfin, aussi bien que celui du prince, lui dit Mme Tu-tu : mais c'était un dénaturé et un tyran; il a voulu cent fois faire mourir la reine. Allons la trouver. »

Ils y allèrent. Sa vertu lui fit donner quelques regrets à la mort du roi, son mari. Finfin et le prince satisfirent aussi aux devoirs de la nature. Finfin fut reconnu roi, et Mirtis et Lirette pour princesses. Ils furent tous ensemble à la maison des roses pour voir la généreuse bonne femme : elle pensa mourir de joie en les embrassant. Ils lui dirent tous qu'ils lui devaient la vie et plus que la vie puisqu'ils lui devaient leur bonheur.

Ce fut alors qu'ils se crurent véritablement heureux. On célébra ces mariages avec une grande pompe; le roi Finfin épousa la princesse Lirette et Mirtis le prince. Quand ces belles noces furent faites, la bonne femme demanda la permission de se retirer à la maison des roses: on eut bien de la peine à y consentir, mais ils se rendirent à sa volonté. La reine veuve voulut aussi demeurer avec elle le reste de sa vie; la perdrix et le faon y passèrent aussi leurs jours. Ils étaient tous rebutés du monde, ils trouvèrent la tranquillité dans cette retraite : aussi Mme Tu-tu les allait souvent visiter, aussi bien que le roi et la reine, le prince et la princesse.

MADAME LEPRINCE DE BEAUMONT

MADAME LEPRINCE DE BEAUMONT

Madame Jeanne-Marie-Pauline Leprince de Beaumont naquit à Rouen le 26 avril 1711, et mourut en 1780, près d'Annecy, dans sa petite terre de Chanavod, où elle s'était retirée dès 1768. Elle s'était mariée d'abord à un M. de Beaumont qui était un libertin et un drôle. Mais elle obtint, non sans peine, en 1745, pour vice de forme, la nullité de son union avec un homme, elle le dit elle-même, qui avait, par son inconduite, contracté d'affreuses infirmités. Elle se remaria avec un M. Pichon, dont elle eut six enfants, et vécut dans la médiocrité, soit en France, soit en Angleterre où elle séjourna longtemps, entourée de la considération générale.

En Angleterre, elle se livra à l'enseignement et fit des éducations particulières. C'est là qu'elle fonda, en 1750, à Londres, le *Nouveau Magasin français*.

Elle consacra sa vie entière à l'instruction de la jeunesse, pour qui elle a beaucoup écrit. Son style simple et facile, sa morale attachante et douce, son heureuse imagination donnent à ses ouvrages un charme particulier. Madame de Beaumont en a publié un grand nombre.

Son œuvre peut se diviser en romans, et en ouvrages relatifs à l'éducation. Parmi les premiers il faut citer : *Lettres de Madame Moutier*, 1756; *Lettres d'Emerance à Lucie*, 1765; *Mémoires de Batteville*, 1766; *La Nouvelle Clarice*, 1767; *Contes moraux*, 1776. La décence et la pudeur sont toujours respectées dans ces romans. Ses œuvres relatives à l'éducation sont : *Magasin des enfants; Magasin des adolescentes; Magasin des artisans et gens de la campagne* (ces trois ouvrages ont eu un grand nombre d'éditions); *Lettres diverses et critiques*, 1750; *Bibliothèque instructive*, 1760; *Éducation complète* ou *Abrégé de l'Histoire ancienne*, 1753; *Anecdotes du XIVe siècle*, 1759; *Lettres curieuses et amusantes*, 1756; *Instruction pour les jeunes dames qui entrent dans le monde, et qui se*

marient, 1767; *Les Américains* ou *Preuves de la religion par les lumières naturelles*, Paris, 1770; *Le Mentor moderne*, 1770; *Manuel de la jeunesse*, 1773; *Œuvres mêlées*, 1775 (c'est un extrait littéraire des feuilles anglaises); *Magasin des dévotes*, 1779. Les œuvres complètes de Madame Leprince de Beaumont forment un ensemble de cinquante-six volumes au minimum; mais elles contiennent des longueurs et des discussions théologiques qu'on pourrait en retrancher avec avantage.

C'est à tort qu'on la dit la sœur du peintre J.-B. Leprince : elle n'est que sa parente. M. Lescure l'appelle « une épouse malheureuse, une mère admirable et une institutrice de premier ordre », et lui assigne une place remarquable parmi les auteurs des Contes de fées. *La Belle et la Bête* et *La Fée aux nèfles* suffiraient à justifier cette appréciation.

OCTAVE BLONDEL.

LA BELLE ET LA BÊTE

Il y avait une fois un marchand qui était extrêmement riche; il avait six enfants, trois garçons et trois filles auxquels il donna toutes sortes de maîtres. Ses filles étaient très belles; mais la cadette surtout se faisait admirer, et on ne l'appelait, quand elle était petite, que la *Belle Enfant*, en sorte que le nom lui en resta, ce qui donna beaucoup de jalousie à ses sœurs. Cette cadette, qui était plus belle que ses sœurs, était aussi meilleure qu'elles. Les deux aînées avaient beaucoup d'orgueil, parce qu'elles étaient riches; elles faisaient les dames et ne voulaient pas recevoir les visites des autres filles de marchands; il leur fallait des gens de qualité pour leur compagnie, elles allaient tous les jours au bal, à la comédie, à la promenade, et se moquaient de leur cadette, qui employait la plus grande partie de son temps à lire de bons livres. Comme elles étaient fort riches, plusieurs gros marchands les demandèrent en mariage; mais les deux aînées répondirent qu'elles ne se marieraient jamais, à moins qu'elles ne trouvassent un duc, ou tout au moins un comte. La Belle, car je vous ai dit que c'était le nom de la plus jeune, la Belle, dis-je, remercia bien honnêtement ceux qui voulaient l'épouser; mais elle leur dit qu'elle était trop jeune, et qu'elle souhaitait de tenir encore compagnie à son père. Tout d'un coup, le marchand perdit son bien, et il ne lui resta qu'une petite maison de campagne bien loin de la ville. Il dit en pleurant à ses enfants qu'il fallait aller dans cette maison, et qu'en travaillant comme des paysans, ils y pourraient vivre. La pauvre Belle fut affligée d'abord de perdre sa fortune; mais elle se dit à elle-même : Quand je pleurerais beaucoup, les larmes ne me rendront pas mon bien, il faut tâcher d'être heureuse sans fortune. Lorsqu'ils furent arrivés à leur maison de campagne, le

marchand et ses trois fils s'occupèrent à labourer la terre. La Belle se levait à quatre heures du matin, et se dépêchait de nettoyer la maison et d'apprêter le dîner pour la famille. Elle eut d'abord beaucoup de peine, car elle n'était pas accoutumée à travailler comme une servante; mais au bout de deux mois elle devint plus forte, et la fatigue lui donna une santé parfaite. Ses deux sœurs, au contraire, s'ennuyaient à la mort. Elles se levaient à dix heures du matin, se promenaient, perdaient leur temps à regretter les beaux habits et les compagnies. Elles se disaient : « Voyez notre cadette, elle a l'âme si basse et si stupide, qu'elle est contente de sa malheureuse situation. » Le bon marchand ne pensait pas de même, il admirait la vertu de cette jeune fille, et surtout sa patience, car ses sœurs, non contentes de laisser faire à celle-ci l'ouvrage de la maison, l'insultaient à tout moment.

Il y avait un an que cette famille vivait dans la solitude, lorsque le marchand reçut une lettre par laquelle on lui mandait qu'un vaisseau sur lequel il avait des marchandises venait d'arriver heureusement. Cette nouvelle faillit tourner la tête à ses deux aînées, qui pensaient qu'à la fin elles pourraient quitter cette campagne où elles s'ennuyaient tant, et, quand elles virent leur père prêt à partir, elles le prièrent de leur apporter des robes, des palatines, des coiffures et toutes sortes de bagatelles. La Belle ne lui demandait rien, car elle pensait en elle-même que tout l'argent des marchandises ne suffisait pas pour payer ce que ses sœurs souhaitaient. « Tu ne me pries pas de t'acheter quelque chose, » lui demanda son père. « Puisque vous avez la bonté de penser à moi, lui dit-elle, je vous prie de m'apporter une rose, car il n'en vient point ici. » Ce n'est pas que la Belle se souciât d'une rose, mais elle ne voulait pas condamner par son exemple la conduite de ses sœurs, qui se seraient écriées que c'était pour se distinguer qu'elle ne demandait rien. Le bonhomme partit, mais, quand il fut arrivé, on lui fit un procès pour ses marchandises, et après avoir eu beaucoup de peine, il revint aussi pauvre qu'il l'était auparavant. Il n'avait plus que dix lieues pour arriver à sa maison, et il se réjoussait déjà du plaisir de voir ses enfants; mais, comme il fallait passer un grand bois avant de trouver sa maison, il se perdit; il neigeait horriblement; le vent était si

grand qu'il le jeta deux fois à bas de son cheval. La nuit étant venue, il pensa qu'il mourrait de faim ou de froid, ou qu'il serait mangé par les loups qu'il entendait hurler autour de lui. Tout d'un coup, en regardant au bout d'une longue allée d'arbres, il aperçut une lumière, mais qui paraissait bien éloignée. Il marcha de ce côté-là, et vit que cette lumière sortait d'un grand palais qui était tout illuminé. Le marchand se hâta d'arriver à ce château, mais notre homme fut bien surpris de ne trouver personne dans les cours. Son cheval, qui le suivait, voyant une écurie ouverte, entra dedans, et y trouva du foin et de l'avoine. Le marchand l'attacha dans l'écurie et marcha vers la maison où il ne rencontra personne; mais étant entré dans une grande salle, il y trouva un grand feu et une table chargée de viandes, où il n'y avait qu'un couvert. Le marchand s'approcha du feu pour se sécher, et il disait en lui-même : Le maître de la maison, ou ses domestiques, me pardonneront la liberté que j'ai prise, et sans doute ils viendront bientôt. Il attendit pendant un temps considérable; mais onze heures ayant sonné sans qu'il vît personne, il ne pût résister à la faim et prit un poulet qu'il mangea en deux bouchées, et tout tremblant; il but aussi quelques gouttes de vin. Alors, devenu plus hardi, il sortit de la salle et traversa plusieurs grands appartements magnifiquement meublés; à la fin il arriva à une chambre où il y avait un bon lit; comme il était minuit passé, et qu'il était las, il prit le parti de fermer la porte et de se coucher.

Dix heures du matin sonnaient quand il s'éveilla le lendemain; il fut surpris de trouver un habit fort propre à la place du sien qui était tout gâté. Assurément, pensa-t-il, ce palais appartient à quelque bonne fée qui a eu pitié de ma situation. Il regarda par la fenêtre et ne vit plus de neige, mais des berceaux de fleurs qui enchantaient la vue. Le père de Belle rentra dans la grande salle où il avait soupé la veille, et vit une petite table où il y avait du chocolat. « Je vous remercie, madame la fée, dit-il tout haut, d'avoir eu la bonté de penser à mon déjeuner. » Le bonhomme, après avoir pris son chocolat, sortit pour aller chercher son cheval, et, comme il passait sous un berceau de roses, il se souvint que la Belle lui en avait demandé; il cueillit alors une branche où il y en avait plusieurs. En même temps

il entendit un grand bruit, et vit venir à lui une bête horrible. « Vous êtes bien ingrat! » lui dit la bête d'une voix terrible : « je vous ai sauvé la vie en vous recevant dans mon château, et pour ma peine vous me volez mes roses que j'aime mieux que toutes choses au monde : il faut mourir pour réparer cette faute. » Le marchand se jeta à genoux, et s'écria en joignant les mains : « Monseigneur, pardonnez-moi, je ne croyais pas vous offenser en cueillant une rose pour une de mes filles qui m'en avait demandé. — Je ne m'appelle point Monseigneur, répondit le monstre, mais la Bête : ainsi, ne croyez pas me toucher par vos flatteries; mais vous m'avez dit que vous aviez des filles, je veux bien vous pardonner, à condition qu'une de vos filles viendra volontairement pour mourir à votre place; partez, et si elles refusent, jurez que vous reviendrez dans trois mois. » Le bonhomme n'avait pas le dessein de sacrifier une de ses filles à ce vilain monstre; mais il dit en lui-même : Du moins j'aurai le plaisir de les embrasser encore une fois. Il jura donc de revenir, et la Bête ajouta : « Je ne veux pas que tu t'en ailles les mains vides, retourne dans la chambre où tu as couché, tu y trouveras un grand coffre vide, tu peux y mettre tout ce qu'il te plaira, je le ferai porter chez toi. » En même temps, la Bête se retira. S'il faut que je meure, réfléchit le honhomme, j'aurai la consolation de laisser du pain à mes pauvres enfants.

Il retourna dans la chambre où il avait couché, et, ayant trouvé une grande quantité de pièces d'or, il remplit le grand coffre dont la Bête lui avait parlé, le ferma, et, ayant repris son cheval qu'il retrouva dans l'écurie, il sortit du palais. En peu d'heures, le pauvre père arriva dans sa petite maison. Ses enfants se rassemblèrent autour de lui; mais au lieu d'être sensible à leurs caresses, le marchand se mit à pleurer en les regardant. Il tenait à la main la branche de roses qu'il apportait à la Belle; il la lui donna et lui dit: « La Belle, prenez ces roses, elles coûteront bien cher à votre malheureux père; » et tout de suite il raconta à sa famille la funeste aventure qui lui était arrivée. A ce récit les deux aînées dirent des injures à la Belle qui ne pleurait point. « Que ne demandait-elle des ajustements comme nous! s'écrièrent-elles; mais non, Mademoiselle voulait se distinguer, elle va causer la mort de notre père. — Il ne périra point, répondit la Belle. Puisque le monstre veut bien accepter une de

nous, je désire me livrer à toute sa furie, et je me trouve fort heureuse, puisque, en mourant, j'aurai la joie de sauver mon père et de lui prouver ma tendresse. — Non, ma sœur, lui dirent ses trois frères, vous ne mourrez pas, nous irons trouver ce monstre et nous périrons sous ses coups, si nous ne pouvons le tuer. — Ne l'espérez pas, mes enfants, leur dit le marchand : la puissance de cette bête est si grande, qu'il ne me reste aucune espérance de la faire périr. Je suis charmé du bon cœur de la Belle, mais je ne veux pas l'exposer à la mort. Je suis vieux, il ne me reste que peu de temps à vivre : ainsi je ne perdrai que quelques années de vie, que je ne regrette qu'à cause de vous, mes chers enfants. — Je vous assure, mon père, répliqua la Belle, que vous n'irez pas à ce palais sans moi ; j'aime mieux être dévorée par le monstre que de mourir du chagrin que me donnerait votre perte. » On eut beau dire, la Belle voulut partir pour le beau palais, et ses sœurs en étaient charmées, parce que les vertus de cette cadette leur avaient inspiré beaucoup de jalousie. Le marchand était si occupé de la douleur de perdre sa fille, qu'il ne pensait pas au coffre qu'il avait rempli d'or; mais aussitôt qu'il se fut enfermé dans sa chambre pour se coucher, il fut bien étonné de le trouver dans la ruelle de son lit. Il résolut de ne point dire à ses enfants qu'il était devenu si riche, parce que ses filles s'étaient décidées à mourir dans cette campagne, mais il confia son secret à la Belle. Elle pria son père de marier ses sœurs; car elle était si bonne qu'elle les aimait et leur pardonnait de tout son cœur le mal qu'elles lui avaient fait. Ces deux méchantes filles se frottèrent les yeux avec un oignon pour pleurer lorsque la Belle partit avec son père, mais ses frères pleuraient pour de bon, aussi bien que le marchand : il n'y avait que la Belle qui ne versait point de larmes, parce qu'elle ne voulait pas augmenter la douleur de ceux-ci. Le cheval prit la route du palais, et, sur le soir, le père et la fille l'aperçurent illuminé comme la première fois. Le cheval alla tout seul à l'écurie, et le bonhomme entra avec sa fille dans la grande salle, où ils trouvèrent une table magnifiquement servie avec deux couverts. Le marchand n'avait pas le cœur de manger; mais la Belle, s'efforçant de paraître tranquille, se mit à table et le servit; puis elle disait en elle-même : La Bête veut m'engraisser avant de me manger, puisqu'elle me fait faire si bonne chère. Quand ils

eurent soupé ils entendirent un grand bruit, et le marchand dit adieu à sa pauvre fille en pleurant, car c'était la Bête qui venait. La Belle ne put s'empêcher de frémir en voyant cette horrible figure; mais elle se rassura de son mieux, et le monstre lui ayant demandé si c'était de bon cœur qu'elle était venue, elle lui répondit en tremblant que oui. « Je vous en suis bien obligée, poursuivit la Bête. Bonhomme, partez demain matin, et ne vous avisez jamais de revenir ici. Adieu, la Belle! — Adieu, la Bête! » répondit-elle, et tout de suite le monstre se retira. « Ah! ma fille, dit le marchand en embrassant la Belle, je suis à demi mort de frayeur. Croyez-moi, laissez moi ici. — Non, mon père, repartit la Belle avec fermeté, vous partirez demain matin, vous m'abandonnerez au secours du ciel, peut-être aura-t-il pitié de moi. » Ils allèrent se coucher; à peine furent-ils dans leurs lits que leurs yeux se fermèrent. Pendant son sommeil, la Belle vit une dame qui lui dit : « Je suis contente de votre bon cœur, la Belle; la bonne action que vous faites en donnant votre vie pour sauver celle de votre père ne demeurera pas sans récompense. » La Belle, s'éveillant, raconta ce songe à son père, et, quoiqu'il le consolât un peu, cela ne l'empêcha pas de jeter de grands cris quand il fallut se séparer de sa chère fille.

Lorsqu'il fut parti, la Belle, qui avait beaucoup de courage, se recommanda à Dieu, et résolut de ne se point chagriner pour le peu de temps qu'elle avait à vivre, car elle croyait fermement que la Bête la mangerait le soir. Elle résolut de visiter le beau château; elle ne pouvait s'empêcher de l'admirer. Mais elle fut bien surprise de trouver une porte sur laquelle il y avait écrit : *Appartement de la Belle.* Elle ouvrit cette porte avec précipitation et fut éblouie de la magnificence qui régnait dans cet appartement; mais ce qui frappa le plus sa vue fut une grande bibliothèque, un clavecin et plusieurs livres de musique. La fille du marchand vit un livre où il y avait écrit en lettres d'or : *Souhaitez, commandez : vous êtes ici la reine et la maîtresse.* « Hélas! murmura-t-elle en soupirant, je ne souhaite rien que de voir mon pauvre père, et de savoir ce qu'il fait à présent. » Elle avait dit cela en elle-même. Quelle fut sa surprise, en jetant les yeux sur un grand miroir, d'y reconnaître sa maison où son père arrivait avec un visage extrêmement triste! Ses sœurs venaient au-devant de lui, et, malgré les grimaces qu'elle faisaient pour

paraître affligées, la joie qu'elles avaient de la perte de leur sœur paraissait sur leur figure. Un moment après, tout cela disparut. A midi, la Belle trouva la table mise, et, pendant son dîner, elle entendit un excellent concert, quoiqu'elle ne vît personne. Le soir, comme elle allait se mettre à table, elle vit paraître la Bête, et ne put s'empêcher de frémir. « La Belle, lui dit le monstre, voulez-vous bien que je vous regarde souper? — Vous êtes le maître, répondit la Belle en tremblant. — Non, reprit la Bête; il n'y a ici de maîtresse que vous. Dites-moi, n'est-ce pas que vous me trouvez bien laid? — Cela est vrai, dit la Belle, car je ne veux pas mentir; mais je crois que vous êtes fort bon. — Vous avez raison, poursuivit le monstre; mais, outre que je suis laid, je n'ai point d'esprit; je sais bien que je ne suis qu'une bête. — On n'est pas bête, reprit la Belle, quand on croit n'avoir point d'esprit. Un sot n'a jamais su cela. — Mangez donc, la Belle, commanda le monstre, et tâchez de ne point vous ennuyer dans votre maison, car tout ceci est à vous, et j'aurais du chagrin si vous n'étiez pas contente. — Vous avez bien de la bonté, dit la Belle. Je vous avoue que je suis contente de votre cœur; quand j'y pense, vous ne me paraissez pas si laid. Il y a bien des hommes qui sont plus monstres que vous, et je vous aime mieux avec votre figure que ceux qui, avec la figure d'homme, cachent un cœur faux, corrompu, ingrat. »

La Belle soupa de bon appétit. Elle n'avait presque plus peur du monstre; mais elle manqua mourir de frayeur lorsqu'il lui demanda : « La Belle, voulez-vous être ma femme? » Elle fut quelque temps sans répondre, elle avait peur d'exciter la colère du monstre en le refusant, elle lui répondit en tremblant : « Non, la Bête. » Dans le moment le pauvre monstre voulut soupirer, et il fit un sifflement si épouvantable, que tout le palais en retentit; mais la Belle fut bientôt rassurée, car la Bête lui ayant dit tristement : « Adieu donc, la Belle! » elle sortit de la chambre. Belle se voyant seule, sentit une grande compassion pour cette pauvre bête. « Hélas! murmurait la jeune fille, c'est bien dommage qu'elle soit si laide, elle est si bonne! »

Belle passa trois mois dans le palais avec assez de tranquillité. Tous les soirs la Bête lui rendait visite, l'entretenait pendant le souper avec assez de bon sens, mais jamais avec ce qu'on appelle

esprit dans le monde. Chaque jour Belle découvrait de nouvelles bontés dans ce monstre; l'habitude de le voir l'avait accoutumée à sa laideur, et loin de craindre le moment de sa visite, elle regardait souvent à sa montre pour voir s'il était bientôt neuf heures; car la Bête ne manquait jamais de venir à cette heure-là. Il n'y avait qu'une chose qui faisait de la peine à la Belle, c'était que le monstre, avant de se coucher, lui demandait toujours si elle voulait être sa femme, et paraissait pénétré de douleur lorsqu'elle lui répétait que non. « Je serai toujours votre amie, tâchez de vous contenter de cela, ajoutait-elle. — Il le faut bien, reprenait la Bête; je me rends justice, je sais que je suis bien horrible : aussi je suis trop heureux de ce que vous voulez bien rester ici; promettez-moi que vous ne me quitterez jamais. » La Belle rougit à ces paroles, elle avait découvert dans son miroir que son père était malade du chagrin de l'avoir perdue, et elle souhaitait le revoir. « Je pourrais bien vous promettre de ne vous jamais quitter tout à fait; mais j'ai tant d'envie de revoir mon père, que je mourrai de douleur si vous me refusez ce plaisir. — J'aime mieux mourir moi-même, dit le monstre, que de vous donner du chagrin; je vous enverrai chez votre père, vous y resterez, et votre pauvre Bête perdra la vie. — Non, lui dit la Belle en pleurant, je vous promets de revenir dans huit jours; vous m'avez fait connaître que mes sœurs sont mariées, et que mes frères sont partis pour l'armée; mon père est tout seul, souffrez que je reste chez lui une semaine. — Vous y serez demain matin, poursuivit la Bête; mais souvenez-vous de votre promesse, vous n'aurez qu'à mettre votre bague sur une table en vous couchant, dès que vous voudrez revenir. Adieu, la Belle! » Quand Belle se réveilla, le matin, elle se trouva chez son père, et elle vit venir la servante qui fit un grand cri. Le bonhomme accourut à ce cri, et manqua mourir de joie en apercevant sa chère fille; ils se tinrent embrassés plus d'un quart d'heure. La Belle, après les premiers transports, pensa qu'elle n'avait point d'habits pour se lever, mais la servante lui dit qu'elle venait de trouver dans la chambre voisine un grand coffre plein de robes d'or, garnies de diamants. Belle remercia la bonne de ses attentions; elle prit la moins riche de ces robes, et dit de serrer les autres, dont elle voulait faire présent à ses sœurs; mais à peine eut-

elle prononcé ces paroles, que le coffre disparut. Le marchand lui dit que la Bête voulait que Belle gardât tout cela pour elle, et aussitôt les robes et le coffre revinrent à la même place. La Belle s'habilla, et pendant ce temps on alla avertir ses sœurs qui accoururent avec leurs maris. Elles étaient toutes deux fort malheureuses. L'aînée avait épousé un jeune gentilhomme si amoureux de sa propre figure, qu'il en était occupé depuis le matin jusqu'au soir et méprisait la beauté de sa femme. La seconde était mariée à un homme qui avait beaucoup d'esprit, mais il ne s'en servait que pour faire enrager tout le monde, à commencer par sa femme. Les sœurs de la Belle manquèrent mourir de douleur quand elles la virent habillée comme une princesse, et plus belle que le jour. Elle eut beau les caresser, rien ne put étouffer leur jalousie; elles descendirent dans le jardin pour y pleurer tout à leur aise. — Ma sœur, dit l'aînée, il me vient une pensée : tâchons de l'arrêter ici plus de huit jours, sa sotte Bête se mettra en colère de ce qu'elle lui aura manqué de parole, et peut-être qu'elle la dévorera. — Vous avez raison, ma sœur, » répondit l'autre. Ayant pris cette résolution, elles remontèrent et firent tant d'amitiés à leur sœur, que la Belle en pleura de joie. Quand les huit jours furent passés, les deux sœurs s'arrachèrent les cheveux et firent tellement les affligées de son départ, qu'elle promit de rester encore huit jours.

Cependant Belle se reprochait le chagrin qu'elle allait donner à sa pauvre Bête qu'elle aimait de tout son cœur, et elle s'ennuyait de ne la plus voir. La dixième nuit qu'elle passa chez son père, elle rêva qu'elle était dans le jardin du palais, et qu'elle voyait la Bête couchée sur l'herbe et prête à mourir, qui lui reprochait son ingratitude. La Belle se réveilla en sursaut, et versa des larmes. « Ne suis-je pas bien méchante, disait-elle, de donner du chagrin à une bête qui a pour moi tant de complaisance! Elle est bonne, cela vaut mieux que tout le reste. Pourquoi n'ai-je pas voulu l'épouser? Je serais plus heureuse avec elle que mes sœurs avec leurs maris. Ce n'est ni la beauté ni l'esprit d'un mari qui rendent une femme contente, c'est la bonté du caractère, la vertu, la complaisance, et la Bête a toutes ces bonnes qualités. Allons, il ne faut pas la rendre malheureuse; je me reprocherais toute ma vie mon ingratitude. » A ces mots, Belle se lève, met sa bague sur la table, et revient se

coucher. A peine fut-elle dans son lit, qu'elle s'endormit; et, quand elle se réveilla le matin, elle vit avec joie qu'elle était dans le palais du monstre. Elle s'habilla magnifiquement pour lui plaire, et s'ennuya à mourir toute la journée, en attendant neuf heures du soir; mais l'horloge eut beau sonner, la Bête ne parut point. La Belle alors craignit d'avoir causé la mort de celle-ci et elle courut tout le palais en jetant de grands cris; Belle se souvint de son rêve, et courut dans le jardin vers le canal, où elle l'avait vue en dormant. Elle trouva la pauvre bête étendue, sans connaissance, et elle la crut morte. Elle se jeta sur son corps sans avoir horreur de sa figure, et, sentant que son cœur battait encore, elle prit de l'eau dans le canal, et lui en répandit sur la tête. La Bête ouvrit les yeux, et dit à la Belle : « Vous avez oublié votre promesse, le chagrin de vous avoir perdue m'a fait résoudre à me laisser mourir de faim; mais je meurs contente, puisque j'ai le plaisir de vous revoir encore une fois. — Non, ma chère Bête, vous ne mourrez point, s'écria la Belle; vous vivrez pour devenir mon époux; dès ce moment je vous donne ma main. » A peine la Belle eut-elle prononcé ces paroles, qu'elle vit le château brillant de lumière; les feux d'artifice, la musique, tout annonçait une fête; elle se retourna vers sa chère bête, dont le danger la faisait frémir. Quelle fut sa surprise! le monstre avait disparu, et elle ne vit plus à ses pieds qu'un prince plus beau que le jour qui la remerciait d'avoir fini son enchantement. Elle ne put s'empêcher de lui demander où était la Bête. « Vous la voyez à vos pieds, lui dit le prince. Une méchante fée m'avait condamné à rester sous cette figure jusqu'à ce qu'une belle fille consentît à m'épouser, et il m'avait été défendu de faire paraître mon esprit. Ainsi il n'y avait que vous dans le monde assez bonne pour vous laisser toucher de la bonté de mon caractère, et en vous offrant ma couronne, je ne puis m'acquitter des obligations que je vous ai. » Alors ils allèrent ensemble au château; et la Belle fut près de s'évanouir de joie, en trouvant, dans la grande salle, son père et toute sa famille, que la belle dame qui lui avait apparu[1] en songe avait transportés au château. « Belle, lui dit cette dame, qui était une grande fée, venez recevoir la récompense de votre bon choix : vous avez préféré la vertu à la beauté et à l'esprit, vous méritez de trouver toutes ces qualités réunies en une même personne.

La Belle épousa le prince qu'une mauvaise fée avait changé en bête.

Vous allez devenir une grande reine. Pour vous, mesdemoiselles, dit la fée aux deux sœurs de Belle, je connais votre cœur et toute la malice qu'il renferme. Devenez deux statues, mais conservez toute votre raison sous la pierre qui vous enveloppera. Vous demeurerez à la porte du palais de votre sœur, et je ne vous impose point d'autre peine que d'être témoins de son bonheur. Vous ne pourrez revenir dans votre premier état qu'au moment où vous reconnaîtrez vos fautes; mais j'ai bien peur que vous ne restiez toujours statues. On se corrige de l'orgueil, de la colère, de la gourmandise et de la paresse, mais c'est une espèce de miracle que la conversion d'un cœur méchant et envieux. » Dans le moment, la fée donna un coup de baguette qui transporta tous nos personnages dans le royaume du prince. Ses sujets le virent avec joie, et il épousa la Belle, qui vécut avec lui fort longtemps, et dans un bonheur parfait parce qu'il était fondé sur la vertu.

LE PRINCE CHARMANT

Il y avait une fois un prince qui n'avait que seize ans lorsqu'il perdit son père. Ce prince fut un peu triste, et puis le plaisir d'être roi le consola bientôt. Le jeune souverain, qui se nommait *Charmant*, n'avait pas un mauvais cœur, mais il avait été élevé en prince, c'est-à-dire habitué à faire sa volonté; et cela l'aurait sans doute rendu méchant par la suite. Il commençait déjà à se fâcher quand on lui faisait voir qu'il s'était trompé. Il négligeait les affaires pour se livrer à ses plaisirs; surtout il aimait si passionnément la chasse, qu'il y passait presque toutes les journées. Pourtant, il avait un bon gouverneur qu'il aimait beaucoup étant jeune; mais, lorsqu'il fut devenu roi, il pensa que ce gouverneur était trop vertueux. « Je n'oserai jamais suivre mes fantaisies devant lui, disait-il en lui-même. Quand même il ne me blâmerait pas, il serait triste, et je reconnaîtrais à son visage qu'il serait mécontent de moi; il faut l'éloigner, car il me gênerait. » Le lendemain, Charmant assembla son conseil, donna de grandes louanges à son gouverneur, et dit que, pour le récompenser du soin qu'il avait eu de lui, il lui accordait le gouvernement d'une province qui était fort éloignée de la cour. Quand le gouverneur fut parti, Charmant se plongea dans les délices et se livra à la chasse, qu'il aimait avec fureur. Un jour qu'il était dans une grande forêt, il vit passer une biche blanche comme la neige; elle avait un collier d'or au cou, et lorsqu'elle fut proche du prince, elle le regarda fixement et ensuite elle s'éloigna. « Je ne veux pas qu'on la tue! » s'écria Charmant. Il commanda donc à ses gens de rester là avec les chiens, et il suivit la biche. Il semblait qu'elle l'attendait; puis, lorsqu'il était près d'elle, elle s'éloignait en sautant et en gambadant. Il avait tant envie de la prendre, qu'en la suivant il fit

beaucoup de chemin sans y penser. La nuit vint, et il perdit la biche de vue. Le voilà bien embarrassé, car il ne sait où il est. Tout à coup il entendit des instruments, mais ils paraissaient être bien loin. Il suivit ce bruit agréable, et arriva enfin à un grand château, où l'on donnait le plus beau concert. Le portier demanda au roi ce qu'il voulait, et le prince lui conta son aventure. « Soyez le bienvenu, lui dit cet homme, on vous attend pour souper, car la biche blanche appartient à ma maîtresse, et toutes les fois qu'elle la fait sortir, c'est pour lui amener compagnie. » En même temps, le portier siffla, et plusieurs domestiques parurent avec des flambeaux et conduisirent le prince dans un appartement bien éclairé. Les meubles de cet appartement n'étaient pas magnifiques, mais tout était propre et bien arrangé. Aussitôt apparut la maîtresse de la maison. Le prince fut ébloui de sa beauté et se jeta à ses pieds. « Levez-vous, mon prince, lui dit-elle en lui donnant la main. Vous me paraissez si aimable, que je souhaite de tout mon cœur que vous soyez celui qui doit me tirer de ma solitude. Je m'appelle *Vraie-Gloire*, et je suis immortelle. Je vis dans ce château depuis le commencement du monde, en attendant un mari. Un grand nombre de rois sont venus me voir, mais, quoiqu'ils m'eussent juré une fidélité éternelle, ils m'ont abandonnée pour la plus cruelle de mes ennemies. — Ah! belle princesse, s'écria Charmant, peut-on vous oublier quand on vous a vue une fois? Je jure de n'aimer jamais que vous; dès ce moment, je vous choisis pour reine. — Et moi je vous accepte pour roi, répondit Vraie-Gloire; mais il ne m'est pas permis de vous épouser encore. Je vais vous faire voir un autre prince qui est dans mon palais, et qui prétend aussi m'épouser. Si j'étais la maîtresse, je vous donnerais la préférence, mais cela ne dépend pas de moi. Il faut que vous me quittiez pendant trois ans, et celui des deux qui me sera le plus fidèle pendant ce temps aura la préférence. »

Charmant fut très affligé de ces paroles: mais il le fut bien davantage quand il vit le prince dont Vraie-Gloire lui avait parlé et qui s'appelait *Absolu*. Ce dernier était si beau, il avait tant d'esprit, que le jeune roi craignit que Vraie-Gloire ne l'aimât plus que lui. Ils soupèrent tous les deux avec Vraie-Gloire, et furent bien tristes quand il fallut la quitter le matin. Elle leur dit qu'elle les attendrait pendant trois ans, et ils sortirent

ensemble du palais. A peine avaient-ils marché deux cents pas dans la forêt, qu'ils virent un palais bien plus magnifique que celui de Vraie-Gloire : l'or, l'argent, le marbre, les diamants, éblouissaient les yeux; les jardins en étaient superbes, et la curiosité engagea les princes à y entrer. Ils furent bien surpris d'y trouver leur princesse, mais elle avait changé d'habits, sa robe était toute garnie de diamants, ses cheveux en étaient ornés, au lieu que, la veille, sa parure n'était qu'une robe blanche garnie de fleurs. « Je vous montrai hier ma maison de campagne, leur dit-elle. Elle me plaisait autrefois, mais, puisque j'ai deux princes pour prétendus, je ne la trouve plus digne de moi. Je l'ai abandonnée pour toujours et je vous attendrai dans ce palais. » En même temps elle fit passer les deux jeunes gens dans une grande salle. « Je vais vous montrer, leur dit-elle, les portraits de plusieurs princes qui ont été mes préférés : en voilà un qu'on nommait Alexandre, que j'aurais épousé, mais il est mort trop jeune. Ce prince, avec un fort petit nombre de troupes, ravagea toute l'Asie et s'en rendit maître.

« Voyez cet autre : on le nommait Pyrrhus. Le désir de devenir mon époux l'a engagé à quitter son royaume pour en acquérir d'autres; il courut toute sa vie, et fut tué malheureusement d'une tuile qu'une jeune femme lui jeta sur la tête. Celui-ci se nommait Jules-César : pour mériter mon cœur, il a fait, pendant dix ans, la guerre dans les Gaules; il a vaincu Pompée et soumis les Romains. Il eût été mon époux, mais ayant, contre mon conseil, pardonné à ses ennemis, ils lui donnèrent vingt-deux coups de poignard. » La princesse leur montra encore un grand nombre de portraits, et, leur ayant donné un superbe déjeuner, qui fut servi dans des plats d'or, elle engagea les deux princes à continuer leur voyage. Quand ils furent sortis du palais, Absolu dit à Charmant : « Avouez que la princesse était mille fois plus aimable aujourd'hui avec ses beaux habits qu'elle n'était hier, et qu'elle montrait aussi beaucoup plus d'esprit. — Je ne sais, répondit Charmant; elle avait du fard aujourd'hui, elle m'a paru changée, à cause de ses beaux habits; mais assurément elle me plaisait davantage sous son vêtement de bergère. » Ils se séparèrent et s'en retournèrent dans leurs royaumes, bien résolus à faire tout ce qu'ils pourraient pour plaire à leur fiancée. Quand Charmant fut dans son palais, il se

ressouvint qu'étant petit son gouverneur lui avait parlé de Vraie-Gloire, et il dit en lui-même : « Puisqu'il connaît la princesse, je veux le faire revenir à ma cour : il m'apprendra comment je dois me conduire pour la mériter. » Aussitôt que le gouverneur, qu'on nommait *Sincère*, fut arrivé, il le manda dans son cabinet, et lui raconta ce qui lui était arrivé. Le bon Sincère, pleurant de joie, dit au roi : « Ah! mon prince, que je suis content d'être revenu! Il faut que je vous apprenne que votre fiancée a une sœur, qu'on nomme *Fausse-Gloire*. Cette méchante créature n'est pas si belle que Vraie-Gloire, mais elle se farde pour cacher ses défauts. Elle attend tous les princes qui sortent de chez Vraie-Gloire, et, comme elle ressemble à sa sœur, elle les trompe. Ils croient travailler pour Vraie-Gloire, et ils se perdent en suivant les conseils de sa sœur. Vous avez vu que tous les amis de Fausse-Gloire périssent misérablement. Le prince Absolu, qui va suivre leur exemple, ne vivra que jusqu'à trente ans, mais, si vous vous conduisez par mes conseils, je vous promets qu'à la fin vous serez l'époux de votre princesse. Elle doit être mariée au plus grand roi du monde : travaillez à le devenir. — Mon cher Sincère, répondit Charmant, tu sais que cela n'est pas possible. Quelque grand que soit mon royaume, mes sujets sont si ignorants, si grossiers, que je ne pourrai jamais les engager à faire la guerre : or, pour devenir le plus grand roi du monde, ne faut-il pas gagner un grand nombre de batailles et prendre beaucoup de villes? — Ah! mon prince, repartit Sincère, quand vous n'auriez pour tout bien qu'une seule ville et deux ou trois cents sujets, et que vous ne feriez jamais la guerre, vous pourriez devenir le plus grand roi du monde : il ne faut pour cela qu'être le plus juste et le plus vertueux; c'est là le moyen d'acquérir la princesse Vraie-Gloire. Ceux qui prennent les royaumes de leurs voisins, qui, pour bâtir de beaux châteaux, acheter de beaux habits et beaucoup de diamants, foulent leurs peuples, sont trompés, et ne trouveront que la princesse Fausse-Gloire, qui alors n'aura plus son fard, et leur paraîtra dans toute sa difformité. Vous dites que vos sujets sont grossiers et ignorants, il faut les instruire. Faites la guerre à l'ignorance et au crime; combattez vos passions, et vous serez un grand roi et un conquérant au-dessus de César, de Pyrrhus, d'Alexandre et de tous les héros dont Fausse-Gloire vous a montré les portraits. » Char-

Le roi Charmant rencontra bientôt Absolu dans un char superbe. Ce dernier avait fait peindre sur le char les batailles qu'il avait gagnées, les villes qu'il avait prises, et il forçait à marcher devant lui plusieurs princes qu'il avait faits prisonniers, et qui étaient enchaînés comme des esclaves.

mant résolut de suivre les conseils de son gouverneur. Pour cela, il pria un de ses parents de commander dans son royaume pendant son absence, puis il partit avec son gouverneur, afin de voyager dans tout le monde et de s'instruire par lui-même de tout ce qu'il fallait faire pour rendre ses sujets heureux. Quand il trouvait dans un royaume un homme sage ou habile, il lui disait : « Voulez-vous venir avec moi? je vous donnerai beaucoup d'or. » Quand le prince fut bien instruit, et qu'il eut un grand nombre de gens de mérite, il retourna dans son royaume et les chargea d'éclairer ses sujets. Il fit bâtir de grandes villes et quantité de vaisseaux; il faisait apprendre à travailler aux jeunes gens, nourrissait les pauvres malades et les vieillards, rendait lui-même la justice à ses peuples, en sorte qu'il les rendit honnêtes gens et heureux. Il passa deux ans dans ce travail, et, au bout de ce temps, il dit à Sincère : « Croyez-vous que je sois bientôt digne de Vraie-Gloire? — Il vous reste encore un grand ouvrage à faire, lui répondit son gouverneur. Vous avez vaincu les vices de vos sujets, votre paresse, votre amour pour les plaisirs, mais vous êtes encore l'esclave de votre colère; c'est le dernier ennemi qu'il faut combattre. Charmant eut beaucoup de peine à se corriger de ce dernier défaut, mais il fit les plus grands efforts pour devenir doux et patient. Il y réussit, et, les trois ans étant passés, il se rendit dans la forêt où il avait vu la biche blanche : il n'avait pas mené avec lui un grand équipage, le seul Sincère l'accompagnait. Il rencontra bientôt Absolu dans un char superbe. Ce dernier avait fait peindre sur le char les batailles qu'il avait gagnées, les villes qu'il avait prises, et il forçait à marcher devant lui plusieurs princes qu'il avait faits prisonniers, et qui étaient enchaînés comme des esclaves. Dans le même moment, ils virent les palais des deux sœurs, qui n'étaient pas fort éloignés l'un de l'autre. Charmant prit le chemin du premier, et Absolu en fut charmé, parce que celle qu'il choisissait pour sa princesse lui avait dit qu'elle n'y retournerait jamais. Mais à peine eut-il quitté Charmant, que la princesse Vraie-Gloire, mille fois plus belle, mais toujours aussi simplement vêtue que la première fois qu'il l'avait vue, s'élança vers le second : « Venez, mon prince, lui dit-elle; grâce à votre ami Sincère, qui vous a appris à me distinguer de ma sœur, vou sêtes digne d'être mon époux. » Alors Vraie-Gloire com-

manda aux Vertus qui sont ses sujettes de faire une fête pour célébrer son mariage avec Charmant. Pendant que celui-ci s'occupait du bonheur qu'il allait avoir d'être l'époux de cette princesse, Absolu arriva chez Fausse-Gloire, qui le reçut parfaitement bien, et lui offrit de l'épouser sur-le-champ. Il y consentit; mais à peine fut-elle sa femme qu'il s'aperçut en la regardant de près qu'elle était vieille et ridée, quoiqu'elle n'eût pas oublié de mettre beaucoup de blanc et de rouge pour cacher ses rides. Pendant qu'elle lui parlait, un fil d'or qui attachait ses fausses dents se rompit et elles tombèrent à terre. Le prince Absolu était si fort en colère d'avoir été trompé, qu'il se jeta sur elle pour la battre; mais comme il l'avait prise par de beaux cheveux noirs qui étaient fort longs, il fut fort étonné qu'ils lui restassent dans la main; car Fause-Gloire portait une perruque; et comme elle resta nu-tête, il vit qu'elle n'avait qu'une douzaine de cheveux, et encore ils étaient tout blancs. Absolu laissa cette méchante et laide créature, et courut au palais de Vraie-Gloire, qui venait d'épouser Charmant. La douleur qu'il eut d'avoir perdu cette princesse fut si grande, qu'il en mourut. Charmant plaignit son malheur, et vécut longtemps avec Vraie-Gloire. Il en eut plusieurs filles, mais une seule ressemblait parfaitement à sa mère. Il la mit dans le château champêtre, en attendant qu'elle pût trouver un époux; et, pour empêcher la méchante tante de cette enfant de lui enlever ses prétendants, il écrivit sa propre histoire, afin d'apprendre aux princes qui voudraient avoir sa fille pour femme, que le seul moyen d'épouser Vraie-Gloire serait de travailler à se rendre vertueux et utiles à leurs sujets, et que, pour réussir dans ce dessein, ils avaient besoin d'un ami sincère.

TABLE DES MATIÈRES

LES CONTES DE CHARLES PERRAULT

NOTICE SUR CHARLES PERRAULT 7

CONTES EN VERS 19

Préface 21
La Marquise de Salusses ou la Patience de Griselidis 25
Peau d'âne 59
Les Souhaits ridicules 81

CONTES EN PROSE 91

La Belle au bois dormant 94
Le petit Chaperon rouge 105
La Barbe-Bleue 110
Le maître Chat ou le Chat botté 119
Les Fées 126
Cendrillon ou la petite pantoufle de verre 133
Riquet à la Houppe 144
Le petit Poucet 155

CONTES DES FÉES

MADAME D'AULNOY 171

Notice sur la comtesse d'Aulnoy 173
La Belle aux cheveux d'or 177
La Biche au bois 186
L'Oiseau bleu 207
Le Nain jaune 229
La Chatte blanche 245

ANTOINE HAMILTON 281

Notice sur Antoine Hamilton 283
Histoire de Fleur d'Épine 287
Histoire de Phénix 337
Histoire de Serène 347

MADAME DE MURAT 355
Notice sur madame de Murat 357
L'heureuse peine. 359

MADEMOISELLE LHÉRITIER DE VILLANDON 379
Notice sur mademoiselle Lhéritier de Villandon 381
L'adroite Princesse ou les aventures de Finette 385

MADEMOISELLE CHARLOTTE-ROSE DE CAUMONT DE LA FORCE. . . 411
Notice sur mademoiselle de la Force. 413
La bonne femme 417

MADAME LEPRINCE DE BEAUMONT 437
Notice sur madame Leprince de Beaumont. 439
La Belle et la Bête 441
Le Prince Charmant 455

Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD. — 1836-1-23.

COLLECTION DES GRANDS CLASSIQUES FRANÇAIS ET ÉTRANGERS

Édition illustrée des dessins des maîtres anciens

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Œuvres de Molière (d'après l'édition de 1734) *illustrées des dessins et des culs-de-lampe* de Boucher et du portrait de Molière par Coypel. 2 vol. de 512 pages chacun.

Œuvres de Corneille *illustrées des dessins* de Gravelot, placés en tête de chaque pièce, de culs-de-lampe et de deux portraits de Corneille. 2 vol. de 512 pages chacun.

Fables de La Fontaine *illustrées* de 81 gravures du XVIIIe siècle, tirées du *La Fontaine en estampes*, de 31 fac-similés des dessins d'un manuscrit du XIVe siècle et du portrait de La Fontaine d'après Ch. Lebrun. 1 vol. de 450 pages.

Œuvres de Racine (d'après l'édition de 1760) *illustrées* d'un portrait, de 12 gravures hors texte, de 12 en-têtes et de 49 culs-de-lampe, par Jacques De Sève. 2 vol. de 450 pages chacun.

Œuvres de Fénelon. *Les Aventures de Télémaque, illustrées* d'un portrait de Fénelon et de 24 gravures de Monnet d'après l'édition de 1785. 1 vol. de 450 pages.

Œuvres de Beaumarchais. *Théâtre et Mémoires, illustrés* de 3 dessins de Gravelot d'après les originaux du XVIIIe siècle, de 5 gravures de Saint-Quentin, de 6 dessins inédits et de 2 portraits. 1 vol. de 450 pages.

Œuvres de Florian. *Les Fables*, avec un portrait par Queverdo, 80 dessins de Grandville et 40 culs-de-lampe; *Le Théâtre et les Pastorales* avec les dessins de Marillier et de Queverdo. 1 vol. de 450 pages.

Œuvres d'Alfred de Musset. *Premières Poésies. Poésies nouvelles. Comédies et Proverbes. Contes et Nouvelles.* Œuvres illustrées de 16 dessins originaux de Bida, de portraits de Musset par Devéria, Gavarni, Landelle et Dufaut, de son médaillon par David d'Angers, de sa statue par Antonin Mercié, de 12 dessins de Grandville et de culs-de-lampe de Watteau. 2 vol. de 432 et 494 pages.

Œuvres de Boileau-Despréaux (d'après l'édition de 1729). *Les Satires, les Epîtres, l'Art poétique, le Lutrin, Poésies diverses, Epigrammes, Œuvres en prose, illustrés* d'un portrait de l'auteur, par Hyacinthe Rigaud, gravé par Ravenet, de 8 gravures hors texte, par Bernard Picart le Romain, de 2 en-têtes et de 10 culs-de-lampe. 1 vol. de 435 pages.

Œuvres de Lesage. *Gil Blas de Santillane, illustré* d'un portrait de Lesage, par J.-B. Guélard, de 16 gravures hors texte, d'après l'édition de 1747, la dernière publiée du vivant de l'auteur, d'un fleuron et de 11 culs-de-lampe. — *Le Diable boiteux* illustré de 8 gravures hors texte, d'après l'édition de 1737, par Dubercelle, et de 3 culs-de-lampe. 2 vol. de 415 et 475 pages.

Mme de Sévigné. *Lettres choisies*, illustrées d'un portrait de l'auteur, gravé par Delegorge, d'après le pastel original de Nanteuil; du fac-similé d'une lettre de Mme de Sévigné à Ménage; du portrait de Mme de Grignan, gravé par M. Aubert, d'après Mignard; du château des Rochers; du château de Grignan, d'après une aquarelle du temps, exécutée pour Roger de Gaignières (1642-1715); des ruines du château de Grignan, gravées par Baugean, d'après Veyrenc; du portrait de Mme de Simiane, d'après Largillière; de la façade de l'hôtel Carnavalet, par Mansard; de la cour d'entrée de l'hôtel Carnavalet, avec la statue de Louis XIV, par Antoine Coysevox; du salon de réception de Mme de Sévigné à l'hôtel Carnavalet (la cour d'entrée et le salon de réception d'après les clichés originaux); du portrait de la marquise de Sévigné, femme de Charles de Sévigné; de 3 culs-de-lampe. 1 vol. de 590 pages.

La Bruyère. *Les Caractères ou les Mœurs de ce siècle*, précédés des " Caractères de Théophraste " traduits du grec. Ouvrage illustré d'un portrait de La Bruyère, gravé par Drevet, d'après St-Jean; du fac-similé d'une lettre autographe de La Bruyère à Phélypeaux, comte de Pontchartrain; d'un dessin de Grandville et de neuf dessins de Penguilly l'Haridon; et d'un fleuron. 1 vol. de 452 pages.

Les Contes de Charles Perrault en vers et en prose (*Contes de ma Mère Loye*) suivis des *Contes des Fées*, par Mme d'Aulnoy, Hamilton, Mme de Murat, Mlle Lhéritier de Villandon, Mlle de la Force, Mme Leprince de Beaumont, ouvrage illustré d'un portrait de Ch. Perrault par Edelinck, d'après Tortebat, et de vingt-quatre vignettes composées par des artistes contemporains. 1 vol. de 464 pages.

Chateaubriand. *Œuvres choisies — Itinéraires de Paris à Jérusalem — Les Natchez — Atala — René — illustrés* de deux portraits de Chateaubriand, par Girodet-Triozon, gravés par Aubry Lecomte et Hopwood; de dix-sept dessins de Staal gravés par Delannoy et Geofroy; et de cinq vignettes par Garneray, F. Benoist, A. Anglin. 2 vol. de 468 et 516 pages.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Œuvres de Shakespeare *illustrées* d'un portrait de *Shakespeare*, de 9 gravures hors texte, de Westal, Hamilton et Smirke, d'après l'édition anglaise publiée de 1791 à 1802. 2 vol. de 450 pages chacun.

Œuvres de Daniel De Foë. *Les Aventures de Robinson Crusoé, illustrées* du portrait de l'auteur, de 16 gravures hors texte et de plusieurs dessins. 1 vol. de 450 pages.

Œuvres de Dante Alighieri. *La Divine Comédie, illustrée* de 100 gravures, d'après l'édition publiée à Venise en 1757 et dédiée à l'impératrice Elizabeth Petrowna, avec le portrait de Dante. 1 vol. de 450 pages.

Œuvres de Gœthe. *Faust, Werther, Hermann et Dorothée, Mignon, Poésies diverses*, édition *illustrée* d'un portrait de Gœthe par Eug. Delacroix et de 29 reproductions d'eaux-fortes de Tony Johannot et autres. Traduction revue. 1 vol. de 450 pages.

Œuvres de Cervantes. *Les Aventures de Don Quichotte, illustrées* de 31 planches du XVIIIe siècle et d'un portrait par Josel de Castillo. 1 vol. de 450 pages.

Les Grands Tragiques Grecs. *Sophocle, Eschyle, Euripide, illustrés* de la reproduction des statues et des bustes, de très belles gravures tirées des éditions du XVIIIe siècle et de nombreux dessins d'après Flaxman, Mme Giacomelli, Etex. 2 vol. de 450 pages chacun.

Œuvres de Swift.

Voyages de Gulliver, illustrés d'un portrait gravé à Londres par Geo Vertue, de onze dessins de Granville, dont neuf hors texte, d'un fleuron et de 6 culs-de-lampe, précédés d'une ÉTUDE DE SWIFT, par Prévost-Paradol.

Œuvres de Sterne.

Voyage sentimental en France, illustré d'un portrait par E. Fischer, d'après J. Reynolds, de cinq gravures sur bois, hors texte, par Bastin et Nicholls, d'après des dessins originaux de Jacque et Fussel, précédé d'une NOTICE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE SUR LAWRENCE STERNA, par Walter Scott.

Les deux œuvres en 1 vol. illustré de 420 pages.

Ovide. *Les Métamorphoses* (traduction de Gros, d'après l'édition Panckoucke de 1835-1836-1837), *illustrées* de 16 gravures d'après les dessins de Eisen, Monnet, J.-M. Moreau, par Le Mire, Née, Basan, De Launay, Le Veau, Binet, De Ghendt, De Longueil et Simonet. 1 vol. de 431 pages.

Virgile. *L'Enéide* (traduction de Desfontaines, d'après l'édition de 1743), *illustrée* d'un frontispice par F. Chauveau et de 12 gravures de C.-N. Cochin, père et fils. 1 vol. de 419 pages.

Walter Scott. *Quentin Durward* (traduction de Defauconqret), *illustré* de 3 dessins de Raffet, d'une œuvre d'Alfred Johannot gravée par Tavernier, des portraits de Walter Scott gravé par Hopwood, Louis XI gravé par Morin, du portrait de Charles le Téméraire et du château de Plessis-lez-Tours d'après deux anciennes gravures, d'un dessin de S. Proust gravé par Fünden, de trois autres gravures de Bosselman, Le Loup, Beaugean d'après Goblain.

Walter Scott. *Ivanhoé*, illustré de 12 gravures d'après les peintures ou les dessins de T. Philips Stone, S. A. Hart, P. Dewint, R. Westall, gravées par S. W. Reynolds, Freeman, Cocheran, Finden et Charles Heath. 1 vol. de 511 pages.

961.1489 Odilo

Brunswick right on
Dupont

BINDING S...

PQ
1877
A6
1836

Perrault, Charles
Les contes en vers et en prose

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY